







SUITE
DE LA
MATIERE MEDICALE
DE M. GEOFFROY.

Par Mrs ARNAULT DE NOBLEVILLE & SALERNE, *Médecins à Orleans.*

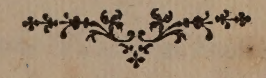
REGNE ANIMAL.

TOME II. PARTIE I.

SECONDE CLASSE.

DES POISSONS.

3 *liv.* 10 *ſ. le Volume relié.*



A PARIS,

Chez { DESAINT & SAILLANT, rue S. Jean de Beauvais.
G. CAVELIER, LE PRIEUR, } rue S. Jacques.

M. D. CC. LVI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

TABLE

Des Poiſſons dont il eſt parlé dans ce Volume.

Fin de la Table des Poiſſons.

SUITE



SUITE DE LA MATIÈRE MÉDICALE DE M. GEOFFROY.

REGNE ANIMAL.

SECONDE CLASSE.

Des Poissons.

Des Poissons en général.



LA Classe des Poissons dans laquelle nous allons entrer, offre à nos besoins une grande variété d'alimens, mais ne fournit pas de grandes ressources à la Médecine. C'est donc sous le premier point de vue, c'est-à-dire, considérés comme

alimens, que nous en allons dire quelque chose en général, nous réservant à détailler leurs propriétés médicinales à mesure que chaque article nous en fournira l'occasion.

Il y a de deux sortes de Poissons; ceux d'eau douce, & ceux de Mer. Les Poissons d'eau douce sont ou de Lac, ou d'Etang, ou de Rivière; le premier est malfaisant, parcequ'il se nourrit ordinairement d'une eau bourbeuse, ou qui n'a point de cours. Celui de Rivière est fort sain, pourvû qu'il soit de quelque Rivière rapide, comme du Rhône, de la Garonne, de la Loire, &c. Ainsi le Poisson de Saone & de Seine vaut moins, parceque ces Rivieres coulent très-lentement: on vante cependant beaucoup les Carpes de Saone & de Seine, mais c'est parcequ'elles sont grasses & de bon goût; & l'on ne prend pas garde que cette graisse même les doit rendre moins saines; car de l'aveu de tous les Médecins, il n'y a point de graisse plus ennemie de l'estomac, que celle de Poisson. Nous remarquerons à cette occasion que les Poissons qu'on prend dans les Rivières qui arrosent les grandes villes, sont toujours moins bons au-dessous de ces

villes, à cauſe des immondices qui les y attirent, & dont ils ſe nourriſſent

Le Poiſſon de Mer eſt le meilleur de tous, parceque la ſalure de la Mer en corrige l'humidité. Parmi les Poiſſons de Mer, les plus ſains ſont ceux qui ſe nourriſſent dans des lieux pleins de rochers. On eſtime enſuite ceux qui habitent le fond de la Mer : mais pour les Poiſſons qui vivent ſur ſes bords, on leur donne avec raiſon le dernier rang, à cauſe que l'eau où ils ſont eſt moins pure. Il y a des Poiſſons de Mer qui entrent dans les fleuves ; & l'on remarque que lorſqu'ils ont habité l'eau douce pendant quelque temps, ils en ſont beaucoup plus agréables au goût. Mais c'eſt une queſtion de ſavoir s'ils en ſont plus ſains. *Galien*, comme le remarque *Nonnius*, prétend que le Poiſſon de Mer perd beaucoup de ſa bonne qualité dans l'eau douce ; il ſoutient même que les Mers qui reçoivent moins de fleuves, nourriſſent les meilleurs Poiſſons. D'autres Auteurs aſſûrent que les Poiſſons de Mer qui remontent les Rivières, ſont plus difficiles à digerer, quoique l'eau douce les engraiſſe & les rende meilleurs au goût. Quoiqu'il en ſoit, ils ne perdent pas tant de leurs bonnes qualités, qu'ils

ne l'emportent encore de beaucoup ſur les Poiſſons de Rivière.

On dit ordinairement par maniere de proverbe, *jeune chair & vieux Poiſſon :* mais la maxime n'eſt pas véritable. Le vieux Poiſſon eſt pour l'ordinaire plus coriace que celui d'un âge médiocre. Cela ne pourroit au plus s'entendre que parceque les plus vieux ſont les plus gros, & ont, proportion gardée, moins d'arrêtes ; ce qui leur mériteroit la préférence pour les gourmands, mais non pas pour les gens délicats. On connoît le vieux Poiſſon à la dureté & à la grandeur de l'écaille. On demande lequel eſt le meilleur, du Poiſſon mâle ou du Poiſſon femelle ? Le mâle eſt ordinairement préferé à cauſe de ſes laitances, ſur-tout parmi les Carpes : mais pour ce qui eſt de la délicateſſe de la chair, les femelles valent mieux que les mâles, principalement parmi les Anguilles.

Le Poiſſon ſe mange ou frit, ou rôti, ou bouilli. Le Poiſſon frit, ſoit au beurre, ſoit à l'huile, eſt un peu difficile à digérer, à cauſe de la mauvaiſe qualité que le beurre & l'huile ne manquent pas de contracter par l'action du feu qui les rend toujours âcres & brûlants. Le Poiſſon rôti, ſoit ſur le gril, ou à la

broche, n'eſt pas ſujet à cet inconvenient, & convient mieux à l'eſtomac. Celui qui eſt bouilli, ſoit à l'étuvée, ſoit au court-bouillon, eſt plus propre pour les ſantés délicates, pourvû que l'aſſaiſonnement n'y domine point trop. On ſale certains Poiſſons pour les conſerver, ou bien on les fait ſécher à la fumée : mais cette préparation les rend très-difficiles à digerer ; ce que nous ne diſons néanmoins que pour les perſonnes délicates ; car les corps robuſtes ayant les viſceres plus forts, bien loin de ſe ſentir incommodés des alimens ſalés ou fumés, y trouvent au contraire dequoi réparer leurs forces, & conſerver leur ſanté, parcequ'il faut que les alimens ſoient proportionnés à la force des viſceres ; & une nourriture legere & convenable à des perſonnes élevées délicatement feroit inſuffiſante pour des gens de campagnes accoutumés aux travaux & aux exercices les plus forts & les plus pénibles.

Les Poiſſons en général nourriſſent peu, & ſe corrompent très-promptement. Comme ils abondent en huile groſſiere & en eau, & qu'ils ont peu de volatile, cela les rend moins propres à ſe convertir en notre ſubſtance.

En effet l'aliment le plus convenable au corps humain est celui qui renferme des principes actifs & volatiles, mais tempérés & adoucis par un mêlange moderé de parties huileuses & de parties aqueuses; ensorte que ces principes puissent entretenir en nous la fermentation douce & tranquille qu'excitent les levains de l'estomac, & qui tend à une entiere & parfaite digestion. Or telle est la chair de la plûpart des Quadrupédes & des Oiseaux qui servent à notre nourriture, mais non pas celle des Poissons, qui étant trop aqueuse & trop huileuse enveloppe & affoiblit tellement les fermens de l'estomac, qu'ils ne peuvent fournir à une bonne digestion, & qu'il en résulte toujours une nourriture peu substantielle, & incapable de fournir au corps beaucoup de suc & de force. En un mot, le Poisson étant naturellement froid & humide, ne peut produire en nous que des sucs de la même nature, c'est à-dire, des sucs aqueux, & par conséquent peu propres à nourrir & à fortifier le corps. Il y a cependant des personnes à qui le Poisson convient mieux, comme sont celles par exemple dont le corps abonde trop en sucs nourriciers, & qui font trop de chy-

le & de sang : il se trouve même des maladies où le poisson peut convenir, & où les Médecins non-seulement le permettent, mais le conseillent ; ce sont celles où les nourritures succulentes peuvent donner lieu à des inflammations : mais ces cas sont peu dans notre usage ; & l'on préfére de donner alors des bouillons d'une viande rafraîchissante, & extrêmement légers ; ce qui revient au même, & tempere également le sang. Il est donc toujours vrai de dire que les Poissons ne fournissent pas un aliment convenable au corps humain, & que la chair des Quadrupèdes & des Oiseaux mérite d'être préferée, parcequ'elle nous est beaucoup plus analogue, & qu'elle se convertit plus facilement en notre propre substance.

ACIPENSER.

Esturgeon.

LE Poisson est un animal sans pieds, qui a des nageoires, qui respire par le moyen des ouies ou des poumons, qui habite & nage dans l'eau pour l'ordinaire. Tous les Poissons,

ſuivant la diviſion la plus générale, ſe diviſent en Cetacés, en Cartilagineux, & en Epineux. On nomme *Cetacés* les Poiſſons qui ſont vivipares & d'une grandeur conſidérable, qui ont de véritables poumons & la queue parallele à l'horiſon : *Cartilagineux*, les Poiſſons dont les nageoires ſont ſoutenues par des cartilages, & qui au lieu d'os ont auſſi des cartilages dans leur intérieur : enfin *Epineux*, tous les autres Poiſſons qui ont des nageoires ſoutenues par des arrêtes, la queue perpendiculaire dans ſa ſituation naturelle, & des os intérieurement.

Les Eſturgeons ſont de la Claſſe des Poiſſons Cartilagineux. Un trou unique de chaque côté pour les ouies ; une bouche ſituée au-deſſous, faite en forme de tuyau, & ſans dents ; un corps oblong muni ordinairement de ſept nageoires, ſont les marques caractériſtiques du genre des Eſturgeons. Nous ne nous propoſons de parler ici que des deux eſpèces de ce genre les plus uſitées en Médecine.

L'Eſturgeon ordinaire ou commun ; *Sturio*, Offic. Schrod. 333. Bellon. *de Aquat.* 101. Geſn. *de Aquat.* 931. Aldrov. *de Piſc.* 517. Jonſt. *de Piſc.* 75.

Willughb. Ichth. 239. Raij Synop. *Pisc.* 112. Dal. 405. Lemer. 843. *Acipenser*, Rondel. *de Pisc.* 410. Charlet. *de Pisc.* 34. *Acipenser sive sturio*, Schonev. Ichth. 9. *Acipenser*, *sturio*, Merr. Pin. 188. *sturio*, *sive silurus*, salv. *de Aquat.* 113. *Acipenser corpore tuberculis spinosis aspero* Artedio Gen. 65. syn. 91. Linn. Faun. suec. 271. *Galeus Rhodius* Athenœi; *jus* isidori, *Oniscus* Dorionis; *Galaxias* Galeni; *sturio minor sive Oxyrryn chus*; *Piscis scrutator*; *Acipenser sive Aquipe nser*, *sturio verus Auctorum*, & *ut Helops*; *sturio primus*, *stirio vel stora*, Nonnull.

L'Esturgeon a la figure du corps longue, pentagone ou à cinq angles, qui sont formés par autant de rangs d'écailles ou de boucles osseuses, avec un ventre plat. Les écailles du rang le plus élevé qui est au milieu du dos sont plus grandes que les autres. Le nombre n'en est point fixe; car dans quelques Esturgeons on n'en a observé qu'onze, dans d'autres douze, & dans d'autres treize. Ce rang s'étend jusqu'à la nageoire du dos, qui est unique dans ce Poisson & située vers la queue. Les rangs latéraux, composés chacun de trente ou de trente & une épine, vont de la tête à la queue. Quant aux rangs inférieurs qui terminent

latéralement le plat du ventre, ils commencent dès la première paire de nageoires; & finiſſent à la ſeconde paire, étant compoſés chacun de onze, de douze ou de treize écailles. Les écailles de chaque rang ont toutes en général à leur ſommet une épine courte, forte, recourbée en arrière. Outre ces cinq rangs, il y a encore deux écailles ſeulement au deſſous de l'anus dans le milieu du ventre. Ce Poiſſon a la tête médiocre, hériſſée de points ou de petits tubercules, auſſi bien que le corps même entre les rangs d'épines; une ligne qui ſe continue depuis la dernière épine juſqu'au bout de la queue; les yeux fort petits à proportion du volume du corps, avec une Iris argentée; le muſeau long, large, mince, finiſſant en pointe; les narines près des yeux, percées l'une & l'autre de deux trous extérieurs, ou doubles de chaque côté; quatre barbillons ſitués ſur une ligne droite, mais tranſverſale par rapport au muſeau, qui pendent à la face inférieure du muſeau qui eſt platte, dans le milieu de ſa longueur qui s'étend au de-là de la bouche; la bouche petite, dépourvue de dents, placée preſque vis-à-vis des yeux, faite comme une ſorte de tuyau, qui peut s'avancer juſqu'à un certain point, puis ſe

retirer ; point de mâchoires ; d'où il paroît clairement qu'il se nourrit en suçant ; quatre ouies, munies d'un double rang d'arrêtes fort petites, lesquelles ne sont pas entièrement couvertes de leurs couvercles, & à chaque couvercle une écaille ou lame unique ; la première paire de nageoires proche des ouies, comme dans la plupart des Poissons, chaque nageoire ayant à sa partie antérieure un fort rayon osseux ; la deuxiéme paire proche de l'anus, distante du bout de la queue d'environ un quart de sa longueur ; ensuite une nageoire située dans l'espace qui est entre l'anus & la naissance de la queuë ; la queue telle que celle des chiens de Mer fourchue de manière que la partie supérieure avec le corps même aminci s'avance loin au-delà de l'inférieure ; le dessus du corps d'une couleur olivâtre sale, ou d'un bleu-noirâtre, & le dessous argenté ; de plus le milieu des écailles blanchâtres. L'estomac descend d'abord tout droit ; puis il se reflêchit vers le haut, & enfin faisant une espèce d'arc il redescend en bas. On lui trouve au Pylore une masse épaisse d'appendices conglobées très-courtes & très-menues ; le foye pâle. La vesicule du fiel a un conduit manifeste dans le duodenum, comme la vesicule d'air qui est sim-

ple, membraneuſe & ſéparable du dos; a le ſien dans l'Œſophage; en ſorte que quand la veſicule eſt comprimée, l'Eſtomac ſe gonfle ſur le champ. La rate eſt oblongue, & rouge comme du ſang. Les inteſtins ne ſe refléchiſſent qu'une fois. *Willoughby* que nous copions ici comme nous le ferons dans la ſuite à cauſe de ſon exactitude connue, ajoûte que dans deux Eſturgeons qu'il a diſſéqués il a trouvé dans la cavité de l'abomen des vers blancs de la figure de nos Cloportes.

Lorſque nous étions à Veniſe & à Rome, dit le même Auteur, nous y voyions preſque tous les jours des Eſturgeons expoſés en vente au marché, ce qui nous donna à connoître que ces Poiſſons ſe trouvoient fréquemment tant dans la Mer Adriatique que dans la Mer de Toſcane: cependant ils étoient tous aſſez petits; car comme l'a obſervé *Rondelet*, l'Eſturgeon de mer excéde rarement la grandeur d'une Coudée, au lieu que dans les rivières il parvient à la grandeur d'un Poiſſon cetacé. Un ami de *Geſner* lui a rapporté qu'il avoit vû à Anvers un Eſturgeon long de 14 pieds. Belon dit auſſi qu'eu égard aux diverſes contrées on trouve qu'il y a de la différence entre les Eſturgeons de la mer Pontique, Adriatique, Mediterra-

née & Océane, & que ceux qu'on prend dans la Loire croissent quelquefois jusqu'à trois Aulnes de long, comme il en fut presenté un au Roi *François* premier, restaurateur des lettres, tandis qu'il étoit *à Montargis*, lequel avoit dix-huit pieds de longueur. Selon *Schonevelde*, l'Esturgeon prend difficilement sa croissance, s'il ne jouit librement tour à tour du bénéfice des Eaux douces & salées, comme nous l'enseigne l'expérience dans les jeunes Esturgeons transferés de la mer dans des viviers ou des Lacs. Ce Poisson croît alors de la grandeur d'un Taureau: aussi *Cardan* en a-t-il vû qui pesoient plus de 180 livres. On en prend quelquefois dans l'Elbe qui pesent 200 livres. On rapporte que l'Electeur *Jean Frédéric* prit un jour un Esturgeon, du poids de deux cens soixante livres. L'Esturgeon, dit *Paul Jove*, entre très-volontiers dans les grands fleuves; & c'est pour cela qu'on en prend sur-tout dans le Nil, dans le Don, dans le Danube & dans le Pô. *Willoughby* a vû de fort grands Esturgeons qui avoient été pris proche de Gertruidenberg en Hollande. Selon *Belon*, les Esturgeons sont d'un très-grand revenu par-tout, mais particulièrement sur le Pont-Euxin; car sortant de la mer ils entrent dans le

Palus-Méotide où l'on en pêche une quantité considérable à l'embouchure du Don. Les Pêcheurs tiennent leur sel tout prêt pour en saler les œufs & la chair, dont ils emplissent de fort grands Vaisseaux pour le profit. Les œufs ainsi salés se nomment en leur langage *Caviari*. Après avoir salé les Esturgeons, & les avoir fendus en long, ils les pendent à des perches pour les faire sécher au Soleil ; & étant retournés en Grèce avec leurs Navires chargés de telle marchandise, ils la vendent aux habitans. Ils appellent en Grec vulgaire les Esturgeons frais *Xirichi*, & les salés *Moronna*. Ils en transportent la chair salée jusqu'en Italie, où elle prend le nom de *Spinalia* ou *Schenalia*, comme qui diroit de l'Echinée ; aussi est-ce de l'Echine d'Esturgeon : & quoique cette salure ou marée nous soit inconnuë, elle est aussi commune chez eux que l'est chez nous le Hareng, & en Italie la Thonnine. Mais comme les Esturgeons de ce Pays-là, ainsi que ceux du Pô, n'ont point d'apparence d'écailles, ni la peau rude comme les nôtres, & qu'il est défendu aux Juifs de manger du Poisson qui n'a point d'écailles, ils ne mangent ni Moranne ni Caviar d'Esturgeon. Il n'y a que les Estur-

geons fémelles qui fassent le Caviar; car les Mâles ont des laitances. Or quoiqu'il y ait plusieurs espèces d'Esturgeons, on ne peut néanmoins faire le Caviar que d'une sorte, non plus que les Botargus d'une seule espèce de Mulet. Ceux donc qui s'occupent à pêcher les Esturgeons sur le Don ont double gain; car ils font encore de la colle avec les Vessies blanches qui s'étendent le long du dos de ces Poissons, qu'ils distinguent & nomment diversément. Le menu peuple de Grèce qui habite à Constantinople n'estime pas tant l'Esturgeon frais que nous, qui sommes dans la fausse opinion que c'est le plus délicat des Poissons.

Pour ce qui est du Caviare ou Caviar, que quelques-uns appellent par corruption *Casiar*, *Cavia* ou *Kavia Caviac*, *Cavial* ou *Caviat*, *Gesner* rapporte d'après *Platine* la façon de le préparer. Il se fait ainsi: On prend les œufs de l'Esturgeon, & après en avoir ôté certains nerfs qui y sont répandus, on les lave dans du vinaigre ou dans du vin blanc; puis on les étend sur une table pour les faire sécher. On les met ensuite dans un Vaisseau, & on les couvre de sel. Alors on les écrase simplement avec la main sans se servir pour cet effet d'aucun instru-

ment, & on les enveloppe dans un ſaç ou une poche d'un tiſſu clair pour les égoutter; après quoi on les met dans un pot troué par le fond, afin que s'il reſte encore quelque humidité, elle puiſſe ſortir: enfin après les avoir bien preſſées, on les enferme dans des Barriques, & on les envoye de la ſorte en divers lieux éloignés de la mer.

En Hollande on coupe les Eſturgeons par morceaux, qu'on garde dans des barils après les avoir confits dans le ſel & la Saumure. On fait grand cas en Angleterre de la chair d'Eſturgeon confite de cette manière. Les gros Tronçons d'Eſturgeons reſſemblent à de la chair de Sanglier.

Selon *Paul Jove*, l'Eſturgeon ne ſe prend preſque jamais en *haute mer*. Les Mers l'engendrent, mais les Fleuves l'ennobliſſent; car il s'engraiſſe dans les eaux douces, & s'y dépoüille de ce goût ſauvage qu'il contracte dans la plaine mer. *Geſner* dit que ce Poiſſon cherche ſa vie ſous l'eau en fouillant la terre avec ſon muſeau comme un Pourceau, & que c'eſt peut-être delà que les Allemands lui ont donné le nom de *ſturio ou* d'Eſturgeon; car le verbe Allemand *Storen* ſignifie *fouiller la boüe*.

Il eſt conſtant que les Eſturgeons ſe prennent au filet, & jamais à l'Hameçon, ſur-tout s'ils excédent une coudée. Les Pêcheurs rapportent qu'il leur arrive ſouvent de rompre les mails des filets, & que la raiſon pourquoi ils ne ſe prennent point à l'Hameçon c'eſt qu'ils ſe nourriſſent en ſuçant plutôt qu'en dévorant, n'ayant pas la bouche propre pour ſaiſir l'Appât : Auſſi ne leur trouve-t-on aucune nourriture groſſière dans le ventre, mais ſeulement une humeur viſqueuſe ou glaireuſe ; delà vient qu'on s'eſt fauſſement imaginé qu'ils vivoient d'air uniquement, & qu'on a dit proverbialement en Allemand, *ſobre* ou *frugal comme un Eſturgeon.*

L'Eſturgeon eſt d'une force très-conſidérable dans l'eau, & même ſur la terre quand il a le ventre appuyé. D'un coup de queuë il renverſe l'Homme le plus robuſte pour peu qu'il le touche, & caſſe de grandes perches par le milieu. On voit quelquefois jaillir du feu des pierres qu'il a frappés. C'eſt ce qui fait que les Pêcheurs doivent le traiter avec précaution, de peur qu'il ne leur caſſe les jambes, ou qu'il ne rompe leurs filets. Les plus habiles le pouſſent vers le rivage en tenant le filet de côté, & lorſqu'ils ont atteint le

rivage, ils tâchent de le coucher à plat en lui levant la tête en haut ; car de cette façon il ne ſauroit faire de mal. D'autres pour l'empêcher de donner des coups de queuë, lui attachent de court la queuë avec la tête en forme de demi-cercle ; moyennant quoi on le charge ſans riſque ſur une charrette, ou ſur un Cheval, ou même ſur le dos d'un Portefais. On peut le faire vivre durant huit jours dans l'eau, en l'attachant par le col avec un Cable qui tient à un batteau. Les Pêcheurs du Danube frappent avec un Harpon les Eſturgeons dormans ſur le ſable, ſelon *Albert le Grand*. Ceux du Pô les prennent de la manière ſuivante : ils ſe mettent dans 3 ou 4 Barques pour ſuivre doucement l'Eſturgeon qu'ils ont apperçu, juſqu'à ce qu'ils l'ayent pouſſé vers le rivage dans un endroit où il y a peu d'eau. Alors ils font tout à coup un grand vacarme qui l'épouvante tellement qu'il ſe jette dans le Gué, où il eſt bientôt pris ne pouvant plus nâger.

L'Eſturgeon ne ſe trouve point dans les Etangs, parce qu'il n'y ſauroit vivre long-tems. Il eſt ſi commun dans la Garonne, qu'à Bordeaux tout le monde en mange. Il paſſe pour être ami du Saumon ; de ſorte que les Pêcheurs l'appel-

lent le *Conducteur des Saumons*. Son dos a le goût du Veau, & son ventre celui du Cochon. Rien n'est plus délicat que ses laitances.

Salvien, *Rondelet*, *Belon*, *Gesner* & *Aldrovandus* ont beaucoup disputé sur les nomenclatures de ce Poisson. Nous n'entrerons point dans ces disputes ; nous dirons seulement qu'il nous semble que notre Esturgeon n'est point le *Silure* non plus que le *Loup* des anciens, ni *l'Adano* des Italiens, ni le *Tursio* de Pline, ni l'*Hycca*, ni le *Dauphin*.

Quant aux étimologies, si l'on croit M. Lemery Père, on a nommé ce Poisson *sturio*, à cause de son bec qui est en pointe, & qui, à ce qu'on prétend, a la figure d'une eau gêlée qui pend en Hyver de dessus les toits des maisons, & qu'on appelle en latin *Stiria*. Mais selon *Jules Scaliger* & *Jonston*, *Sturio* est en mot Gothique. D'autres le dérivent d'Asturie Province d'Espagne. Ce qui est de vrai, c'est que dans presque toutes les langues de l'Europe il porte à-peu-près le même nom ; car il s'appelle en Italien *Storione* ou *Sturione* ; en Espagnol *Solho* ou *Sulio* ; en Allemand *Stoer* ou *Stur* ; en Anglois *Sturgeon* ; en Suédois *Stoer* ; en Danois *Store* ; en Flamand *Steur* ; en

Languedocien & en Provençal *Sturium* ; tous noms qui paroissent dérivés du Latin *Sturio*. Le mot François *Esturgeon*, ou *Estourgeon* vient de l'Ablatif *Sturione* en changeant l'i voyelle en j consonne (*Sturjone*) ; autrefois le bel usage étoit pour *Estourgeon* ; on dit presentement *Esturgeon*. Les Bourdelois le nomment *Creac* du mot Grec *Kreas*, *Chair*, parce que suivant la pensée d'un Auteur moderne, sa chair ressemble plutôt à la chair d'un Quadrupède qu'à celle d'un Poisson.

L'Esturgeon ordinaire contient beaucoup d'huile & de sel volatil. Ce Poisson étoit autrefois fort estimé chez les Romains, & on le servoit avec pompe sur les tables. Il doit être choisi jeune, bien nourri & le plus tendre qu'il est possible. Plusieurs prétendent qu'il est meilleur pêché dans l'eau-douce ; mais celui que l'on prend dans la Mer est beaucoup plus exquis, pourvu toutefois qu'on le prenne loin des bords, sans quoi il faut avouer qu'il a un goût sauvage qui le rend fort inférieur à celui qui a passé dans les rivières. On ne peut nier que l'Esturgeon ne soit un excellent mets ; mais il nourrit beaucoup & si fort, que quelques Médecins veulent qu'il soit à

cet égard parmi les Poiſſons ce que'eſt le Cochon parmi les Quadrupèdes ; auſſi ſa chair eſt-elle ordinairement un peu dure, graſſe, & difficile à digérer. Les perſonnes dont l'Eſtomac eſt foible, les gens de lettres ſur-tout, les Vieillards & les Convaleſcens doivent éviter cette nourriture ; mais les jeunes gens forts, robuſtes, & ceux qui ont un bon Eſtomac peuvent en manger en toute ſureté. Comme il nourrit beaucoup, il fournit un aliment ſolide & durable qui convient à leur tempérament. Le Mâle eſt meilleur que la Fémelle ; mais quand celle-ci eſt pleine, on la préfére non-ſeulement pour ſes œufs, mais auſſi pour la bonté de ſa chair. On mange ce Poiſſon rôti ſur le gril, ou accommodé au court-boüillon. Il eſt moins gras & moins viſqueux de cette dernière façon, & par conſéquent beaucoup plus ſain, car la graiſſe en eſt fort péſante ſur l'Eſtomac ; & c'eſt ce qui fait que l'Eſturgeon lâche le ventre, parce que cette graiſſe relâche & débilite les Fibres de l'Eſtomac & des inteſtins. Il a un Cartilage tendre & aſſez gros qui s'étend depuis la tête juſqu'à la queuë. On leve ce Cartilage, & on le fait ſécher au Soleil pour le manger : c'eſt un très-bon mets.

Les parties de ce Poiſſon dont on fait uſage en Médecine, ſont les Os & le Caviar qui eſt une maſſe à-peu-près ſemblable au Savon verd de Hambourg pour la couleur & pour la ſubſtance, & qu'on tranſporte en grande quantité de Moſcovie en Italie & ailleurs. Les Italiens établis à Moſcou en font un grand commerce dans cet Empire, parce qu'il ſe prend une quantité incroyable d'Eſturgeons à l'embouchure du Volga & des autres rivières qui tombent dans la mer Caſpienne. Après avoir ſalé & ſéché le Caviar, ils le font remonter par ce fleuve juſqu'à Moſcou, & de là ils le diſtribuent dans toute la Moſcovie, où il eſt d'un grand ſecours aux Moſcovites à cauſe de leurs trois Carêmes qu'ils obſervent avec une ſcrupuleuſe exactitude. Il ſe conſomme auſſi une aſſez grande quantité de Caviar en Italie, & l'on commence à le connoître en France où il n'eſt pas mépriſé ſur les meilleures tables, ſuivant le Dictionnaire du Commerce. *Belon* fait auſſi mention du Caviar rouge qui ſe prépare pour les Juifs avec des œufs de Carpe, mais qui n'eſt pas ſi connu à beaucoup près que le précédent.

Les os de l'Eſturgeon ſont apéritifs & propres pour les Rhumatiſmes, pour la

goute ſciatique, & pour la gravelle. On les pulvériſe, & on les prend intérieurement depuis un ſcrupule juſqu'à un gros, ſoit en bol, ſoit mêlés dans quelque Potion diurétique. Le Caviar eſt une ſubſtance ſolide & nourriſſante, qui, ſelon *Dale*, augmente la ſemence & diſpoſe à la génération.

On tire encore de ce Poiſſon une eſpèce d'Ichthyocolle ou de colle de Poiſſon griſe jaunâtre, que les Droguiſtes vendent en feuilles ſans être roulée; elle eſt plus difficile à diſſoudre que la commune dont il ſera parlé plus bas; mais, quand elle eſt diſſoute: elle a les mêmes vertus,

Le grand Eſturgeon; *Ichthycolla*, offic. Bellon. *de Piſc.* 104. Rondel. *de Piſc.* 177. Dale 405. Huſo *Ichthycolla*, Schrod. 329. Huſo, Jonſt. *de Piſc.* 77. *Huſo Germanorum* Geſnero & Aldrovando, Willughb. Ichth. 243. Raij ſynops. *Piſc.* 113. *Acipenſer tuberculis carens*, Art. Ichth. Gen. 65. Syn. 92. *Eſos maximus, Mario fortè* Plinio; *Ichthyocolla Piſcis*; *Piſcis exos ſive exoſſis*; *Piſcis major Danubii.* Quorumd.

Ce Poiſſon a le muſeau très-long; 4 ou 8 Barbillons ſous le muſeau; une ſeule nageoire ſur le dos proche de la

queuë ; deux paires de nageoires au ventre ; une figure qui approche beaucoup de celle du Brochet ; le ventre jaune comme celui de la Carpe ; le dos noir ; le corps dépourvu d'écailles ; des cartilages au lieu d'os ; la tête grosse & large ; la bouche grande ; les yeux petits à proportion du corps.

Selon *Albert le Grand* , c'est une espèce d'Esturgeon qui a la peau blanche & douce, sans épines ni écailles , qui n'a point d'os, excepté la tête, qui au lieu de l'épine du dos a un cartilage percé comme avec une tarière d'un grand trou vuide depuis la tête jusqu'à la queuë. L'Esturgeon ordinaire aime à se frotter contre lui comme en se joüant ; souvent il lui pique & perce le ventre avec les épines aiguës qu'il porte sur son dos. Le grand Esturgeon est fort doux , & si timide que le plus petit Poisson les fait füir. Il ne se prend pas en tout temps , mais uniquement au temps de son passage. Or il passe tous les ans de la mer dans le Danube où l'on en prend une grande quantité , mais principalement en Valachie vers les embouchures de ce fleuve , depuis l'Automne jusqu'au mois de Janvier. Le plus fort de la pêche est en Novembre & Octobre. Il s'en débite communément les Vendredis à Vienne en

en Autriche des 50 à 60, & quelquefois jusqu'à 100. Selon *Gesner*, ces Poissons nâgent par bandes, & accourent au son des Trompettes ; moyennant quoi les Pêcheurs les enveloppent dans leurs filets, & les amenent ensuite à bord avec des crocs. Ils ont beaucoup de force dans l'eau, & il arrive souvent que d'un coup de queuë ils renversent le Pêcheur de sa Barque : mais dès qu'ils ont la tête hors de l'eau, ils deviennent foibles & comme morts. Quant à la grandeur, les moindres pésent 50 livres ; la plûpart 100, 200, 300 livres; quelques-uns 400. *Albert le Grand* donne à ce Poisson une grandeur si considérable, qu'à peine peut-il être traîné par un chariot attelé de 3 à 4 chevaux, & une longueur de 24 pieds lorsqu'il a atteint sa perfection.

Willoughby remarque que les descriptions & les figures que *Rondelet* & *Belon* nous ont laissés de leur Ichthyocolle, ne conviennent point à notre grand Esturgeon. *Ray* ajoûte qu'il pense que ce Poisson ne se trouve pas seulement dans le Danube & dans les autres Rivières qui s'y déchargent, mais aussi dans le Nieper & dans le Pô, vû qu'il soupçonne que l'Antacée du Nieper & l'Adano du Pô sont les mêmes que le grand Esturgeon.

Ce Poiſſon ſe nomme en Allemand *Huſo*, *Huſen* ou *Hauſen*, à cauſe de ſa grandeur énorme qui approche de celle d'une Maiſon dite *Haus* en cette langue ; dans le Levant *Barbota*, comme qui diroit *Barbotte* à raiſon de ſes barbillons, autrement *Moronna* ou *Collano ;* en Italien *Copſo* ou *Colpeſce*, comme qui diroit le Poiſſon dont on tire la colle ou l'Ichthyocolle, en prenant la partie pour le tout, Belon dit qu'on l'appelle en Flaman & en François *Huſblalich ou Huſblac*, pour *Hauſen Ploſen* comme on le nomme en Autriche ; ce qui répond aux mots Grecs & Latins *Ichthyocolla.*

Le grand Eſturgeon contient beaucoup d'huile & d'eau, & peu de ſel volatil. Sa chair n'eſt pas d'un grand uſage, parce qu'elle eſt douçâtre, gluante, fade, & qu'elle n'approche pas de la ſaveur de celle de l'Eſturgeon ordinaire. On ne peut même la manger à moins qu'elle ne ſoit ſalée ; car le ſel la rend meilleure, rouge comme la chair du Saumon, mais plus dure ; & ainſi il faut la laiſſer tremper quelque temps dans l'eau avant que de la faire cuire : alors on la mange comme l'on fait ici la Moruë. Mais ce que ce Poiſſon a de plus utile tant pour la Médecine que pour différens

usages dans les Arts, c'eſt l'Ichthyocolle qu'il nous fournit, autrement dite colle de Poiſſon. Cette colle eſt une ſubſtance blanchâtre tirant un peu ſur le jaune, en forme de Spirale, d'une conſiſtence gluante, & ſans odeur. On la fait avec la peau, les entrailles, l'eſtomac, les nageoires, la queuë & la veſſie de l'air du Poiſſon, de la manière ſuivante: on coupe toutes ces parties par morceaux; on les met macérer dans une quantité ſuffiſante d'eau chaude, & on les fait enſuite boüillir à petit feu juſqu'à ce qu'elles ſoient diſſoutes & réduites en boüillie; on étend cette boüillie ſur des inſtrumens faits exprès, afin qu'en ſéchant elle ſe réduiſe en forme de Parchemin: & quand elle eſt preſque ſéche, on la roule ordinairement en cordons, auſquels on donne la forme qu'on veut.

Les Hollandois nous fourniſſent la colle de Poiſſon que nous voyons en France, & ils la tirent principalement de Moſcovie où l'on en prépare le plus. Il faut la choiſir en petits cordons, blanchâtre, claire, tranſparente, ſans odeur; celle qui eſt en gros cordons, eſt ſujette à être remplie d'une colle jaune, ſéche, & quelquefois de mauvaiſe odeur. On doit la conſerver dans des boëtes & dans

un lieu fec ; car elle s'humecte facilement à l'air.

On voit par ce qui vient d'être dit, que la colle de Poiffon n'eft autre chofe qu'une gélée de Poiffon extraite par le moyen de l'eau chaude. *Schroder* prétend que cette fubftance poffède une qualité deffìcative, incarnative, anodyne, un peu émolliente & qu'elle épaiffit le fang. On l'employe avec fuccès dans les ulcérations de la gorge & des Poumons & dans la dyfenterie. On la mêle dans les Loochs adouciffans & dans les Potions convenables contre ces maladies ; & *Nicolas Myrepfe* en faifoit des Trochifques *& des Paftilles* qu'il recommandoit contre le crachement de fang. Quelques-uns la prefcrivent encore contre les fleurs blanches : mais le plus grand ufage de la colle de Poiffon eft d'entrer dans la compofition de quelques Emplâtres agglutinatifs.

Les Marchands de Vin l'employent pour éclaircir le vin trouble : ils en battent pour cet effet une quantité fuffifante avec du vin, & jettent ce mélange dans le tonneau, où elle forme une peau fur la furface de la liqueur, laquelle fe précipitant peu-à-peu jufqu'au fond entraîne avec elle toutes les parties groffières ; de forte qu'on peut dire dans ce cas-là que

c'eſt le filtre qui paſſe à travers la liqueur, & non la liqueur à travers le filtre. Cette manière de purifier le vin n'a rien de malfaiſant ; & il ſeroit à ſouhaiter qu'on en pût dire autant des autres méthodes que les Cabaretiers mettent en uſage.

La colle de Poiſſon ſert encore pour donner du luſtre aux rubans de ſoye, pour blanchir les Gazes, pour contrefaire les perles fines, & pour pluſieurs autres choſes dans les arts. On la fait fondre avec du ſucre, & on la recuit en une eſpèce de colle jaune & tranſparente qu'on laiſſe fondre dans la bouche pour coller le papier. Les Deſſinateurs s'en ſervent ſous le nom de *Colle à bouche.*

L'Ichthyocolle entre dans l'Emplâtre *Diachyon magnum* de la Pharmacopée de Paris.

Prenez de l'ichthyocolle diſſoute dans une ſuffiſante quantité d'eau de Plantain, un gros ; du ſang-dragon & du Bol d'Armenie, de chacun un ſcrupule; de l'Huile d'amandes douces récente, des ſyrops de grande Conſoude & de Guimauve, de chacun une once.

Mêlez le tout pour un Looc à prendre à la cuillère contre les ulcérations de la gorge & le crachement de ſang.

ANGUILLA.

ANguille, *Anguilla*, Offic. Schrod. 325. Merr. Pin. 188. Aldrov. *de Pisc.* 544. Gesn. *de Aquat.* 40. Rondel. *de Pisc.* 198. Charlet. *de Pisc.* 34. Salv. *de Aquat.* 75. Schonev. Ichth, 14. Bellon. *de Aquat.* 295. Jonst. *de Pisc.* 81. Dal. 402. Willughb. Ichth. 109. *Anguilla omnium Autorum*, ἔγχελυς Græcis, Raij Synop. *de Pisc.* 37. *Muræna unicolor, maxilla inferior longiore. Artedio* Gen. 24. Syn. 39. Spec. 66. Linn. Faun. Suec. 290. *Helena cœnarum, Regina gustûs seu voluptatis*, Nonnull.

L'Anguille a la tête petite à proportion du corps, antérieurement applatie, plus arrondie postérieurement ; le corps long, un peu applati sur les côtés, principalement depuis l'anus jusqu'à la queuë, glissant & comme sans écailles, parce que les écailles ne peuvent s'apperçevoir que sur une peau séche ; la mâchoire inférieure plus allongée que la supérieure ; 4 trous, savoir 2 antérieurs, un de chaque côté, au bout du museau, & 2 postérieurs immédiatement devant les yeux, qui ne sont autre chose que les narines ; les yeux aux côtés de la tête, ronds, petits, couverts d'une peau assez épaisse &

peu transparente; l'Iris obscurément rougeâtre, & la prunelle noirâtre, petite, ronde; de petits trous aux deux mâchoires, environ 16 à l'inférieure, & beaucoup plus à la supérieure; la membrane des ouies composée ou soutenue de chaque côté de dix osselets ou arrêtes grêles & recourbés, qu'on ne sauroit néanmoins voir à cause de l'épaisseur de la peau; plusieurs rangs de petites dents à la mâchoire inférieure, comme aussi à la supérieure; un osselet dentelé à la partie antérieure du palais, qui du reste est lisse, situé longitudinalement & contigu aux dents de la mâchoire; deux osselets oblongs, dentelés, situés en haut vers le gosier, & autant en bas vers les ouies, lesquels sont plus oblongs & moins dentelés; la langue lisse, un peu dégagée inférieurement, mais immobile, étant soutenue dans son milieu par un os dur; les couvercles des ouies qui ne sont ouverts ni en haut ni en bas, mais seulement au côté antérieur près des nageoires pectorales par un seul petit trou long de 3 ou 4 lignes & situé perpendiculairement; une ligne latérale droite un peu plus proche du dos à la partie antérieure, qui divise le corps par la moitié depuis l'anus jusqu'à la queue, avec un rang de

points au bas de cette ligne ; le dos, les côtés & les nageoires d'une couleur noirâtre ou grisâtre tirant sur le noir, verdâtre dans certaines Anguilles, surtout dans les grasses ; le ventre d'un jaune-blanchâtre; l'anus plus proche de la tête que de la queuë ; 3 nageoires en tout, savoir 2 pectorales près des ouies, une de chaque côté, petites & noirâtres, composés de 18 à 19 arrêtes, dont celles des bords sont petites, & celles du milieu plus longues, branchues à la pointe ; la nageoire du dos unique, qui commence assez loin de la tête & fait presque tout le tour du corps ; s'étendant depuis la queuë jusqu'à l'anus, haute de 3, 4 à 5 lignes, composée de plusieurs arrêtes fourchues par le bout, qu'on ne peut guéres compter, tant à cause de l'épaisseur de la membrane qu'à cause de leur multitude ; la queue ou l'extrémité de la nageoire du dos ni ronde ni quarrée au sommet, mais plutôt un peu pointuë ; 4 ouies de chaque côté, fournies à leur partie convéxe de vaisseaux qui ressemblent à des vaisseaux sanguins, & sans tubercules ou apophyses à leur partie concave ; le cœur quadrangulaire & un peu conique, avec une aorte blanche, le foye pâle, rougeâtre, divisé en 2 lobes, dont le gauche est le plus grand ; la vessicule du fiel grande, sépa-

rée du foye à une certaine diſtance; l'œſophage long ; l'eſtomac au deſſous du foye, peu long, reflèchi vers le haut, mais recourbé en bas par une production longue & groſſe juſqu'à l'anus, & l'inteſtin qui deſcend tout droit du foye juſques-là ; nulle appendice cœcale au Pylore ; la Râte oblongue & triangulaire ſous l'eſtomac ; la veſſie de l'air oblongue, ſimple, attachée à l'épine du dos, munie à ſa partie ſupérieure d'un grand conduit pneumatique, que quelques-uns ont regardé comme la ſeconde partie de la veſſie qui ſert à nager ; les Reins grands, étendus le long de l'épine du dos, plus gros vers l'anus & au-deſſous, logés comme dans un baſſin ; les vertébres au nombre de cent ſeize en tout, applaties ſur les côtés, foibles, aſſez petites vers la queuë ; les côtes fort courtes, légèrement adhérantes aux apophyſes latérales des vertèbres ; de petites arrêtes répandues dans la chair.

Sa longueur totale eſt de 20 pouces une ligne.

Nous avons tiré cette deſcription de l'hiſtoire des Poiſſons de *Pierre Artédi* publiée par M. *Linnæus* comme nous ferons dans la ſuite, autant qu'il nous ſera poſſible, pour le reſte des Poiſſons que nous aurons à décrire, cet Ouvrage nous ayant paru

plus exact & plus détaillé qu'aucun autre.

Il y a, dit *Aldrovandus* d'après *Rondelet* & *Gesner*, de deux sortes d'Anguilles, une grande & une petite. La première passe pour la plus exquise; elle a la tête plus courte, plus grosse & plus large, le corps d'une couleur brune; elle vit au fond de l'eau; & quand l'eau lui manque, elle se cache dans le limon. La seconde a la tête plus longue & plus pointue. *Gesner* ajoûte que cette dernière aime les Cadavres qu'on a jettés à l'eau, & qu'elle a le dessous de la poitrine d'une couleur différente qui tire un peu sur le jaune. Mais il est à remarquer que *Gesner* avouë qu'il ne l'a pas vû par lui-même, & qu'il a seulement ouï dire qu'en Flandres on trouve de deux sortes d'Anguilles. *Rondelet* dit qu'en Languedoc on pense qu'elles sont différentes pour le séxe. Pour nous, nous ne doutons pas non plus que *Willoughby*, que les Anguilles ne puissent suivant la diversité des lieux, de la nourriture & d'autres accidens différer un peu entr'elles en grandeur, en couleur, & en figure extérieure, ce qui d'ailleurs n'est point étonnant : mais nous ne sommes guères portés à croire qu'elles soient d'une espèce différente. *Salvien* observe avec plus de raison que les Anguilles qui

habitent une eau pure & courante ont le ventre plus blanc & luiſant. Les Anglois les nomment *Anguilles argentées*, & ils les eſtiment plus ſaines.

Selon *Rondelet* toute Anguille naît dans l'eau douce, & c'eſt le ſeul des Poiſſons de ce genre qui entre dans la mer, ou dans les Etangs qui tirent leur origine de la mer : autrement elle vit dans les lacs, dans les Rivières & dans les Etangs d'eau douce, au reſte quoique les Anguilles s'engendrent uniquement dans l'eau douce, elles ne laiſſent pas de paſſer dans les lacs amers ou ſalés, dans des marais ſulphureux & qui ſentent l'Alun, où elles vivent après avoir quitté leur lieu natal qui étoit tout différent ; quelquefois même elles ſe gliſſent dans des Fontaines dans des Puits, dans des Citernes, & dans des Etangs d'eau ſalée, où elles durent long-temps, croiſſent & s'engraiſſent. Au contraire, elles entrent très-rarement dans la mer qui a donné naiſſance à ces Etangs, & quand une fois elles y ſont entrées elles maigriſſent & périſſent bien-tôt, ſuivant le témoignage des Pêcheurs. Le même *Rondelet* fait mention d'un Etang en Languedoc, dans lequel les Anguilles parviennent à la longueur de 3 ou 4 coudées. *Aldrovandus* dit qu'en

Italie on en prend quelquefois qui pésent jusqu'à 20 livres. Il y en a dans le Gange qui ont 30 pieds de longueur. Comme les Anguilles ont les ouies étroites & recouvertes d'une peau, elles s'étouffent aisément dans des eaux troubles ou agitées par les vents, & dans les inondations; mais elles peuvent vivre assez long-temps hors de l'eau. Elles se plaisent dans l'eau douce, pure & claire: aussi les Pêcheurs choisissent-ils pour les pêcher le tems où les Rivières sont troubles après les pluyes, ou bien ils troublent l'eau exprès; delà est venu le Proverbe, *Pêcher en eau trouble.* Elles demandent encore une grande quantité d'eau; autrement elles meurent, commme cela arrive à plusieurs autres Poissons. On prétend qu'elles ne sauroient supporter aucun changement considérable, & que si on les met en Eté dans une eau plus chaude que celle où elles étoient auparavant, elles périssent sur le champ. On assûre qu'elles peuvent vivre 5 à 6 jours hors de l'eau, pourvû que le vent soit au Nord. Elles ne vivent pas seulement d'eau pure, comme quelques-uns l'ont avancé; mais elles se nourrissent d'herbes, de racines, sur-tout de petits Poissons, de Grenouilles, & d'Insectes tels que les vers de terre, les vers aquatiques, les Limaces, en un mot de tout

ce qu'elles trouvent au fond des Rivières ; car elles ne s'élevent pas au-dessus de l'eau comme font la plupart des autres Poissons. *Athenée* dit qu'il a vû dans certains pays des Anguilles si apprivoisées, qu'elles venoient prendre dans la main ce qu'on leur offroit à manger. Parmi les reptiles, dit *Derham*, dans sa *Théologie Physique*, qui ont une faculté surprenante de se pourvoir de nourriture, on peut compter les Anguilles, qui quoiqu'elles appartiennent à l'eau peuvent cependant ramper sur la terre, & passer d'un Etang ou d'un reservoir dans un autre. M. *Mosely* les a vuës se traîner dans des prairies comme autant de Serpens, passant d'un fossé dans un autre ; il croyoit que ce n'étoit pas seulement pour changer de demeure, mais aussi pour attraper les Limaçons qui étoient cachés dans l'herbe. En 1125, il y eut une si forte gelée que les Anguilles furent forcées d'abandonner l'eau, & furent gelées dans les prairies, où elles moururent toutes.

L'Anguille a beaucoup de vie ; son corps écorché & coupé par morceaux remue & palpite pendant un certain temps, mais sur-tout son cœur. Ce Poisson vit pour l'ordinaire sept à huit ans. Selon *Albert le Grand*, il n'y a point d'Anguilles

dans le Danube ni dans les autres Rivières qui ſe jettent dans ce fleuve, & ſi l'on y en met elles y meurent. On prétend que les Anguilles craignent ſi fort le tonnerre, qu'elles nagent du fond de l'eau vers ſa ſurface. Elles cherchent leur vie préférablement de nuit, & ſe tiennent profondement cachées durant le jour.

Pour ce qui concerne leur génération, les ſentimens des Auteurs ſont partagés. *Ariſtote*, le Prince & le Coryphée des Naturaliſtes, nous aſſûre qu'il n'a trouvé aucune différence de ſéxe dans les Anguilles qu'il a diſſéquées; qu'elles n'ont ni ſemence, ni œufs, ni matrice, ni vaiſſeaux ſéminaires, & qu'elles ne peuvent engendrer; ce qui lui fait conjecturer qu'elles s'engendrent, non par accouplement ou par le moyen des œufs, mais du limon échauffé par la putrefaction le long des bords des Etangs & des Rivières. *Pline* dit que dans les Anguilles il n'y a ni mâle ni fémelle, & que quand elles viennent à frayer ou à ſe frotter contre les Rochers, les raclures qui ſe détachent de leur corps s'animent peu-à-peu, & deviennent autant de petites Anguilles. *Athenée* & *Oppien* penſent différemment; car ils diſent qu'elles s'amaſſent par bandes, & s'accouplent toutes enſemble, d'où il

découle une certaine viſcoſité qui étant retenue dans le limon donne naiſſance à une infinité d'autres Animaux ſemblables. Certains Pêcheurs aſſûrent que les Anguilles frayent avec les Serpens; ce qu'*Aldrovandus* eſtime fabuleux, & avec raiſon. D'autres s'imaginent qu'elles s'engendrent particulièrement des cadavres des Chevaux. *Rondelet* qu'on doit regarder comme un Naturaliſte digne de foi & des plus curieux, atteſte qu'il a vû des Anguilles accouplées frayer enſemble, & qu'il ne croit pas qu'elles ſoient dépourvues des parties néceſſaires pour la génération, puiſqu'on trouve à la partie inférieure du ventre la vulve dans les fémelles & la ſemence dans les mâles; mais que ces parties ſont ainſi que les œufs, tellement enveloppés de graiſſe, qu'elles ne paroiſſent point. Le mal eſt que *Rondelet* eſt perſuadé en même-tems que les Anguilles ne s'engendrent pas toutes de la même façon; mais que les unes naiſſent de la pourriture ou du limon, & les autres de l'accouplement du mâle avec la fémelle. C'eſt auſſi l'opinion de *Sebizius*. On ſçait, dit-il, que les Rats & pluſieurs Inſectes naiſſent tantôt de ſemence, & de corruption, comme cela ſe voit dans les Plantes: mais *Sebizius* nous permettra

d'obſerver que ces productions ſpontanées des Plantes & des Animaux ſont également fauſſes. *Abraham Mylius* nous enſeigne l'art de produire des Anguilles, dont voici le ſecret: Au mois de Mai, après une roſée abondante, coupez avant le lever du Soleil deux gazons égaux que vous mettrez l'un ſur l'autre du côté de l'herbe au bord d'un vivier expoſé au Nord, où le Soleil darde ſes rayons. Vous en verrez pulluler au bout de quelques heures un eſſaim de petites Anguilles. Mais *Mylius* a peut-être pris un tas de vers pour de petites Anguilles, ſuppoſé même que ce fuſſent des Anguilles ne pouvoient-elles pas y avoir été dépoſées par une fémelle ? Ce que *Schwenckfeldt* rapporte de l'Able ou l'Ablette mérite plus d'attention. Les Pêcheurs, dit-il, racontent de ce Poiſſon un fait digne de remarque & confirmé par l'expérience, qui eſt qu'il engendre non-ſeulement des Ablettes, mais auſſi des Anguilles ; car dans le mois d'Avril on voit naître ſur ces ouies 4 à 5 petits animaux ſous la forme de vers, contournés comme un fil blanc, qui dès qu'ils commencent à ſe mouvoir nagent dans l'eau, croiſſent promptement, & prenent la figure des vraies Anguilles. *Schoneveldé* rapporte auſſi des cho-

ses merveilleuses sur la génération des Anguilles ; savoir, qu'entre les Poissons de son Pays les Lamproyes, les Morues, les Eperlans, les Aloses & les Perches sont sujettes à produire des véritables Anguilles, & à les nourrir sous la peau dans les parties charnues en Eté, tems auquel ces Poissons sont peu estimés. C'est, ajoûte notre Auteur, l'opinion du vulgaire qui est pourtant vraie. Mais toutes ces merveilles sont purement imaginaires. La vérité est que la génération des Anguilles est restée long-temps inconnue: *François Redi* Florentin assûre que toutes les Anguilles de la Rivière d'Arno descendent tous les ans au mois d'Août vers la mer pour y faire leurs petits, lesquels remontent de la mer dans cette Rivière jusqu'à Pise regulièrement depuis le mois de Février jusqu'en Avril. D'autres disent la même chose de toutes les Anguilles en général : mais ils ne nous apprennent point leur manière d'engendrer. *Willoughby* & *Ray* avouent eux-mêmes qu'ils n'ont là-dessus aucune certitude.

Selon *Boecler*, les Modernes pensent mieux que les Anciens, en disant que les Anguilles frayent comme les autres Poissons, & qu'elles proviennent d'œufs ; car quoiqu'elles soient vivipares, cela n'em-

pêche pas que les petits animaux qu'elles produisent ne puissent tirer leur origine des œufs. On peut citer en preuve une observation du Docteur *Joachim George Elsner*, imprimée dans les *Ephémerides d'Allemagne*, *Décurie* première, Année première, *page* 242. où il s'exprime en ces termes : une ou deux observations faites en Hollande m'ont appris que les Anguilles sont vivipares comme les Vipères ; car je me souviens que passant un jour par-devant une Femme qui en faisoit rôtir je la vis tirer je ne sai quelle grosseur du corps d'une Anguille, & que lui ayant demandé ce que c'étoit, elle m'apprit que c'étoit la matrice qui contenoit plusieurs petites Anguilles enveloppées chacune dans leur membrane ; d'où je conclus qu'il falloit mettre les Anguilles au nombre des Animaux vivipares.

Cette observation du Docteur *Elsner* a été confirmée par des observations répétées. Cependant le célébre *Antoine Vallisnieri*, Professeur en Médecine à Padoue, dans une *dissertation des Anguilles* qui se lit dans les mêmes *Ephémérides*, dit qu'ayant trouvé dans le ventre des Anguilles un grand nombre de vers menus comme des cheveux, il avoit d'abord soupçonné que les Anguilles étoient

vivipares, & ces vermiſſeaux de vraies petites Anguilles : mais qu'enſuite il avoit reconnu qu'il n'y avoit rien de plus faux, vû qu'il falloit les compter avec M. *Redi* parmi les Inſectes qui ſe rencontrent dans tous les corps vivans. Il en prend occaſion de refuter le ſentiment de *Leuwenhoeck* à qui il veut que ſon Microſcope ait fait illuſion touchant les matrices des Anguilles. Enfin il conclud que les Anguilles ſont ovipares, & non pas vivipares, ainſi que l'avoit déja remarqué le Docteur *Paullini*. Mais *Vallíſnieri* eſt mal fondé à s'applaudir de ſa découvérte ; car aujourd'hui il paſſe pour conſtant que l'Anguille eſt vivipare.

L'Anguille ſe nomme en Italien & en Eſpagnol *Anguilla* comme en Latin ; en Allemand *Ahl* ou *Aal* ; en Flamand *Ael* ; en Anglois *Eel*, en Suédois *Al*. Or *Anguilla* eſt comme qui diroit *Anguiculus*, petit ſerpent, parce que l'Anguille eſt faite comme un Serpent, & qu'elle rampe en faiſant des replis tortueux de même que ce reptile. Selon *Athenée* certains Auteurs l'ont appellée *Fille de Jupiter*, comme l'on a appellé les Truffes & les Champignons *Enfans des Dieux*, à cauſe de l'incertitude de leur origine. En Languedoc on donne le nom de *Margaignon*

à l'Anguille mâle, & celui *d'Anguille fine* à la fémelle. Une petite Anguille se nomme autrement *Anguillete.*

L'Anguille contient beaucoup d'huile, un phlegme épais & visqueux, & du sel volatil. On doit la choisir grosse, tendre & bien nourrie, & qui ait été prise dans des eaux pures & nettes. Ce Poisson est un mets agréable; ce qui le met fort en usage. Sa chair est tendre, molle & nourrissante, parce qu'elle contient beaucoup de parties huileuses & balsamiques qui la rendent très-savoureuse : mais comme elle en contient aussi beaucoup de lentes, de visqueuses & de grossières qui la rendent très-difficile à digérer, nous la regardons comme très-contraire à la santé; & l'expérience fait voir que l'Anguille se digère mal, qu'elle excite des vents & des rapports, & qu'elle est très-nuisible à ceux qui ont un mauvais estomac. Aussi n'y-a-t-il pas de Poisson qui ait autant besoin d'être corrigé par l'assaisonnement. On sale quelquefois les Anguilles pour les garder, & celles-ci ne sont pas si mauvaises à cause qu'une partie de leur phlegme est dissipé, & que le sel a atténué & détruit l'autre.

On mange les Anguilles ou rôties ou bouillies; celles qui ont été rôties nous

paroissent plus salutaires que les autres : la raison en est qu'on les prive davantage de leur phlegme visqueux par cette manière de les apprêter, que par l'autre. On doit aussi les bien assaisonner, & boire de bon vin par-dessus, afin d'aider l'estomac à digérer leur phlegme : mais malgré toutes ces précautions nous croyons que les personnes maigres & délicates, qui ont l'estomac mauvais, qui sont sujettes à la Goute ou à la Pierre, ou qui craignent les obstructions, doivent s'en abstenir, & que l'Anguille ne peut convenir qu'aux jeunes gens d'un tempérament chaud & bilieux, qui abondent en humeurs âcres & tenues pourvu néanmoins que leurs digestions soient faciles, & qu'ils n'en usent pas avec excès.

Quelques parties de l'Anguille sont d'usage en Médecine, les unes intérieurement, & les autres extérieurement.

Le Foye & le Fiel mêlés ensemble, séchés & réduits en poudre, sont fort recommandés dans les accouchemens difficiles pour aider l'exclusion du fœtus, ou de quelque portion du placenta restée dans la Matrice. La dose en est d'un scrupule ou deux dans un petit verre de vin, ou dans une potion appropriée. C'est un remède éprouvé, que tous les Médecins

citent avec éloge : mais cette Poudre ne peut se conserver bonne que deux ans au plus ; après quoi elle diminue de qualité, & oblige à la renouveller. On trouve dans les *Ephémérides d'Allemagne*, *Décurie* II, *Année VI*, *page* 41, qu'une jeune Dame étant tombée à la suite d'une couche fâcheuse dans la Nyctalopie, s'étoit guérie en mangeant pendant quelques jours un foye d'Anguille rôti avant son dîner, & qu'avant le mois écoulé elle avoit recouvré l'intégrité de sa vue. On fait usage de la peau de ce Poisson desséchée & réduite en poudre contre la suppression d'urine, Le Docteur *Grugerus*, *Décurie III*, *Année II*, *page* 307, de l'ouvrage que nous venons de citer, assûre qu'une Dame de sa connoissance étant depuis trois jours dans une suppression d'urine, contre laquelle tous les Remèdes ordinaires, comme Bains, Potions huileuses & autres avoient été inutiles, fut conseillée de faire couper par morceaux une peau d'Anguille, de la faite ensuite sécher sur le feu dans un petit Vaisseau de fer couvert, & d'avaler cette peau pulvérisée dans un verre de vin d'Espagne. Elle le fit ; &, chose surprenante, elle rendit au bout de six heures une quantité prodigieuse d'urine mêlée

de sables & de graviers ; ce qui la délivra de cet accident.

Les Maquignons, dit *Boecler*, introduisent des Anguilles dans le fondement des Chevaux pour les faire paroître plus gras & plus alertes. Il y a des Maréchaux qui font prendre par la bouche à un Cheval poussif une Anguille en vie pour qu'elle le purge en passant à travers les intestins, sans craindre aucun danger de mort; & même *Gesner* assûre avoir vû un Matelot de sa connoissance qui après avoir avalé une Anguille entière toute vivante la rendit par bas telle qu'il l'avoit avalée. L'imitera qui voudra. Ceci a beaucoup de rapport avec un fait singulier rapporté par quelques Ornithologues, qui est qu'on a vû leur Cormoran avaler & rendre par l'anus la même Anguille jusqu'à neuf fois.

Quant à l'usage extérieur de l'Anguille, cette même peau dont nous venons de parler, est un Remède éprouvé contre la descente de Matrice & le relâchement du vagin, si l'on en reçoit le parfum sur cette partie au moyen d'un entonnoir. Quelques Médecins recommandent contre la Goute une peau d'Anguille récente, dont on fait quelques tours au-dessus du genouil comme une jarretière. Ils as-

ſûrent qu'au bout de quelques heures la douleur de la Goute diminue ſenſiblement ; ce qui eſt bien-tôt ſuivi d'une moiteur univerſelle qui emporte l'accès. On prétend que la graiſſe d'Anguille eſt bonne pour la ſurdité étant miſe dans l'oreille avec un peu de cotton : on l'employe encore pour ôter les tâches de la petite Vérole, pour guérir les Hémorrhoïdes & pour faire croître les cheveux. On fait un mucilage avec ſa peau en la mettant macérer & bouillir dans de l'eau; Ce mucilage appliqué ſur les tumeurs les amollit & les réſoud ; il eſt encore propre pour les hernies.

Prenez de l'eau de fleurs de ſureau, deux onces ; de la poudre de foye d'Anguille, un demi gros ; du Syrop d'Armoiſe, une once.
Mélez le tout pour une doſe dans l'accouchement difficile, & pour faire ſortir une portion d'arrière-faix.

Prenez de la graiſſe d'Anguille & de l'huile de Pomme de Merveille, de chacune deux gros.
Mêlez le tout pour un liniment contre les Hémorrhoïdes.

Aſellus.

ASELLUS.

Les Naturaliſtes Ichthyologues diſtinguent pluſieurs eſpèces de Poiſſons marins qu'ils nomment *Aſelli* à cauſe de leur couleur griſe-cendrée qui approche de celle des Aſnes ou des Cloportes : mais entre les diverſes eſpèces de ce genre les plus connues & les plus uſitées en Médecine ſont les deux ſuivantes que nous allons décrire, la première d'après *Willoughby*, & la deuxiéme d'après *Artedi*.

La Morue, Morhue, ou Molue ; *Aſellus major, ſeu Morhua*, Offic. Charlet. Onom. 121. Schonev. Ichth. 38. Dal. 404. *Aſellus, Merluccius*, Cabeliau, Merr. Pin. 184. Geſn. *de Aquat.* 84. *Morhua vulgaris (maxima Aſellorum ſpecies)* Bellon. *de Piſc.* 118. *Molua*, Rondel. *de Piſc.* 280. *Morhua vel Molua altera*, Aldrov. de Piſc. 289. *Molua, Morhua*, Jonſt. *de Piſc.* 1. *Aſellus major vulgaris*, Belgis Cabiliau, Willughb. Ichth. 165. *Aſellus major vulgaris*, Raij Synop. *Piſc.* 53. *Gadus dorſo tripterygio, ore cirrato, cauda ſub æquali, radio primo ſpinoſo*, Artedio ſyn. 35. Linn. Faun. Suec. 295. *Aſellus vulga-*

tior, Bos Quadragesimalis dictus ; Piscis fustuarius, seu salpa, Nonnull.

La Morue a trois ou quatre pieds de long, & neuf ou 12 doigts de large ; le corps gros, arrondi ; le ventre fort avancé ; le dos & les côtés d'une couleur olivâtre sale ou brune, variés de taches jaunâtres ; le ventre blanchâtre ; une large ligne blanche de chaque côté, qui s'étend depuis l'angle supérieur des ouies jusqu'à la queue ; qui tant que la cavité de l'abdomen peut s'étendre se recourbe en forme d'arc, puis va par le milieu des côtés droit à la queue ; de petites écailles très-adhérantes à la peau ; de grands yeux couverts d'une membrane lâche & diaphane ; l'Iris des yeux blanche ; un barbillon unique, à peine long d'un doigt, qui lui pend au coin de la mâchoire inférieure ; la langue large, ronde, molle, dépourvue de dents ; plusieurs rangées de dents aux mâchoires, dont une est composée de dents beaucoup plus longues que les autres ; or entre les dents fixes il s'en trouve plusieurs de mobiles, comme dans le Brochet ; au haut du palais & au bas près de l'orifice de l'estomac, ainsi qu'entre les dernières ouies, on observe de petites dents pressées ; trois nageoires au dos, dont l'antérieure est formée de quatorze

rayons, & les deux autres de dix-neuf chacune; les nageoires des ouies composées chacune de dix-huit rayons; celles du ventre ou plutôt de la poitrine, (car dans ce genre de Poissons elles sont situées plus en devant que les précédentes) faites chacune de six rayons seulement; deux nageoires après l'anus, dont l'antérieure a vingt rayons, & la postérieure seize; la queue presque platte & nullement fourchue; le premier rayon de la première nageoire de l'anus court & épineux; l'estomac grand, ordinairement rempli de Harangs; l'intestin entouré d'appendices au dessous du Pylore, outre celles qui en sortent par un côté comme dans l'Alose, lesquelles sont divisées en six troncs, & chaque tronc en plusieurs branches, puis les branches en cercle; la vésicule du fiel grande, le Canal cystique pénétrant dans l'intestin au-dessous des appendices; le foye divisé en trois lobes; les reins continués dans toute la longueur du dos, & même audelà de l'abdomen; la vessie de l'air qui sert à nâger attachée au dos, épaisse, gluante, prolongée par delà la cavité de l'abdomen & l'anus, que des gens de bon goût préférent, selon *Turner*, à tout le reste; la peau molle & épaisse. Il est à remarquer que les conduits ex-

crétoires du Pancreas qui dans ce Poisson sont au nombre de six, se trouvent fort ouverts de même que dans presque tous les autres Poissons, au lieu que les conduits excrétoires de la bile sont fort resserrés. Quant à la saveur & à la couleur du suc pancreatique, elles ont quelque rapport avec celles de la semence tirée de vésicules seminales du Taureau & des prostates du Chien. Il excite un goût rance dans la gorge; quelquefois il est un peu amer & jaune.

Selon *Rondelet*, la Morue croît jusqu'à une coudée & plus; elle est large d'un pied. Quoiqu'elle ait les yeux assez grands, elle ne voit guères clair, d'où vient le Proverbe François, *yeux de Morue*, qui se dit de ceux qui ne voyent pas bien clair, comme il arrive le plus souvent aux personnes qui ont de grands yeux sortans de la tête & la prunelle large. Les Grecs n'ont rien dit de ce Poisson si connu dans nos contrées, parce qu'il ne se trouve ni dans le Pont-Euxin ni dans la Mediterranée. Les Anglois & les Hollandois prennent tous les ans dans la Mer Baltique une infinité de Morues, qu'ils salent au Soleil & qu'ils débitent à leur profit par toute l'Europe. La Pêche de la Morue, dit *Schonevelde*, est sans con-

credit un des plus grands objets du Commerce, ainſi qu'une des preuves les plus éclatantes de la providence & de la bonté de Dieu, qui fait abonder ce Poiſſon dans les pays Septentrionaux, en Dannemark, en Norvège, en Suéde, en Iſlande, dans les Iſles Orcades, dans pluſieurs endroits de la Moſcovie; & dans d'autres contrées qui ne produiſent point de froment à cauſe du trop grand froid & de l'inclemence de l'air; car pour peu que la pêche en ſoit favorable, non-ſeulement tous les habitans ſe nourriſſent de ces Poiſſons tant frais que ſéchés au lieu de pain, mais ils en vendent encore une extrême abondance à des Marchands étrangers qui les tranſportent dans l'intérieur de l'Europe, où ils en font un grand débit.

Cependant on peut dire avec M. *Pluche* que les Morues ſont peu fréquentes dans nos Mers. Leur rendez-vous général eſt au grand Banc devant Terre-Neuve vers le Canada: c'eſt là qu'elles tiennent, pour ainſi dire, leurs grands jours; & la quantité y en eſt telle que les Pêcheurs qui s'y raſſemblent de toutes les nations ne ſont occupés du matin au ſoir qu'à jetter la ligne, à retirer, à éventrer la Morue priſe, & à en mettre les entrail-

les à leur hameçon pour en attraper une autre. Un ſeul Homme en prend quelquefois juſqu'à trois & quatre cens en un jour. Quand la nourriture qui les amorce en cet endroit eſt épuiſée, elles ſe diſperſent & vont faire la guerre aux Merlans dont elles ſont fort friandes. Ceux-ci fuyent devant elles, & c'eſt à la chaſſe qu'elles leur donnent que nous ſommes redevables des fréquents retours des Merlans ſur nos côtes. C'eſt ainſi que Dieu a pourvu à la conſervation des Poiſſons en donnant aux uns la force, aux autres la legèreté & la prévoyance, & en les multipliant tous d'une manière ſi prodigieuſe, que leur fécondité ſurpaſſe leur ardeur naturelle à ſe dévorer, & que ce qui s'en détruit eſt toujours fort au deſſous de ce qui ſert à les renouveller pour notre ſervice. Quelque grand que ſoit le nombre des Morues qui ſont conſommées par les hommes chaque année, ou dévorées en Mer par d'autres Poiſſons, ce qui en reſte eſt toujours plus que ſuffiſant pour nous en redonner un pareil nombre un an ou deux après. *Leeuwenhoek* a trouvé que la ſomme totale des œufs que porte une Morue ordinaire ſe monte à neuf millions trois cens quarante-quatre mille œufs.

Un Auteur Moderne qui eſt eſtimé &

qui mérite de l'être, M. *Anderson*, dans son *Histoire naturelle de l'Islande*, nous dit des choses intéressantes de la Morue qu'on nomme dans le Nord *Cabeliau*; & voici comme il s'en exprime : le Cabeliau est le principal & presque le seul Poisson dont se nourrissent les habitans d'Islande. Il est appellé de même *Kabeliau* par les Hollandois & les Bas-Saxons, par les Hauts-Allemands *Bolch*, par les Danois *Kablag* ou *Torsk* qui est le nom général de toute l'espèce, par les Anglois *Cod* ou *Cod-fisch*, & dans certains endroits *Keeling*. Ce Poisson est si bien connu, que je ne crois dispensé d'en donner ici la description; & sa chair est d'un goût si exquis, qu'il passe généralement par-tout pour un manger délicieux. Le Cabeliau se nourrit de toute sorte de Poissons, principalement des Harangs, & de gros & petits Crabes de Mer, comme nous le voyons tous les jours dans l'estomac de ceux qu'on pêche proche Hilgeland à l'embouchure de l'Elbe. On ne sçauroit trop admirer la faculté inconcevable pour digerer, que la Nature a donnée à cette espèce d'Animaux. Tout petit Poisson avalé est entièrement digeré en moins de six heures, comme l'expérience le démontre. Nos Pêcheurs de l'Isle de Hilgeland,

pour prendre du Schelfifch (efpèce de petite Morue écailleufe, dite en Anglois *Haddock* ou *Hadoche*, & en François du *Hadou*, *Aiglefin* ou *Aigrefin*, *Capelan*) mettent leurs Hameçons en Mer pour fix heures en fe reglant fur la Marée, qui comme tout le monde fait change toujours après cet intervalle de temps. Or fi bien-tôt après que l'Hameçon a été jetté un Cabeliau avale un Schelfifch qui s'y étoit pris auparavant, on trouve en retirant la ligne au changement de la Marée, que le Schelfifch eft déjà digeré, & que l'Hameçon qui l'avoit pris tient maintenant au Cabeliau, fi bien qu'il fert à le tirer de l'eau. Si au contraire il n'a avalé le Schelfifch qu'un peu de tems avant qu'on retire la ligne, il s'efforce à conferver fa proye avec tant d'acharnement, qu'il fe laiffe enlever en l'air avec elle; mais il l'abandonne auffi tôt, & fe replonge au fond de la Mer. On apperçoit encore plus clairement la force de cette faculté digeftive dans des Cabeliaux qui ont avalé de gros Crabes; & quoiqu'on ne fache pas au jufte fi peut-être à caufe de l'écaille il ne leur faut pas un peu plus de temps que pour digerer un Schelfifch, j'ai néanmoins appris des plus expérimentés d'entre les Pêcheurs de Hilgeland que

l'écaille eſt d'abord la première attaquée dans les eſtomacs de ces Poiſſons ; qu'elle devient bien-tôt auſſi rouge qu'une Ecreviſſe qu'on fait bouillir dans l'eau ; qu'elle ſe diſſoud enſuite en forme de bouillie épaiſſe, & qu'à la fin elle ſe digère tout-à-fait de même que les Tortues de Mer ſont digérées promptement dans l'eſtomac du Crocodile, ſelon le rapport du Pere Feuillée dans ſa continuation du Journal des Obſervations Phyſiques. Je ne ſaurois m'empêcher de remarquer ici en paſſant que ce Poiſſon inſatiable a reçu de la Nature un avantage ſingulier que bien de nos gourmands ſouhaiteroient pouvoir partager avec lui. C'eſt que toutes les fois que ſon avidité lui a fait avaler un morceau de bois ou quelqu'autre choſe d'indigeſte, il vomit ſon eſtomac, le retourne devant ſa bouche, & après l'avoir vuidé & bien rincé dans l'eau de Mer, il le retire à ſa place, & ſe remet ſur le champ à manger. Ce fait eſt avéré entr'autres par *Denis* dans ſa *deſcription des côtes de l'Amérique Septentrionale*, où il décrit fort exactement toute la Pêche & la préparation des Poiſſons, comme elle ſe fait ſur les côtes de Terreneuve, en remarquant en même-temps que la Morue verte ou blanche & la

Morue féche ou Merluche ſe font du même Poiſſon, & que la différence de la dénomination ne vient que de la façon différente de le préparer. Il faut obſerver après tout que la Morue verte qu'on embarque auſſi-tôt que le Poiſſon eſt coupé, & que ſans l'entonner on range par couches avec du ſel dans le Vaiſſeau, n'eſt autre choſe que du Cabeliau ſalé connu parmi nous (à Hambourg) ſous le nom de *Labberdan*, de même que la Morue féche reſſemble beaucoup à notre *Klippfiſch*. Celle-ci eſt plus petite que la verte, & avant de l'embarquer on la ſale ſur le bord de la Mer. On la lave enſuite dans la Mer même, & après avoir laiſſé dégoutter l'eau ſur des clayes, on la range une à une ſur des bancs de pierre, & après cela en tas pour la laiſſer bien ſécher. On l'entaſſe enfin dans le Vaiſſeau ſur des fagots, & on la tranſporte ainſi en France.

Les Iſlandois, dit toujours M. *Anderſon*, pêchent ce Poiſſon à l'Hameçon, en y attachant pour amorce un morceau de Moule ou de mâchoire fraîche & rouge d'un Cabeliau récemment pris; mais il mord beaucoup mieux ſur un morceau de Viande crue & chaude, ou ſur le cœur d'un Oiſeau, tel qu'une Mouette, &

qu'on vient de tuer. Il est certain que de cette dernière manière un Pêcheur prendra plutôt 20 Poissons, qu'un autre qui sera à côté de lui n'en prendra un avec l'amorce ordinaire. C'est aussi pour cette raison que ces artifices trop avantageux pour un seul particulier sont expressément défendus par un Edit du Roi dans le temps ordinaire de la Pêche. En effet un peu avant ce tems-là la quantité de ces Poissons est si prodigieuse ici, que leurs nageoires du dos sortent de l'eau, & qu'on les voit souvent mordre à un simple Hameçon de fer sans amorce. Le véritable temps de la Pêche commence à la Chandeleur, & dure jusqu'à la S. Jacques & S. Philippe. Le tems devenant alors plus chaud, on ne peut plus préparer le Poisson pour le garder. On remarque généralement que le Poisson monte toujours contre le courant de l'eau. La Pêche se fait pendant le jour sur la haute Mer & dans les Golfes profonds, & pendant la nuit dans les endroits qui n'ont pas plus de six brasses d'eau, & dans d'autres où les flots violemment brisés contre les bancs de sable & les rochers l'empêchent de se sauver. Le meilleur & le plus délicat est pris sur la haute Mer dans 40 ou 50 brasses de profondeur, où il trou-

ve ſa nourriture la plus convenable. Celui qu'on pêche ſous la côte ou dans les Golfes peu profonds, n'eſt pas à beaucoup près ni ſi bon ni ſi tendre. Les Iſlandois ſavent préparer de ce Poiſſon deux ſortes de Stocfiſch, qui eſt ici auſſi tendre & délicieux que dans aucun autre endroit. Je me ſers ici du mot de *Stocfiſch* dans le ſens général, parce qu'on eſt aſſez en uſage dans la haute Allemagne & ailleurs de comprendre tous les Poiſſons ſéchés ſous ce même nom, qui vient originairement de l'ancienne façon de le ſécher. Les Peuples du Nord avoient de tout temps coutume de ſécher le Poiſſon, qui étoit leur principale nourriture, afin de le conſerver par ce moyen pour le temps où la Pêche finit. Le mot Allemand *Stocfiſch* qui a été adopté preſque par toutes les nations, qui ſignifie *Poiſſon à bâton*, vient apparemment de la dureté qu'il contracte en ſéchant, ou peut-être de la figure ronde qu'on lui donne en le roulant dans le temps qu'il ſéche. Le premier Stocfiſch eſt ſorti de la Norwége, & la plus grande quantité en vient encore aujourd'hui: le Cabeliau & le *Dorſch* en fourniſſent le plus grand nombre, & l'on peut conſulter la *Topographie de Norwège* ſur la manière de pêcher, de prépa-

rer & de sécher le Poiſſon. Les gens du pays l'apportent dans des tonneaux énormes à Drontheim & à Bergen qui ſont les deux entrepôts de cette marchandiſe, d'où on la tranſporte par toute l'Europe. On diſtingue différentes ſortes de Stocfiſch plus ou moins délicates & plus ou moins eſtimées, comme l'on diſtingue d'autres eſpèces de Cabeliau moins eſtimées que la précédente, ou du moins dont on fait peu de débit. Enfin le Cabeliau eſt d'une utilité immenſe, & à ce ſujet j'ajoûterai encore un mot pour faire voir qu'il n'y a rien d'inutile dans cet excellent Poiſſon, & combien ces Négocians habiles du Nord ſavent profiter des choſes même les plus mépriſables pour en faire de l'argent. Lorſque les Norwégeois vuident leur Cabeliau pour en faire du Stocfiſch, ils ont grand ſoin de garder les inteſtins & les œufs, & de les apporter avec leurs autres marchandiſes à Drontheim & à Bergen. C'eſt là où les Marchans forains, & ſur-tout nos Commis de Comptoirs des Villes Hanſéatiques, les achetent en grande quantité, & les ayant arrangés avec ſoin dans des tonneaux les envoyent à Nantes, ſoit directement, ou par la voye de Hambourg. Les Nantois de leur côté s'en ſervent

avec beaucoup d'avantage dans leur Pêche de Sardines. Ils épluchent ces intestins par petits morceaux, qu'ils jettent pour amorce dans les endroits où ils tendent leurs filets ; ce qui attire les Sardines de tous côtés, & en rend la Pêche extrêmement abondante.

On prétend que le mot de *Morue*, *Morhue*, ou *Molue* est François d'origine, & que ce Poisson a été ainsi appellé du nom des Isles d'où il vient. Le bel usage étoit autrefois pour *Molue* ; il est aujourd'hui pour *Morue*, en Anglois *Morhuel*, en Suédois *Cabeliao*, en Flamand *Cabeljaaw* ; & c'est du Flamand que l'on dérive *Cabeliau*, ou *Cabelliau*, *Cabiliau*, *Cabilliau*, *Cabliau*, *Cabillaud* ou *Cabillot*. Quant au mot de *Merluche*, *Merluce*, *Merlue*, *Merlu*, *Merlus*, *Merluz* ou *Merlut*, en Latin *Meriuccius* ou *Merlucius*, c'est comme qui diroit *Maris lucius* ou *Brochet de Mer*. Le nom Allemand *Stocfisc* ou *Stoc-fisch* semble venir de ce que la Morue séche ou la Merluche contracte une dureté osseuse, & qu'elle ne se cuit qu'après avoir été battue & macérée longtemps dans l'eau.

La Morue contient beaucoup d'huile & de sel volatil. Elle doit être choisie blanche, tendre, nouvelle, & de bon

goût. Ce Poisson se mange frais ou sec. On l'appelle Morue ou Molue quand il est frais, & il retient le nom de Merluche quand il a été séché. La Morue est, pour ainsi dire le Bœuf des jours maigres, & c'est un fort bon manger quand elle est nouvelle; elle s'apprête de plusieurs façons que nous ne détaillerons point ici; mais quand elle a été salée, on doit la bien faire dessaler avant que de la manger, parce que sans cela elle altère & échauffe beaucoup. Ce Poisson convient en tout temps, à toutes sortes d'âges & de tempéramens. Sa peau est grasse & de bon goût, & son foye passe pour un manger excellent. *Willoughby* dit que les grosses têtes de Morues sont fort recherchées des gourmands pour leur délicatesse, & servies sur les tables des Riches comme un mets des plus exquis.

La Morue est de peu d'usage en Médecine. Ses dents passent pour être absorbantes & propres pour arrêter les cours de ventre & les crachemens de sang, étant broyées sur le porphyre. La dose en est depuis dix grains jusqu'à un demi-gros. Les pierres qu'on trouve dans sa tête, ont la même qualité, & servent aux mêmes usages. On employe encore la Saumure comme résolutive & désicative,

étant appliquée extérieurement. On la mêle dans les lavemens, & elle eſt laxative, parce que contenant beaucoup de ſel elle irrite & picote les glandes inteſtinales, & en fait ſuinter plus de liqueur qu'il n'en ſortoit auparavant.

Quant à la Merluche, c'eſt un aſſez mauvais aliment, parce qu'elle eſt dure, Coriace, & difficile à digérer. C'eſt pourquoi elle ne convient qu'à de bons eſtomacs : cependant quand elle a été bien battue, & qu'elle eſt bien apprêtée, ſoit à l'huile, ſoit au beurre, elle ne laiſſe pas d'être preſque auſſi bonne que la Morue ; il y a bien des gens qui s'en font un ragoût.

Le Merlan; Oniſcus, Offic. Dal. *de Piſc.* 404. *Aſellus marinus, ſive Merlangius*, Ind. Med. XV. *Merlanus ſecunda Aſellorum ſpecies*, Rond. *de Piſc.* 276. *Secunda Aſellorum ſpecies, Merlanus Rondeletii*, Geſn. *de Aquat.* 85. *Merlangus, altera Aſellorum ſpecies*, Bellon. *de Aquat.* 124. *Aſellus minor & mollis*, Charlet. *de Piſc.* 3. *Aſellus mollis*, Merr. Pin. 184. *Aſellus minor alter*, Aldrov. *de Piſc.* 287. *Aſellus mollis, ſeu Merlangius* Jonſt. *de Piſc.* 1. *Aſellus candidus primus*, Schonev. Ichth. 17. *Aſellus mollis major ſeu albus, an Merlanus Rondeletii Geſnero ?* Willughb. Ichth. 170. Raij Synop. *Piſc.*

55. *Gadus dorſo tripterygio, ore imberbi, corpore albo, maxilla ſuperiore longiore,* Arted. Icht. Gen. 19. Synon. 34. ſpec. 62. Linn. *Faun.* Suec. 294. *Merlangius, ſive Aſellus minor albus*, Quorumd.

Le Merlan a la tête & le corps applatis ſur les côtés, mais le devant de la tête plus plat en deſſus quand la bouche eſt fermée ; le dos convéxe ; l'anus fort voiſin de la tête, & par conſéquent bien éloigné de la queue ; tout le corps d'une couleur blanche-argentée, mais le dos plus foncé ou griſâtre ; les écailles petites, arrondies, blanches ; la mâchoire ſupérieure avancée audelà de l'inférieure, de ſorte que quand la bouche eſt fermée les dents ſupérieures outrepaſſent la mâchoire inférieure ; les narines apparentes avec deux ouvertures de chaque côté, un peu plus proches des yeux que de l'extrémité du muſeau ; les yeux grands ſitués aux côtés de la tête, couverts d'une membrane lâche & tranſparente, dont l'Iris eſt de couleur argentée, & la prunelle grande bleuâtre ; la membrane des ouies compoſée de chaque côté de ſept arrêtes ; pluſieurs rangs de dents à la mâchoire ſupérieure, dont le dernier ou le plus extérieur eſt le plus grand, mais les dents du premier rang ſont auſſi inégales en gran-

deur ; & à la mâchoire inférieure un rang diſtingué de dents inégales en grandeur ; à la partie antérieure du palais un oſſelet dentelé, qui forme les deux côtés d'un triangle dans le goſier ſupérieurement deux oſſelets ronds, & inférieurement deux oblongs dentelés ; la langue & tout le palais dans ſon milieu liſſes ; neuf points au moins de chaque côté à la mâchoire inférieure, ſans aucun barbillon ; la ligne latérale noirâtre ou obſcure, courbe, beaucoup plus proche du dos que du ventre ; une tache noirâtre des deux côtés à la naiſſance des nageoires pectorales ; les nageoires pectorales griſâtres compoſées de 21 arrêtes, dont celles qui occupent le milieu ſont les plus longues & fourchues au bout, mais dont les deux premières & les deux dernières ne le ſont point ; les nageoires du ventre ſituées plus en devant que celles de la poitrine, d'une couleur blanche, formées de ſix arrêtes, dont la ſeconde eſt la plus longue, & celles du milieu fourchues ; trois nageoires au dos, dont la première eſt triangulaire, compoſée de 21 arrêtes dont les premieres ſont les plus longues. & celles du milieu un peu fourchues au bout ; deux nageoires près de l'anus blanchâtres, dont la première eſt longue formée de trente-

trois arrêtes, dont celles qui occupent le milieu ſont fourchues par le bout, & celles des extrémités de chaque côté petites, la deuxiéme plus petite composée de 23 arrêtes, dont celles du milieu ſont fourchues par le bout; la queue égale & noirâtre à ſon extrémité, composée d'environ 31 arrêtes longues, excepté les dernières qui ſont fourchues au milieu; le foye blanchâtre, diviſé en deux grands lobes dont le droit eſt petit, court; & le gauche très-long, étendu par tout l'abdomen; la Ratte triangulaire ſous l'eſtomac; deux ovaires longs dans les fémelles, pleins d'œufs jaunes; la veſſie de l'air longue, gluante, ſimple, attachée à l'épine du dos, avec un Canal pneumatique qui prend ſon origine à ſa partie ſupérieure, & va s'inſérer dans l'œſophage; le cœur quadrangulaire, à angles fort obtus, fourni d'une grande Oreillete & d'une grande Aorte; l'eſtomac oblong, aſſez gros, refléchi à ſa partie inférieure, avec un grand nombre d'appendices au Pylore en manière de couronne; l'inteſtin refléchi d'abord vers le diaphragme, puis vers l'anus, enſuite de l'anus à l'œſophage, & enfin deſcendant droit à l'anus; la partie inférieure de l'inteſtin fort ample, en ſorte que l'inteſtin éten-

du avec l'eſtomac eſt un peu plus long que le Poiſſon même ; la véſicule du fiel adhérante par un conduit au foye, & par un autre plus grand à l'inteſtin proche des appendices; les reins ſanguinolents, longs, étendus le long de l'épine du dos ; deux veſſies urinaires, oblongues vers l'anus, pleines d'eau claire ; les vertébres au nombre de cinquante-quatre en tout.

Selon *Willoughby*, le Merlan eſt petit en comparaiſon des autres Poiſſons du même genre ; il n'a guéres plus d'un pied de long, & eu égard à ſa grandeur il eſt menu, ſur tout vers la queue, car il eſt plus gros vers la tête. Il ſemble, ajoûte *Willoughby*, que c'eſt le Merlan de *Rondelet*, mais mal repreſenté avec une ſeule nageoire derrière l'anus. Le même *Rondelet* a raiſon de le diſtinguer du Poiſſon que les Venitiens nomment *Peſce molle* ; mais nous ne convenons pas avec lui que le *Peſce mollè* des Venitiens ſoit d'un genre tout différent du Merlan ; car ils ſe reſſemblent ſi fort, que nous les avons pendant quelque temps confondus enſemble avec *Belon*.

Ce Poiſſon ſe prend fréquemment dans la Manche & dans toute la Mer Baltique : chaſſé de la haute mer par nombre d'ennemis redoutables qui cherchent à le dé-

vorer, il approche ſouvent en foule des côtes où il devient la proye des Pêcheurs. Il n'y a guéres de Poiſſon plus commun dans nos Poiſſonneries, que le Merlan; auſſi eſt-il connu de tout le monde en France. Si on lui ouvre l'eſtomac, on reconnoîtra qu'il ſe nourrit d'Anchoies, de Crevettes, de Goujons de mer & d'autres petits Poiſſons qu'il avale tout entiers; car ſes dents ne lui ſervent point à hacher ſes alimens ou ſa proye par morceaux, mais à la retenir. Cependant, ajoûte *Rondelet*, les petits Poiſſons ſe trouvent hachés par morceaux dans ſon eſtomac, parce que les Viandes à meſure qu'elles ſe digèrent ſont miſes en pièces par la chaleur naturelle. Selon M. *Lemery*, on trouve dans l'endroit le plus ample ou le plus épais de la tête du Merlan, proche de ſa cervelle, deux petits os pierreux, un de chaque côté, long d'un travers de doigt, larges de quatre lignes, pointus par un des bouts, obtus par l'autre, liſſes & polis, très-blancs, tendres, faciles à rompre, d'un goût tant ſoit peu ſalé lorſqu'ils ont été mis en poudre ſubtile, de ſubſtance alkaline & abſorbante. Il eſt à remarquer que la pointe de cet os n'eſt pas placée juſtement au milieu de ſon extrémité, mais à côté, & que le reſte de

cette extrémité eſt comme échancrée naturellement.

Il y a des Merlans qui ſont véritablement hermaphrodites, comme il s'en trouve quelquefois parmi les Carpes & les Brochets ; car l'on voit diſtinctement dans leur intérieur les œufs d'un côté, & la laite de l'autre.

Quant à l'étimologie du nom de *Merlan* qu'on trouve auſſi écrit *Merlanc* ou *Merlang*, la plupart des Etimologiſtes le regardent comme purement François, de même que le mot de *Merluche* : néanmoins *Ménage* dit que de *Maris lucius* on a fait *Merlus*, & de Merlus *Merlan* ; que dans le Languedoc on appelle *Merluce* ce que nous appellons ici *Morue*, & *Merlus* ce que nous appellons *Merlan*. Ce Poiſſon ſe nomme en Anglois *Whiting*, & en Suédois *Hwitling*, comme qui diroit le *Blanchet* ou le *Poiſſon blanc*, à cauſe de ſa couleur. *Belon* dit que le Merlan s'appelle *Peſce molle* à Veniſe ; *Muzo* ou *Mazo* à Conſtantinople ; *Fico* à Rome ; un *Servantin* à Marſeille : mais il ſe trompe, ſelon *Rondelet* & *Willoughby*, d'autant plus que notre Merlan eſt un Poiſſon de l'Ocean, & non pas de la Méditerranée.

Le Merlan contient beaucoup d'huile

& de ſel volatil. On doit le choiſir bien nourri & d'une chair molle, tendre & legère. Il n'y a point de Poiſſon plus ſain que celui-ci, au jugement de toutes les nations : ſa chair qui n'eſt point chargée de ſucs viſqueux, ne charge point l'eſtomac, & il faudroit en faire un grand excès pour s'en trouver incommodé ; ce n'eſt pas que le Merlan ne nourriſſe, & ne produiſe un bon ſuc : mais cette nourriture eſt ſi legère & paſſe ſi vîte, que la nature n'a preſque pas le temps d'en diſpoſer pour le ſoutien du corps. Cette qualité fait qu'on en peut permettre l'uſage à toutes ſortes d'âges & de tempéramens, même aux malades & aux convaleſcens. Delà vient auſſi qu'on dit proverbialement, ſelon *Belon* & *Rondelet*, que les Merlans péſent autant & plus portés à la main où à la ceinture, qu'à l'eſtomac ; & ſelon *Richelet*, que ce ſont viandes de Laquais & de Poſtillons, parce qu'ils n'empêchent point de courir. J'ai obſervé, dit *Willoughby* d'après le Docteur *Tancréde Robinſon*, qu'en quelques lieux d'Angleterre & de Flandres on fait ſécher ce Poiſſon après l'avoir vuidé, & qu'on le ſale ; & qu'étant préparé de la ſorte il fournit une nourriture très-agréable aux gens délicats. Le même Auteur nous ap-

apprend que les Allemands, les Polonois, le Flamands & autres nations dans la préparation des Poiſſons ſe ſervent de la racine de *Curcuma* pour leur donner de la ſaveur & une couleur jaune.

On trouve dans la tête du Merlan, comme le remarque *M. Lemery*, deux petites pierres oblongues: ces pierres contiennent un peu de ſel qui les rend apéritives, propres pour la Colique néphrétitique, & pour chaſſer les ſables des reins & de la veſſie; elles ſont propres auſſi pour arrêter les dévoiemens, & pour abſorber les acides de l'eſtomac. On les prépare ſimplement en les broyant ſur le Porphyre. La doſe en eſt depuis douze grains juſqu'à un demi-gros.

BALÆNA.

Baleine,

LA Baleine tient ſans contredit le premier rang entre les Poiſſons cetacés; elle eſt regardée généralement de tout le monde comme la Reine de la mer. Il y en a de pluſieurs eſpèces: mais comme la plupart ne ſont d'aucun uſage ni dans les Arts ni en Médecine, nous nous arrêterons

arrêterons uniquement à décrire les trois qui y sont de quelque usage; savoir 1° la Baleine ordinaire, 2° le Cachalot, 3° le NarhWal.

La Baleine ordinaire, ou la grande Baleine; *Balæna*, Offic. Recch. Hist. Mex. 568. Dal. 414. *Balæna vulgò dicta, sive Musculus*, Rondel. de Pisc. 475. *Balæna vulgò dicta, sive Mysticetus Aristotelis, Musculus Plinii*, Gesn. de Aquat. 132. *Balæna vulgaris*, Aldrov. de Pisc. 688. Jonst. de Pisc. 152. Charlet. Onom. 46. *Balæna, Bellonii*, Schonev. Ichth. 24. *Balæna major laminas corneas in superiore maxilla habens, fistulâ donata, bipennis*, Sibbald. Phal. 24. *Balæna Rondeletii, Gesneri & aliorum*, Willughb. Ichth. 35. *Balæna vulgaris edentula, dorso non pinnato*, Raij Synop. Pisc. 6. *Balæna fistula in medio capite, dorso caudam versùs acuminato*, Arted. Gen. 76. Syn. 106. Linn. *Balæna Groënlandica, Balæna vulgaris Septentrionalis, seu Balæna vulgi; Balæna Belluarum marinarum maxima*, Nonnull.

La vraie Baleine de Spitzberg ou de Groënland a la tête un peu applatie en travers; la mâchoire inférieure beaucoup plus large que la supérieure; & dont les parties latérales couvrent la mâchoire su-

périeure en grande partie ; la mâchoire ſupérieure étroite & oblongue ; la langue très-grande ; point de dents dans la gueule, mais à leur place des lames de corne qui tiennent au palais de celles qui ſont dans l'âge adulte ; point de nageoire ſur le dos ; deux nageoires pectorales ſituées ſur les côtés, & plus vers leur partie inférieure, pas loin au-deſſous de la région des yeux, mais petites à proportion de la maſſe du corps ; les yeux fort petits, eu égard au volume du corps, aſſez diſtants l'un de l'autre, ſitués preſque aux côtés de la tête ; deux tuyaux contigus au milieu de la partie ſupérieure de la tête, placés entre le muffle & les yeux, ou un peu plus proche des yeux ; deux mammelles dans les fémelles, voiſines l'une de l'autre, non pas à la poitrine, mais au bas du ventre, au-deſſus des Parties génitales ; l'Anus ſitué au-deſſous de ces mêmes parties ; la queue poſée horiſontalement, un peu fourchue & large, preſque comme dans le Maquereau ; un angle un peu aigu, qui commençant au milieu de la queue, s'étend le long du milieu du dos, mais court ; le contour du corps preſque arrondi.

Cette deſcription abrégée, mais fidelle, eſt tirée d'*Artedi*, qui dit avoir

vû & obſervé de ſes propres yeux une Baleine à Londres au mois de Novembre de l'année 1734. Pour *Willoughby* & *Ray*, il paroît qu'ils n'en ont jamais vû. M. *Anderſon*, dans ſon *Hiſtoire Naturelle du Groënland*, eſt de tous les Auteurs, tant anciens que modernes, celui qui en parle le plus ſçavamment en ces termes :

On compte juſqu'à quinze eſpèces différentes de Baleines, qu'on pourroit diviſer en Baleines à tuyaux, & en Baleines à narines, ou en Baleines à barbes, & en Baleines à dents : mais la diviſion la plus naturelle & la plus reconnoiſſable, eſt en Baleines à dos uni, & en Baleines à dos raboteux. La grande Baleine de Groënland, autrement connue ſous le nom de *Sandhual*, eſt appellée par les Iſlandois *Slettbakr*, & par les autres habitans du Nord, *Slitbakker*, qui veut dire, *Dos-plat* ou *Dos-uni*, parce que ſon dos eſt abſolument uni ſans aucune nageoire. Ce Poiſſon pour lequel ſe font proprement toutes les expéditions de la pêche, eſt gros & lourd ; & la tête ſeule fait un tiers de ſa maſſe. Il parvient juſqu'à 60 ou 70 pieds de long. Sa groſſeur énorme fait qu'il ne ſe riſque guères d'approcher des côtes ; un inſtinct ſalutaire lui fait appréhender les bas-fonds, & le

retient dans les abyſmes inacceſſibles vers le Spitzberg, & ſous le Pôle du Nord. Les nageoires des côtés ont 5 à 8 pieds de long. La queue qui eſt couchée horizontalement, mais un peu recourbée vers le haut aux deux extrémités, en faiſant à peu près la figure de deux demi-lunes, a trois ou quatre braſſes de large, & ſes coups ſont terribles lorſque le Poiſſon eſt couché de côté. La peau eſt unie & noire, & en certains endroits marbrée de blanc & de jaune, particulièrement ſur les nageoires & ſur la queue. Le ventre eſt blanc. Le Poiſſon avance par le moyen de la queue, qui lui ſert d'une eſpèce de grande rame, & il eſt étonnant de voir avec combien de vîteſſe cette maſſe énorme & péſante, fend les flots de la mer. Il ne ſe ſert des nageoires que pour tourner dans l'eau; mais la fémelle en fait auſſi uſage, lorſqu'elle eſt en fuite, pour entraîner avec elle ſes petits, en les entrelaſſant entre les aîles ſaillantes de leur queue. La première peau ou l'épiderme, qui n'eſt pas plus épaiſſe que du gros papier ou du parchemin, étant ôtée, on découvre la véritable peau du Poiſſon, qui eſt de l'épaiſſeur d'un doigt, & qui couvre immédiatement la graiſſe. Celle-ci a 8 ou 10 pouces d'épaiſſeur, & eſt

d'un beau jaune quand le Poiſſon ſe porte bien. La chair qui ſuccède à la graiſſe, eſt maigre & fort rouge. La mâchoire d'en-haut eſt garnie des deux côtés, des barbes qui s'ajuſtent obliquement dans celle d'en-bas, comme dans un fourreau, & qui embraſſent, pour ainſi dire, la langue des deux côtés. Ces barbes ſont garnies du côté de leur tranchant de pluſieurs appendices, qui ſervent en partie à garantir les lèvres & la langue contre les coupans des barbes, & en partie à prendre & à contenir, comme dans un filet, les inſectes que le Poiſſon attire pour ſa nourriture, & qu'il écraſe entre les feuilles de ſes barbes, juſqu'à ce qu'il puiſſe les avaler. Les barbes ſont rangées dans la mâchoire, comme des tuyaux d'Orgue, les plus petites devant & derrière, & les plus grandes au milieu. Ces dernières ont 6 à 8 pieds & davantage de long. La langue eſt preſque entièrement attachée, & n'eſt proprement qu'un gros morceau de graiſſe dont on peut remplir pluſieurs tonneaux. Les yeux ne ſont pas plus grands que ceux d'un Bœuf, & leur cryſtallin ſéché, n'excède pas la groſſeur d'un gros pois. Ils ſont placés ſur le derrière de la tête, à l'endroit où elle eſt la plus large, &

d'où elle commence à ſe retrécir auſſi-bien que le corps. C'étoit en effet la place la plus convenable aux yeux de ces Poiſſons, pour les mettre en état de voir également en avant & en arrière, & ils ſont principalement poſtés de la ſorte, afin qu'ils puiſſent voir perpendiculairement au-deſſus d'eux ; ce qui ſemble convenir le plus à leurs beſoins journaliers. Ils ont un inſtinct naturel & convenable à leur ſûreté, qui eſt de ſe tenir volontiers cachés ſous les glaces ; & comme d'un autre côté ils ne ſçauroient vivre long-temps ſans reſpirer, ils cherchent au-deſſus d'eux des endroits où la lumière traverſe la glace, & où par-conſéquent celle-ci eſt la plus mince. Ils ſont en ces endroits des efforts ; & quoiqu'elle y ait ſouvent 2 ou 3 pieds d'épaiſſeur, ils la rompent avec la tête pour reſpirer un nouvel air. Sans cette adreſſe, ils ſeroient dans la néceſſité de ſortir chaque fois des glaces, & de s'expoſer aux pourſuites de leurs ennemis. Les yeux de la Baleine ſont contre l'œconomie animale de tous les autres Poiſſons, garnis de paupières & de ſourcils, comme ceux des Animaux terreſtres. Elle a l'ouie extrêmement fine, & s'apperçoit de fort loin du danger qui la menace. Il ſemble que

la Nature lui ait donné exprès cet avantage ſur les autres Poiſſons, vû qu'elle ſe multiplie ſi peu, pour l'avertir à temps des piéges continuels que lui tendent les hommes & certains monſtres de mer. Il eſt vrai qu'on n'apperçoit en-dehors aucun veſtige d'oreille ni de lobes, qui d'ailleurs l'auroient embaraſſée en nageant, & rendue ſujette à pluſieurs accidens : mais auſſi tôt qu'on ôte l'épiderme de la tête, on découvre derrière l'œil & un peu plus bas, une tache noire, & dans ce même endroit un certain conduit par lequel le ſon penètre ſans doute juſqu'au tympan. C'eſt par ce conduit que les Marins introduiſent leurs crochets juſqu'à environ 4 pieds de profondeur, où ils rencontrent la coquille, qui eſt un os ſervant à l'ouie, & qu'ils nomment *Oreille de Baleine.* Ces os ſont communément appellés dans les Apothicaireries, *Lapides Tiburonis*, ou *Lapides Manati*, & on les vend ſous ce nom, ſur-tout dans les villes de Province. On devroit faire attention à la grande différence qu'il y a entre ces Animaux. Le Tiburon eſt un vrai Poiſſon, autrement nommé *Loup Marin*, ou *le grand Chien de Mer.* Le *Manati* ou *Lamantin*, eſt un Amphibie quadrupède, dont on voit la deſcription

dans le voyage aux Isles de l'Amérique de *Labat*. Les os de Baleine dont il est ici question, n'ont pas la moindre ressemblance avec ce qu'on appelle *Pierres de Poissons*; & l'on n'auroit qu'à consulter les Pêcheurs de Groënland, dont on les achette, pour s'instruire d'où ces os viennent. Ceci prouve entr'autres la grande incertitude & l'obscurité qui règne jusqu'à présent dans la matière médicale. Ils arrachent ces os sans peine, quoiqu'ordinairement un peu endommagés, aux Poissons morts & à moitié pourris, & les vendent aux Apothicaires ou Droguistes. Quand le Poisson est frais tué, ces os tiennent trop bien, & il est impossible de les emporter. Il ne m'a pas été possible jusqu'à présent de m'instruire davantage sur les autres parties, & principalement sur la structure intérieure de la tête de ces Animaux. Les Anatomistes ne visitent guères ces contrées; & c'est par cette même raison que je ne sçaurois rien dire de positif sur les parties intérieures du corps & sur les intestins, à l'exception de ce que j'ai rapporté ci-dessus du gros conduit de l'air. Les Marins en rencontrant un Poisson mort, dont la putréfaction a fait crever le corps, voyent quelquefois l'endroit des intes-

rins. Ils disent même que les boyaux de ce Poisson sont composés de neuf tuniques différentes, qu'on peut ôter les unes après les autres, & qu'elles sont toutes séparées par un peu de graisse : mais on ne sçauroit se fier à des gens si peu en état de faire des observations exactes. Il y en a qui recherchent les excrémens de la Baleine, lesquels ressemblent assez au vermillon un peu humecté; ils n'ont rien de répugnant pour l'odeur ; ils teignent d'un joli rouge ; & cette couleur est assez durable sur la toile.

Quant aux parties génitales, le mâle a une verge de six pieds de long, & cette longueur paroît assez proportionnée à la grosseur du ventre. Elle a en bas sept ou huit pouces de diamètre, & se termine en pointe d'environ un pouce d'épaisseur. Le Poisson la porte ordinairement au dedans du corps, où elle est cachée comme dans un fourreau, dont l'orifice est garni & fermé par des muscles qui forment une espèce de *Sphincter*, pour garantir la verge contre tout accident de dehors. La partie naturelle de la femelle est faite comme dans les Quadrupèdes, & ordinairement fermée. Il y a de chaque côté une mammelle qui se serre naturellement contre le ventre,

mais que la mère, quand elle a des petits, peut pouſſer en dehors juſqu'à ſix ou huit pouces en long, & juſqu'à dix ou douze en diamètre, pour les faire tetter. L'accouplement, ſelon le rapport unanime de nos Pêcheurs de Groënland, ſe fait de telle ſorte, que les deux Poiſſons ſe laiſſent tomber perpendiculairement ſur leurs queues. Ils s'approchent en ſe tenant ſuſpendus droits dans l'eau, & ſe ſerrent l'un contre l'autre avec leurs nageoires. M. *Dudley*, dans les *Tranſactions Philoſophiques*, parle d'une autre façon de s'accoupler, qu'on doit peut-être entendre d'une eſpèce de Baleines différente de celle de Groënland. La femelle, dit-il, ſe jette ſur le dos, & replie ſa queue ; le mâle ſe met ſur elle, & auſſi-tôt elle l'embraſſe & le ſerre avec ſes nageoires. Elles ne s'accouplent, ſelon cet Auteur, que tous les deux ans. La mère porte ſon fruit pendant neuf ou dix mois ; elle eſt alors la plus graſſe, principalement vers le temps qu'elle doit mettre bas. On prétend qu'un Embryon de 17 pouces eſt déjà tout-à-fait formé & blanc ; mais le fruit étant à ſa maturité, eſt noir, & a environ 10 pieds de long. La Baleine ne porte ordinairement qu'un petit, & rarement deux. Quand la

mère donne à tetter à ſon petit, elle ſe jette de côté ſur la ſurface de la mer, & le petit s'attache à la mammelle. Son lait eſt comme le lait d'une Vache. Elle a un ſoin particulier de ſon petit, qu'elle emporte par-tout avec elle étant pourſuivie, en le ſerrant étroitement entre ſes nageoires. Elle ne le quitte pas même étant bleſſée, & l'on remarque alors que quand même elle ſe plonge au fond de l'eau où elle pourroit reſter pendant plus d'une demi-heure ſans revenir prendre l'air, elle remonte beaucoup plûtôt malgré le danger qui la menace, parce qu'elle ſçait que ſon petit ne peut pas reſter ſi longtemps ſous l'eau ſans reſpirer. Les petits tettent pendant un an, & les Anglois les appellent alors *Courtes-têtes*. Ils ſont extrêmement gras, & donnent cinquante tonneaux de graiſſe. Les mères au contraire, ſont alors fort maigres. Lorſqu'ils ont deux ans, on les appelle *Bêtes*, parcequ'ils ſont comme hébétés après avoir quitté la mammelle. Ils ne donnent pour lors que vingt-quatre à vingt-huit tonneaux de graiſſe. Après ce temps-là on les appelle différemment, & l'on ne ſçait plus leur âge que par la longueur de leurs barbes. Chaque eſpèce de Baleines s'accouple en particulier entr'elle, & ne

ſe mêle jamais avec les autres. Au reſte, elles ſe tiennent toujours enſemble, quoique de différentes ſortes, & voyagent par grandes troupes. On eſt ſurpris avec raiſon, qu'un certain Inſecte qui avec quelques Poiſſons aſſez petits pour entrer dans la gueule de cette énorme bête, eſt ſa ſeule nourriture, ſuffiſe non-ſeulement pour la raſſaſier, mais encore pour l'engraiſſer au-delà de ce qu'on voit dans les autres Animaux. J'ai employé tous les moyens imaginables pour me faire apporter quelques-uns de ces Inſectes dans de l'eſprit de vin, afin de les examiner & d'en donner la deſcription : mais la négligence impardonnable de nos Pêcheurs, a trompé mon attente. La nourriture de la Baleine, dit *Chr. Bullen* dans ſon *Journal du Voyage de Groënland*, ſont de petits Vers qui flottent par pelottons dans la Mer ; ils ſont noirs, & de la groſſeur d'un gros Pois ou d'une petite Fève ; ils ſont conformés en rond comme les Limaçons, ayant de petites aîles d'une ſtructure admirable, & ſi ſubtiles qu'on ne ſçauroit les prendre entre les doigts ; ils s'en ſervent pour nager. On les appelle *Walfiſch-Aas*, c'eſt-à-dire, Amorce ou nourriture des Baleines. Ils ont le même goût que les Mou-

les crues. Leur odeur reſſemble à celle du ſucre brut, & elle reſte long-temps aux doigts. La Baleine ſuce ces vers en grande quantité avec ſa grande gueule, ou les moud entre ſes barbes, qui en ſont toujours garnies.

C'eſt dans le Groënland & dans les autres Mers plus élevées vers le Pôle, que la Providence a apprêté la nourriture convenable à ces énormes Animaux, qui d'ailleurs ne pourroient pas vivre dans des climats plus chauds, où leur dos qui n'eſt qu'une maſſe contigue de graiſſe, ſe fondroit inévitablement aux rayons du Soleil. Les nageoires des autres Poiſſons ſont composés d'arrêtes jointes les unes aux autres par des pellicules fort minces. Les Baleines ont à leur place des os articulés, figurés comme ceux de la main & des doigts de l'homme, revêtus de muſcles & de beaucoup de chair tendineuſe, & enfin couverts d'une peau épaiſſe & ſemblable à celle qui enveloppe le reſte du corps. Ces os paſſent communément dans les Cabinets de Curioſités Naturelles, pour des os de mains d'Hommes marins. C'eſt en ceci que le Créateur a marqué ſur-tout un ſoin particulier pour ces énormes Animaux. Les nageoires ordinaires auroient été de beau-

coup trop foibles pour faire tourner ces masses épaisses & roides, pour résister aux poids du corps en plongeant, & pour éviter la chûte.

J'ajoûterai ici une particularité que j'ai apprise de nos Pêcheurs de Groënland, & qui, à ce que je crois, n'a encore été remarquée par personne. La Baleine a un gros intestin fort large, que nos Pêcheurs appellent *Boyau principal*, qui, suivant leur rapport, descend du fond de la gueule bien avant dans le corps, mais dont ils ne sçavent déterminer ni la longueur, ni la vraie situation, attendu qu'ils ouvrent fort rarement ces Poissons, & qu'ils ne se soucient point du tout de leurs entrailles. Cet intestin a des parois fort épaisses, & est si large qu'un homme y passeroit sans difficulté. En ayant tiré un morceau hors du Poisson, on n'y a trouvé aucun vestige, ni de nourriture, ni d'excrémens, comme l'on en voit dans les boyaux ordinaires, & rien autre chose qu'un peu de glaires telles qu'on en trouve dans l'estomac. Un peu de temps après que le Poisson est mort, il s'elève beaucoup dans l'eau, & les Pêcheurs pour le rabaisser à une hauteur plus convenable à leurs travaux, enfoncent une lance du

côté de la nageoire, en tâchant de percer le gros inteſtin dont je viens de parler. Il en ſort auſſi-tôt une grande quantité d'air, & le Poiſſon ſe baiſſe beaucoup dans l'eau. Je ne ſçaurois m'empêcher de regarder cet inteſtin comme un grand magaſin d'air que ce Poiſſon porte avec lui, & par le moyen duquel il ſe rend plus léger ou plus péſant, & deſcend ou monte dans l'eau, ſelon qu'il l'ouvre ou le comprime, & qui par-conſéquent lui ſert au même uſage que la bouteille d'air dans les autres Poiſſons. Je ſuis d'autant plus confirmé dans cette idée, que j'ai découvert dans nos Poiſſons appellés en Allemand *Dorſch*, (eſpèce de Morue mouchetée, dite *Muſchebout* ou *Leopard*,) un pareil inteſtin à air attaché au dos, & continuant depuis le fond de la gueule jusqu'au-delà de l'Anus, qui ſert ſans contredit au même effet.

Perſonne, que je ſçache, n'a encore donné la deſcription du Poiſſon que nos Pêcheurs de Groënland appellent *Epée de Mer*. Je crois pouvoir le nommer *Balœna minor utraque maxilla dentata, pinnam Gladio Curvo ſimilem in dorſo gerens*. Il jette l'eau, & a la gueule horiſontale comme la Baleine. Il porte ſur le bas du

dos l'épée ou le ſabre, dont il porte le nom. Ce ſabre a trois ou quatre pieds de haut, & un pied ou dix pouces de large proche le corps. Il devient beaucoup plus mince en montant, & il eſt recourbé vers la queue : au reſte, il reſſemble par ſa figure à un Pal recourbé & un peu pointu, plutôt qu'à un Sabre ; & il eſt de plus revêtu de la même peau que le Poiſſon, & par-conſéquent tout-à-fait hors d'état de couper ou bleſſer une Baleine ou autre Poiſſon. C'eſt plutôt par la gueule que ces Animaux ſont dangereux ; & comme ils marchent ordinairement par petites troupes, ils attaquent la Baleine tous à la fois, & emportent de gros morceaux de ſon corps, juſqu'à ce que s'étant échauffée à un certain point, elle ouvre la gueule, & en fait ſortir la langue. Ils ſe jettent auſſi-tôt ſur celle-ci, qui eſt preſque la ſeule partie qu'ils en mangent, & s'étant à la fin introduits dans la gueule, ils l'arrachent toute entière. C'eſt ce qui fait que nos Marins trouvent quelquefois des Baleines mortes qui ont perdu la langue. Nos Pêcheurs de Groënland rencontrent ſouvent de ces Epées de Mer auprès de Spitzberg, & dans le Détroit de *Davis*, où ils parviennent à la longueur de dix

à douze pieds. Ces Poiſſons ſont d'une agilité ſi étonnante, qu'il eſt impoſſible de les prendre, à moins qu'on n'en tue quelqu'un d'un coup de fuſil. Ces Animaux ſont d'une force incroyable, enſorte qu'un ſeul arrête une Baleine morte, que quelque Chaloupes entraînent, & la tire avec lui au fond de la Mer. Il arrive quelquefois qu'on en tue dans le cours de la Pêche; ils ſont aſſez gras, & l'huile qu'on en tire eſt fort bonne.

C'eſt dans le Détroit de *Davis* que la vraie Baleine ſe trouve en abondance dans les mois de Février & Mars; auſſi les Groënlandois en prennent-ils beaucoup pendant ces deux mois. Après ce temps-là les Baleines ſe perdent peu à peu ſur ces côtes, en prenant la route de l'Oueſt, vers celles de l'Amérique. Il y a plus d'un ſiècle & demi que les Hollandois, les Hambourgeois & d'autres Nations ont fréquenté & preſqu'épuiſé le Détroit de *Davis*, ſur-tout depuis que les Baleines ont été chaſſées de Spitzberg, où toutes les Nations de l'Europe alloient, pour ainſi dire, les aſſiéger. Il y a des Négocians dans les Provinces-Unies, qui avictuaillent leurs Vaiſſeaux pour neuf mois, & qui font pourſuivre les Baleines juſques ſous les côtes de

l'Amérique, & continuent la Pêche jusqu'à la fin du mois d'Août.

Voilà ce que dit de la Baleine le curieux M. *Anderson*.

De tous les Poissons dont on ne mange point la chair, dit M. *Pluche* dans son *Spectacle de la Nature*, le plus utile sans contredit, est la Baleine, Poisson énorme, qui ayant cent trente & cent soixante, quelquefois même deux cens pieds de long, est d'un grand rapport à ceux qui en font la Pêche : or la Pêche en est très-curieuse; la voici en peu de mots : elle se fait vers les parties de l'Europe les plus septentrionales, où se rassemble une multitude de pinasses ou de barques destinées à cette capture. Lorsqu'une Baleine paroît sur l'eau, le plus hardi & le plus vigoureux Pêcheur prend un harpon, qui est un javelot bien acéré, de cinq ou six pieds de long, auquel tient une corde de plus de cent brasses. Quand il a pû percer le lard & la chair de la Baleine, c'est ville prise ; l'animal se tapit & calle à fond : les Pêcheurs cependant font filer leur corde, & la lâchent bien vîte. Quand il en faut une trop grande quantité pour suivre le Poisson qui s'éloigne, ils attachent au bout de la corde une Citrouille (ou une

Courge) vuide, bien bouchée, dont ils obſervent le mouvement, pour ſçavoir où eſt le bout de leur corde, & où ſe trouve la Baleine. Après avoir perdu ſon ſang, celle-ci revient quelquefois ſur l'eau, ou bien on la tire avec la corde. On tâche alors de l'achever & de s'en rendre maître ; on l'amène à bord ou à terre, & on l'y met en pièces. Du lard d'une petite Baleine de 60 ou 70 pieds de long, on fait quelquefois cent barriques d'huile ; & ſeize ou même vingt tonnes, d'une Baleine de deux cens pieds. On fait de cette huile un commerce très-conſidérable. On s'en ſert pour préparer certains cuirs ; pour épaiſſir le brai dont on enduit les Vaiſſeaux ; pour préparer les laines de certaines Draperies, & pour façonner le Savon. On en fait uſage dans la Peinture & dans la Médecine. Elle eſt ſur-tout d'un ſecours infini dans tout le Nord, pour éclairer ſans frais les nuits qui y ſont fort longues. C'eſt de ces gros Poiſſons que nous vient la baleine que nous tirons des Marchans ; car la groſſe Baleine n'a point de dents, mais de grandes barbes de 12 à 15 pieds de long, qui ſont couchés entre ſes mâchoires ; & qui, ſelon les uns, ſont les ouies ou le poulmon de la Baleine ; ſelon d'autres,

lui ſervent comme de grands rateaux pour amaſſer l'herbe dont on ſoupçonne qu'elle ſe nourrit, puiſqu'on en trouve dans ſon eſtomac. C'eſt de ces barbes coupées par flèches que ſe fait la prétendue côte de Baleine, ou ces lames fortes & pliantes qu'on vend chez le Marchand, ſous le nom de Baleine, & qui n'eſt plus guères d'uſage que dans ce Panier à triple étage, ajuſtement ſans grace & ſans raiſon, que les Dames s'obſtinent à conſerver, parce qu'il ne les contraint pas comme le corps auquel elles ont renoncé.

Selon M. *Linnœus*, la vraie Baleine habite dans la Mer Atlantique, & ſe nourrit pour l'ordinaire de Poumons de Mer. *Pline* dit que dans la Mer des Indes il y a des Baleines de 300, de 600, de 900 pieds de long; mais ceci nous paroît trop exageré. La Baleine, dit *Pomet* dans ſon *Hiſtoire Générale des Drogues*, eſt le plus gros de tous les Poiſſons qui ſe trouvent dans la Mer du Nord, puiſqu'il s'eſt vû à Paris en 1658, le Squelette d'une Baleine dont le crâne étoit de ſeize à dix-ſept pieds, peſant quatre mille ſix cens livres, les mâchoires de dix pieds d'ouverture, & de quatorze pieds de longueur, peſant chacune onze cens li-

vres; les nageoires qui ressembloient à des mains, de douze pieds de long, pesant chacune six cens livres; les côtes de douze pieds & demi, pesant chacune quatre-vingt livres; les nœuds de l'échine, depuis la tête jusqu'au bout de la queue, de quarante-cinq pieds de long, les premiers nœuds pesant cinquante livres, & les autres diminuant jusqu'au bout. C'est du lard de ces Animaux qu'on tire l'huile surnommée de Baleine, de laquelle nous faisons un fort gros négoce, sur-tout en temps de Paix, à cause du grand usage qu'elle a en France, tant pour brûler, que pour plusieurs ouvrages où l'on auroit bien de la peine à s'en passer, principalement pour raffiner le souffre, & pour la préparation de certains Cuirs où il en faut nécessairement. Nous voyons à Paris de deux sortes d'huile de Baleine, dont la meilleure est celle que nous appellons *Huile de Grande Baye*, qui est faite par les François tout aussi-tôt qu'ils ont tiré le lard de la Baleine; d'où vient que les huiles Françoises ne sentent pas si mauvais que celles qui sont faites en Hollande, parce que les Hollandois ne font pas leurs huiles aussi-tôt qu'ils ont tiré le lard de la Baleine, mais le transportent en Hollande

pour le fondre : Ainſi l'on doit préférer les huiles Françoiſes à celles de Hollande ; ce qui ſe pourra connoître en ce que les huiles de Hollande ſont extrêmement rouges & puantes, & cependant bien claires, & fort peu garnies de fèces. Les huiles de Baleine, pour la plus grande partie, viennent de la Mer glaciale, principalement celles de Hollande, parce que c'eſt l'endroit où il ſe trouve un plus grand nombre de Baleines.

La langue de Baleine eſt d'une ſubſtance ſi molle, que lorſqu'on l'a tirée hors de la gueule de l'Animal, on ne peut plus l'y faire rentrer. On aſſure que les premières Baleines qu'on a pêchées dans le Nord, étoient beaucoup plus grandes que celles qu'on y pêche à préſent, ſans doute parce qu'elles étoient plus vieilles. On ne ſçait pas quelle eſt la durée de la vie de ces Animaux ; il y a apparence qu'ils vivent très-long-temps. Le Père *Jean Euſebe Nierembergius*, rapporte que les grandes Baleines ont quelquefois le dos revêtu d'herbes, de manière que ces Animaux reſtant ſur la ſurface de la Mer pendant un certain temps, repréſentent des Iſles aux yeux des Navigateurs, qui ayant jetté l'ancre ſur ces prétendues Iſles, deſcendent du Navire

ſur le corps du Monſtre, comme ſur une terre, où même ils allument du feu; ce qui réveille le Poiſſon de ſon ſommeil, & l'excite à s'enfuir au fond de la Mer. Le Père *Kircher* dit que la Baleine étant pleine de viſcoſité par l'abondance de ſa graiſſe, ſe roule en certain temps au fond de la mer ſur un lit d'Algue & d'autres herbes marines, comme ſur un pré délicieux, à quoi elle eſt excitée, ſoit par les aiguillons de l'amour, ſoit par la démangeaiſon; & comme le lieu eſt rempli de coquillages & d'huîtres mêlées avec le ſable, la ſalure de la Mer fait durcir & croître ces maſſes pierreuſes dans la viſcoſité limoneuſe de la peau; & ainſi le Poiſſon paroît ſouvent couvert d'arbres ou de plantes, de coquillages & d'animaux teſtacés. Mais ces ſortes de faits ne trouveront pas facilement croyance chez la plupart des Lecteurs: cependant, ſelon M. *Anderſon*, le Poiſſon-Jupiter, qui eſt une eſpèce de Baleine que les Pêcheurs Xaintongeois ont nommé *Gibbar*, à raiſon de la boſſe élevée ſur ſon dos qui porte la nageoire, a le col, le dos & même la nageoire fort chargés d'une quantité prodigieuſe de glands de Mer qui entrent bien avant dans la peau, & même dans

la graiſſe. Nos Pêcheurs de Groënland, ajoûte cet Auteur, m'ont aſſuré que ces ſortes de coquillages ne s'attachent qu'aux Poiſſons fort vieux, de même que nous voyons que les Conques Anatifères ne ſe trouvent ordinairement qu'au vieux bois qui a reſté long-temps dans l'eau, & généralement les Inſectes n'attaquent en certaine quantité que des arbres fort vieux & à demi morts.

Willoughby remarque avec raiſon que ce que les Anciens diſent du Poiſſon qu'ils donnent pour conducteur à la Baleine, paroît abſolument fabuleux, vû que les Modernes n'ont rien obſervé de ſemblable. En effet, les Anciens ne s'accordent ni ſur la nature, ni ſur la grandeur de ce Poiſſon : peut-être ont-ils pris pour guide de la Baleine, ſon petit, d'autant plus qu'une mère-Baleine ſuit ſon Baleinon par-tout juſqu'à ce qu'il ſoit ſevré.

M. *Deſlandes* nous a donné depuis peu dans ſon *Recueil de différens Traités de Phyſique & d'Hiſtoire Naturelle*, *un Traité ſur la Pêche des Baleines que font les Baſques*, où il nous apprend ce qui ſuit.

De toutes les Pêches qui ſe font dans l'Océan & dans la Méditerranée, la plus difficile

difficile ſans contredit & la plus périlleuſe eſt la Pêche des Baleines. Les Baſques, & ſur-tout ceux qui habitent le Pays de Labourd, ſont les premiers qui l'aient entrepriſe, malgré l'âpreté des Mers du Nord & les montagnes de glace au travers deſquelles il falloit paſſer. Les Baſques ſont encore les premiers qui ayent enhardi aux différents détails de cette Pêche les Peuples Maritimes de l'Europe, & principalement les Hollandois qui en font un des plus importans objets de leur Commerce, & y appliquent trois à quatre cens Navires & environ deux à trois mille Matelots; ce qui leur produit des ſommes très-conſidérables; car ils fourniſſent ſeuls ou preſque ſeuls toute l'Europe d'huile & de fanons de Baleines. L'huile ſert, tant pour donner aux cuirs les divers apprêts qu'ils demandent, que pour délayer les matières qui doivent être employées dans la Carêne des Vaiſſeaux. A l'égard des fanons, leur uſage s'étend à une infinité de choſes utiles: pluſieurs Arts & Métiers en ont continuellement beſoin. J'ai dit que les Baſques avoient commencé la Pêche ſi dangéreuſe des Baleines, & qu'ils y avoient initié les Hollandois accoutumés aux travaux les plus pénibles de la navigation

Cependant les Basques ont comme abandonné cette Pêche qui leur étoit devenue infructueuse, parce qu'ayant préféré pour la faire le Détroit de *Davis* aux côtes de Groënland, ils avoient trouvé ce Détroit les trois dernières années qu'ils y avoient été, très-dépourvû de Baleines ; ce qui leur avoit causé des dommages considérables. D'ailleurs, la guerre de 1744 étant survenue, il n'y eut presque plus de commerce dans le Royaume, tant de commerce intérieur & de proche en proche, que de commerce maritime & plus éloigné. Mais il y a apparence que la Paix générale conclue à Aix-la-Chapelle remettra les choses sur l'ancien pied, & qu'on ne laissera pas les Hollandois seuls maîtres de la Pêche des Baleines.

Quoi qu'il en soit, les Basques y envoyoient dans les temps favorables environ trente Navires de 250 tonneaux, armés de cinquante hommes tous de choix, avec quelques mousses ou demi-hommes. On mettoit dans chacun de ces Bâtimens, des vivres pour six mois consistans en biscuit, vin, cidre, eau, légumes & sardines salées. On y embarquoit encore cinq à six Chaloupes qui ne devoient prendre la Mer que dans le lieu de la Pêche, avec les divers ustensiles qui y sont

néceſſaires. Quand le Bâtiment eſt arrivé dans le lieu où ſe fait le paſſage des Baleines, on commence par y bâtir le Fourneau deſtiné à fondre la graiſſe & à la convertir en huile ; ce qui mérite une ſcrupuleuſe attention. Le Bâtiment ſe tient toujours à la voile, & l'on ſuſpend à ſes côtés les Chaloupes armées de leurs avirons. Un Matelot attentif eſt en vedette au haut du mât de Hune ; & dès qu'il apperçoit une Baleine, il crie en Langue Baſque, *Balia*, *Balia*. L'Equipage ſe diſperſe auſſi-tôt dans les Chaloupes, & court la rame à la main après la Baleine apperçûe. Celui qui doit lancer le Harpon, ſe met à l'avant de la Chaloupe & court de grands riſques, parce que la Baleine après avoir été bleſſée, donne de grands coups de queue & de nageoires qui tuent ſouvent le Harponneur & renverſent la Chaloupe trop foible pour lui réſiſter, quand on l'a harponnée : or l'adreſſe conſiſte à le faire dans l'endroit le plus ſenſible, elle prend la fuite & plonge dans la Mer. On file alors les funins mis bout-à-bout, & la Chaloupe ſuit. D'ordinaire la Baleine revient ſur l'eau pour reſpirer, & rejetter une partie de ſon Sang. La Chaloupe s'en approche au plus vîte, & l'on tâche de la

tuer à coups de lances ou de dards, avec la précaution d'éviter ſa queue & ſes nageoires qui feroient de mortelles bleſſures. Les autres Chaloupes ſuivent celle qui eſt attachée à la Baleine, pour la remorquer. Le Bâtiment toujours à la voile la ſuit auſſi, tant afin de ne point perdre ſes Chaloupes de vue, qu'afin d'être à portée de mettre à bord la Baleine harponnée.

Quand elle eſt morte & qu'elle va par malheur au fond, avant que d'être *amarée* au côté du Bâtiment, on coupe les funins pour empêcher qu'elle n'entraîne les Chaloupes avec elle. Cette manœuvre eſt abſolument néceſſaire, quoiqu'on perde ſans retour la Baleine avec tout ce qui y eſt attaché. Pour prévenir de pareils accidens, on la ſuſpend par des funins dès qu'on s'apperçoit qu'elle eſt morte, & on la conduit à un des côtés du Bâtiment, auquel on l'attache avec de groſſes chaînes de fer pour la tenir ſur l'eau. Les Charpentiers auſſi-tôt ſe mettent deſſus avec des bottes qui ont des cranpons de fer aux ſemelles, crainte de gliſſer; & de plus, ils tiennent au Bâtiment par une corde qui les lie au travers du corps. Ils tirent alors leurs couteaux qui ſont à manches de bois, & faits exprès; & à

mesure qu'ils enlévent le lard de la Baleine suspenduë, on le porte dans le Bâtiment, & on le réduit en petits morceaux qu'on met dans la chaudiére afin qu'ils soient plus promptement fondus. Deux hommes les remuent sans cesse avec de longues pelles de fer qui hâtent leur dissolution. Le premier feu est de bois. On se sert ensuite du lard même qui a rendu la plus grande partie de son huile, & qui fait un feu très-ardent. Après qu'on a tourné & retourné la Baleine pour en ôter tout le lard, on en retire les barbes ou fanons cachés dans sa gueule, & qui ne sont pas au-dehors, comme plusieurs Naturalistes se l'imaginent. L'Equipage de chaque Bâtiment a la moitié du produit de l'huile, & le Capitaine, le Pilote avec les Charpentiers ont encore par-dessus les autres une gratification sur le produit des barbes ou fanons.

Les Hollandois ne se sont pas encore hazardés à fondre dans leurs Navires le lard des Baleines qu'ils prennent, & cela à cause des accidens du feu qu'ils appréhendent avec juste raison. Ils le portent avec eux en Barriques pour le faire fondre au retour dans leur Pays : en quoi les Basques se montrent beaucoup plus hardis. Mais cette hardiesse est récompensée

par le profit qu'ils font, & qui eſt communément triple de celui des Hollandois, trois Barriques de lard ne produiſant au plus à le fondre qu'une Barrique d'huile. Les Baſques dans les commencemens faiſoient la Pêche dans la Mer glaciale & le long des côtes de Groënland, où les Baleines qu'on appelle de grande Baye ſont plus longues & plus groſſes que dans les autres Mers. L'huile en eſt auſſi plus pure, & les fanons de meilleure qualité, ſurtout plus polis. Mais les Navires y courent de très-grands riſques à cauſe des glaces qui viennent ſouvent s'y attacher, & les font périr ſans reſſource. Les Hollandois l'éprouvent tous les ans de la manière du monde la plus triſte; & quelques-uns de leurs Navires arrêtés par les glaces y reſtent ſans ſecours, & ne peuvent plus s'en débarraſſer.

Les côtes de Groënland ayant inſenſiblement rebuté les Baſques, ils allèrent faire leur Pêche en pleine Mer vers l'Iſle de Finlande dans l'endroit nommé Sarde, & au milieu de pluſieurs bas-fonds. Les Baleines y ſont plus petites qu'en Groënland, mais plus adroites, ſi l'on peut parler ainſi d'un pareil Animal, & plus difficiles à harponner, parce qu'elles plongent alternativement & reviennent ſur l'eau. Les

Basques encore rebutés quittèrent ce parage, & ils établirent leur Pêche dans le Détroit de *Davis* vers l'Isle d'*Inséo* souvent environnée de glaces, mais peu épaisses. Ils y trouvèrent les deux espèces de Baleines qui sont connues, celle de Grande Baye & celle de Sarde.

Quelque dure, ajoûte M. *Deslandes*, que soit la peau de la Baleine que le Harpon peut à peine percer, elle ne laisse pas d'être tourmentée par un Insecte Marin nommé en général *Pediculus Ceti*, duquel parlent *Martin Lister* dans son *Historia Conchyliorum* & *Jean Boccone* dans ses *Recherches & Observations naturelles*. Cet Insecte est armé d'une Coquille à six pans dont les deux extrémités sont ouvertes, & par où il passe ses bras avec de longs poids qui lui servent à piquer la Baleine & à se nourrir de la graisse ou du lard dont elle est comme enveloppée. On juge bien que quelques efforts qu'elle fasse & quelques mouvemens qu'elle se donne, elle ne peut chasser un Insecte si incommode qui se loge d'ordinaire sous ses nageoires & vers le membre génital. Le Chevalier *Robert Sibbalde* qui l'a observé sur les côtes d'Ecosse où la Mer jette quelquefois des Baleines vivantes, a trouvé que cet Insecte étoit assez ferme au toucher, & qu'en le

preſſant entre les doigts il répandoit une liqueur noirâtre qui nuit apparemment à la Baleine. Sa longueur eſt de ſept pouces ou environ : mais il paroît beaucoup plus grand lorſqu'il étend ſes bras hors de ſa Coquille. En cet état, il a tout l'air d'un Polype. Sa tête ne ſe montre jamais à découvert ; elle eſt toujours cachée ſous la croûte pierreuſe qui l'enveloppe.

La groſſe Baleine, outre cet Inſecte dont parle ici M. *Deſlandes*, a encore pluſieurs autres ennemis à redouter ; entr'autres l'*Eſpadon*, dit autrement *grand Eſpadas* ou *Heron de Mer*, à Gênes *Peſce Spada*, & à Marſeille *Emperador* ou *Poiſſon-Empereur* à cauſe de l'épée qu'il porte au-devant de la tête, laquelle eſt fort longue & dentelée des deux côtés comme un peigne double. Or l'Eſpadon eſt bien différent du Poiſſon que les Pêcheurs de Groënland appellent *Epée de Mer*, & qui eſt une ſorte de Baleine. Selon M. *Anderſon*, il eſt étonnant de voir l'effet que l'aſpect d'un pareil Poiſſon (l'Eſpadon) fait ſur les Baleines, qui malgré la groſſeur prodigieuſe de leur maſſe tremblent & s'agitent en ſautant d'une façon extraordinaire auſſi-tôt qu'elles l'apperçoivent de loin, & ſe ſauvent avec précipitation du côté oppoſé.

La Baleine se nomme en Italien *Balæna* & en Espagnol *Ballena* ou *Balaïna*; mots qui comme le Latin *Balæna*, viennent du Grec *Phalaïna* ou *Balaïna*. Les Anglois l'appellent *Whale*, les Allemands *Wa'fisch*, & les Suédois *Groënlands walfisk*. Nous nommons *Baleinon* ou *Baleinau* le petit de la Baleine, & *Balenas* le membre génital du mâle.

Quoique l'on n'aille pas, dit M. *Lemery* dans son *Traité des Alimens*, à la pêche de la Baleine pour sa chair qui est de mauvaise odeur & très-difficile à digérer, mais pour sa graisse dont on se sert en plusieurs ouvrages, cependant quelques Ethiopiens qui sont sur le bord de la Mer proche le Promontoire de Bonne-Esperance, mangent de cette chair quand ils en peuvent avoir: à la vérité elle convient assez à leurs estomacs robustes & peu délicats qui s'accommodent d'intestins cruds & puants, & qui les digèrent aussi-bien que les plus tendres & les plus agréables. *Rondelet* rapporte (avec *Belon*) que la langue de la Baleine est d'un fort bon goût.

Ce Poisson fournit des parties plus utiles aux Arts qu'à la Médecine. Quelques Auteurs, & entr'autres *Ettmuller*, regardent le Priape de Baleine comme un Re-

méde salutaire contre les fleurs-blanches & la dysenterie. On en avale la rapure depuis un demi-gros jusqu'à un gros dans quelque eau appropriée ; on le donne encore dans la Pleurésie : mais comme il ne vaut pas les Os de Brochet, ceux-ci ont la préférence. *Schroder* prétend que la graisse de Baleine est un excellent topique contre la Galle, & M. *Lemery* estime l'huile de ce Poisson comme émolliente & résolutive : au reste, tous ces Remèdes sont de peu d'usage ; &, comme nous venons de le dire, les Méchaniques tirent plus de profit de la Baleine que la Médecine.

Le Cachalot, ou la petite Baleine ; *Cetus*, Offic. *Cete*, Dal. Pharm. 413. Jonst. *de Pisc.* 42. *Cete admirabile aliud*, Clus. Exot. 131. *Cetus dentatus*, Charlet. 167. *Balæna*, Merr. Pin. 190. *Trompa*, Park. Theat. 1607. *Cete Clusio descriptum*, Pot-walfisch *Batavis maris accolis dictum*, Willughb. Ichtk. 41. Ray Synop. Pisc 11. *Catodon fistula in cervice*, Arted. Gen. 79. Syn. 108. *Balena minor*, *sperma Ceti falsò dicta*, Quorumd.

Selon *Willoughby* d'après *Clusius*, en l'année 1598 cette espèce de Baleine fut jettée dans une horrible tempête sur la Côte Occidentale de la Hollande, où après

avoir vêcu encore environ dix heures elle resta morte pendant sept ou huit jours, de sorte que tout le monde y accourut des Villes & des Villages voisins pour la voir. Elle avoit 52 ou 53 pieds de long, & plus de 30 pieds de tour. La partie supérieure du muffle depuis le bout jusqu'aux yeux fut trouvée de 15 pieds, & le palais en cet endroit étoit garni de 42 alveoles pour recevoir les dents de la mâchoire inférieure grosses d'un bon pouce; à la tête vers le dos il y avoit aussi un trou large d'environ 3. pieds, par lequel le Poisson jettoit l'eau. La mâchoire inférieure où il y avoit deux rangs de dents, longue seulement de 7 pieds, ressembloit à un fragment de grand mât de Vaisseau. Elle avoit le bout de la langue aussi gros qu'un tonneau à Bierre, mais les yeux fort petits à proportion du corps, distants de 4 pieds des nageoires, lesquelles étoient longues de 4 pieds 4 pouces, & épaisses de près d'un pied; le nombril distant des mâchoires de 16 pieds, & du membre génital de 5 pieds; le membre génital de 6 pieds de long, à 3 pieds & demi de distance de l'Anus; enfin 13 pieds & demi de l'Anus à la queue qui étoit très-épaisse, & large de 13 pieds. Quelques jours après ce Poisson fut ven-

du à certains Marchands à condition qu'ils feroient porter ſes plus grands Os à la Haye où ils ſeroient conſervés pour la rareté. On diſoit que ces Marchands avoient trouvé dans ſa tête dequoi remplir plus du quart d'une barrique de Hareng, de Blanc de Baleine; & environ 40 barriques de la graiſſe de tout le corps, outre celle qui s'étoit perdue. Le Cuir du dos étoit noir comme celui des Dauphins ou des Tons, & le ventre blanchâtre.

En 1601 ſur la fin de Décembre un ſemblable Monſtre échoua en Hollande vers la Côte Méridionale; il étoit plus long que le précédent; car ſa longueur étoit de 60 pieds, & ſa hauteur de 14. Son corps avoit 36 pieds de tour; ſa queue 14, & ſa gueule 12 pieds de large. Il n'avoit auſſi des dents qu'à la mâchoire inférieure, rangées de même, & à la mâchoire ſupérieure autant d'alveoles pour recevoir les dents quand le Poiſſon fermoit la gueule. On le diſoit mâle, & de la même couleur que le précédent.

Il faut entendre M. *Anderſon* ſur les différentes eſpèces de Cachalot.

Il y a, dit cet Auteur, des Baleines qui ont la mâchoire d'en bas toute garnie de dents, mais qui n'ont point ou que très-

peu de dents mâchelières dans celle d'en-haut : tel eſt le *Cachalot* (Ce nom vient originairement des Biſcayens qui ont été les premiers & les meilleurs Pêcheurs de Baleines) en Hollandois *Cazilot* ou *Pot-Fiſch*, autrement dit *Pot-Walfiſch*, que quelques-uns appellent *Nord-Caper*, parce que ces Poiſſons ſe trouvent en ſi grande quantité auprès du Cap du Nord qui eſt le Promontoire le plus ſeptentrional de la Norwège, qu'on les y voit paſſer par centaines. C'eſt auſſi en cet endroit qu'on a pris les premiers Cachalots. Il y en a qui ont de groſſes dents un peu arrondies & plattes par en-haut ; d'autres les ont minces & recourbées en forme de faucilles. De ceux qui ont de groſſes dents, les uns les ont baſſes, & les autres hautes. Cette ſorte de Baleines eſt d'autant plus remarquable, qu'elle porte deux précieux Médicamens, dont l'un eſt l'Ambre gris, & l'autre le Blanc de Baleine. On ne voit dans le Détroit de Davis & aux environs de Spitzberg que l'eſpèce à petites dents groſſes & applaties. Elle a la tête fort groſſe, deux nageoires longues à côté, une ſorte de petit Aileron qui s'élève au dos, & une queue large de 12 à 15 pieds. *Sibbâld* l'appelle *Balæna macrocephala tripennis, quæ in mandibu-*

la inferiore dentes habet minùs inflexos & in planum desinentes. Cette espèce voyage par troupes. Un ancien Capitaine de Vaisseau m'a assûré qu'il avoit vû arriver un jour du côté du Groënland une grande troupe de pareils Poissons, à la tête de laquelle il y en avoit un de plus de 100 pieds de long qui paroissoit être le Roi, & qui à l'aspect du Vaisseau avoit fait un bruit si terrible en souflant l'eau, que ce bruit avoit été comme celui des cloches, & si pénétrant que le Vaisseau en avoit tremblé pendant quelque temps; qu'à ce signal toute la troupe s'étoit sauvée avec précipitation. Ces Poissons se trouvent encore plus abondamment au Cap du Nord & sur les Côtes de Finmarchie, mais on n'en prend pas souvent, parce qu'ils sont fort sauvages & difficiles à tirer, n'ayant qu'un ou deux endroits au-dessus de la nageoire où le Harpon puisse pénétrer. D'ailleurs leur graisse étant fort tendineuse ne donne pas beaucoup d'huile. Cette espèce de Baleines n'est ni si grosse ni si pesante que celle de Groënland; & par-conséquent elle est plus agile. Elle peut aussi rester plus long-temps sous l'eau: au-reste, elle est plus roide & plus forte en os; ce qui fait qu'elle ne frappe pas si souvent ni si fort avec la queue que

l'autre. Il y en a de deux eſpèces qui ſe-
lon le rapport de nos Marins ſe reſſem-
blent parfaitement par la figure du corps
& par les dents, mais qui diffèrent en-
tr'elles en ce que les unes ſont verdâtres &
ont un crâne ou couvercle dur & oſſeux
par-deſſus le cerveau ; les autres ſont gri-
ſes ſur le dos, & blanches ſous le ventre ;
leur cerveau n'eſt couvert que d'une for-
te membrane épaiſſe d'un doigt. Un de
nos Capitaines Hambourgeois qui prit
en 1727 un Cachalot de cette dernière
eſpèce, rapporte qu'il n'avoit qu'un trou
ou tuyau au devant de la tête par où il
ſouffloit l'eau ; qu'il avoit par-deſſus le
muſeau plus de deux pieds de graiſſe,
pendant qu'au haut de la tête il n'en avoit
que l'épaiſſeur de trois doigts qui couvroit
immédiatement la groſſe membrane du
cerveau ; que celui-ci étoit diſtribué par
28 cellules qui s'ouvroient & ſe vui-
doient ſucceſſivement les unes après les
autres; que le Blanc de Baleine qu'il con-
tenoit étoit blanc & tranſparent comme
l'eau de vie, mais qu'il ſe coaguloit com-
me des pelotons de neige auſſitôt qu'on
l'avoit tiré; que toute la graiſſe du Poiſſon
étoit grainue de ce même Blanc, & qu'en
pluſieurs endroits il y avoit des cavités qui
en étoient remplies ; que le Poiſſon avoit

au bas du dos vers la queue trois bosses, la premiere élevée de 18 pouces, la deuxiéme de 6, & la troisiéme de 3; que pour se plonger il se couchoit toujours sur le côté droit & se laissoit couler à fond dans cette attitude. J'avois d'abord pensé que ce n'étoit que les jeunes Poissons qui avoient une membrane sur le cerveau, & que celle-ci se durcissoit avec les années, & devenoit à la fin un Crâne osseux : mais le Capitaine qui avoit pris ce dernier Poisson m'a assûré qu'il avoit toute sa croissance, étant de 60 pieds de long, pendant qu'un autre de l'espèce verdâtre avoit un Crâne osseux, pris en même-temps par un Vaisseau Hollandois auprès de lui, n'en avoit que 40. Il a tiré aussi de son Poisson au moins 36 Tonneaux de graisse. Il remarque encore que son Cachalot ayant la gueule fermée avoit une langue fort épaisse; mais qu'en l'ouvrant la langue se retiroit tellement qu'il n'en avoit plus du tout. Ce Capitaine m'apporta une dent de devant & une autre de derrière de son Poisson. Un Capitaine Hollandois eut le bonheur, il n'y a pas fort long-temps de prendre un Poisson de cette même espèce proche du Cap du Nord; & j'ajoûterai ici quelques Remarques tirées de sa Relation pour completter autant

qu'il eſt poſſible l'Hiſtoire des Cachalots. La tête, dit-il, fait la moitié du Poiſſon, & ſa figure eſt ſingulière, reſſemblant preſque à la croſſe d'un fuſil. Il n'a qu'un trou ou tuyau au haut du nez pour rejetter l'eau, & ſur le dos une boſſe qui reſſemble à une nageoire. (Ce Capitaine n'a peut-être pas fait attention aux deux autres plus baſſes & allongées qui tirent vers la queue.) Dans la mâchoire d'en-haut il y a de chaque côté 3 ou 4 dents mâchelieres; le reſte eſt garni de creux ou d'eſpèces de fourreaux, dans leſquels s'ajuſtent les dents de la mâchoire d'en-bas; celle-ci en eſt toute garnie; les plus grandes ſont devant, les plus petites derrière, & la dent arrachée a la figure d'un gros Concombre. Comme le dedans de la tête eſt la partie principale de ce Poiſſon, & que juſqu'à préſent il n'y a perſonne qui l'ait ſi bien examinée que ce même Capitaine Hollandois, j'ai cru devoir ajoûter l'extrait ſuivant tiré de ſes Remarques.

Ayant ôté la peau du haut de la tête, on trouve la graiſſe de l'épaiſſeur d'une main, & au-deſſous de celle-ci une membrane épaiſſe & fort nerveuſe qui ſert de Crâne. Celle-ci eſt ſuivie d'une ſeconde ſéparation d'une texture pareille de gros nerfs & épaiſſe d'environ quatre

doigts qui s'étend depuis le muſeau par toute la tête juſqu'à la nuque, & qui la ſépare par le haut en deux parties. La premiere Chambre qui eſt entre ces deux membranes, & que les Hollandois appellent *Klapmutz* qui veut dire Bonnet, renferme le Cerveau le plus précieux que je crois pouvoir appeller *Cerebellum* ou Cervelet, & dont on prépare le meilleur Blanc de Baleine. Les parois des Cellules dans cette Chambre ſont formées d'une matière qui reſſemble à un gros Crêpe, & le Capitaine a tiré ſept petits tonneaux de cette précieuſe huile de Cerveau. Elle étoit fort claire & blanche ; & étant verſée ſur l'eau elle ſe coaguloit comme du fromage ; mais quand on l'en ôtoit, elle redevenoit auſſi fluide qu'auparavant. Au-deſſous de cette Chambre on découvre l'autre qui repoſe ſur le palais de la gueule, & qui ſelon la groſſeur du Poiſſon a depuis 4 juſqu'à 7 pieds & demi de haut. Elle eſt de même remplie de Cerveau ſpermatique que j'appelle en cet endroit *Cerebrum*. Il eſt diſtribué comme le miel dans une ruche par petites cellules, dont les parois reſſemblent à la pellicule intérieure d'un œuf : à meſure qu'on ôte le cerveau de cette Chambre, elle ſe remplit de nouveau de

ſperme qui y eſt conduit de tout le corps par une groſſe veine, & l'on en tire ſouvent de cette façon juſqu'à onze petits tonneaux. Toutes les cellules des deux Chambres ſont revêtues & fermées par de petites pellicules ſubtiles: mais leurs pores tranſmettent continuellement les influences du cerveau ſur les yeux, les oreilles & autres parties. Il y a outre cela ce gros Vaiſſeau dont je viens de parler, qui a proche de la tête la groſſeur de la cuiſſe d'un homme, & qui s'étend delà le long de l'Epine du dos juſqu'à la queue, où ſa groſſeur n'eſt plus que d'un doigt.

On doit prendre garde à ce Vaiſſeau lorſqu'on coupe la graiſſe de ce Poiſſon, parce que le ſperme s'en iroit, ſi l'on y faiſoit la moindre ouverture. Cette veine ſpermatique eſt le principe de la force étonnante de cette eſpèce de Poiſſon; il en ſort pluſieurs centaines de petits Vaiſſeaux qui conduiſent le ſuc du cerveau par tout le corps, & qui rendent ſa chair & ſa graiſſe ſpermatiques juſqu'à l'huile même qu'on en prépare. (Un Capitaine de Vaiſſeau fort curieux & très-croyable m'a aſſuré qu'il avoit vû & touché lui-même dans un de ces Poiſſons ouverts pluſieurs petits ſacs membraneux remplis de ce ſperme & répandus par-ci par-là

dans la maſſe de la chair.) La langue eſt petite à proportion du Poiſſon ; mais ſa gueule eſt terrible, & un Bœuf y paſſeroit à l'aiſe. On a même trouvé dans l'eſtomac d'un de ces monſtres des arrêtes & des carcaſſes à moitié digérées de Poiſſons de ſept pieds & davantage de long. Nos Pêcheurs ont tiré d'un Cachalot juſqu'à 40 tonneaux de graiſſe. Sa chair qui eſt fort dure eſt formée de gros filamens, & entrelaſſée de quantité de nerfs & de tendons fort gros & roides. Il n'y a même que très-peu d'endroits où le Harpon puiſſe entrer dans la chair. Je dois remarquer ici contre le ſentiment de certains Naturaliſtes, que les fémelles de ce Poiſſon ont le cerveau ſpermatique auſſi-bien que les mâles, comme il convient en effet ſelon le cours ordinaire de la Nature. Le cerveau eſt néceſſaire à l'un & à l'autre ſèxe, & nous ne voyons dans aucune créature que leur différence ſe caractériſe par le cerveau.

Le Cachalot qu'on prend ſur les côtes de la Nouvelle Angleterre, eſt d'une eſpèce différente, & a des dents plus groſſes & plus larges. Les Anglois l'appellent *Sperma-Ceti-Whale*, & dans les Bermudes il porte le nom de *Trumpe*. Ses dents ſont comme celles de la roue d'un moulin,

& de l'épaiſſeur du bras près de la main. *Dudley* rapporte que ces Baleines ſont griſes ; qu'elles ont une boſſe au dos, & un rang de dents d'yvoire de 5 ou 6 pouces dans la mâchoire d'en-bas. Il parle d'une Baleine de 49 pieds de long qui avoit donné douze tonneaux de Blanc de Baleine. Il ajoûte que l'huile qu'on fait de leur graiſſe eſt plus claire & plus douce que celle des autres eſpèces. Elles ſont beaucoup plus agiles que les autres ; & quand elles ſont bleſſées, elles ſe jettent ſur le dos, & ſe défendent avec la gueule. Ces Poiſſons donnent l'Ambre comme le Blanc de Baleine; ce qu'on doit regarder comme une découverte auſſi belle qu'elle eſt moderne, & qui renverſe toutes les anciennes fables dont les Naturaliſtes ſe ſont amuſés pendant quelque tems ſur l'origine de cette précieuſe matière. J'ajoûterai ici un Extrait ſur cette découverte tiré des *Tranſactions Philoſophiques*.

L'Ambre gris ne ſe trouve que dans les Cachalots; & ce ſont des boules ou corps globuleux de 3 à 12 pouces de diamètre ; ils pèſent depuis une livre & demie juſqu'à vingt, & ſont enfermés, quoique détachés, dans une bourſe ou veſſie ovale de 3 à 4 pieds de long ſur 2 ou 3 de large, qui reſſemblent à peu près à une veſſie de Bœuf,

ſinon que ſes extrémités ſont plus pointues. Cette bourſe ſe termine en 2 tuyaux dont l'un va en ſe retréciſſant juſqu'à la verge, & la traverſe; l'autre vient des reins & ſe termine par ſon orifice à l'autre extrémité de la Bourſe. Celle-ci eſt ſuſpendue directement au-deſſus des Teſticules qui ont plus d'un pied de long, & qui ſont ſitués en longueur, en touchant la racine de la Verge à 4 ou 5 pieds au-deſſous du nombril, & à 3 ou 4 au-deſſus de l'Anus. Elle eſt preſque toute remplie d'une liqueur de couleur d'Orange foncé, qui n'eſt pas tout-à-fait ſi épaiſſe que l'huile, & qui a la même odeur & encore plus forte que les boules d'Ambre qui y nagent librement. Le côté intérieur de la bourſe eſt teint & chargé de la couleur de la liqueur, de même que l'intérieur du canal de la Verge. Les boules paroiſſent fort dures tant que le Poiſſon eſt en vie, & l'on a ſouvent trouvé à l'ouverture de la bourſe des fragmens ſphériques de la même matière & dureté qui s'étoient pelés des boules. Celles-ci ſont compoſées de pluſieurs couches qui s'enveloppent les unes les autres comme les peaux d'un Oignon. On n'a jamais trouvé au-delà de 4 boules dans une bourſe, & celle qui peſoit 20 livres, & qui eſt la plus grande

qu'on ait jamais vûe, étoit ſeule dans la ſienne. On prétend que ces boules d'Ambre gris ne ſe trouvent que dans des Poiſſons vieux & bien formés, & comme l'on croit communément, dans les ſeuls mâles. Il eſt donc certain que l'Ambre vient originairement dans cette eſpèce de Baleine: mais on ne ſauroit décider encore quelle eſt ſa matière, & d'où elle ſe forme. Un Savant du premier ordre croit que la bourſe eſt la veſſie de l'urine, & que les boules d'Ambre ne ſont autre choſe qu'une concrétion des particules huileuſes & puantes du fluide qu'elle renferme, attendu que dans l'inſtant qu'on les ôte elles ſont humides, & d'une odeur extrêmement forte & répugnante. Je ne dois pas oublier ici une petite circonſtance qui a autrefois cauſé de grandes conteſtations parmi les Naturaliſtes. Ce ſont les petits morceaux noirs pointus qui reſſemblent à du verre, ou à des fragmens de coquillages briſés, qu'on voit ſouvent dans les morceaux d'Ambre, & que pluſieurs Savans ont pris pour des becs de petits Oiſeaux; ce qui les a conduits à des hypothéſes extravagantes ſur l'origine de l'Ambre. Le même M. *Dudley* a communiqué à la Société Royale de Londres que ce ſont les becs de certains petits Poiſſons

appellés *Squid*, dont ces Baleines font leur principale nourriture. *Kæmpfer* dans son *Histoire du Japon*, fait aussi mention de deux espèces de Baleine, dans les entrailles desquels on trouve l'Ambre & qu'on prend sur les Côtes du Japon ; il donne à l'une le nom de *Fianfiro*, & à l'autre celui de *Mokos* : mais il n'en donne pas la description, & tout ce qu'il en dit au reste me paroît fort suspect.

Il arriva en 1720 le dernier jour de l'année, qu'une grosse Marée accompagnée d'une furieuse tempête entraîna un Cachalot de cette espèce dans l'Elbe, où le reflux ayant ramené les eaux le fit bientôt échouer sur le bord du fleuve. Le Poisson mourut après avoir combattu longtemps contre les flots, & les Paysans l'entraînerent dans l'eau jusqu'à Wischaven, Village situé à une lieue de Stade, où ils se mirent en devoir de le dépouiller de sa graisse. Comme aucun Naturaliste ne s'est employé pour faire des Observations sur ce Poisson, ou pour en faire l'Anatomie, l'Histoire Naturelle a manqué cette fois l'avantage qu'elle auroit pu tirer d'un si rare accident. Cependant pour ne pas perdre tout-à-fait le peu de circonstances que j'ai pu tirer de ceux qui avoient vû ce Poisson, ou que j'ai observées moi-même

me ſur quelques morceaux qu'on en a apportés à Hambourg, je les ajoûterai ici pour la ſatisfaction des Curieux.

Cet Animal avoit 60 à 70 pieds de long ſur 30 ou 40 de haut, & ſa figure étoit à peu près comme le repréſente *Jonſton* dans ſon *Hiſtoire des Poiſſons, Livre v. Tabl.* 42. La tête étoit énorme à proportion du Poiſſon, & ſa partie ſupérieure ne paroiſſoit pas proportionnée avec la partie inférieure: mais elle étoit certainement bien ſelon l'intention du Créateur, qui lui a donné exprès cette tête immenſe pour pouvoir contenir dans ſa vaſte capacité la quantité ſuffiſante de ce précieux cerveau, non-ſeulement pour les beſoins de l'Animal même, mais encore pour ſervir de magazin d'un Médicament utile au Genre humain, & ſurtout néceſſaire dans un climat auſſi rude que celui du Nord, où les maux de Poitrine ſont ſi fréquents. Les Payſans peu inſtruits de ces myſtères donnèrent imprudemment des coups de hache dans la tête, dont le Cerveau ſpermatique ſortit auſſi-tôt en grande quantité; & le peu qu'ils eurent l'eſprit de ſauver a bien ſervi à quelques-uns de nos Apoticaires, qui en ont préparé le plus excellent Blanc de Baleine ſelon les règles de l'Art. La

mâchoire d'en-bas avoit des deux côtés 25 dents, qui étoient à environ un Empan l'une de l'autre, & qui panchoient un peu en avant. Un morceau qu'on avoit scié de la mâchoire & que j'ai acheté, avoit un bon pied en quarré. Les gencives & le palais étoient blancs comme la neige, & d'une texture fort dure & coriace comme le sabot de Cheval, & revêtus en-dehors d'une écorce ridée & presqu'aussi dure que du roc, dont je conserve encore quelques morceaux dans de l'Esprit de vin. Je fis bouillir le morceau de mâchoire dans de l'eau pour en ôter plus aisément les dents, & il y resta à bouillir continuellement pendant douze heures avant qu'on pût y faire entrer le couteau pour dégager les dents de la chair d'alentour. Ayant continué à la faire bouillir, elle devint à la fin comme le palais du Bœuf sans avoir aucun mauvais goût, & l'on auroit pu la manger sans répugnance avec un peu de sel. J'en ai tiré deux dents dont l'une a 6 pouces & demi de long & 8 pouces de circonférence, & l'autre près de 7 pouces de long & la même épaisseur, mais moins de hauteur. Elles ont par en-haut une largeur assez considérable, mais trop irrégulière pour être mesurée. On m'apporta deux ans après une autre dent de

Cachalot qui avoit plus de 7 pouces de long, & huit pouces & demi de tour. Elle étoit plus applatie que les autres, & venoit, à ce que je présume, d'un Poisson beaucoup plus grand que celui dont je parle. Quant à celui-ci, on n'a pas fait attention si sa mâchoire d'en-haut étoit garnie de quelques dents. Les Pêcheurs soutenoient que non : mais il est évident par ce qui a été dit ci-dessus, qu'il devoit y en avoir quelques-unes ; & il n'est pas étonnant qu'étant mâchelières elles ne fussent pas remarquées par ces gens. Au reste, on vit distinctement qu'il y avoit par-tout dans la mâchoire d'en-haut autant de creux qu'il y avoit de dents dans celle d'en-bas, & que quand la gueule se fermoit, celles-ci y entroient comme dans autant de fourneaux. Les yeux étoient fort petits, & le Crystallin séché n'étoit pas plus gros que celui de la Baleine de Groënland, ou que la balle d'un fusil de chasse. Ce Poisson étoit enveloppé entre la chair & la peau d'une couche de graisse de 6 pouces d'épaisseur: aussi les Paysans qui ne connoissoient que cela de bon dans cet Animal, en tirèrent un bon parti, parce que l'huile de Baleine étoit chère alors. On n'ouvrit point le Poisson; personne n'eut la curiosité

d'obſerver ſon Eſtomac & ſes autres inteſtins, & l'on abandonna les os & la chair au hazard des flots. J'eus cependant l'avantage de voir la queue entière qu'on avoit coupé près du dos, & qu'on apporta à Hambourg pour la faire voir pour de l'argent. Je ſaiſis cette occaſion pour faire quelques Remarques ſur cette partie de l'Animal. Elle étoit en quelque façon triangulaire, & ſon extrémité qui rentroit un peu au milieu, formoit une eſpèce de demi lune un peu concave. La plus grande largeur de l'extrémité de la queue étoit de huit pieds. Elle avoit cinq pieds huit pouces de long, & à l'endroit où on l'avoit coupée du ventre, 16 pieds 4 pouces de circonférence. Sa figure formoit un rond applati. La premiere peau étoit d'un gris-noirâtre, & la ſeconde n'étoit pas à beaucoup près ſi épaiſſe que celle de la Baleine de Groënland. La premiere étoit douce à l'attouchement comme le Velours; mais l'autre étoit rude & fort tendineuſe du côté de la graiſſe. La chair étoit fraîche & d'un beau rouge; elle avoit de gros filamens, & étoit entrelaſſée de quantité de nerfs qui la rendoient extrêmement ferme; ce qui me paroiſſoit d'autant plus néceſſaire dans cet Animal, qu'il n'y avoit pas un ſeul

os dans la queue, ſinon l'extrémité de l'Epine du dos qui y entroit juſqu'à la profondeur d'environ 3 pieds, formant de petites vertèbres preſque quarrés, qui allant toujours en diminuant n'étoient guères ſuffiſantes pour donner tous les mouvemens néceſſaires à cette énorme queue. La fermeté extraordinaire de la chair de ce Cachalot paroît viſiblement, comme je crois, en ce que nonobſtant le temps doux & humide qu'il faiſoit elle ſe ſoutint ſans putrefaction pendant pluſieurs ſemaines, & qu'elle n'avoit aucune mauvaiſe odeur ni dans ſon état naturel, ni après avoir été bouillie avec la graiſſe pour en tirer tout ce qu'on pouvoit d'huile. Celle-ci brûloit dans la lampe ſans la moindre odeur, & formoit une flamme claire & pure comme de la bougie. Je voulus m'aſſûrer ſi le cerveau huileux de ce Poiſſon ſe diſtribuoit en effet par tout le corps juſqu'au point de le rendre tout entier ſpermatique. Je choiſis pour cela quelques morceaux de chair de l'extrémité de la queue que je fis traiter ſelon l'Art, & l'on en tira de bon Blanc de Baleine, quoiqu'en très-petite quantité. Le reſte de la maſſe que les Marins appellent *Grieſen*, c'eſt-à-dire, les fèces glutineuſes qui reſtent

après avoir fait bouillir la graisse, donna de la Colle excellente.

Personne, je crois, dit toujours M. *Anderson*, n'a remarqué jusqu'à présent que ces Poissons ont outre les dents pointues & canines un certain nombre de dents molaires de 5 pouces de long. Celles-ci qui sont placées dans le fond de la gueule, sont un peu recourbées : mais elles ont au milieu 5, & en-haut 3 pouces de tour ; & leur extrémité au lieu de se terminer en une seule pointe, en a plusieurs qui servent à mieux concasser la nourriture. Les dents molaires d'en-bas sont beaucoup plus courtes que les canines, & ne touchent que la mâchoire d'en-haut, où il faut par-conséquent supposer de pareilles dents qui viennent au-devant des autres pour suffire à la force nécessaire pour la mastication.

Outre le Cachalot commun, le même M. *Anderson* en a décrit plusieurs autres espèces plus rares, dont quelques-unes fournissent aussi un excellent Blanc de Baleine.

Les Basques ont nommé ce Poisson *Cachalot* ou *Byaris*. Il ne faut pas le confondre avec le grand *Marsouin* de *Gesner* qui est le *Grampu* des Anglois, & l'*Orca* de *Belon* & de *Rondelet*, appellé

en Saintonge *Espautar*, ni avec *Physeter* ou le *Souffleur*, dit en Languedoc *Mular* & en Saintonge *Senedette*. C'est de la cervelle du Cachalot que se tire le Blanc de Baleine, autrement dit, mais improprement, *Sperme* ou *Nature de Baleine*, ou *Ambre blanc*.

Le Cachalot fournit à la Médecine deux drogues précieuses, l'Ambre gris, & le Blanc de Baleine. Nous n'entrerons point ici dans le détail des propriétés de l'Ambre gris, attendu que feu M. *Geoffroy* en a parlé suffisamment, quoique d'une manière incertaine par rapport à son origine, dans le premier Tome du *Traité de la Matière Médicale*, *pp*. 284 *& suiv.* où nous renvoyons le Lecteur. Quant au Blanc de Baleine, c'est un Remède fort estimé dont on se sert tant intérieurement qu'extérieurement.

Le Blanc de Baleine contient beaucoup d'huile, & un peu de sel volatil. Voici la façon dont on le prépare à Bayonne & à S. Jean de Luz, qui sont les endroits d'où on nous l'envoye ordinairement : Ceux qui travaillent à cette préparation, prennent la cervelle du Cachalot, la fondent sur un petit feu, la mettent ensuite dans des moules faits comme ceux où l'on jette le sucre ; & après

qu'elle eſt refroidie & égouttée de ſon huile, ils la retirent & la refondent, & ils procédent toujours de la même manière juſqu'à ce qu'elle ſoit bien purifiée & très-blanche. Alors par le moyen d'un Couteau fait exprès ils la coupent pour la réduire en écailles de la manière dont nous la voyons. On doit choiſir le Blanc de Baleine en belles écailles blanches, claires & tranſparentes, d'une odeur ſauvagine, & prendre garde qu'il ne ſoit augmenté avec la Cire blanche; ce qui n'arrive que trop ſouvent : mais cela eſt facile à reconnoître, tant par ſon odeur de Cire, que parce qu'il eſt alors extrêmement menu & d'un blanc mat. On doit conſerver cette drogue dans des vaiſſeaux de verre bien fermés, de peur que l'air n'y entre; car l'air la jaunit & la fait devenir rance; ce qui ne lui arrive pour l'ordinaire qu'en vieilliſſant.

Le Blanc de Baleine eſt un excellent Remède dans pluſieurs cas. On l'employe comme balſamique dans les Maladies de Poitrine où il s'agit d'adoucir ſes acretés, & d'en déterger & conſolider les ulcères : il eſt très-ſûr & très-efficace dans les toux qui viennent d'un Catarrhe opiniâtre & d'éroſions du Poumon, auſſi bien que dans les Pleuréſies & les

Abſcès internes. C'eſt un excellent conſolidant dans les cas où la mucoſité des inteſtins a été emportée par l'acrimonie de la bile, comme dans les diarrhées & les Dyſenteries, il convient pareillement pour l'ulcération des Reins & le piſſement de ſang; il ramollit & relâche les fibres, & contribue ſouvent à l'expulſion de la gravelle en élargiſſant les paſſages. On l'employe encore pour réſoudre le ſang grumelé dans les meurtriſſures & les contuſions internes, & pour les douleurs après l'accouchement. Dans tous ces cas, on donne le Blanc de Baleine diſſous dans de l'huile d'Amandes douces, & mêlé avec des ſyrops adouciſſants ſous la forme de Looch ou de Potion huileuſe, ou bien on l'incorpore avec des conſerves convenables pour en faire un Electuaire. La doſe en eſt de douze grains à un ſcrupule lorſqu'on le donne ſeul, ou ſimplement diſſous dans un peu d'huile d'Amandes douces, ou un jaune d'œuf; ou d'un demi-gros à un gros lorſqu'on le mêle avec d'autres Drogues. Il faut avoir ſoin de le diſſoudre exactement; car ſans cela il s'attache aux lévres & au palais, & dégoûte fort le malade.

Quant à l'uſage extérieur, le Blanc de Baleine eſt regardé comme adouciſſant,

émollient & consolidant. On s'en sert sur-tout dans la petite Vérole, & l'on en oint les pustules lorsqu'elles commencent à se durcir, après l'avoir mêlé avec l'huile d'Amandes douces. Il prévient efficacement les escarres qu'elles ont coutume de laisser, en les adoucissant & en les consolidant. Il n'y a pas long-temps qu'on s'en sert dans cette Maladie, quoiqu'il fût déja d'usage pour dissiper les crevasses que laissent la Galle & les Pustules. On employe encore le Blanc de Baleine dans les Emplâtres pour résoudre les tumeurs des mammelles provenant de la coagulation du lait, & *Mynsicht* en décrit une qui est extrêmement recommandée par tous les Auteurs. Il sert encore quelquefois dans les lavemens Anti-dysenteriques, & dans les injections adoucissantes contre les ulcères de la Matrice. Enfin, on l'employe souvent comme un Cosmétique dans le fard & dans les pommades pour adoucir la peau, & pour embellir le teint.

Le Blanc de Baleine entre dans l'Emplâtre du même nom de la Pharmacopée de Paris.

Prenez de l'huile d'Amandes douces, & du syrop de Guimaume, de cha-

cun une once ; du Blanc de Baleine dissous dans l'huile ci-dessus, un gros.

Mêlez le tout pour un Looch à prendre à la cuillère dans la Pleurésie, la fluxion de Poitrine & dans les tranchées des Enfans.

Prenez de l'Antihectique de *Poterius*, un demi-gros; de l'huile d'Amandes douces, deux onces; du Blanc de Baleine, un gros; du syrop d'Armoise, une once, de l'eau de fleurs de Tilleul, quatre onces.

Mêlez le tout pour une Potion Antihystérique à donner à la cuillère.

Prenez du Blanc de Baleine, un gros; des fleurs de souphre, deux gros; du Gingembre, une demi-once; de l'Ambre gris, dix grains; du sucre Candi, un gros.

Mêlez le tout, & incorporez-le avec une demi-once de Miel blanc pour former une Opiate anti-Asthmatique à donner de demi-gros à un gros dans du pain à chanter.

Prenez de la Conserve de Tussilage, une demi-once; des Pilules de *Morton*, quatre scrupules; des fleurs

de souphre & du Blanc de Baleine, de chacun un gros & demi; de la Panacée Mercurielle, un gros; des yeux d'Ecrevisse préparés, deux scrupules.

Mêlez le tout avec le Baume de souphre anisé pour former une Opiate fondante contre les tubercules du Poumon à donner à la dose d'un gros soir & matin dans du pain à chanter.

Prenez des yeux d'Ecrevisse préparés, un gros; de la pulpe de Casse, une demi-once; du Blanc de Baleine un gros; des pilules de Cynoglosse, deux scrupules; du Baume de Copahu, vingt gouttes.

Mêlez le tout avec le syrop de Guimauve, & formez une Opiate détersive & calmante dans la Phthisie suppurée, pour prendre à la dose de deux scrupules à un gros le soir en se couchant.

Prenez de la moëlle de Casse une demi-once; de la poudre de Cloportes & du Blanc de Baleine, de chacun deux gros; du Baume du Pérou & de la Gomme Arabique, de chacun un gros.

Mêlez le tout avec le syrop d'*Erysimum* pour former une Opiate déterſive & conſolidante dans la Phthiſie à prendre deux fois le jour à la doſe d'un demi-gros à un gros dans du pain à chanter.

Prenez de la Cire blanche, quatre onces; du Blanc de Baleine, deux onces; du *Galbanum* diſſous dans du Vinaigre, paſſé enſuite & bouilli, une once; de l'huile de ſureau, une ſuffiſante quantité.

Faites du tout une Emplâtre excellente contre toutes les tumeurs des mammelles qui proviennent de la coagulation du lait.

Le Narhwal, ou la Licorne de Mer; *Monoceros, ſive unicornu*, Offic. Park. Theat. 1611. *Dal. Pharm.* 413. *Monoceros, unicornu marinum*, Charlet. Piſc. 47. *Cetus marinus, Narwal dictus*, Mont. Exot. 6. *Unicornu, vel Monoceros*, Ind. Medic. CXXV. *Balænæ decimum genus, Narhwal dictum*, Schonev. Ichth. 28. *Monoceros Piſcis, qui de genere Cetaceo eſſe fertur*, Willughb. Ichth. 42. *Monoceros Piſcis è genere Cetaceo*, Narhval Iſlandis, Ray ſynop. Piſc. 11. *Monodon*,

Arted. Ichth. Gen. 70. Syn. 108. Linn. Faun. Suec. 263. *Balœna, quam NarhWal vocant*, Nonnull.

Selon *Thomas Bartholin*, la Licorne de Mer qui eſt de la figure & de la grandeur d'une Baleine & que les Iſlandois apppellent vulgairement *Narhval* à cauſe des cadavres dont ce Poiſſon a coutume de ſe nourrir, ſe trouve fréquemment autour de l'Iſlande, du Groënland & des autres Iſles plus voiſines du Nord. Elle porte au côté gauche de la mâchoire ſupérieure une ſeule dent remarquable par ſa longueur & par ſa groſſeur, contournée & cannelée depuis ſa racine, de manière cependant que ſes cannelures s'effacent vers le menu bout. Il eſt rare de voir de ces cornes ſans contours ni cannelures. Toutes celles qui ſe débitent pour vraie corne de Licorne, proviennent de cette unique ſource. Il y en a de grandes qui ont trois aulnes de long.

Tulpius dans ſes *Obſervations*, décrit une Licorne échouée en 1648 près de l'Iſle *Maja* dans la Mer du Nord. Ce Poiſſon étoit fort gras, long de 22 pieds, & large de 12. Sa tête reſſembloit à celle de la Carpe. Il avoit la gueule cachée au-deſſous d'une corne ſaillante qui lui ſortoit d'entre les os de la mâchoire ſupé-

rieure, presqu'au même endroit où l'Espadon pousse sa scie dentelée, non pas exactement au milieu de la mâchoire, mais un peu sur la droite, sans nul vestige d'autre corne au côté gauche du crâne; le cuir brun, & au-dessous du cuir beaucoup de lard, d'où les Marchands tirèrent par le moyen du feu une huile abondante, mais peu lucrative à cause de sa mauvaise odeur; l'épine du dos composée de fortes vertèbres, & terminée par une queue fourchue, avec une nageoire assez forte de chaque côté; sa corne droite, dure & blanche, ornée si également de la base à la pointe de cannelures profondes, qu'on eût juré voir l'yvoire le plus joli, de la longueur de 9 pieds, savoir 7 pieds & demi en-dehors du crâne, & un pied & demi dans le crâne même, où sa surface étoit plus âpre & moins luisante que le reste. Il porte au sommet de la tête deux troux par où il rejette l'eau qu'il a avalée de même que les autres Baleines. Quand il est embarrassé sous un tas de glace, il se sert de sa corne ou dent pour s'en dégager, d'où il arrive assez souvent que cette dent est rompue ou mutilée, & qu'il s'en trouve une grande quantité sur les Côtes de l'Islande, du Groënland, du Détroit de Da-

vis & des autres contrées Septentrionales.

La Licorne de Mer dont *Wormius* fait la Defcription dans fon *Mufœum*, avoit 12 aulnes de long, des nageoires & une queue femblables à celles des Baleines; la peau unie, fans écailles, & de couleur pâle; deux boffes charnues au milieu du dos; beaucoup de lard fous la peau; un évent ou foupirail au derrière de la tête; deux yeux au front un peu plus petits que ceux d'un Bœuf; la tête fort-menue à proportion du corps; point de narines vifibles; une dent qui fortoit au côté gauche de la trompe, longue de 3 aulnes un quart, dont la pointe avoit été emportée; du refte, point d'autres dents; la langue tirée; la mâchoire fupérieure plus avancée que l'inférieure. Un lambeau du cuir détaché du crâne étoit noirâtre, peu épais, & toutefois fibreux.

Mais *Bartholin*, *Wormius*, *Tulpius*, le Docteur *Paul-Louis Sachs* qui a compofé un Ouvrage entier fur la Licorne de Mer, & tous les modernes enfemble ne nous ont rien donné fur ce Poiffon fingulier qui foit comparable à ce qu'en a dit M. *Anderfon*. *Willoughby* avoue lui-même qu'il n'a jamais vu de Licorne, & qu'il tient du Docteur *Tancrède Robin*-

ſon tout ce qu'il en a rapporté. *Ray* n'en parle non plus que par ouï-dire. Voici donc ce que nous trouvons ſur le Narhwal dans l'Hiſtoire Naturelle de M. *Anderſon*, Ouvrage plein de Remarques curieuſes.

Le Narhwal (*Monodous*) communément appellé *Monoceros* ou *Licorne de mer*, que les Groënlandois nomment *Touwack*, eſt une eſpèce de Baleine qui n'a qu'une ſeule dent; car il a été prouvé par d'autres avant moi que la dent qui avance de ce Poiſſon n'eſt point une corne, mais une véritable dent. Pour s'en convaincre davantage, on n'a qu'à faire attention à la reſſemblance qu'il y a entre ces dents & celles des Cachalots & des Vaches marines aux dents des Elephans, & principalement de l'Animal appellé *Babi-Ronſa*, dont les deux dents ſortent de la mâchoire d'en-haut & ſe recourbent en arrière, en imitant parfaitement des cornes. Cet Animal ſe ſuſpend la nuit par ſes dents à une branche fort élevée d'un arbre pour dormir en ſûreté & à l'abri des Tigres & d'autres Animaux ſauvages. Notre Poiſſon qui eſt ſans contredit du Genre des Baleines, a les nageoires & la queue comme elles; des tuyaux ou trous pour reſpirer ſitués derrière le

col ; tout le corps enveloppé d'une couche de graiſſe, & il eſt vivipare comme les Baleines. On n'avoit pas bien déterminé juſqu'à preſent la véritable figure de ce Monſtre de mer qui paroît ſi rarement au rapport de nos Marins, qui d'ailleurs ne ſont guères en état de faire des Obſervations exactes. Un Capitaine de Vaiſſeau qui avoit fait nombre de Voyages dans le Détroit de *Davis*, m'a aſſuré que la Licorne avoit le corps mince, & que ſa figure reſſembloit beaucoup à celle de l'Eſturgeon, ſinon que ſa tête étoit moins pointue. La peau en eſt unie & noirâtre, dans d'autres grisâtre, ſelon le rapport de *Martens* ; le ventre blanc. Le Narhwal n'a que deux nageoires, & ſon dos eſt uni. Il n'a pas beaucoup de graiſſe, & l'huile qui en vient eſt plus délayée, & ne ſent pas ſi mauvais que celle de la Baleine ordinaire. Un de ces Poiſſons de 40 pieds de long; ayant une dent de 7 pieds, n'avoit donné qu'un tonneau & demi de graiſſe. La grande dent qui eſt comme entortillée, ſort du côté gauche du muſeau, & l'on m'a aſſûré que dans la Mer elle eſt enveloppée dans toute ſorte d'immondices comme dans un fourreau, & qu'elle paroît ſouvent toute verte. Le bec eſt racourci,

écrasé & fermé du côté droit. Si l'Evêque d'Islande qui a envoyé une Description de ces Poissons au Docteur *Wormius* a bien mesuré, un Poisson de 60 pieds de long porte une dent d'environ 14 pieds. Ceux qui ont été asse simples de prendre cette dent pour une corne, se sont imaginés sur le modèle des Chevreuils que la fémelle de ce Poisson n'avoit point de corne ou dent, & la plupart de nos Capitaines de Groënland sont encore dans cette idée. Cette erreur les a conduits dans une autre. Ils ont pris le Marsouin (*Phocæna* ou *Delphinus Septentrionalis*) pour la Fémelle de la Licorne: mais il est certain que ce Poisson est une espèce particuliere qui a ses mâle & fémelle comme les autres. La Licorne fémelle a la même dent que le mâle, comme la fémelle de la Vache marine & de l'Elephant. Celle qui fut prise en 1684 par un Capitaine Hambourgeois, en avoit même deux. Le Capitaine *Dirk Petersen* commandant le Vaisseau nommé le *Lion d'Or*, eut le bonheur de prendre cette fémelle, & il apporta l'os de la tête avec les deux dents à Hambourg, où cette rareté se conserve encore dans le Cabinet d'un Particulier. Les deux dents sortent en droite ligne du devant de la tête;

elles ſont à deux pouces de diſtance à 'endroit de l'inſertion, & vont en s'écartant, de façon que les pointes ſont éloignées l'une de l'autre de 13 pouces. La dent gauche a 7 pieds 5 pouces de long, & 9 pouces de circonférence proche la tête: la droite a 7 pieds de long ſur 8 pouces d'épaiſſeur. Elles entrent toutes les deux d'un pied & d'un pouce dans la tête, dont l'os a 2 pieds de long ſur 18 pouces de large. Je ne ſaurois m'empêcher en parlant d'une fémelle à deux dents d'ajoûter ici les doutes que je crois devoir conſerver toujours contre le ſentiment de pluſieurs Naturaliſtes qui prétendent que le Narhwal a naturellement deux dents, & que ceux qu'on trouve n'en avoir qu'une doivent avoir perdu l'autre par quelque accident. Je cite d'abord en ma faveur la rareté de ces Poiſſons à deux dents. Outre l'exemple que je cite ici, nous ne connoiſſons qu'un ſeul crâne avoc deux dents qui a été vu à Amſterdam. D'ailleurs, on ne découvre pas le moindre veſtige d'une dent caſſée aux têtes de ces Poiſſons qu'on apporte ſouvent dans ces contrées, & l'on obſerve au contraire que l'autre côté du muſeau eſt abſolument fermé. Ces Poiſſons ſont très-bons nageurs. La queue

leur ſert de rame, & les fait avancer avec une vîteſſe étonnante. Les nageoires, quoiqu'en apparence trop petites pour cet effet, font la fonction de Gouvernail pour ſe retourner & pour diriger leur courſe. On auroit de la peine à les tirer, s'ils ne marchoient par troupes. Outre cela, auſſi-tôt qu'on les attaque, ils ſe ſerrent de ſi près en mettant les dents ſur le dos les uns des autres, qu'ils s'embarraſſent & s'empêchent par-là eux-mêmes de ſe plonger & de s'évader; ce qui fait qu'on en prend ordinairement quelques-uns des derniers.

Je fus à la fin aſſez heureux de m'emparer d'une Licorne entière qu'on amena à Hambourg dans un batteau en Février 1736. Ce Poiſſon étoit entré dans l'Elbe par une marée, & s'étoit laiſſé échouer au reflux ſur la Côte, où s'étant furieuſement débattu il étoit mort dans le ſable. Il étoit plus gros qu'alongé, & avoit la tête tronquée à peu-près comme le côté d'une malle de voyage. La corne ou dent ſortoit du côté gauche. Il avoit deux petites nageoires, & une queue fort-large couchée horiſontalement ſur l'eau. La peau étoit blanche comme la neige, & marquetée d'une infinité de taches noires, même dans ſon épaiſſeur qui étoit

conſidérable, comme je l'ai vu en y mettant le couteau. Le ventre étoit tout blanc & luiſant par-tout, doux à l'attouchement comme du velours. Toute ſa longueur depuis le bord du muſeau juſqu'à l'extrémité de la queue étoit de dix pieds & demi de Paris, qui font onze pieds huit pouces de Hambourg. La corne, ou plutôt la dent, ſortant de la tête avoit cinq pieds quatre pouces de Paris de long. Chaque nageoire n'avoit que neuf pouces de long & environ deux mains de large. La largeur de la queue horiſontale étoit de trois pieds deux pouces & demi. La dent qui étoit entortillée, ſortoit à gauche de la mâchoire d'en-haut au-deſſus de la lèvre. Le côté droit du muſeau étoit fermé, & tout-à-fait couvert de la peau qui y étoit entière, & ſous laquelle on ne ſentoit pas la moindre cavité dans l'os de la tête. Le muſeau étoit fort bas, & la lèvre de deſſous mince & courte. La gueule même étoit très-petite, & ſon ouverture n'excédoit pas la largeur d'une main. Il n'y avoit aucun veſtige de dents. Les bords du muſeau étoient un peu durs & raboteux. La langue étoit de la largeur de la gueule. Au haut de la tête il y avoit un trou ou tuyau doublé, pour ainſi dire, de chair & garni d'une ſoupape qui

s'ouvre & se renferme selon le besoin, & par où le Poisson rejette l'eau en expirant l'air. Les yeux étoient aussi au bas de la tête, & ne s'élevoient pas au-dessus du museau. Leur ouverture étoit très-petite, & ils étoient garnis d'une espèce de paupières. Ce Poisson étoit un mâle; mais la verge ne sortoit pas du corps.

Il paroît qu'il y a plus d'une espèce de Licornes dans la Mer. On apporta un jour à Hambourg des cornes ou dents unies, sans être tordues comme les autres, qui selon moi doivent avoir été d'une espèce différente. Il y en a qui se seront imaginés que c'étoient des cornes ou dents des Embryons ou Licornes non nées; mais je ne connois aucun Animal dans la Nature qui vienne au monde avec des cornes. Un Capitaine très-curieux & fort croyable m'a même assûré d'avoir vû ouvrir une Licorne pleine, & le petit dans son ventre sans corne ou dent. D'ailleurs la chose paroît impossible par elle-même, & je ne vois point qu'un corps aussi long & pointu puisse rester dans la Matrice ou en sortir sans la blesser. On ne trouvera non plus aucun vestige de dent dans la jeune Licorne qui fut tirée du ventre de la Mér à Hambourg en 1684;

& j'ai une dent tordue d'une Licorne qui n'eſt pas fort longue, & qui prouve que ces dents naiſſent d'abord tordues dans la premiere jeuneſſe de ces Animaux.

Je dois remarquer en dernier lieu que les Groënlandois regardent les Licornes comme les avant-coureurs des Baleines, & qu'auſſi-tôt qu'ils les voyent ils s'apprêtent promptement pour la Pêche, ayant appris par une longue expérience que par-tout où il y a des Licornes il doit y avoir auſſi des Baleines, ſoit dans le même endroit, ſoit dans les environs; ce qui vient ſelon moi de ce qu'elles vivent apparemment de la même nourriture, & que par-conſéquent elles ſuivent toujours les mêmes Bancs. Il eſt vrai que le muſeau de la Licorne eſt fort différent de celui de la Baleine; mais il eſt néanmoins conſtruit de façon que faute de dents il ne peut prendre ni Poiſſon, ni mâcher rien de dur, & que par-conſéquent ce Poiſſon eſt borné comme la Baleine à ſe nourrir en ſuçant les petits Inſectes de Mer dont j'ai parlé ci-deſſus. Il n'a pas beſoin des Barbes & des Appendices qui ſont néceſſaires à la Baleine pour contenir la proye dans ſa gueule immenſe. La ſienne qui eſt ſi petite, ne peut plus perdre ce qui y eſt une fois entré.

Telle

Telle eſt la deſcription que M. *Anderſon* fait du Narhwal.

Certains Navigateurs racontent qu'étant en pleine Mer il leur eſt quelquefois arrivé d'entendre du bruit & de ſentir une ſecouſſe au fond du Navire ſans ſavoir ce que c'étoit : mais qu'arrivés au Port ils avoient enſuite reconnu que c'étoit une Licorne de Mer qui avoit rompu ſa corne dans le corps du Bâtiment, où elle étoit entrée de l'épaiſſeur de plus d'un demi-pied. *Rondelet* dit pareillement que l'Eſpadon a le muſeau ſi fort que de ſon épée il perce les Navires, & que par cette raiſon les Pêcheurs craignent fort ce Poiſſon ; car s'il tombe dans leurs filets, il rompt tout, enſorte qu'il leur fait plus de dommage que de profit.

M. *Linnæus* dit que ce Poiſſon habite dans la Mer Atlantique, & il obſerve à cette occaſion qu'il n'y a point dans la Nature de Licorne à quatre pieds, vu que la *corne de Licorne* que les Anciens avoient priſe pour la corne d'un Quadrupède n'eſt autre choſe que la dent du Narhwal. Selon *Samuel Dale*, cette dent imite l'yvoire ; mais on peut l'en diſtinguer, tant parce que ſes fibres ſont plus ſubtils, que parce qu'elle eſt plus ſolide

& plus pésante que l'yvoire. La corne de ce Poisson, dit M. *Lemery*, est ce que nous appellons *corne de Licorne*, & qu'on a cru naître sur la tête d'un grand Animal à quatre pieds, nommé *Monoceros*, semblable à un Cheval, mais qui ne se trouve nulle part, & qu'aucun de ceux qui en ont écrit ne dit avoir vû. Elle a été autrefois très-rare, & gardée dans les Cabinets des Curieux comme une des choses du monde les plus précieuses ; témoin celle qu'on voit dans le Thrésor de S. *Denis* en France. La raison de cette rareté venoit de ce qu'on ne connoissoit point encore le Narhwal : mais depuis qu'on a pêché beaucoup de ces Poissons, cette corne n'est plus guères rare, & l'on en trouve chez plusieurs Marchands de coupées par tronçons. Ceux qui veulent garder par curiosité la Corne de ce Poisson entière, la choisissent bien longue, bien grosse & bien pésante.

Les morceaux de cornes qu'on nous vend pour des cornes de Licorne, ne sont autre chose, si l'on en croit *Paul Ammann*, que des os de Baleine, de Cheval Marin, ou des dents d'Elephant, ausquels *Cardan* prétend qu'on a donné par artifice la figure qu'ils ont.

La Licorne de mer se nomme en Grec *Monoceros*, en Latin *Unicornis* ou *Unicornu*, en Allemand *Einhorn*, en Flamand *Eenhoorn*, & en Anglois *Unicorn*, comme qui diroit *Unicorne* ou *Animal à une seule corne*. Les Islandois l'appellent *Narhval* à cause qu'il se nourrit de charognes; car *Nar* en Islandois signifie *Charogne*. On écrit communément *Narhwal* ou *Narwal*, & quelquefois *Nerwal* ou *Nerval*. On le nomme encore *Rhoar*, & par corruption *Rohar* ou *Rohart*. Il y en a qui confondent le Narhwal avec le *Walrus*, mais ils se trompent grossièrement. Le *Walrus* est le *Lamantin* ou *Manati*, autrement dit *Vache Marine*, Poisson tout différent du Narhwal. Or comme le Lamantin s'appelle autrement *Rosmarus*, il y a toute apparence que le nom de *Rhoar* qu'on dit Islandois & qu'on attribue au Narhwal, vient delà, & que par cette raison il ne convient point à ce dernier.

La corne, ou plutôt la dent du Narhwal, qui est la seule partie de ce Poisson usitée en Médecine, contient beaucoup d'huile, de l'esprit & du sel volatil. Les Allemands en font plus d'usage que nous; ils la regardent comme un Alexipharmaque & un Cordial célèbre

contre le venin & les Maladies contagieuſes, & contre l'Epilepſie des Enfans; ils l'employent rapée & réduite en poudre depuis ſix grains juſqu'à un ſcrupule ou un demi-gros dans quelque liqueur convenable. Elle pouſſe par les ſueurs; & comme elle a en même-temps une vertu abſorbante & un peu aſtringente, on s'en ſert dans les dévoyemens, la dyſenterie, les crachemens de ſang & les fleurs-blanches. On en tire une gelée au moyen de la coction, en la faiſant bouillir bien long-temps dans de l'eau juſqu'à ce que la partie glutineuſe de la corne ſe ramolliſſe & ſe diſſolve. On y ajoûte du ſucre pour l'agrément, & l'on y mêle quelquefois du Citron & de la Canelle. Cette gelée ſert aux mêmes Maladies ci-deſſus. Enfin, comme cette corne fournit par la diſtillation les mêmes principes que la corne de Cerf, on employe ſes préparations aux mêmes uſages. L'eſprit s'en donne depuis dix juſqu'à trente gouttes, & le ſel volatil depuis ſix juſqu'à ſeize grains dans une liqueur appropriée, telle que l'eau de Scabieuſe ou de Chardon-benit: mais dans tous les cas où cette corne peut convenir, nous y ſubſtituons la corne de Cerf qui eſt beaucoup plus commune

en ce pays-ci, & qui a les mêmes propriétés. *André Baccius* qui a fait un Traité ſur la Licorne où il prétend que la vraie Licorne eſt le Rhinoceros, veut qu'on enchaſſe dans des bagues, ou qu'on porte pendus au cou en amulette, des morceaux de dents de Licorne montés en argent, & appliqués immédiatement ſur la peau, pour ſe préſerver du mauvais air en temps de Peſte : mais nous croyons que c'eſt un Remède frivole, & & ſur lequel il ne faut pas compter.

La dent du Narhwal entre dans la poudre épileptique du Marquis, & dans la Poudre Pannonique de la Pharmacopée de Paris.

CANIS CARCHARIAS.

ENtre les Poiſſons Cartilagineux longs & un peu ronds, les Chiens de Mer tiennent un rang diſtingué ; & entre ces derniers, le plus notable eſt le ſuivant.

Requiem, Requien ou Requin, grand Chien de Mer ou Marin, Poiſſon à deux cens dents, Lamie ou Poiſſon Anthropophage, Tiburon ; *Canis Carcharias*, Offic. Bellon. *de Aquat.* 60. Aldrov. *de Piſc.* 383. Charlet. *Piſc.* 7. Dal. Pharm.

412. *Canis Carcharias*, *ſeu Lamia*, Geſn. *de Aquat.* 173. *Canis Ariſtotelis*, *ſeu Carcharias*, Jonſt. *de Piſc.* 13. *Canis Galeus*, *Salv*, *de Aquat.* 132. Lamia, Rondel. *de Piſc.* 390. *Canis Carcharias ſeu Lamia Rondeletii & aliorum*, Willugb. Ichth. 47. *Canis Carcharias ſeu Lamia Rondeletii*, *Geſneri*, *Aldrovandi*, *Tiburonus Recentiorum*, Raij Synop. *Piſc.* 18. *Squalus dorſo plano*, *dentibus plurimis ad Latera ſerratis*, Arted. Gen. 70. Syn. 98. *Canis Cetaceus*, *ſeu Galeorum omnium maximus*; *Canis marinus vel Muſtelus voraciſſimus*; *Tiburo Autorum*; *Piſcis Jonæ*, *ſive Anthropophagus*, Quorumd.

Selon Willoughby, ce Poiſſon a la tête très-large, & la gueule extrêmement fendue, ſituée en-deſſous comme aux autres Chiens de Mer, garnie de ſix rangs de dents très-dures & très-aiguës, triangulaires, découpées en manière de ſcie des deux côtés; de ſorte que les dents du premier rang débordent & avancent en-devant; celles du ſecond rang ſont droites, mais celles du troiſiéme, du quatriéme, du cinquiéme & du ſixiéme ſont pour la plupart recourbées en-dedans, recouvertes dans l'une & l'autre mâchoires d'une chair molle & fongueuſe. Or chaque mâchoi-

re contient 72 dents. Le nombre des dents eſt pourtant fort incertain, vu qu'il varie ſuivant l'âge du Poiſſon ; car nous tenons d'Obſervateurs dignes de foi que tant que ces ſortes de Poiſſons vivent il leur croît tous les ans de nouvelles dents. Le Requin a le dos court & très-large en comparaiſon des autres Chiens de Mer ; les nageoires des côtés & du dos beaucoup plus grandes qu'aucun deux : & entre ces nageoires deux ſont ſituées aſſez près de la queue, l'une au-deſſus, l'autre en-dedans; deux vers les Ouies ; deux autres vers l'Anus, & une autre encore preſqu'au milieu du dos ; la queue moins épaiſſe, eu égard à la grandeur du corps, applatie ſur les côtés, compoſée de deux ailerons, longue d'une coudée ; & cette queue, ſelon *Balon*, a ceci de commun avec celle du Renard de Mer, autrement dit *Porc marin*, que ſa partie ſupérieure qui eſt munie de vertèbres s'éléve plus haut que l'inférieure qui repréſente la figure d'un croiſſant ; l'anus caché entre les nageoires de deſſous ; le corps couvert d'une peau rude ; les yeux très-grands, ronds, dont les muſcles deſtinés à les mouvoir en haut, en bas, à droite & à gauche, ſe voyent manifeſtement ; &

quant aux muſcles qui tirent en quelque ſorte les yeux en dedans, & qui les tiennent fixes & immobiles; comme il arrive quand ils contemplent ou regardent attentivement quelque choſe, ils n'entourent point la racine des nerfs optiques, mais naiſſant de la partie ſupérieure de l'orbite ils s'étendent en long. Il y a encore une choſe très-remarquable dans les yeux du Requin; c'eſt qu'à la place des nerfs optiques qui ſe rencontrent dans l'homme & dans tous les autres Animaux, on trouve une ſubſtance cartilagineuſe, dure, ſans nulle molleſſe; la cornée eſt pareillement dure antérieurement & poſtérieurement, fort polie à ſa partie antérieure. Au reſte, on diſtingue dans les yeux du Requin bien plus clairement que dans ceux du Bœuf toutes les humeurs & les tuniques, ſurtout celle qui envéloppe le Cryſtallin; quoiqu'elle ſoit plus déliée qu'une toile d'Araignée & très tranſparente. Il a l'eſtomac & le goſier très-vaſtes; le foye gros, diviſé en deux lobes fort grands.

Le Requin ſe trouve abondamment, tant dans l'Océan que dans la Mer Méditerranée; c'eſt le plus vorace & le plus féroce de tous les Chiens de Mer, comme auſſi le plus avide de Chair humaine, & en même-temps le plus grand; car

il parvient quelquefois à une grandeur ſi conſidérable, que deux chevaux pourroient à peine le traîner ſur une charrette. *Rondelet* dit avoir vû une moyenne Lamie qui péſoit mille livres. *Pierre Gilles* rapporte que des Pêcheurs de Nice lui ont aſſuré qu'ils avoient pris une Lamie du poids d'environ quatre mille livres ; &, ce qui doit paroître bien étonnant, qu'ils avoient trouvé un homme entier dans ſon ventre. Il ajoûte que ceux de Marſeille lui avoient raconté un fait ſemblable. *Rondelet* a encore vû en Saintonge une autre Lamie qui avoit la gueule & le goſier ſi amples, qu'un homme gros & gras y auroit pu tenir à l'aiſe; d'où il conjecture avec beaucoup de fondement, que c'étoit une Lamie dans le ventre de laquelle entra le Prophète *Jonas*, & d'où il ſortit ſain & ſauf après y avoir demeuré trois jours par la divine Providence, ce qui n'eſt nullement contraire à l'Ecriture ſainte ; car on y lit que *Jonas* demeura dans le ventre d'un Poiſſon nommé *Cete*, ſous lequel nom générique ſont compris outre les Cetacés proprement dits ou les Baleines, tous les Poiſſons qui ſont fort grands.

En effet, ajoute *Willoughby*, je penſe qu'il eſt très-vraiſemblable que ce fut

une Lamie, & non pas une Baleine ; qui dévora le Prophète *Jonas* ; 1°. parce que les Baleines ont le gosier trop étroit pour pouvoir avaler un homme entier ; car ces Animaux, tout énormes qu'ils sont, ont l'entrée de la gorge étroite & à peine ouverte d'un demi-pied, comme *Scaliger* dit s'en être assûré ; & *Samuel Bochart* observe qu'il est nécessaire que tous les Animaux qui respirent par le moyen des Poumons, aient le gosier resserré comme le sont les tuyaux dans les soufflets, afin que l'air s'insinuant dans un canal étroit sorte avec plus d'effort par le gosier ; 2°. parce que dans la Mer Méditeranée où *Jonas* fut précipité, on trouve rarement des Baleines ; 3°. parce que les Anciens nous apprennent que le Poisson qui engloutit *Hercule*, & dans l'estomac duquel ils content qu'il resta l'espace de trois jours, étoit un Requin.

Le Tiburon ou Tuberon que *Rondelet* croit être du genre des Veaux Marins, & *Gesner* un Espadon, n'est autre que le Requin, comme nous l'apprend *Marcgrave* qui l'a très-bien connu ; car il assûre que c'est une Lamie que les Portugais appellent *Tiberaon* ou *Tuberaon*. Mais *Rondelet* & *Gesner* sont fort

excusables, vu que l'Auteur de l'Histoire des Indes que *Rondelet* a suivi, attribue à ce Poisson plusieurs faussetés ; comme par exemple, qu'il sort souvent de la mer sur le continent, au grand dommage des Animaux qu'il rencontre; qu'il ronfle en dormant sur le rivage ; que la Fémelle a plusieurs mammelles; qu'elle fait ses petits vivants, & qu'elle les nourrit de son lait. Pour *Gesner*, ayant lu dans *Pierre Martyr* que le Tiburon coupe un homme par la moitié d'un coup de dent, il a cru que cet Auteur avoit voulu signifier une épée par le mot de dent, & qu'ainsi il avoit pris l'Espadon pour le Tiburon. Pour nous, dit toujours *Willoughby*, nous ne faisons aucun doute que le Tiburon tant de *Pierre Martyr* que de l'Auteur de l'Histoire des Indes, ne soit une Lamie, quoiqu'ils lui attribuent plusieurs faussetés, ayant été trompés par des Observateurs grossiers qui aiment à ajoûter certaines merveilles à ce qu'ils ont vû dans leurs voyages, attendu que la plupart des caractères qui sont contenus dans ces descriptions conviennent à notre Lamie. En outre, la description de *François Hernander* prouve suffisamment que le Tiburon n'est autre que la Lamie.

Stenon dans un Traité particulier ajoûté à ſon *Eſſai de Myologie* que le Lecteur pourra conſulter, a décrit la tête du Requin. Les Vaiſſeaux de la peau en ſont très-dignes de remarque; car ce ſont des ſources d'une humeur onctueuſe qui enduit la ſurface du corps des Poiſſons, & qui eſt auſſi néceſſaire pour faciliter le mouvement des Poiſſons dans l'eau que l'eſt le Goudron pour les Navires.

Les Chiens de mer, dit l'Abbé *Prevoſt* dans *l'Hiſtoire Génerale des Voyages*, que les Portugais appellent *Tuberones*, & les François *Requins*, paroiſſent ordinairement dans les temps calmes. Leur gueule s'étend juſqu'au milieu du cou; de ſorte que pour avaler, ils ſont forcés de ſe tourner avec beaucoup de peine. Ils ont la tête plate & unie. Leur principale force conſiſte dans leur queue, avec laquelle ils frappent violemment, & dans leurs ſcies tranchantes; car on ne peut donner d'autre nom à leurs dents, qui coupent la jambe ou le bras d'un homme auſſi nettement que la meilleure hache. Ces terribles Animaux ſont toujours affamés, ils avalent tout ce qui ſe préſente, de manière qu'on leur a trouvé ſouvent des crochets & d'autres in-

ſtrumens de fer dans les entrailles. On regarde le Requin comme le plus vorace de tous les Animaux de mer. On en a vû ſur les côtes d'Afrique où il eſt fort commun & même dans les Rivières, de la longueur de vingt-cinq pieds, & de quatre pieds de diamètre, couverts d'une peau forte & rude, quoique d'une médiocre épaiſſeur. Le Requin a la tête longue, les yeux grands, ronds, fort ouverts & d'un rouge enflammé; la gueule large, armée de trois rangées de dents à chaque mâchoire, les unes triangulaires, d'autres plattes, & d'autres pointues. Elles ſont toutes ſi ſerrées & ſi fermes, que rien ne peut leur réſiſter. Heureuſement cette affreuſe gueule eſt preſqu'éloignée d'un pied de l'extrémité du muſeau; de ſorte que le monſtre pouſſe d'abord ſa proye devant lui, avant que de la mordre. Quelques Auteurs ont cru qu'il ſe tourne ſur le dos pour dévorer: mais dans cette poſition il lui ſeroit auſſi difficile d'avaler, que lorſqu'il nage ſur le ventre. Sa méthode la plus ſûre eſt de ſe tourner ſur le côté. Ses nageoires ſont fort grandes. Il en a deux de chaque côté; une ſur le dos, une plus petite près de la queue, & deux médiocres au-deſſous du ventre. Sa

queue eſt large & forte. Il pourſuit ſa proye avec tant d'avidité, qu'il s'élance quelquefois ſur le ſable. Sans la difficulté qu'il a pour avaler, il dépeupleroit bien-tôt l'Océan. Avec quelque legereté qu'il ſe tourne, il donne le temps aux autres Poiſſons de s'échapper. Les Négres prennent ce moment pour le frapper ; ils plongent ſous lui, & lui ouvrent le ventre. Il eſt d'ailleurs aſſez facile à tromper, parce que ſa voracité lui fait ſaiſir toutes ſortes d'amorces. On le prend ordinairement avec un crochet attaché au bout d'une chaîne, auquel on lie une pièce de lard ou d'autre viande. Il eſt fort dangereux de ſe baigner dans les Rivières qui produiſent des Requins. Si quelqu'un a le malheur de tomber dans la mer, il faut déſeſpérer de le revoir, à moins qu'il ne ſe trouve alors aucun Requin aux environs du Vaiſſeau; ce qui eſt extrêmement rare. Lorſqu'il mouroit un Eſclave & qu'on le jettoit à la mer, dit *Boſman* dans ſa *Deſcription de la Guinée*, on voyoit avec horreur quatre ou cinq de ces affreux Animaux qui ſe lançoient vers le fond pour ſaiſir le corps, ou qui le prenant dans ſa chûte le déchiroient en un inſtant. Chaque morſure ſéparoit un bras ou

une jambe du tronc, & tout étoit dévoré en moins de rien. Si quelque Requin arrivoit trop tard pour avoir part à la proye, il paroiſſoit prêt à dévorer les autres ; car ils s'attaquent entr'eux avec une violence incroyable: on leur voit lever la tête & la moitié du corps hors de l'eau, & ſe porter des coups ſi terribles qu'ils font trembler la Mer. Lorſqu'un Requin eſt pris & tiré à bord, il n'y a point de Matelot aſſez hardi pour s'en approcher. Outre ſes morſures qui enlèvent toujours quelque partie du corps, les coups de ſa queue ſont ſi redoutables, qu''ils briſent la jambe, le bras & tout autre membre, à ceux qui ne ſe hâtent pas de les éviter.

La Fémelle eſt vivipare. Sa matrice reſſemble à celle de la Chienne, & ſes autres parties à celles des Poiſſons.

A cette deſcription du Requin on ſe contentera d'ajoûter, après *Barbot*, qu'il a les yeux petits à proportion du corps, ronds & fort enflammés. Les os de ſa mâchoire ont un reſſort ſi ſingulier, qu'il peut ouvrir la gueule ſuivant la groſſeur de ſa proye, & lui donner une largeur prodigieuſe. On obſerve qu'après avoir manqué l'amorce, il y retourne juſqu'à trois fois, quoique dé-

chiré jusqu'au sang par le croc de fer qui sert d'hameçon. La peau de ce Monstre marin est d'un brun foncé dans toutes les parties du corps, excepté sous le ventre où elle est blanchâtre. Elle n'a point d'écailles, mais elle est revêtue d'une sorte d'enduit dur, épais, & grenelé comme le chagrin, divisé par des rayes ou des lignes qui se croisent régulièrement. Il n'y a point de créature plus difficile à tuer. Après l'avoir coupé en pièces, toutes ses parties se remuent encore. Le Requin est ordinairement accompagné d'une espèce de Poissons de la grosseur de la Sardine, mais d'une forme plus ronde, qui marchent devant lui sans en recevoir le moindre mal. On les a nommés *Pilotes*, & plusieurs Ecrivains remarquent qu'en prenant un Requin on lui trouve souvent quelques-uns de ces petits Animaux attachés au dos. On y trouve quelquefois aussi la Remore que les François nomment *Sucet* ou *Arrête-Nef*, & les Anglois *Sucking-Fish* & *Lamproye de mer*. La partie superieure de sa tête est tout-à-fait platte, avec douze petites fentes qui vont d'un bout à l'autre, & qui lui servent comme de dents pour s'attacher comme les Lamproyes au bois ou à la pierre ; de sorte que le reste du

corps ſe trouve ſuſpendu. Sa mâchoire d'en-bas eſt un peu plus longue que celle d'en-haut. Il ſe trouve des *Sucets* d'environ trois pieds de longueur. Dans le Golfe de Guinée ils s'attachent à ſuivre les Vaiſſeaux pour recueillir les excrémens humains ; & les Bâtimens qui font la traite des Eſclaves en ont toujours un grand nombre à leur ſuite. Les Hollandois les nomment dans leur Langue *Poiſſons d'ordure*, parce qu'ils ſe nourriſſent des immondices qu'on jette d'un Vaiſſeau. Leur peau qui eſt ſans écailles, reſſemble à celle de l'Anguille. On les écorche, & leur chair tire auſſi ſur le même goût. Ils s'attachent à la quille des Bâtimens par une membrane large de trois doigts & longue de huit qu'ils ont à la tête. Toutes les forces d'un homme ne peuvent leur faire quitter cette ſituation.

Joignons encore à ces différentes deſcriptions du Requin celle qu'en donne M. *Anderſon*, parce que dans ſa briéveté elle ne laiſſe pas de contenir quelque choſe de particulier. On trouve, dit cet Auteur, la meilleure deſcription du Requin dans le *Journal des Obſervations Phyſiques du P. Feuillée*. Ce Poiſſon mord le mieux à l'hameçon pendant la nuit ;

c'eſt pourquoi on le prend vers Noël, lorſque les nuits ſont plus longues. On attache l'amorce avec l'hameçon à une chaîne qui a deux aulnes de long, pour empêcher qu'il ne coupe la Ligne avec ſes dents. Il a un foye énorme dont un ſeul donne douze livres d'huile qu'on appelle *Thran* dans les pays du Nord. Son Ovaire eſt auſſi fort grand, & les Norwégeois en font de bonnes Omelettes qu'ils nomment *Haakage*. Le Requin eſt aſſez fréquent ſur les côtes de *L'Iſlande* ; mais on n'en prend que la plus grande eſpèce pour en tirer la graiſſe & le foye. La graiſſe du Requin a la qualité ſingulière de ſe conſerver long-temps, & de durcir en ſe ſéchant comme le lard de Cochon : auſſi les Iſlandois s'en ſervent-ils à la place du lard, & le mangent avec leur *Stocfiſch* : mais ordinairement on le fait bouillir pour en tirer de l'huile. Le foye en eſt d'une groſſeur ſi prodigieuſe, qu'un ſeul ſuffit pour remplir un petit tonneau de pluſieurs pintes. *Martin* remarque qu'un ſeul foye d'un gros Requin donne une pinte d'Ecoſſe d'huile ; ce qui en fait quatre, meſure d'Angleterre. On fait bouillir le foye dans un pot à moitié rempli d'eau ; & à meſure qu'il bout, on en ôte ſucceſſivement

l'huile qui ſurnage, & on la ſerre dans des tonneaux. On coupe auſſi la chair du bas-ventre de ce Poiſſon en tranches fort minces, qu'on laiſſe ſécher en les tenant ſuſpendues pendant un an & davantage, juſqu'à ce que toute la graiſſe en ſoit dégouttée; & un fameux Négociant de Coppenhague qui avoit fait pluſieurs fois le voyage d'Iſlande, m'a aſſûré que ces tranches étant préparées d'une certaine façon ont preſque le goût du palais de Bœuf accommodé de même,

On compte le Requin parmi les Poiſſons cetacés improprement dits, à raiſon de ſa grandeur, & parce qu'il fait ſes petits vivants. *Belon*, dit avoir vû une fémelle faire onze petits à la fois, non enveloppés de tuniques, mais attachés ſeulement par un cordon ombilical à la matrice de la mère. Les Grecs & les Latins l'ont nommé *Carcharias*, à cauſe qu'il a la gueule garnie d'un grand nombre de dents fortes & tranchantes; car, ſelon *Aldrovandus*, le mot Grec *Carcharos* ſignifie *aigu*, *rude*, *âpre*, *tranchant*: autrement *Lamia*, *du mot Grec Laïmos* qui veut dire *faim*, *gourmandiſe*, parce que ce Poiſſon eſt toujours affamé & fort glouton. *Tiburon* ou *Tuberon*, & non pas *Phiburon*, comme diſent

quelques-uns, eſt un mot Eſpagnol ou Portugais. *Archeſtratus* dans *Athénée* l'appelle *Anthropophagos*, parce qu'il aime la chair humaine. Les Anglois le nomment *white ſhark* ; les Hollandois *Haye* ; les Suédois *Haj* ; les Danois *Haafisk* ou *Hawkall*, & les Iſlandois *Haackal* ; tous mots qui répondent à la dénomination françoiſe de *Chien marin* ou *Chien de mer*, qui lui a été donnée, ſoit parceque ſa tête approche en figure de celle d'un Chien, ſoit parce qu'il dévore avec avidité & à coups de dents comme font les chiens. Quant au mot de *Requiem*, *Requien* ou *Requin*, on prétend que ce ſont les Normands qui lui ont donné ce nom, parce qu'en dévorant les hommes il fait chanter pour eux le *Requiem*.

Le Requin fournit peu de parties d'uſage en Médecine. On mange ſa chair quand on n'a rien de meilleur, parce qu'elle eſt dure, coriace, maigre, gluante, fade, de mauvais goût, & très-difficile à digérer ; il n'y a guéres que l'Eſtomac des Matelots qui puiſſe s'en accommoder. La ſeule partie ſupportable eſt le ventre, qu'on fait mariner l'eſpace de vingt-quatre heures, & bouillir à l'eau pour le manger avec de l'huile. Si l'on prend une fémelle avec quelques pe-

tits dans le ventre, on se hâte de les en tirer, & les ayant fait dégorger dans l'eau fraîche pendant un jour ou deux, on trouve leur chair assez bonne. Nos Matelots Européens s'en accommodent volontiers dans le besoin. C'est de tous les Poissons celui que les Négres aiment le mieux, & qu'ils mangent le plus souvent. Les Navigateurs n'en mangent presque jamais, parce qu'ils trouvent sa chair trop dure : mais les Nègres savent remédier à ce défaut en la gardant huit ou dix jours, c'est à-dire, jusqu'à ce qu'elle soit puante de corruption; après quoi ils la regardent comme un mets fort délicat : aussi s'en fait-il un commerce considérable dans la Guinée, notamment sur la Côte d'or. On trouve dans la tète de ce Poisson quelques onces de Cervelle très-blanche, laquelle étant séchée & mise en poudre est fort apéritive, propre pour la colique, pour la Gravelle, & pour faciliter l'accouchement. La dose en est depuis douze grains jusqu'à un gros dans un verre de vin blanc. On assûre que cette même Cervelle, rôtie au feu, devient aussi dure qu'une pierre. Les dents du Requin réduites en poudre subtile sont regardées comme alkalines & apéritives; on les recommande contre la pierre, &

pour arrêter les cours de ventre & les Hémorrhagies. La dose en est depuis un demi-scrupule jusqu'à deux scrupules. On enchâsse ces dents dans de l'argent pour en faire des hochets, dont les Enfans se servent pour aider leurs dents à percer. *Rondelet* dit qu'on en prépare d'excellents Dentifrices propres à blanchir les dents & à les affermir. Sa peau est d'usage chez plusieurs Artisans, qui l'employent pour couvrir des Etuis, des tuyaux de Lunettes, & d'autres ouvrages précieux. Enfin, le foye du Requin fournit une huile qui est bonne à brûler. On a reconnu que les dents qu'on nous apporte de Malte sous le nom de *Langues de Serpent* ou de *Glossopêtres*, sont des dents de ce Chien de mer & d'autres grands Poissons qui ont été poussés par les flots vers cette Isle; puis enterrées dans le rivage, & petrifiées dans la terre par le long séjour qu'elles y ont fait.

CLUPEA.

ARtédi dans son *Ichthyologie*, renferme sous le Genre de *Clupea* plusieurs Poissons, tels que l'Alose, le Hareng, la Sardine & l'Anchois: mais com-

me les deux premiers sont principalement d'usage en Médecine, nous nous bornerons à les décrire.

L'Alose; *Alosa*, Offic. Auson, 127. Salvian. 104. Jonst. 27. Lemer. 29. *Thrissa*, Rondel. *de Pisc.* 220. *Clupea, seu Alosa*, Bellon *de Aquat.* 309. *Thrissa Rondeletii*, Aldrov. *de Pisc.* 500. *Alosa major*, Charlet. *de Pisc.* 150. *Alausa Clupea, vel Thrissa*, Gesn. *de Pisc.* 199. *Alosa vel Alausa aut Thrissa*, Schonev. Ichth. 13. *Alausa Clupea vel Thrissa Rondeletii & Gesneri*, Willughb. Ichth. 227, Raij Synop. Pisc. 105. *Thrissa*, *Schwenck. de Pisc.* Siles 447. *Clupea apice maxillæ superioris bifido, maculis nigris utrinque*, Arted. Ichth. Gen. 7. Syn. 15. Spec. 34. *Aristotus;* Albert. *Verith, aliàs Verich*, Isidor. *Alosa fluviatilis; Clupea sive Chipea*, Nonnull.

Selon Arrédi, l'Alose a la tête, le corps, la bouche, les narines, les yeux, les couvercles des Ouies, & leur membrane qui est composée de huit arrêtes, les écailles, en un mot les principales parties semblables pour la figure à celle du Hareng; la mâchoire inférieure, un peu plus longue que la supérieure, moins cependant que dans le Hareng; la mâchoire supérieure fendue en deux &

comme fourchue à ſon extrémité ; le crâne en partie tranſparent ; d'abord une rangée de très-petites dents au bout de la mâchoire ſupérieure & au bord de l'os latéral, mais la mâchoire inférieure, la langue qui eſt un peu pointue & noirâtre, abſolument dépourvue de dents ainſi que tout le palais ; & en ſecond lieu quelques petites dents des deux côtés du goſier ſupérieurement près de l'ouie ; les narines ſituées au milieu entre les yeux & le muſeau, percées de deux trous de chaque côté, dont le poſtérieur eſt ample & arrondi, & l'antérieur qui eſt fort voiſin du poſtérieur petit & fermé, d'où vient qu'on ne peut l'obſerver à moins de l'ouvrir par le moyen d'une Soye ou d'un autre inſtrument : auſſi n'avoit-il été juſqu'ici remarqué par aucun Auteur ; l'iris des yeux argentée, couverte de la peau commune, mais la Prunelle noirâtre, dégagée & non couverte de la peau ; une grande tache noire arrondie de part & d'autre au-deſſous des couvercles des ouïes, aſſez voiſine du dos, & en outre 4, 5 à 6 autres taches plus petites après la premiere, arrangées en ligne droite un peu au-deſſus de la ligne latérale vers la queue ; la ligne latérale du corps peu apparente
&

te & droite ; le dos d'une couleur mêlée de bleu de verd & d'argenté ; le dessus de la tête jaunâtre, & tout le reste du corps argenté, couvert de grandes écailles un peu rondes, blanches, molles, & qui tombent facilement ; les écailles du ventre depuis les Ouies jusqu'à l'anus fort pointues & robustes, au nombre de 37, 36 ou 35, car le nombre n'en est pas constant, mais leur figure est singulière en ce qu'elles se dressent sur les côtés en forme de longue épine vers le haut, & que dans leur partie inférieure tant antérieurement que postérieurement elles finissent en pointe courte ; de telle sorte que l'aiguillon postérieur est plus court, & qu'il rend sur-tout la carêne du ventre dentelée en forme de scie & piquante ; toutes les nageoires blanchâtres, excepté celle du dos qui est composée de 18 à 19 arrêtes, tandis que les nageoires de la poitrine sont composées de 14 à 15 arrêtes, celles du ventre de 9, & celles de l'anus de 22 à 23 dont les deux premieres sont courtes ; la queue bien fourchue, composé de 19 arrêtes assez longues, excepté les dernieres qui sont plus courtes ; une grande écaille oblongue singulière près des nageoires du ven-

tre & de la poitrine ; la figure du corps un peu plus large que dans le Hareng ; le dos convèxe tant devant que derrière la nâgeoire du dos, tirant néanmoins un peu plus ſur l'aigu devant que derrière ; la longueur du corps plus que quadruple par rapport à ſa largeur, & ſa grandeur plus conſidérable que celle du Hareng ; les ouies figurées entièrement comme dans le Hareng, de façon que dans la partie concave les apophyſes ſont oſſeuſes, blanches & aſſez robuſtes ; les inteſtins tout ſemblables à ceux du Hareng ; quoiqu'il y ait beaucoup plus d'appendices au Pylore, c'eſt-à-dire, environ 80 qui ſont longues & grêles ; le Péritoine blanchâtre ; 30 côtes de chaque côté ; 55 vertèbres, dont la dernière a latéralement de part & d'autre une apophyſe aiguë, mais les vertèbres antérieures du dos outre les côtes ont cinq rangées d'apophyſes. Ce Poiſſon fraye à la fin de May, ou au commencement de Juin, lorſqu'il entre par troupes dans les Rivières. Je lui ai trouvé, ajoûte *Artédi*, beaucoup des vers blancs en vie dans l'Eſtomac.

L'Aloſe, dit *Willoughby*, a la figure de la tête & de tout le corps ſembla-

ble au Hareng, ſinon qu'elle eſt plus large & plus applatie ſur les côtés; elle le ſurpaſſe auſſi en grandeur, vu qu'elle croît de la longueur d'une coudée, & de la largeur de quatre pouces. Elle a la tête de moyenne groſſeur; les yeux un peu grands; la bouche ample; toutes les nageoires petites à proportion de ſa grandeur; l'Eſtomac de la figure de celui du Hareng; l'inteſtin ſimple & nullement reflêchi, lequel va tout droit du Pylore à l'anus; la veſſie de l'air longue ſans interruption, avec un canal qui partant du fond de l'Eſtomac s'inſinue vers ſa partie moyenne; la véſicule du fiel & la Ratte oblongues; les muſcles rougeâtres ſur les côtes. Ayant ouvert le ventricule, nous y avons trouvé des Puces de mer. Les Aloſes entrent aux mois de Mars & d'Avril dans la Saverne (Rivière d'Angleterre) graſſes & pleines d'œufs: mais au mois de May elles retournent à la mer maigres & vuides. On dit que quand elles montent elles n'ont point d'arrêtes entre les muſcles, au lieu que quand elles deſcendent elles en fourmillent: mais c'eſt ce qu'on ne me perſuadera pas aiſément. *Rondelet* dit au contraire qu'elles s'engraiſſent dans les eaux douces qui leur

rendent la chair d'un bon goût, & que plus on les prend loin de la mer, plus elles sont délicates. Selon *Paul Jove*, les Aloses entrent dans le Tibre au premier Printemps ; mais alors elles sont maigres & d'un goût peu agréable à cause de la salure de la mer qui les rend séches, au lieu que dans les eaux du Tibre elles s'engraissent étonnemment en peu de temps ; & dès le commencement de l'Eté elles s'en retournent à la mer, de sorte qu'elles paroissent très rarement le reste de l'année. La chair de ce Poisson est d'un goût fort délicat, mais si remplie d'arrêtes, qu'elle perd par-là dans les repas une partie de sa grace. *Albert le Grand* dit que les Aloses viennent en foule au son des cloches, des tambours, des trompettes & des sonnettes, & qu'en conséquence les Pêcheurs pour les attirer dans leurs filets attachent des grelots à une corde qui flotte sur l'eau. *Rondelet* assûre avoir éprouvé la même chose. Comme j'étois, dit-il, dans la petite ville de Maringue en Auvergne, & que je me promenois souvent pour m'amuser sur les bords de l'Allier, j'y vis des Aloses accourir & sauter au son du violon ; ce qui paroissoit plus manifestement dans la nuit. Or cette Rivière abonde tellement en

Saumons & en Aloſes, que j'en ai vû prendre plus de 1200 d'un ſeul coup de filet. Si cela eſt vrai, il n'eſt pas douteux que les Poiſſons entendent. Suivant un Manuſcrit de *Louis Baltner*, les Aloſes entrent au mois d'Avril dans le Rhin ; & alors elles ſont exquiſes avant d'avoir jetté leurs œufs ; ce qu'elles font vers la fin de May, auquel temps elles nagent par grandes troupes à fleur d'eau en montrant leurs nageoires dorſales & pouſſant un certain grognement pareil à celui d'un troupeau de Pourceaux. Elles demeurent avec nous juſqu'au mois de Juillet. Les plus grandes péſent quatre livres.

On vend à Paris dans le Printemps ſous le nom de *Pucelle* un Poiſſon peu eſtimé qu'on regarde aſſez généralement comme une petite Aloſe. C'eſt auſſi le ſentiment de *Belon* ; car voici comme il s'en exprime : l'abondance des arrêtes qui ſont en la *Pucelle* fait penſer que les Anciens la nommoient *Trichis* ou *Trichias*. On l'a nommée *Pucelle*, parce qu'elle paroît au commencement du Printemps lorſqu'elle n'eſt pas encore pleine d'œufs, ou bien parce qu'on la prend auſſi-tôt après les Maquereaux. On la pêche en pluſieurs Rivières contre le courant de l'eau, & principalement dans la Loire.

Les Anglois l'appellent *Schade* ; & si elle devient plus grande, elle eſt alors nommée *Aloſe*. Il y en a qui prétendent que l'Aloſe & la Pucelle ſont de différente eſpèce, mais il eſt difficile de les réfuter. Il y a certains endroits en France où les Pucelles ſont nommées *Feintes*. Les Angevins les appellent des *Convers* (à Saumur *Converos*), & les Bayonnois des *Guattes*. Il y a une très grande affinité entre la Pucelle & le Hareng.

L'Aloſe ſe nomme en Grec *Thriſſa*, comme qui diroit Poiſſon plein d'arrêtes menues comme des cheveux ; en Latin *Aloſa* ou *Alauſa*, *ab alendo*, parce que ſa chair eſt fort nourriſſante, ou plutôt du mot François *Aloſe* latiniſé par *Auſone* ; en Africain *Jarraſa*, ſelon *Scaliger* ; à Rome *Lacchia* ou *Laccia* ; à Veniſe & en Toſcane *Chipea*, *Chiepa*, ou *Clupea* ; en Eſpagnol *Saboga*, *Saccolos* ou *Savalum* ; à Bordeaux *Caulac*, *Coulac* ou *Colac* ; à Marſeille *Halachia* ; en Allemand *Alſen* ou *Elſen* ; en Hollandois *Meyviſch* ou *Meyfiſch*, comme qui diroit *Poiſſon de May*, ſoit parce qu'on prend beaucoup d'Aloſes au mois de May, ſoit parce qu'elles deviennent alors plus graſſes & plus ſavoureuſes ; en Anglois *Shad*, ou *The Mother of Herrings*, c'eſt-à-dire, *la Mère des Harengs*, eu égard à ſa grandeur.

L'Aloſe contient beaucoup d'huile & de ſel volatil. Ce Poiſſon eſt fort connu, & on le ſert ſur les tables les plus délicates pour ſon bon goût. Les Anciens cependant ne l'eſtimoient pas, & *Auſone* remarque que de ſon temps il n'y avoit que le petit Peuple qui en fît uſage. Il ne faut pas, comme l'on dit, diſputer des goûts : mais il nous paroît que de tout temps une Aloſe bien fraîche, bien nourrie, & d'une chair tendre & agréable doit toujours avoir été un manger délicieux. Il eſt vrai que la condition de fraîcheur y eſt eſſentielle; car ſi elle n'eſt pas fraîche, elle renferme un ſuc âcre, qui ſe développant ſe fait ſentir aux gencives & aux dents d'une façon déplaiſante, & qui peut leur être nuiſible, & même à l'Eſtomac. Il faut de plus qu'elle ait ſéjourné quelque temps dans l'eau douce; car au ſortir de la mer elle eſt maigre, ſéche, & d'un mauvais goût : mais quand elle a remonté pendant quelque temps les Rivières, elle devient graſſe, charnue, & d'une ſaveur agréable. Auſſi dit-on proverbialement à Orleans & ailleurs ſur la Loire, que *jamais Riche n'a mangé bonne Aloſe, ni Pauvre bonne Lamproye*, parce qu'en effet l'Aloſe n'eſt pas bonne dans la nouveauté comme l'eſt la Lam-

proye. On l'apprête de plusieurs manières; elle est fort saine au court-bouillon, servie à sec avec son écaille & bien assaisonnée de Persil; elle est encore fort bonne à l'étuvée, aussi-bien que rôtie soit sur le gril, soit à la broche. Les œufs & la laitance de ce Poisson sont aussi très-bons à manger. Enfin, l'Alose convient à toutes sortes d'âges & de tempéramens, pourvu qu'on en use modérement.

Quant aux usages de l'Alose en Médecine, ils sont assez bornés. On lui trouve dans la tête un os pierreux qui est apéritif, propre pour la Pierre & pour la Gravelle, & qui par sa qualité alkaline est un bon absorbant des Acides des premières Voyes. La dose en est depuis un demi-Scrupule jusqu'à un gros. On prétend encore que l'Estomac de ce Poisson desséché & réduit en poudre fortifie l'Estomac, étant pris intérieurement.

Le Hareng, Haran ou Harang; *Halec*, Offic. Schrod. 329. Charlet. *de Pisc.* 4. Lemer. 406. *Harengus*, Rondel. *de Pisc.* 222. Gesn. *de Aquat.* 402. Jonst. *de Pisc.* 2. Schonev. Ichth. 36. Merr. Pin. 185. Dal. Pharm. 305. *Harengus Flandricus*; Aldrov. *de Pisc.* 294. *Harengus Chalcidis Species*, Bellon. *de Aquat.* 271. *Aringa Cimbricorum littorum*, Jov. 143. *Haren-*

gus Rondeletii, *Gesneri & Aldrovandi*, Willughb. Ichth. 219. Raij Synop Pisc. 103. *Clupea maxilla inferiore longiore*, *maculis nigris carens*, Arted. Gen. 7. Syn. 14. Spec. 37. Linn. Faun. Suec. 315. *Erica vel Ærica*, Gaz. *Chalcis Græcorum*; *Halec*, *Halecus*, *Harencus sive Harengus vulgaris*, *vel major* Quorumd.

Selon *Artedi*, le Hareng a la tête applatie sur les côtés, un peu pointue antérieurement, le dessus de la tête entre le museau, les yeux & le dos, gravé ou un peu concave; l'ouverture de la bouche grande par rapport au corps; quand la bouche s'ouvre, le museau s'elève un peu, & l'os maxillaire de la mâchoire supérieure qui recouvre de toutes parts la mâchoire inférieure, s'avance beaucoup en devant; la mâchoire inférieure déborde assez devant la supérieure, & quand la bouche est fermée elle est couverte de chaque côté par l'os maxillaire de la mâchoire supérieure. Ce Poisson a les narines apparentes, percées de deux ouvertures, dont l'antérieure ne peut s'appercevoir à la vue simple, un peu plus proches du museau que des yeux; les yeux grands, situés aux côtés de la tête, & l'iris de couleur argentée; quelques petites dents très-fines à l'extrémité de la

mâchoire inférieure, mais celles qui sont à l'extrémité de la mâchoire supérieure sont si déliées que des observateurs peu circonspects pourroient à peine les remarquer; l'os latéral de la mâchoire supérieure qui couvre & ferme de toutes parts l'inférieure, légèrement dentelé sur ses bords; une Aire oblongue semée de petites dents au milieu de la partie antérieure du palais, ou deux rangées de petites dents situées en droite ligne suivant la longueur à la partie du palais qui est la plus proche du museau; la langue un peu aiguë, libre & dégagée inférieurement, d'une couleur noirâtre, armée de petites dents tournés en-dedans; une tache ordinairement belle, rouge ou violette de chaque côté à l'extrémité des couvercles des ouies, lesquels sont du reste argentés, composés des deux côtés inférieurement de trois ou quatre lames osseuses & de huit arrêtes un peu courbées & jointes ensemble par une membrane; la ligne latérale, droite, plus proche du dos, mais peu sensible; les écailles grandes à proportion du corps, de couleur argentée, faciles à tomber, situées comme des tuiles en recouvrement; le dos d'un bleu obscur, mais qui devient plus bleu au printemps; les côtés & le ventre

argentés, tout le ventre depuis les ouies jusqu'à l'anus un peu âpre & resserré en manière de Carêne aiguë, au lieu que le dos est convéxe; quatre ouies de chaque côté, dont les trois extérieures ou les plus grandes formées par un simple rang d'Apophyses faites en façon de peigne qui sont fort longues à l'Ouie supérieure, ressemblent aux barbes des plumes des Oiseaux, mais l'ouie inferieure ou la plus petite a un double rang d'Apophyses rudes dont les intérieures sont plus courtes; une nageoire au milieu du dos, unique & blanchâtre, composée de dix-neuf rayons, dont les quatre premiers sont simples, & les autres un peu branchus au bout, mais les deux premiers sont petits; les nageoires de la poitrine blanchâtres, situées près du ventre, composées de dix-huit rayons, dont le premier est simple, mais tous les autres sont un peu divisés au bout; les derniers sont les plus petits, & le premier avec ses voisins est le plus grand; les nageoires du ventre blanches & petites, formées de neuf rayons dont le premier est simple, au lieu que tous les autres sont fendus en quatre à leur extrémité; le premier avec ses voisins est grand, & le dernier le plus petit; la nageoire de l'a-

nus blanche, assez proche de la queue, composée de 18 ou 19 rayons, si l'on veut compter le dernier pour deux, vu qu'ils sont trop contigus l'un à l'autre, dont les deux ou trois premiers sont simples, & tous les autres un peu branchus au bout; le premier & les derniers sont les plus petits; la queue fourchue, grisâtre, composée de dix-huit rayons longs dont deux sont simples, excepté les derniers plus petits, & les autres du milieu branchus à leur extrémité, le Cœur quadrangulaire, à angles aigus; le foye rouge, petit, anguleux, avec la vésicule du fiel en-dessous; deux ovaires grands, simples & larges, étendus par tout l'Abdomen, attachés ensemble inférieurement, remplis d'une infinité d'œufs blanchâtres; l'Estomac comme double, divisé au-dessous de l'Œsophage, & à droite autour du Pylore certaines appendices oblongues au nombre d'environ 16 ou 17, situés inférieurement, & seulement d'un côté de l'intestin qui va ensuite tout droit à l'anus: pour ce qui est de la partie gauche de l'Estomac, elle se joint sur la fin par une membrane avec la précédente, & a son conduit dans la vessie à Air qui sert à nager; la Ratte petite & oblongue, située vers le commencement de

l'inteſtin ; la veſſie de l'air longue & étroite, étendue par tout l'Abdomen, ſimple, de couleur argentée, facile à détacher du dos ; le Péritoine obſcur ou noirâtre ; le Rein de couleur de Sang caillé, adhérant à l'Epine du dos ſuivant ſa longueur ; 35 côtes de chaque côté ; 55 à 57 vertèbres en tout. La longueur totale du Poiſſon eſt de 5 pouces 3 lignes. Son lieu natal eſt l'Océan ou la Mer ſeule en Suéde & ailleurs.

Le Hareng, dit *Willoughby*, eſt un Poiſſon très-connu, de la longueur de neuf pouces & quelquefois d'un pied, & de la largeur de deux ou trois pouces. Il meurt très-vîte hors de l'eau. Selon *Schonevelde*, il n'eſt pas vraiſemblable qu'il vive d'eau pure & ſimple, vu qu'on ne lui trouve jamais l'Eſtomac entièrement vuide de matière chyleuſe, non plus que les appendices du Pylore & l'inteſtin. Les oiſeaux maritimes qui voltigent au-deſſus de la mer, font connoître aux Pêcheurs en quel lieu ſont les troupes des Harengs ; car ces oiſeaux les pourſuivent perpétuellement pour la proye, & obſervent tous leurs mouvemens. Les Harengs nagent par grandes Troupes, & aiment à fréquenter les bords de la mer ; ils ne font des œufs

qu'une fois l'année vers l'Equinoxe d'Automne ; ils ſont meilleurs & plus eſtimés quand ils ont le corps plein d'œufs ou de laitances, comme preſque tous les autres Poiſſons, au rapport de *Schwenckfeld.*

Selon M. *Linnæus*, le grand Hareng dit en Suédois *Sill*, habite ordinairement dans la mer Occidentale, & le petit dit *Stroamming* dans la mer de Bothnie. Or nous remarquerons à cette occaſion que nous avons décrit le dernier d'après *Artédi*, & que c'eſt ce qui met quelque différence entre ſa deſcription & celle de *Willoughby* ; mais ceci n'eſt rien, attendu que le petit Hareng nommé vulgairement en François *Celerin*, & à Marſeille *Harengades*, eſt au jugement des plus habiles Naturaliſtes la même eſpèce de Poiſſon que le grand Hareng ou le Hareng commun, & qu'il n'en différe que parce qu'il eſt plus petit.

Il n'y a point, dit M. *Lemery* dans ſon *Traité* des *Alimens*, de Poiſſon en France plus commun que le Haran, il ſe rencontre en grande quantité dans la mer vers l'Ecoſſe, l'Irlande, la Bretagne, la Norwège & le Dannemarc ; il multiplie beaucoup, & les Harengs s'attroupent quelquefois en ſi grand nombre qu'ils s'oppoſent & réſiſtent au paſſage des

vaisseaux. Comme ils sont fort abondants, on en retire toujours beaucoup de la mer à chaque fois qu'on en pêche ; & c'est ce qui fait qu'ils sont si connus. Ce Poisson ne vit que peu de tems hors de l'eau. Il luit la nuit, & il donne une certaine lueur à l'eau, qui fait paroître comme s'il éclairoit. C'est alors que les Pêcheurs attrappent les Harans avec plus de facilité. En effet, ou a toujours remarqué que la pêche de ces Poissons étoit plus heureuse & plus abondante de nuit que de jour.

Martin Schoockius, dans sa *Dissertation sur les Harengs*, dit qu'à Rome on appelle ce Poisson *Harang de Flandres*, & que par conséquent *Bellon* se trompe lourdement quand il pense que les Harengs qui se vendent à Rome ont été pris dans la Méditerannée ; erreur dont il a été relevé par *Aldrovandus* ; car il n'y a point de Hareng dans la mer Méditerannée. Ce qui a donné lieu à cette méprise, c'est que les petites Aloses sont si semblables aux Harengs, que les François les prennent facilement pour des Harengs : mais on les distingue en ce que dans les Aloses le ventre est garni d'épines beaucoup plus âpres que dans le Hareng. Voilà pourquoi si l'on garde le Ha-

reng un peu trop long-temps , ſon ventre crève & ſes inteſtins tombent. En outre, les Harengs ont des arrêtes plus déliées & moins incommodes en mangeant que les Aloſes. Enfin les petites Aloſes ont des taches que n'a pas le Hareng. Le même *Schoockius* nomme le Hareng *le Roi des Poiſſons*, à raiſon de ſon excellence & de ſon utilité ; & comme on l'appelle encore vulgairement *le Poiſſon couronné*, il ſoupçonne que cette dernière dénomination vient de ce que c'eſt l'uſage en Hollande de mettre pour Enſeigne devant les portes des maiſons où l'on vend du Hareng frais ſalé une couronne de feuilles de vigne qui marque que cette nourriture excite à bien boire du vin. Le Docteur *Paul Neucrantz* après avoir montré que le Hareng a été également inconnu aux Grecs & aux Romains, dit qu'il ſemble que la Nature ait voulu raſſembler dans ce Poiſſon toutes les qualités qu'elle a diſtribuées à toutes les autres, & que depuis long-temps on l'a jugé digne d'être couronné.

Jugeons, dit M. *Pluche* avec ſon élégance ordinaire, des autres Poiſſons de paſſage par les Harengs. La Capitale de leur nation paroît être entre la pointe d'Ecoſſe, la Norwège, & le Dannemarc.

Il part delà tous les ans des Colonies qui enfilent à différentes reprises le Canal de la Manche; & après avoir rangé la Hollande & la Flandre, viennent se jetter sur notre Neustrie. Ce ne sont cependant pas des Troupes de bandits qui rodent de côté & d'autre à l'aventure. Le temps du départ est fixé au mois de Juin & d'Août. La route est prescrite, & la marche réglée. Tout le monde part ensemble. Il n'est permis à personne de s'écarter : point de Maraudeur : point de Déserteur. Ils continuent leur marche de côte en côte jusqu'au terme marqué. Ce Peuple est nombreux, & le passage est long : mais dès que le gros de l'Armée est passé, tout est passé; il n'en paroît plus jusqu'à l'année suivante. On a cherché ce qui pouvoit inspirer aux Harengs le goût de voyager, & la police qu'ils observent. Nos Pêcheurs & ceux de Hollande ont remarqué qu'il naissoit en Eté le long de la Manche une multitude innombrable de certains vers & de petits Poissons dont les Harengs se nourrissent. C'est une Manne qu'ils viennent recueillir fidèlement. Quand ils ont tout enlevé durant l'Eté & l'Automne le long des parties Septentrionales de l'Europe, ils descendent vers le Midi où une nou-

velle pâture les appelle. Si ces nourritures manquent, les Harangs vont chercher leur vie ailleurs ; le paſſage en eſt plus prompt, & la Pêche moins bonne.

Mais écoutons là-deſſus un Auteur moderne qui en vaut mille. Nous avons cru que nous ferions plaiſir au Lecteur en tranſcrivant ici un grand paſſage extrait de *L'Hiſtoire Naturelle de l'Iſlande* par M. *Anderſon*, lequel nous a paru vraiment curieux & intéreſſant.

Le Hareng ou le *Poiſſon Couronné*, comme l'appellent nos Pêcheurs, dit M. *Anderſon*, mérite ſans contredit le pas ſur tous les autres par rapport à ſa grande utilité, qui eſt devenue en quelque ſorte univerſelle dans toutes les parties habitées dans le monde. Ce Poiſſon eſt ſi généralement connu, qu'il ſuffit de le nommer ſans en donner la Deſcription, pour le diſtinguer de tous les autres. Il s'en faut cependant beaucoup que nous connoiſſions toutes les eſpèces de ce Poiſſon, qui juſqu'à preſent n'ont point été ſuffiſamment éxamines pour être réduites dans leurs claſſes. Quant à l'Iſlande, je ſçai qu'on trouve dans les Golfes les plus gras & les meilleurs Harengs en ſi grande abondance, qu'il ſeroit aiſé aux Habitans de cette Iſle d'établir en peu de

temps un commerce des plus avantageux, s'ils étoient plus nombreux & plus habiles pour de pareilles entreprises. Tout ce que j'ai pu apprendre de mes voyageurs, c'est qu'on y observe souvent une espèce de Harengs de près de deux pieds de long sur trois bons doigts de large. C'est peut-être l'espèce connue parmi les Pêcheurs sous le nom de *Roi des Harengs*, qu'on regarde communément comme les Conducteurs de leurs Troupes. Voici ce qu'en rapporte *Martin* dans sa *Description des Isles Occidentales d'Ecosse* : des Pêcheurs & d'autres personnes, dit-il, m'ont conté qu'il y avoit un Hareng de la double grosseur des autres, qu'il conduisoit tous les Poissons de son espèce qui se trouvoient avec lui dans un Golphe, & que par-tout où il alloit il étoit suivi de toute la Troupe. Les Pêcheurs donnent à ce Conducteur le nom de *Roi des Harengs*; & si par hazard ils le prennent vivant, ils ont grand soin de le rejetter aussi-tôt dans la mer, persuadés que ce seroit comme une espèce de *Crime de Leze-Majesté* que de mettre la main sur un Poisson si respectable.

Quant aux espèces ordinaires & plus ou moins recherchées dans le commerce, de ce nombre sont les Sardines de la mer

du Nord, *Chalcides* de *Belon*, que les Anglois appellent *Pilchards*, & les François *Celerins*, qui ressemblent beaucoup aux *Sardines*, ou comme l'on dit à Venise, *Sardelles de la Méditerannée.* On compte aussi parmi ces espèces le *Sprott* ou *Spratt* d'Angleterre, qui ne sont proprement que les petits des Harangs ou des Sardines, & qui étant enfumées sont très-agréables à manger.

Les Pêcheurs prétendent communément que les Harangs ne vivent que du Limon de l'eau : mais ce sentiment se trouve pleinement réfuté par les dents dont leurs becs sont armés, & qui leur seroient fort inutiles s'ils n'avaloient que de l'eau. Nous devons au contraire être persuadés que ces instrumens leur ont été donnés pour attraper & serrer dans leur bec des Poissons & d'autres choses solides dont ils se nourrissent, & que les Curieux ont observés dans leur Estomac. C'est ainsi que *Neucrantz* dans son *Traité des Harengs*, a souvent trouvé dans l'Estomac d'un Harang plus de 60 petits Crabes à moitié digerés; & *Leeuwenhoek* ayant fait l'Anatomie des Harengs dans le temps de la fraie des Poissons, a vu quantité d'œufs dans leurs intestins.

Ce n'est pas s'amuser à des specula-

tions inutiles que de rechercher d'où viennent originairement ces Troupes innombrables de Harengs, que les Pêcheurs de tant de Nations prennent tous les ans, & la route que ces Poiſſons tiennent dans la mer. Tout le monde ſçait qu'ils deſcendent du Nord, dont ils parcourent les côtes en ſe diviſant en pluſieurs Troupes : c'eſt tout ce que l'on en ſçait, & c'eſt avoir une idée très-défectueuſe de leur marche. Juſqu'à preſent on n'eſt allé audevant d'eux que juſqu'aux Iſles de Shetland, ou comme nous diſons communément de *Hitland*, du côté de Fayrhill & de Bockeneſſ, où les Hollandois arrivent tous les ans vers la S. Jean avec leurs Buſes, qu'ils oppoſent directement à la Troupe innombrable de ces Poiſſons qui y paſſent alors en venant du Nord, & en prennent par ce moyen des quantités prodigieuſes à la fois, qu'ils préparent ſur le champ à leur façon, & les ramènent chez eux, d'où ils les diſtribuent dans tous les pays de l'Europe. Il ne ſera pas hors de propos de donner à cette occaſion une relation préciſe de la Pêche des Harengs telle qu'elle eſt pratiquée par les Hollandois. Les Buſes aſſemblées aux environs de Hitland mettent en mer en pouſſant au Nord-Nord-

Oueſt , & elles jettent le premier filet près de Fayrhill la nuit du lendemain de la S. Jean 25 Juin , d'abord après minuit. La Pêche ne ſe fait jamais pendant le jour , tant pour mieux reconnoître le fil du Banc des Harengs qu'on diſtingue clairement par le brillant de leurs yeux & de leurs écailles , & régler là-deſſus la direction des filets , que parce que le Poiſſon eſt attiré par la clarté des Lanternes qui le fait venir droit aux Buſes , & l'empêche en l'éblouiſſant de diſcerner les filets. Nous ſçavons que les Pêcheurs des Sardines ſe ſervent fort utilement de ces mêmes avantages ſur les côtes de Dalmatie. Les filets qui ſervent à la Pêche des Harengs ſont fort longs , & il faut qu'ils ſoient faits , ſelon l'Ordonnance pour le moins de bon Chanvre avec des mailles bien ſerrées , afin que le Poiſſon en y approchant s'accroche ſur le champ par les ouies. Ceux qu'on fait aujourd'hui ſont preſque tous tricottés d'une eſpèce de groſſe ſoye de Perſe , parce qu'on a trouvé que ces filets durent pour le moins trois ans. Auſſi-tôt qu'ils ſont faits , on les teint en brun avec la fumée des Copeaux de Chêne pour les rendre moins viſibles dans l'eau , comme je l'ai vu faire moi-même à Amſterdam.

Il n'eſt pas permis de jetter les filets en mer avant le 25 Juin, parce que le Poiſſon n'eſt pas encore arrivé à ſa perfection, & qu'on ne ſçauroit le tranſporter loin ſans qu'il ſe gâte. L'Ordonnance permet de continuer, ſi l'on veut, la Pêche juſqu'à la fin de Décembre ſur les côtes d'Ecoſſe. Dans les trois premières ſemaines, c'eſt-à-dire, depuis le 25 Juin juſqu'au 15 Juillet, on met tout le Hareng qu'on prend pêle-mêle dans des tonneaux qu'on délivre à meſure à certains Bâtimens, bons voiliers, qu'on appelle *Chaſſeurs*, & qui les tranſportent promptement en Hollande, où le premier Hareng qui arrive porte même le nom de *Hareng de Chaſſeur.* Quant au Poiſſon qu'on prend après le 15 Juillet, auſſi-tôt qu'il eſt à bord des Buſes, & qu'on lui a ôté les ouies, on a grand ſoin d'en faire trois claſſes qu'on nomme *Hareng Vierge*, *Hareng plein*; & *Hareng vuide.* On ſale chaque eſpèce à part, & on la met chacune dans ſes tonneaux particuliers. *Le Hareng Vierge*, en Hollandois *Voll-Haaring*, eſt celui qui eſt rempli de laite ou d'œufs, c'eſt-à-dire, qui eſt dans ſon état de perfection. Le *Hareng vuide*, eſt celui qui a frayé, ou du moins qui eſt ſur le point de le faire. Cette dernière ſorte eſt

moins estimée, & ne se conserve pas si bien que le Hareng plein. On peut encore consulter sur la Pêche du Hareng des Hollandois les *Rélations Curieuses de Happelins*, & le *Magazin des Commerçans de Marperger.* Le meilleur Hareng que nous connoissions à Hambourg, & que nous envoyons d'ici dans l'Empire, nous vient de Hollande. Si le Hareng de Hollande est si excellent, & son goût infiniment plus délicieux que celui des Harengs pris & préparés par toutes les Nations, c'est que les Pêcheurs Hollandois lui coupent les ouies à mesure qu'ils le prennent, & que l'ayant préparé avec grand soin ils ne manquent jamais de serrer tout ce qu'il ont pris dans une nuit avant la chûte du jour. Les tonneaux dans lesquels ils empaquetent leur Hareng, sont de bois de Chêne, & ils l'y arrangent avec beaucoup d'ordre dans des Couches de gros sel d'Espagne ou de Portugal. Il s'en faut beaucoup que les autres Nations prennent tant de précaution pour préparer leur Hareng : aussi est-il infiniment inférieur à celui de Hollande.

Je me suis attaché à pousser mes recherches plus loin en remontant vers le Nord, & j'ai découvert ces mêmes troupes

troupes des Harengs non-seulement aux environs de l'Islande, mais encore plus haut, & même sous le Pôle. Mes recherches ont été fondées sur plusieurs Rélations avérées & tout-à-fait conformes entr'elles, & outre cela sur l'axiome suivant qui me paroît infaillible, que partout où les grosses & les petites espèces de Poissons se trouvent en abondance & fort grasses, il faut nécessairement qu'on y trouve le Harang en quantité & dans sa plus grande délicatesse. Et pour ne parler que des grandes espèces de Poissons, comme le Chien marin, le Marsouin, & parmi l'espèce de Baleines celle que les Peuples du Nord appellent *Sildhual* ou *Sildqual*, c'est-à-dire, *Hareng-Baleine*, qui est connu sous le nom de *Nord-Caper*, ils se nourrissent de Harengs; & lorsqu'on ouvre leur Estomac, on le trouve toujours rempli de ces Poissons.

Je me contenterai d'ajoûter ici une circonstance singulière. Le *Nord-Caper* se tient principalement aux environs du coin-extrême du Nord de la Norvège qu'on appelle *Cap du Nord*, & c'est de cet endroit même qu'il a tiré son nom. Il choisit sans doute ce poste préférablement à tout autre endroit de la mer à

cauſe des troupes prodigieuſes des Harengs qui cotôyent ici la Norwège en deſcendant du Nord. La même raiſon l'amène auſſi aux environs de l'Iſlande, & je ſçai de bonne part que quand la faim le tourmente il a l'adreſſe de raſſembler les Harengs diſperſés dans les Golfes de cette Iſle, & de les chaſſer devant lui vers la côte. Mais ce qui m'a paru le plus ruſé dans la manœuvre de cet Animal gourmand, c'eſt qu'ayant amaſſé dans un endroit ſerré autant de Harengs qu'il lui a été poſſible, il ſçait exciter par un coup de queue donné à propos un tourbillon très-rapide & capable d'entraîner même de petits Canots de Pêcheurs, qui étourdit & comprime tellement les malheureux Harengs, qu'ils entrent par tonneaux dans ſa gueule qu'il tient ouverte en ce moment, en aſpirant continuellement l'eau & l'air; ce qui les conduit en droiture dans ſon Eſtomac comme dans un gouffre. *Martin* rapporte de même dans ſa *Deſcription des Iſles Occidentales d'Ecoſſe*, qu'il y a quantité de Baleines de toute eſpèce dans les Bayes de Harengs aux environs de ces Iſles; & à ce qu'il me paroît, ces Baleines ne peuvent être que des Nords-Capers, des Eſpaulars & des Marſouins, à cauſe des bas-

fonds & des bans de Sable qui environnent ces endroits. Les *Transactions Philosophiques* en parlant des espèces de Baleines qui se trouvent sur les côtes de la Nouvelle Angleterre, en désignent une qu'on appelle *Fin-Back whale* à cause de la grande nageoire tendineuse ou charnue de deux pieds & demi à quatre pieds de haut qu'elle porte sur son dos. C'est de ce même Poisson que les Transactions remarquent qu'il se sert de la même ruse que le *Nord-Caper*, & qu'il avale par ce moyen d'un seul coup quelques centaines de Harengs, de Maquereaux, & d'autres petits Poissons.

Je ne saurois m'empêcher d'ajoûter ici une petite reflexion pour ceux qui ne sauroient concevoir comment il est possible que les Harengs & d'autres pareils petits Poissons se maintiennent dans la mer, & ne soient pas exterminés depuis long-temps par une quantité si énorme de gourmands affamés qui ne leur donnent pas un moment de relâche. Mais pour peu qu'on refléchisse, on conçoit sans peine que le sage Créateur & Conservateur de l'univers a si bien ordonné la proportion de ces Animaux, que les petites espèces de Poissons se multiplient d'une manière prodigieuse, pendant que

ces monſtres ne font qu'un ou tout au plus deux petits par an. De plus, les plus grandes eſpèces de ceux-ci qui ſurpaſſent le double de la groſſeur de ces gourmands de mer, ſont réduites à une autre ſorte de nourriture. C'eſt ainſi par exemple qu'il eſt défendu à la plus groſſe eſpèce de Baleines de Spitzberg d'avaler des Poiſſons, tant à cauſe de quantité d'*appendices* qu'on appelle *Baarten* ou *Barbes*, dont ſa gueule eſt embarraſſée, que parce que ſon gozier eſt extrêmement étroit ; & elle eſt réduite à une ſorte de petits Crabes & à un certain inſecte aquatique dont elle fait ſes délices, & qui la nourriſſent abondamment. L'eſpèce appellée *Tang-Hual* ne vit du *Tang*, en Anglois *Tangle*, qui eſt une herbe marine connue ſous le nom Latin de *Fucus marinus*. Quantité d'autres gros Poiſſons vivent de choſes indifférentes, & ne chaſſent pas les petits. Nous obſervons cette même œconomie parmi les Animaux terreſtres carnaciers qui ſe multiplient infiniment moins que les autres ; & les plus énormes d'entr'eux, comme l'Elephant & le Rhinoceros, qui ſemblent par leur figure avoir été faits pour dépeupler des forêts entières, ſont réduits à ne manger qu'un peu d'herbe &

quelques petites branches d'Arbres. Il faut donc qu'il y ait des quantités prodigieuſes de Harengs du côté de Pôle du Nord : & quant aux petits Poiſſons gourmands de Harengs, je compte principalement parmi ce Genre le *Cabcliau* & toutes ſes eſpèces ; & je ſçai que nos Pêcheurs de Hilgeland ont appris par l'expérience que le Hareng eſt l'amorce la plus ſûre, & à laquelle ces Poiſſons mordent le plus avidement. La mer glaciale du côté d'Aſie ne manque pas non plus de Harengs. Ceci eſt évident, non-ſeulement par le ſéjour que pluſieurs eſpèces de Baleines font ſur ces côtes, mais encore par la rélation du ſieur *Isbrand* Ambaſſadeur de Ruſſie qui dit dans ſon *Voyage de la Chine*, qu'on prend quantité de bon Hareng & d'autre pareil Poiſſon dans le fleuve de Salazia au-deſſus de Kamſchatka.

En faiſant attention au ſéjour continuel que les Harengs font dans les endroits ſi proches du Pole, je crois ne pas me tromper en regardant les abyſmes les plus réculés du Nord comme le vrai domicile de ces Poiſſons & de quantité d'autres petites eſpèces qui font communément bande avec eux dans leurs routes, comme les Maquereaux & les

Plies ; & je ſuis d'autant plus porté à le croire, qu'il eſt certain que les glaces immenſes qui ne ſe fondent jamais dans ces mers & qui augmentent tous les ans en épaiſſeur & en étendue leur ſervent d'une ſûre retraite pour la conſervation de leur fray, & pour l'accroiſſement des petits ; car il eſt évident que dans ces abyſmes cachés ils n'ont rien à craindre des Marſouins, ni des Cabeliaux, que la difficulté de reſpirer dans ces endroits empêche d'y pénétrer ; & moins encore de cette eſpèce de Baleines qui ſont ſi funeſtes aux petits Poiſſons, & qui ayant les Poumons conformés preſque comme les Animaux terreſtres ont toujours beſoin d'un air pur & nouveau pour reſpirer ; en ſorte que ces petits Poiſſons jouiſſent dans leurs retraites d'un parfait repos, tant du côté des gros Poiſſons, que du côté des Pêcheurs qui ne ſauroient en approcher. Delà il ſuit naturellement que le nombre de ces petits Poiſſons qui comme tout le monde ſait ſe multiplient prodigieuſement n'étant diminué dans ces gouffres impénétrables ni par les hommes, ni par les Poiſſons de proye, doit tellement accroître qu'à la fin ils n'y trouvent plus de nourriture ſuffiſante, & que par conſéquent ils ſont

réduits à détacher, pour ainsi dire, de nombreuses colonies pour aller courir la mer & chercher à vivre ailleurs, & dont peut-être un petit reste, ou du moins leur progeniture, après bien des détours s'en retourne ensuite vers le Pole pour contribuer de sa part à la conservation de l'espèce. Je ne doute pas qu'en faisant plus d'attention qu'on n'a fait jusqu'à present aux merveilles de la Nature, on ne pénétre avec le temps dans quantité de beaux mystères de l'œconomie animale jusqu'ici inconnus au Genre humain; & je me croirois fort heureux si mes refléxions pouvoient éveiller cette louable curiosité dans ceux qui sont à portée de faire de pareilles recherches.

Toutes les petites espèces de Poissons ont cet instinct de se serrer en colomnes épaisses, lequel quelque naturel qu'il nous paroisse n'est pas indifférent pour la réussite de nos Pêches. La peur qu'ils ont de leurs persécuteurs les oblige à se serrer autant qu'ils peuvent, chacun voulant se sauver & se cacher dans le gros de la Troupe qui ressemble par-là à une montagne mouvante dans l'eau. Il faut remarquer à cet égard que les Harengs pour achever leur grande route se re-

mettent en mer auſſi tôt qu'ils ont frayé. Le même inſtinct y rappelle auſſi leurs petits dès qu'ils ont aſſez de force pour voyager, & tous ceux qui échappent aux filets des Pêcheurs continuent promptement leur chemin pour remplir ailleurs le grand but de la Nature.

Pour ſuivre de place en place la migration ou la route annuelle des Harengs, la grande colomne ſort du Nord au commencement de l'année. Son aîle droite ſe détourne vers l'Occident, & tombe au mois de Mars ſur l'Iſle d'Iſlande. C'eſt ici principalement où les colomnes de Harengs ſont d'une épaiſſeur énorme. La quantité prodigieuſe de gros Poiſſons qui les attendent exprès ici, & d'un autre côté les Oiſeaux de rivage qui fondent ſur eux en abondance, les tiennent tellement ſerrés de tous côtés qu'on les apperçoit de loin par la noirceur de la mer & par l'agitation qu'ils excitent dans l'eau en s'élevant juſqu'à la ſurface, & en s'élançant même en l'air pour éviter le danger preſſant. Au reſte nous ne ſçavons pas ſi cette colomne avant de tomber ſur l'Iſlande n'envoye pas un fort détachement aux Bancs de Terre-neuve; & nous ne ſçaurions non plus dire ce que devient le reſte de

celle qui défile le long de la côte Occidentale de cette Isle. Ce qu'il y a de certain, c'est que tous ses Golfes, détroits & Bayes, sont remplis de Harengs, & en même-temps de quantité d'autres gros & moindres Poissons excellents à manger, ou très-utiles pour le Commerce, qui fixent leur domicile sur ces côtes pour attendre les Harengs, & parmi lesquels se distingue principalement le *Nord-Caper* qui se porte dans cette mer, n'osant pas à cause de la grosseur de sa masse les poursuivre sur les bancs de sable & les fonds du Nord.

L'aîle gauche que nous connoissons le mieux, s'étend vers l'Orient; & après avoir détaché une colomne qui rase la côte Orientale & l'Occidentale de l'Islande, elle descend la mer du Nord, étant continuellement chassée par les Marsouins & les Cabeliaux. Elle se divise à une certaine hauteur, & son Aîle Orientale dirige sa course vers le Cap du Nord, en descendant delà le long de toute la côte de Norwège, & ainsi de suite par divisions dans la mer Baltique. La seconde grande division qui se détourne vers l'Occident & qui est aujourd'hui la plus forte, s'en va toujours accompagnée des Marsouins, des Requins & des Cabe-

liaux, droit aux Isles de Hittland & aux Orcades où les Pêcheurs de Hollande ne manquent pas de les attendre au temps marqué, & delà vers l'Ecosse où elle se divise de nouveau en deux colomnes, dont l'une après être descendue le long de la côte Orientale de l'Ecosse fait le tour de l'Angleterre, en détachant néanmoins en chemin des Troupes considérables aux portes des Frisons, des Hollandois, des Zeelandois, des Brabançons, des Flamands, & des François. L'autre colomne tombe en partage aux Ecossois du côté de l'Occident & aux Irlandois, dont l'Isle est alors environnée de tous côtés de Harengs, quoique ces deux nations n'en fassent d'autre usage que de le manger frais, & de profiter par leur moyen autant qu'ils peuvent des gros Poissons qui leur donnent la chasse. Toutes ces divisions mentionnées dans la deuxiéme grande colomne s'étant à la fin réunies dans la Manche, le reste de Harengs échappés aux filets des Pêcheurs & à la gourmandise des Poissons & des Oiseaux de proye forme encore une colomne prodigieuse, se jette dans l'Ocean Atlantique, & comme l'on prétend communément ce Poisson s'y perd, ou pour mieux dire ne se montre plus sur les cô-

tes, en fuyant ſelon toute apparence les climats chauds, & en regagnant promptement le Nord qui eſt ſon domicile chéri & ſon lieu natal.

Voilà en effet des traits frappans de la ſageſſe & de la bonté infinies du Créateur & Conſervateur de l'Univers, qui a rendu ce petit Poiſſon ſi mépriſable à nos yeux un inſtrument admirable de tant de bienfaits, non-ſeulement pour nourrir des quantités prodigieuſes de gros & de petits Poiſſons & d'Oiſeaux, mais encore pour ſervir de mets à tant de millions d'hommes, & pour procurer à tant d'autres un entretien lucratif par la Pêche, la préparation & le trafic de ces Poiſſons, & d'une infinité d'autres.

On a vu de tout temps dans la Grande Bretagne des Patriotes zelés, qui ont tâché tant par des Diſcours que par des Ecrits de faire ſentir à la Nation le tort qu'elle avoit de ſe négliger d'une manière impardonnable ſur un don auſſi éclatant que la Pêche des Harengs qu'elle avoit à ſa porte, & de ſe laiſſer enlever honteuſement par les Hollandois. La Cour d'Angleterre s'eſt même donné tous les mouvemens néceſſaires dans ces derniers temps, ſur-tout lorſqu'il s'agiſſoit d'unir les deux Couronnes d'Ecoſſe &

d'Angleterre, pour faire fleurir le commerce du Hareng ſalé d'Ecoſſe dans les Pays étrangers. La Reine *Anne* & *George I.* firent à ce ſujet des conventions avec la ville de Hambourg, qui furent ratifiées par les deux Parlemens, & l'on accorda en cette ville à la Nation Ecoſſoiſe des Emballeurs & Priſeurs jurés, & généralement tout ce qui pouvoit faciliter ce commerce. Mais on y a fort peu réuſſi juſqu'à preſent, tant parce que les Ecoſſois prennent leur Hareng trop tôt & avant qu'il ſoit parvenu à ſa perfection, que principalement parce qu'ils ne pêchent qu'avec de petites Chaloupes & en côtoyant la terre. De plus, ils ne tuent ni ne ſalent pas leur Poiſſon ſur le Champ, mais ils en amaſſent ſucceſſiment dans leurs Chaloupes, & attendent qu'elles ſoient remplies pour aller à terre lui couper les Ouies & le ſaler. Cette façon lente de le préparer, où ils perdent ſouvent 24 heures, ôte au Poiſſon ſa délicateſſe naturelle. Il eſt ordinairement paſſé avant d'être préparé, & il n'a plus de goût ni la faculté de ſe conſerver. Il ſemble cependant que depuis quelques années on commence à ſe corriger de ces abus.

Les Flamands étoient autrefois grands

Pêcheurs de Harengs, & ce ſont eux qui ont inventé les premiers la meilleure façon de les ſaler & préparer. Mais les guerres terribles qu'ils ont eſſuyées pour la Religion, & les conventions qui y ont ſuccédé, ont cauſé des révolutions étonnantes dans leur commerce en général, & les ont, pour ainſi dire, bannis de la mer. Les Hollandois qui ont pris leur place, leur ont pareillement enlevé la Pêche des Harengs; ce qui eſt ſi vrai, que le Hareng de Hollande eſt encore appellé aujourd'hui *Hareng de Flandre* ou *Flamand* dans tout le diſtrict de la Baſſe-Allemagne.

Quelle que ſoit la Patrie des Harengs, ils en ſortent, dit *l'Atlas de mer & de Commerce, imprimé à Londres en Anglois en* 1728, ſi remplis d'œufs fécondés, qu'on a raiſon de dire que chaque Poiſſon en amène dix mille avec lui. Ils jettent leurs œufs dans la mer ſur les côtes d'Angleterre; du moins ils y arrivent pleins, & ils ſont vuides long-temps avant qu'ils quittent ces côtes. On peut dire que leur nombre eſt véritablement infini, c'eſt-à-dire, qu'il ſurpaſſe tous les nombres connus; & quelque dénombrement qu'on en voulût faire, on ne pourroit dire autre choſe ſinon que leur quan-

tité ſurpaſſe celle des Etoiles viſibles & Téleſcopiques du Firmament. Le Banc de Hareng ſe montre d'abord à l'endroit de la mer où elle paroît la plus large, & ſon étendue occupe pour le moins autant d'eſpace en largeur que toute la longueur de la Grande-Bretagne & de l'Irlande.

Le Hareng fréquente auſſi les côtes de l'Amérique Septentrionale : mais il s'en faut beaucoup qu'il y ſoit ſi abondant qu'en Europe, & en tirant du côté du Midi on n'en voit plus au-delà des fleuves de la Caroline. Et autant que j'ai pu découvrir par mes recherches, le Hareng ne ſe trouve jamais, du moins en quantité, dans les Pays méridionaux, comme l'Eſpagne, le Portugal, les côtes méridionales de France, ni ſur les côtes de l'Ocean, ni dans la mer Méditerannée, ni ſur les côtes d'Afrique ; comme s'il étoit défendu à ce Poiſſon de ſe livrer à ces Peuples, ainſi qu'il fait aux autres, pour les mettre dans la néceſſité de tirer leurs proviſions d'Angleterre.

Quelqu'un pourroit s'imaginer qu'après une Pêche auſſi générale & auſſi abondante que nous l'avons dit, il ne doit guères reſter de Harengs dans la

mer, & que toute cette troupe du Nord quelque énorme qu'elle puiſſe avoir été, doit à la fin être exterminée ſur toutes les côtes où elle paſſe ſucceſſivement. Mais le contraire eſt évident par les quantités prodigieuſes de ces Poiſſons qu'on voit encore à leur départ, lorſqu'ils ſe jettent dans la Mer de Saverne en quittant les côtes d'Angleterre & d'Irlande, & l'on diroit plutôt que les pertes qu'ils ont ſouffertes en chemin ſont à peine perceptibles. Ceux qui ſont au fait de ces calculs, prétendent même que la proportion du nombre des Harengs pris par tous les Pêcheurs dans leur route eſt au nombre de toute la Troupe telle qu'elle arrive du Nord, comme un eſt à un million ; & je crois de mon côté que la quantité énorme de gros Poiſſons de proye, comme les Marſouins, les Chiens marins, les Cabeliaux & les Baleines, en prennent un nombre beaucoup plus conſidérable que tous les Pêcheurs enſemble.

Je ne ſaurois m'empêcher, dit toujours M. *Anderſon*, d'ajoûter encore ici un mot ſur la façon dont les Anglois préparent leur Hareng ſur les côtes de Yarmouth. Ils en font de deux eſpèces ; l'une nommée *Red-Herring*, ou *Hareng*

rouge ou *fumé*, de la couleur roufsâtre que lui donne la fumée ; & l'autre appellée *White-Herring*, ou *Hareng blanc*, de fa couleur naturelle & argentine, qu'ils favent conferver. Auffi-tôt qu'ils en ont pris une barque pleine, ils l'amènent à terre ; & l'ayant vuidé & coupé les ouies, ils le mettent dans des tonneaux avec du fel d'Efpagne, ayant foin de les remuer de temps en temps. Après l'y avoir laiffé pendant 16, ou tout au plus 24 heures, ils l'ôtent des tonneaux, le lavent bien avec de l'eau fraîche, & le fufpendent fur des bâtons pofés fur des Lattes ou perches fort longues dans des Cabanes faites exprès pour cet ufage. Ils y font enfuite du feu avec du bois fendu bien menu, qu'ils rallument toutes les quatre heures, ayant grand foin de fermer exactement les Cabanes pour y contenir la fumée & la faire boire au Poiffon. Ils y laiffent pendant fix femaines celui qui doit être envoyé hors du Royaume, & on l'empaquete bien ferré dans des tonneaux pour l'envoi, comme l'on peut voir dans l'*Hiftoire des Poiffons de Willoughby*.

Le Hareng, Harenc, Haran ou Hareng s'appelle en Latin *Halec* du Grec *Hals*, qui fignifie *Sel*, parce qu'on a

coutume de ſaler ce Poiſſon & de le mettre dans de la Saumure pour le garder ; en Italien *Arenga* , *Aringa* , ou *Harengo* ; en Allemand *Hering* ou *Haring*, d'où dérivent le mot François *Hareng* & le Latin *Harengus* ; en Flamand *Haaring* ; en Anglois *Herring* ; en Danois *Sild* ; en Suédois *Sill*. Ce qu'on nomme *Hareng frais* ou *Hareng blanc* , eſt celui qui eſt nouvellement pêché ; *Hareng Pek* , eſt du Hareng ſalé que les Hollandois deſſalent autant qu'ils peuvent pour le manger tout crud ; *Hareng Sor* ou *Saur* , *Soré* ou *Sauré* , *Soret* ou *Sauret* , eſt du Hareng ſalé qu'on a laiſſé ſécher & enfumer à la cheminée. Or ſelon *Scaliger*, *Sor* ou *Soret* eſt un mot Gothique qui veut dire *rouſsâtre* ; & c'eſt ainſi que les Anciens ont nommé les Poiſſons enfumés *Chalcides* , à raiſon de leur brillante couleur de Cuivre. Cette Etymologie vaut mieux que celle de *Rondelet*, qui dit qu'on les appelle *Sorés* ou *Nocturnes* , ſoit à cauſe de leur noirceur , ſoit parce que la Pêche en eſt plus heureuſe pendant la nuit.

Le Hareng contient beaucoup d'huile & de ſel volatil. Rien de plus commun que ce Poiſſon. Le Hareng frais ou blanc qu'on mange au ſortir de la Pêche, doit

être choiſi gras, bien nourri, d'une chair blanche, & d'un bon goût. Il convient à toute ſorte d'âge & de tempérament. Le Hareng ſalé, de quelque manière qu'on le mange, eſt aſſez mal ſain ; & il ne peut convenir qu'à des Eſtomacs forts & robuſtes, parce que cette préparation l'a dépouillé des ſucs doux & moëlleux qu'il renfermoit. Celui qu'on a fait deſſaler eſt moins malfaiſant : mais comme l'on ne ſauroit en le dépouillant de ſon ſel le rétablir dans ſon premier ſuc, il eſt toujours fort inférieur au Hareng frais, & n'a jamais la chair ſi moëlleuſe ni ſi délicate. Quant au Hareng ſor, il eſt pernicieux, quoique le menu Peuple l'appelle de *l'Appétit*, étant dur, ſec & très-difficile à digérer. Les jeunes gens ſur-tout, d'un tempérament chaud & bileux, n'en doivent point faire uſage. Car il produit une putrefaction dans l'Eſtomac de nature alkaline, & toutes les ſuites fâcheuſes qui réſultent des alimens extrêmement alkaleſcents, lorſqu'on en mange plus que l'Eſtomac n'en peut digérer.

On fait uſage en Médecine du Hareng entier, ou de quelques-unes de ſes parties. La cendre de Hareng bue juſqu'à un demi-gros ou un gros dans un verre de

vin blanc, eſt bonne pour détacher le gravier des Reins. Les veſicules de ce Poiſſon appellées *Animæ*, paſſent pour exciter l'urine, étant priſes intérieurement. On applique quelquefois des Harengs ſalés à la plante des pieds des perſonnes qui ont la fiévre, pour détourner les humeurs de la tête & appaiſer l'ardeur fébrile. M. *Andry* dans ſon *Traité des Alimens de Carême*, conſeille pour appaiſer les douleurs de la Goutte d'appliquer ſur la partie malade un Hareng ſalé ouvert en long par le milieu, & il aſſûre qu'il a vu réuſſir pluſieurs fois ce Remède. La ſaumure du Hareng entre dans les lavemens pour la ſciatique & l'Hydropiſie. Cette même ſaumure appliquée extérieurement déterge les ulcères fétides, arrête les progrès de la gangrêne, & diſſipe les tumeurs ſcrophuleuſes; elle eſt bonne encore pour l'Eſquinancie en la mêlant avec du miel, & en faiſant du tout un liniment ſur la partie affectée.

Prenez deux Harengs ſalés; des feuilles de Rue & de Chelidoine, de chacune une poignée; de la racine de Raifort ſauvage, deux onces.

Pilez le tout, & mêlez-le avec une ſuf-

fiſante quantité de Levain arroſé de vinaigre, pour former un Cataplaſme à appliquer ſous la plante des pieds dans les fiévres malignes, putrides, & léthargiques.

Prenez un Hareng ſalé.

Pilez-le, & l'appliquez en Cataplaſme ſur les entorſes & les foulures des Tendons.

CYPRINUS.

PArmi les diverſes eſpèces de Poiſſons qu'*Artédi* comprend ſous le Genre de *Cyprinus*, nous ne parlerons que de la Carpe & de la Tanche.

La Carpe; *Carpio*, Offic. Dal. Pharm. 406. *Carpio vel Carpo*, Schrod. 326. Cyprinus, Rondel. *de Piſc.* 150. Bellon *de Aquat.* 91. Aldrov. *de Piſc.* 635. Jonſt. *de Piſc.* 111. Charlet. *de Piſc.* 43. Merr. Pin. 190. *Cyprinus nobilis*, *Cyprianus*, *Carpa*, Schonev. Ichth. 32. *Cyprinus Rondeletii*, *Geſneri & aliorum*, Willughb. Ichth. 245. Raij ſynop. Piſc. 115. *Cyprinus Cirrhis quatuor oſſiculo tertio pinnarum dorſi anique uncinatis*, Arted. Gen. 4. Syn. 3. Spec. 25. Linn. Faun. Suec. 317. *Lepidotus Dorioni*, *Athen Cypri-*

nus seu Cyprianus vel Cyperius Veterum ; Carpus, Carpanus seu Carpena ; Regina ; Bulbulus, Bulbarus vel Burbarus, Nonnull.

Selon *Artédi*, ce Poiſſon a la tête, le corps, les narines, la bouche, les dents, la membrane des ouies, les yeux, & les ouies, comme dans les Poiſſons du même Genre ; le dos tant ſoit peu elevé au-deſſus de la tête, & un peu aigu entre la tête & la premiere nageoire du dos ; tout le ventre fort large & plat ; le corps plus épais & plus rond que ne l'ont les autres Poiſſons de ce genre ; la mâchoire ſupérieure un peu plus longue que l'inférieure quand la bouche eſt fermée, toutes les deux de couleur jaunâtre ſur les bords ; l'ouverture de la bouche large d'un grand pouce ; quatre barbillons à la mâchoire ſupérieure, deux de chaque côté, dont l'inférieur ſitué aux coins de la bouche fermée eſt le plus grand, & dans les différents ſujets long d'un demi-pouce ou d'un pouce, de couleur jaune, mais le ſupérieur ſitué aux deux côtés de la mâchoire ſupérieure eſt court & noirâtre ; la prunelle ronde, bleue ; l'iris mêlée de couleur argentée & dorée obſcure ; les couvercles des ouies canelé, de couleur d'or ; les écailles très-grandes, preſque

pentagones ou quarrées ou irregulières ; dont celles du milieu qui de chaque côté constituent la ligne latérale sont percées au centre d'un trou longitudinal, mais les autres points, ce qui n'avoit pas encore été observé, de couleur différente suivant l'âge du Poisson, mêlée d'argenté, de doré, de verdâtre & de noirâtre, disposés comme des tuiles en recouvrement ; la ligne latérale droite, ou tant soit peu fléchie vers les couvercles des ouies, un peu plus proche du dos que du ventre ; la nageoire du dos noirâtre ; les nageoires de la poitrine & du ventre de couleur rouge-pâle ; la nageoire de l'anus & la queue rouges, ou d'un noir-rougeâtre ; les nageoires de la poitrine composées de 16 arrêtes, & celles du ventre de 9, en sorte que la dernière arrête de celles-ci est fourchue au bout ; la nageoire du dos longue, composée de 24 arrêtes, quelquefois de 23, dont les trois premieres sont robustes & simples, mais toutes les autres sont fendues en deux, en trois & en quatre par le bout ; néanmoins la troisiéme arrête qui est robuste, rude, non divisée, & garnie postérieurement de deux rangées d'épines qui regardent en bas, n'est pas simple, mais composée de deux arrêtes roides ;

& quant aux deux premieres, elles ſont très-petites & courtes ; la nageoire de l'anus composée de 9 arrêtes, dont les trois premieres ſont ſimples, & les autres fort branchues au bout, mais les deux premieres ſont très-petites, & la troiſiéme groſſe, forte, rude, & garnie poſtérieurement de deux rangées d'épines obliques, non ſimple, mais composée de deux arrêtes adhérantes étroitement l'une à l'autre ; la queue aſſez fourchue, composée de 19 arrêtes longues, à l'exception des dernières qui ſont plus courtes, toutes diſpoſées de la même manière que dans les autres Poiſſons du même genre ; le cœur rond-anguleux ; deux ovaires grands, remplis d'œufs verds-blanchâtres, réunis inférieurement ; autant de veſicules ſéminales ; la Ratte aſſez platte & anguleuſe, le foye diviſé en 3 lobes ; la veſicule du fiel grande, bleue, ſituée vers la partie ſupérieure du foye s'inſinuant par un grand canal dans l'orifice de l'Eſtomac ; l'inteſtin deux fois plus long que tout le Poiſſon, refléchi ſix fois, ſavoir trois fois vers les parties ſupérieures ; & trois fois vers les parties inférieures, la veſſie aërienne partagée en 2 parties, dont l'antérieure eſt plus ample, le conduit de

l'air naiſſant de ſon milieu ou de l'orifice interne ; deux Reins vers l'épine du dos, qui vont ſe décharger manifeſtement par deux uretères dans la veſſie urinaire ſituée vers la fin de l'inteſtin ; 37 vertèbres en tout, & 13 à 14 côtes. Sa longueur eſt d'une coudée, & quelquefois de deux coudées. Il vit long-temps hors de l'eau, & tiré de ſon Element il n'a pas la vie ſi courte que les autres eſpèces de ce genre, quoique les couvercles de ſes ouies ſoient aſſez amples, mais auſſi ſont-ils bien fermés.

M. *Du Verney*, Membre de l'Académie Royale des Sciences, dans ſes *Obſervations ſur la Circulation du ſang dans le Fœtus*, avoit déja décrit la ſtructure du cœur de la Carpe en ces termes : le cœur de ce Poiſſon eſt ſitué ſous les machoires qui ſont au-deſſous des ouies, au fond du goſier, & que j'appellerai *machoires internes* pour les diſtinguer de celles qui ſont au-deſſus & qui forment l'entrée de la gueule. La Cavité où le cœur ſe trouve renfermé, eſt revêtue d'une membrane fort polie qui tient lieu de Péricarde dans pluſieurs autres Poiſſons, mais qui ne peut pas être ainſi nommée dans celui-ci, puiſque le cœur eſt encore enfermé dans un ſac formé

mé d'une pellicule très mince qui est proprement son Péricarde. Le bas de cette même Cavité est fermé par une membrane qui sépare le Cœur d'avec tous les autres viscères, & qui est une continuation de la précédente. On voit sous le cœur un reservoir formé par le concours de plusieurs veines, trois desquelles sortent du foye, & servent seulement à rapporter le sang de la veine-porte, & d'une partie des ovaires : de ces trois, il y en a deux qui s'ouvrent de chaque côté dans le bas de ce réservoir, & la troisiéme s'y décharge aussi par une embouchure très-large. Deux autres veines remontent à chaque côté de l'épine en accompagnant l'Aorte, & s'unissent à chaque côté du réservoir avec les veines qui sortent de deux côtés du foye : ainsi ces deux vaisseaux n'ont de chaque côté en cet endroit qu'une même embouchure. Le tronc de la veine qui rapporte le sang des ouies, est couché au-dessus de l'Aorte : il descend au côté droit du cœur ; il est collé aux parois de la cavité où le cœur est renfermé, & faisant un contour il vient s'ouvrir au côté droit du réservoir. Ce réservoir s'ouvre en-dessus vers le milieu de la partie inférieure de l'Oreillette : à son embouchure il a deux

valvules en forme de paupières. Ce cœur n'a qu'une Oreillette, mais d'une grande capacité : elle est appliquée au côté gauche ; & dans sa partie supérieure en s'enfonçant elle forme de chaque côté une avance ou corne dont la gauche est plus grande que la droite : son embouchure est dans la partie supérieure du côté gauche du cœur. Il y a deux valvules à l'embouchure de l'Oreillette dans le cœur, l'une dessus, & l'autre dessous, attachées par tout le demi-cercle qu'elles forment, & ouvertes du côté de la pointe du cœur ; ce qui fait que le sang qui reflue par la contraction du cœur, les soulève & les joint l'une à l'autre, comme dans la Grenouille. Ce cœur est de figure demi-circulaire, & applati à-peu-près comme une Châtaigne de mer ; il est posé de Chan par rapport à la tête ; en sorte que les deux côtés plats regardent les ouïes ; il s'emboëte par la base avec l'Aorte par une espèce de Ginglyme, ces deux parties ayant des éminences & des cavités qui se reçoivent mutuellement. Les parois de ce cœur sont fort épaisses à proportion de son volume, & ses fibres d'une tissure fort compacte : aussi a-t-il besoin d'une forte action pour la circulation.

Il n'y a perſonne qui ne ſache ce que c'eſt que des ouïes : mais tout le monde ne ſait pas que ce ſont ces parties qui ſervent de Poumons aux Poiſſons. Leur charpente eſt compoſée de quatre côtes de chaque côté qui ſe meuvent tant ſur elles-mêmes en s'ouvrant & ſe reſſerrant, qu'à l'égard de leurs deux appuis ſupérieur & inférieur en s'écartant de l'un & de l'autre, & en s'en rapprochant. Le côté convèxe de chaque côte eſt chargé ſur ſes deux bords de deux eſpèces de feuillets, chacun deſquels eſt compoſé d'un rang de Lames étroites rangées & ſerrées l'une contre l'autre qui forment comme autant de barbes ou franges ſemblables à celles d'une plume à écrire ; & ce ſont ces franges qu'on peut appeller proprement le Poumon des Poiſſons. Voilà une ſituation de parties fort extraordinaire & fort ſingulière. La poitrine eſt dans la bouche auſſi-bien que le Poumon ; les côtes portent le Poumon, & l'Animal reſpire l'eau.

Il y a quarante-ſix muſcles qui ſont employés aux mouvemens de ces côtes ; il y en a huit qui en dilatent l'intervalle, & ſeize qui le reſſerrent, ſix qui élargiſſent le ceintre de chaque côte, douze qui le retreciſſent, & qui en même temps

abbaiſſent le ſternon, & quatre qui ſe ſoulèvent. Les ouïes ont une large ouverture, ſur laquelle eſt poſé un couvercle compoſé de pluſieurs pièces d'aſſemblage, qui a le même uſage que le panneau d'un ſoufflet; & chaque couvercle eſt formé avec un tel artifice, qu'en s'écartant l'un de l'autre ils ſe voutent en dehors pour augmenter la capacité de la bouche, tandis qu'une de leurs pièces qui joue ſur une eſpèce de genou tient fermées les ouvertures des ouïes, & ne les ouvre que pour donner paſſage à l'eau que l'Animal a reſpirée; ce qui ſe fait dans le temps que le Couvercle s'abbat & ſe reſſerre. Il y a deux muſcles qui ſervent à l'abattre & à le reſſerrer.

L'Aorte qui dans les autres Animaux porte le ſang du centre à la circonférence de tout le corps, ne parcourt de chemin dans ceux-ci que depuis le cœur juſqu'à l'extrémité des ouïes où elle finit. Pour peu donc que l'on ſoit inſtruit de la circulation & des vaiſſeaux qui y ſervent, on ſera en peine de ſçavoir par quels autres vaiſſeaux on a trouvé un expédient pour animer & nourrir tout le corps depuis le bout d'embas des ouïes juſqu'à l'extrémité de la queue. Le ſang paſſe dans ce genre d'Animaux, des Ar-

tères de leur Poumon dans leurs veines, non seulement par l'abouchement immédiat de leurs extrémités, mais encore par toute sa route & d'un bout à l'autre. Les Artères y sont de vraies Artères & par leur corps & par leur fonction de porter le sang. Les veines y sont de vraies veines & par leur fonction de recevoir le sang des Artères, & par la délicatesse extrême de leur consistance. Il n'y a jusques là rien qui ne soit dans l'œconomie ordinaire: mais ce qu'il y a de singulier, est premièrement l'abouchement immédiat des Artères avec les veines qui se trouve à la verité dans les Poumons d'autres Animaux, sur-tout dans ceux des Grenouilles & des Tortues; mais qui n'est pas si manifeste que dans les ouïes des Poissons. 2°. La régularité de la distribution qui rend cet abouchement plus visible dans ce genre d'Animaux; car toutes les branches d'Artères montant le long des lames dressées sur les côtes, sont aussi droites & aussi également distantes l'une de l'autre que les lames: les rameaux transversaux capillaires qui partent de ces branches à angles droits, sont également distants l'un de l'autre; de sorte que la direction & les intervalles de ces vaisseaux tant montants que transver-

ſaux étant auſſi réguliers que s'ils avoient été dreſſés à la règle & eſpacés au compas, on les ſuit à l'œil & au Microſcope. On voit donc que les Artères tranſverſales finiſſent immédiatement au corps de la veine deſcendante, & chacune de ces veines deſcendantes ayant reçu le ſang des Artères capillaires tranſverſales de part & d'autre de la lame s'abouche à plomb avec le tronc de la veine couchée dans la goutière.

Ces troncs de veines pleins de ſang artériel ſortant de chaque côté par leur extrémité qui regarde la baſe du crâne, prennent la conſiſtance & l'épaiſſeur d'Artères, & viennent ſe réunir deux à deux de chaque côté. Celle de la première côte fournit avant ſa réunion des branches qui diſtribuent le ſang aux organes des ſens, au cerveau & aux parties voiſines, & fait par ce moyen les fonctions qui appartiennent à l'Aorte aſcendante dans les Animaux à quatre pieds : enſuite elle ſe rejoint à celle de la ſeconde côte, & ces deux enſemble ne font qu'un tronc, lequel coulant le long de la baſe du crâne reçoit encore de chaque côté une autre branche formée par la réunion des veines de la troiſième & quatrième paires de côtes, & toutes enſemble ne font plus qu'un tronc.

Après cela, ce tronc dont toutes les racines étoient veines dans le Poumon devenant Artère par sa tunique & par son office continue son cours le long des vertèbres, & distribuant le sang artériel à toutes les autres parties fait la fonction d'Aorte descendante; & le sang artériel est distribué par ce moyen également à toutes les parties pour les nourrir & les animer; & il rencontre par-tout des racines de veines qui reprennent le résidu, & le reportent par plusieurs troncs formés de l'union de toutes ces racines au réservoir commun qui le doit rendre au cœur: c'est ainsi que s'achève la circulation dans ces Animaux.

Voilà comment les veines du Poumon de ce genre de Poisson deviennent Artères pour animer & nourrir la tête & le reste du corps. Mais ce qui augmente la singularité, est que ces mêmes veines des Poumons sortant de la goutière des côtes par leur extrémité qui regarde la gorge, conservent la tunique & la fonction de veines, en rapportant dans le réservoir de tout le sang veinal une portion du sang artériel qu'elles ont reçue des Artères du Poumon.

Comme le mouvement des Machoires contribue aussi à la respiration des

Poiſſons, il ne ſera pas hors de propos de faire remarquer que la ſupérieure eſt mobile, qu'elle eſt compoſée de pluſieurs pièces qui ſont naturellement engagées les unes dans les autres, de telle manière qu'elles peuvent en ſe déployant dilater & allonger la machoire ſupérieure. Toutes les pièces qui ſervent à la reſpiration de la Carpe, montent à un nombre ſi ſurprenant, qu'on ne ſera pas fâché d'en voir ici le dénombrement.

Les pièces oſſeuſes ſont au nombre de quatre mille trois cens quatre-vingt ſix. Il y a ſoixante-neuf muſcles, les Artères des ouïes, outre leurs huit branches principales, jettent quatre mille trois cens vingt rameaux; & chaque rameau jette de chaque côté ſur le plat de chaque lame une infinité d'Artères capillaires tranſverſales dont le compte ne ſera pas difficile, & paſſera de beaucoup tous ces nombres enſemble. Il y a autant de nerfs que d'Artères, les ramifications des premiers ſuivant exactement celles des autres. Les veines ainſi que les Artères, outre leurs huit branches principales, jettent quatre mille trois cens vingt rameaux qui ſont de ſimples tuyaux, & qui à la différence des rameaux des Artères ne jettent point de vaiſſeaux capillaires

transſverſaux. Il s'agit à preſent d'examiner les uſages de ces parties.

Le ſang qui eſt rapporté de toutes les parties du corps des Poiſſons, entre du réſervoir où ſe dégorgent toutes les veines dans l'Oreillette, & delà dans le cœur, qui par ſa contraction le pouſſe dans l'Aorte & dans toutes les ramifications qu'elle jette ſur les lames des ouïes; & comme à ſa naiſſance elle eſt garnie de pluſieurs colomnes charnues fort épaiſſes qui ſe reſſerrent immédiatement après, elle ſeconde & fortifie par ſa compreſſion l'action du cœur, qui eſt de pouſſer avec beaucoup de force le ſang dans les rameaux capillaires tranſverſaux ſitués de part & d'autre, ſur toutes les lames des ouïes.

On a fait obſerver que cette Artère & ſes branches ne parcouroient de chemin que depuis le cœur juſqu'à l'extrémité des ouïes où elles finiſſent. Ainſi ce coup de piſton redoublé doit ſuffire pour pouſſer le ſang avec impétuoſité dans ce nombre infini d'artérioles ſi droites & ſi regulières, où le ſang ne trouve d'autre obſtacle que le ſimple contact, & non le choc & les refléxions comme dans les autres Animaux où les Artères ſe ramifient en mille manières, ſur-tout dans leurs dernières ſubdiviſions.

Voilà pour ce qui concerne le paſſage du ſang dans le Poumon. Voici comment s'en fait la préparation.

Je ſuppoſe que les particules d'air qui ſont dans l'eau comme l'eau eſt dans une éponge peuvent s'en dégager en pluſieurs manières : premièrement par la chaleur, ainſi qu'on le voit dans l'eau qui bout ſur le feu ; 2°. par l'affoibliſſement du reſſort de l'air qui preſſe l'eau où ces particules d'air ſont engagées, comme on le voit dans la machine du vuide. 3°. par le froiſſement & l'extrême diviſion de l'eau, ſur-tout quand elle a quelque degré de chaleur.

On ne peut pas douter qu'il n'y ait beaucoup d'air dans tout le corps des Poiſſons, & que cet air ne leur ſoit fort néceſſaire. La machine du vuide fait voir l'un & l'autre. On a auſſi expérimenté qu'un Poiſſon mis dans de l'eau purgée d'air n'y peut vivre long-temps. Outre les expériences qu'on peut faire dans la machine du vuide, en voici d'autres qui prouvent auſſi que l'air qui eſt mêlé dans l'eau à la principale part à la reſpiration des Poiſſons. Si vous enfermez des Poiſſons dans un vaiſſeau de verre plein d'eau, ils y vivent quelque temps, pourvu que l'eau ſoit renouvellée : mais

ſi vous couvrez le vaiſſeau, & le bouchez en ſorte que l'air n'y puiſſe point entrer, les Poiſſons ſeront étouffés. Cela prouve bien que l'eau ne ſert à leur reſpiration qu'autant qu'elle a la liberté de s'impregner d'air. Mettez pluſieurs Poiſſons dans un vaiſſeau qui ne ſoit pas entièrement rempli d'eau; ſi vous le fermez, ces Poiſſons qui auparavant nageoient en pleine liberté & s'égayoient, s'agiteront & ſe preſſeront à qui prendra le deſſus pour reſpirer la portion de l'eau qui eſt la plus voiſine de l'air. On remarque auſſi que lorſque la ſurface des Etangs eſt gelée, les Poiſſons qui ſont dedans meurent plus ou moins vîte ſuivant que l'Etang a plus ou moins d'étendue & de profondeur; & l'on obſerve que quand on caſſe la glace en quelque endroit, les Poiſſons s'y préſentent avec empreſſement pour reſpirer cette eau impregneée d'un nouvel air. Ces expériences prouvent manifeſtement la néceſſité de l'air pour la reſpiration des Poiſſons. Voyons maintenant ce qui ſe paſſe dans le temps de cette reſpiration.

La bouche s'ouvre, les lévres s'avancent; parlà la concavité de la bouche eſt allongée, la gorge s'enfle, les couvercles des ouïes qui ont le même mouve-

ment que les panneaux d'un soufflet, s'écartant l'un de l'autre, se voutent en dehors par leur milieu seulement tandis qu'une de leurs pièces qui joue sur une espèce de genou, tient fermées les ouvertures des ouïes, en se soulevant toutefois un peu, sans permettre cependant à l'eau d'entrer; parce que la petite peau qui borde chaque couvercle, ferme exactement l'ouverture des ouïes. Tout cela augmente & élargit en tout sens la capacité de la bouche, & détermine l'eau à entrer dans sa cavité, de même que l'air entre par la bouche & les narines dans la Trachée artère & les Poumons, par la dilatation de la poitrine. Dans ce même temps les côtes des ouïes s'ouvrent en s'écartant les unes des autres; leur ceintre est élargi, le sternon est écarté en s'éloignant du palais: ainsi tout conspire à faire entrer l'eau en plus grande quantité dans la bouche. C'est ainsi que se fait l'inspiration des Poissons. Ensuite la bouche se ferme, les lévres auparavant allongées se racourcissent, sur-tout la supérieure qui se plie en évantail; la lèvre inférieure se colle à la supérieure par le moyen d'une petite peau en forme de Croissant qui s'abbat comme un rideau de haut en bas, & qui empêche l'eau de sortir. Le cou-

vercle s'applatit ſur la baie de l'oüverture des ouïes. Dans le même temps les côtes ſe ſerrent les unes contre les autres ; le ceintre ſe retrécit, & le ſternon s'abbat ſur le palais. Tout cela contribue à comprimer l'eau qui eſt entrée par la bouche : elle ſe préſente alors pour ſortir par tous les intervalles des côtes & par ceux de leurs lames, & elle y paſſe comme par autant de filières ; & par ce mouvement la bordure membraneuſe des couvercles eſt relevée, & l'eau preſſée s'échape par cette ouverture. C'eſt ainſi que ſe fait l'expiration dans les Poiſſons. On voit donc par-là que l'eau entre par la bouche, & qu'elle ſort par les ouïes par une eſpèce de circulation entrant toujours par la bouche, & ſortant toujonrs par les ouïes : tout au contraire de ce qui arrive dans les Animaux à quatre pieds, dans leſquels l'air entre & ſort alternativement par la même ouverture de la Trachée - Artère.

Voilà tout ce qui concerne les mouvemens de la reſpiration des Poiſſons. Suivons à préſent la route du ſang dans les ouïes, & voyons quelle préparation il y reçoit.

Le Sang qui ſort du cœur de la Carpe ſe répand de telle manière ſur toutes les

lames dont les ouïes sont composées ; qu'une très-petite quantité de sang se présente à l'eau sous une très-grande superficie, afin que par ce moyen chacune de ses parties puisse plus facilement & en moins de temps être pénétrée par les petites parties d'air qui se dégagent de l'eau par l'extrême division qu'elle souffre entre ces lames. C'est pour cela qu'il a fallu non-seulement que chaque feuillet en eût un si grand nombre, mais aussi que toutes leurs surfaces fussent couvertes de rameaux capillaires transversaux de l'Aorte.

On observe en quelque manière la même mécanique dans les Poumons des autres Animaux ; car ils sont formés d'un nombre prodigieux de petites vésicules membraneuses qui tiennent lieu de lames, & ils sont tapissés d'une infinité de petits vaisseaux ; ce qui fait que le sang se répand de telle manière dans la substance des Poumons, qu'il se présente aussi à l'air sous une très-grande superficie. Mais le nombre de ces vaisseaux dans les vésicules du Poumon n'approche point du nombre de ceux des lames : aussi est-il plus difficile de tirer l'air de l'eau, que de respirer l'air pur tel qu'il entre dans les Poumons vésiculaires. Si

l'on fait attention au froissement & à la division extraordinaire que souffrent les parties d'eau dans le temps de l'expiration, on sera porté à croire que c'est alors que l'air entre dans les vaisseaux capillaires des ouïes. Il est donc probable que la même chose se passe dans les Poumons des autres Animaux ; car comme il faut à l'air quelque force pour s'insinuer dans les vaisseaux, il ne paroît pas qu'il y puisse entrer dans le temps de l'inspiration, c'est-à-dire, lorsqu'il entre naturellement dans les Poumons. Au-contraire, lorsqu'il est repoussé par l'expiration, il cherche à s'échaper de toutes parts, & forçant tous les obstacles qu'il rencontre il passe au travers des membranes fines & déliées qui composent les vaisseaux, tandis que la plus grande partie de cet air ressort par la Trachée-Artère. La difficulté avec laquelle ces petites parties d'air passent par les pores de ces vaisseaux, comprime leur ressort ; d'où il s'ensuit que lorsqu'elles y sont entrées, ce ressort doit se débander avec impétuosité contre les particules du sang qui sont alors battues, agitées & broyées avec violence ; ce qui fait qu'elles s'entrechoquent en tout sens ; & c'est par-là qu'elles ac-

quiérent un nouveau mouvement de liquidité & de chaleur. Si cela eſt vrai dans les Animaux qui reſpirent l'air, cela doit être encore plus vrai dans les Animaux qui reſpirent l'eau, parcequ'ici l'air eſt tout autrement comprimé que ne l'eſt l'air libre que les premiers reſpirent; de ſorte que le grand écart de ces particules d'air ſi comprimé doit ſuppléer en quelque manière à la moindre quantité d'air qui entre dans les vaiſſeaux des ouïes.

Quand on conſidère que le ſang des veines des ouïes eſt d'un rouge plus vermeil qûe celui de l'Aorte, on juge aiſément qu'il s'y eſt chargé de quelques particules d'air. On remarque dans les autres Animaux la même différence entre le ſang de l'artère du Poumon qui eſt toujours d'un rouge obſcur, & celui de la veine du Poumon qui eſt toujours d'un rouge fort éclatant. Le Sang ainſi impregné des particules d'air, & par-là devenu vraiment artériel, entre dans les veines des ouïes; & ces veines ſortant de la goutière des côtes par l'extrémité qui regarde la baſe du crâne, prennent la conſiſtance d'artères, & diſtribuent ce ſang à toutes les parties. Il eſt enſuite repris par les veines qui le

portent au cœur. Il ne faut pas oublier que l'Artère qui ſort du cœur a un battement, au lieu que les vaiſſeaux qui font la fonction d'Aorte n'en ont point, au moins qui ſoit ſenſible. Premiérement parce qu'ils n'ont point de communication immédiate avec le cœur; 2°. parce que ce ſang y paſſe d'un petit tuyau dans un grand. Mais il faut auſſi conſidérer que les pouſſées du ſang ne ſont nullement néceſſaires à la nutrition des parties, pour laquelle il ſuffit que le ſang coule d'un cours paiſible; de même qu'il n'eſt pas néceſſaire qu'il coule autrement pour ſa diſtribution & ſa circulation, ſur-tout dans les Animaux où elle eſt beaucoup plus lente, & qui par-là tranſpirent peu, & peuvent vivre long-temps ſans aucune nourriture.

Il eſt aiſé de juger par tout ce qu'on vient de dire, que la ſituation & la conformation des Poumons & leur commerce avec le cœur ſont bien différents dans les différentes eſpèces d'Animaux; ce qui n'avoit pas été inconnu à M. *Malpighi.* Ainſi dans les Poiſſons tout le ſang qui ſort du cœur paſſe par le Poumon, où s'étant auſſi impregné des parties actives de l'air il va enſuite ſe diſtribuer à tout le corps, & juſques-là cette circu-

lation eſt conforme à celle de l'homme. Cependant les Poiſſons n'ont qu'un ſeul ventricule, mais cette circulation ſi ſingulière vient de ce que l'Aorte fait la fonction de l'Artère du Poumon, & que les veines du Poumon devenues Artères font la fonction de l'Aorte.

Nous avons tâché d'abréger autant qu'il nous a été poſſible, les obſervations du célèbre Anatomiſte M. *Du Verney* l'aîné ſur la circulation du ſang dans le Fœtus, & particulièrement ſon *Mémoire ſur la circulation du ſang des Poiſſons qui ont des ouïes & ſur leur reſpiration*, où il a choiſi la Carpe pour modèle. Nous pourrions bien en demeurer là : mais quelque long que ceci doive paroître à la plupart des Lecteurs, nous ne ſaurions nous refuſer au plaiſir de donner auſſi l'extrait d'un autre Mémoire non moins important de M. *Petit* le Médecin, lequel eſt imprimé ſous le titre d'*Hiſtoire de la Carpe* parmi ceux de l'*Académie Royale des Sciences*, *Année* 1733, *page* 197.

Tous les Poiſſons, dit M. *Petit*, ſont revêtus de peau ou d'écaille, tant dans la Mer & les Rivières, que dans les Etangs & les Lacs. La Carpe eſt peut-être celui de tous les Poiſſons qui a de plus

grandes écailles à proportion de ſa grandeur en général, on trouve pluſieurs ſortes de couleurs dans les écailles des Poiſſons. Dans la même Carpe il y en a de brunes, de jaunes & de blanches. La couleur brune domine dans les plus grandes écailles; dans les moyennes, c'eſt la jaune & la dorée; & dans les petites, c'eſt la blanche & l'argentée. On verra ci-deſſous qu'on trouve ces trois couleurs dans chacune des grandes écailles. Je vais les examiner dans les Carpes les plus communes qui ſont de 16 à 18 pouces de longueur, tout compris, c'eſt-à-dire, de 9 à 10 pouces entre œil & bat où entre la tête & la queue.

En général, plus les Carpes ſont grandes, plus les écailles ſont brunes. *Rondelet* aſſûre que les plus jeunes Carpes ont les écailles plus rembrunies que les vieilles, qui tirent ſur le jaune. Les plus grandes écailles occupent le milieu des côtés de la Carpe par rapport à ſa longueur; plus elles ſont près de la tête, plus elles ſont grandes. Les écailles de moyenne grandeur ſont du côté de la queue; les plus petites ſont ſous le ventre, & d'autant plus petites qu'elles ſont plus près de la tête. Les plus grandes écailles ont 7 lignes & demie juſqu'à 8 lignes de lon-

gueur, & 6 lignes jusqu'à 6 & demie de largeur. Il s'en trouve assez souvent qui sont aussi larges que longues; elles sont épaisses d'un 5e. ou 6e. de ligne: en général, plus elles sont petites, plus elles sont allongées. Il y en a qui n'ont que 3 lignes de longueur, & 2 lignes de largeur. Lorsqu'elles sont encore sur la Carpe, il n'en paroît tout au plus que le tiers, qui est coloré; cette partie externe est souvent d'un jaune un peu rembruni. Cette couleur paroît être dans la propre substance de l'écaille; on ne peut l'ôter entièrement en raclant l'écaille qu'on n'en enlève une portion, hors un endroit qui paroît le plus brun sur l'écaille. Il y a sur cette partie interne des lignes en forme de rayons qui partent de la circonférence & qui tendent au même point comme à un centre. Le dessous de l'écaille opposé à cette partie externe est argenté au moyen d'une membrane extrêmement fine qui porte cette couleur, qu'on enlève facilement avec la membrane, & qui laisse l'écaille blanche en cet endroit. Toutes les écailles tiennent ensemble par le moyen des membranes qui les enveloppent; ce qui n'empêche pas qu'il n'y ait un peu de jeu dans les écailles, les unes à l'égard des autres; car sans cela la Car-

pe ne pourroit se courber vers les côtés, comme elle fait dans tous ses mouvemens. Ces membranes tiennent très-fortement à la membrane tendineuse qui enveloppe tout le corps de la Carpe, & en sont une continuité.

Si l'ou examine bien la partie externe de la Carpe; on remarque une ligne brune de chaque côté qui s'étend depuis la tête jusqu'à la queue. Cette ligne paroît brune, parce que la membrane qui attache la partie inférieure de l'écaille est très-brune dans son milieu. Je l'ai vue quelquefois rouge. On trouve dans la substance des écailles où l'on voit cette ligne, un canal long de 2 lignes ou 2 lignes & demie, qui a environ un quart de ligne de diamètre. On peut y introduire une petite épingle de cette grosseur; mais elle y entre plus facilement par la partie interne & inférieure, que par la partie externe & supérieure de l'écaille. Ce Canal va de haut en bas de cette écaille, ou de bas en haut, & obliquement de dehors en dedans; & se continue d'une écaille dans l'autre successivement depuis la tête jusqu'à la queue. Il y a entre chaque écaille un petit Canal membraneux qui en fait la continuité.

Après avoir observé ce qu'il y a de sin-

gulier dans les parties externes de la Carpe, il faut venir aux parties internes.

Je divise la Carpe en quatre parties ; 1°. la tête ; 2°. la poitrine ; 3°. le bas ventre ; 4°. la queue. La tête se prend depuis le museau jusqu'à l'extrémité des couvercles des ouïes, vis-à-vis desquelles se trouve la poitrine ; car il n'y a point de col entre la tête & le tronc de la Carpe. La poitrine est séparée du bas-ventre par le Diaphragme ; elle renferme seulement le cœur & une partie considérable des Reins. Le bas-ventre contient les entrailles ; la queue commence à l'anus, & est toute musculeuse.

L'Abdomen ou le bas-ventre est, comme l'on sait, une cavité du corps qui se prend depuis le Diaphragme jusqu'à l'Anus. Tous les Anatomistes savent de quelle manière elle est formée dans l'homme & les Animaux à quatre pieds : mais je ne connois personne qui l'ait examinée dans la Carpe. Ce Poisson a la cavité du bas-ventre formée par les vertèbres du dos & par des muscles qui sont tous différents de ceux de l'homme & des Animaux à quatre pieds ; mais elle a outre cela des arrêtes en forme de côtes. Il y en a 16 de chaque côté ; elles sortent de chaque vertèbre depuis le

Diaphragme jusqu'à l'Anus où se termine le bas-ventre; comme en pointe de cône. Le dedans de l'Abdomen est revêtu du Péritoine dans la Carpe, comme dans les autres Animaux.

L'Anus que les Mariniers appellent *Umbilic*, ou le fondement, a aussi ses singularités. Voici ce qui paroît à l'extérieur dans la Carpe : il ne consiste pas seulement dans une ouverture par où elle décharge les excrémens des boyaux ; il comprend encore deux autres ouvertures, dont l'une donne passage aux œufs dans les fémelles, & à la semence dans les mâles ; & l'autre laisse passer l'urine de la vessie; de sorte que voilà trois conduits qui aboutissent en cet endroit. Le premier est l'extrémité du *Rectum*, qui est proprement l'Anus ; il est le plus large des trois ; il a environ deux lignes & demie : mais il peut s'élargir jusqu'à 5 ou 6 lignes. Le second est l'extrémité des deux Capsules qui enveloppent les œufs, & qui se réunissent en un seul Canal dont l'extrémité n'a qu'une ligne de large, ou une ligne & demie, selon la grandeur des Carpes ; elle peut beaucoup s'étendre. On peut donner le nom de *Vulve* à cette ouverture, mais dans les mâles elle est

plus étroite ; c'eſt l'extrémité des deux membranes qui enveloppent la Laite : elle aboutit en cet endroit par un Canal qui a une ligne de diamètre. Le troiſième eſt l'embouchure de la veſſie ; il a une demi-ligne ou trois quarts de ligne de largeur, & toutes ces ouvertures ne ſont pas rondes ; elles ſont applaties les unes ſur les autres ; il n'y a que la troiſième qui eſt en quelque manière ronde : elles ſont ſéparées les unes des autres par des membranes qui n'ont pas un quart de ligne d'épaiſſeur. Tout cela forme cette partie extérieure appellée *Podex* par *Rondelet* : elle eſt en quelque manière triangulaire dans les Carpes laitées ; mais elle l'eſt moins dans les Carpes œuvées, & a environ 4 lignes de diamètre juſqu'à 5 lignes. J'ai piqué cette partie dans les Carpes vives avec la pointe d'une aiguille ; on n'y apperçoit aucun mouvement, & néanmoins elle s'eſt inſenſiblement retrécie de la moitié.

L'Eſtomac ou le ventricule prend ſon origine du fond de la gorge ; il paſſe à travers le centre du Diaphragme ; il a la figure d'un boyau qui a ſix pouces & quelques lignes de longueur, & s'étend ſuivant la longueur de l'Abdomen : il a 4 lignes de diamètre juſqu'à 5 lignes du

coté

côté du Diaphragme : mais il diminue peu-à-peu, & n'a plus que 3 à 4 lignes à ſon extrémité du côté de l'anus, où il ſe replie pour former le premier boyau. Cet Eſtomac eſt enveloppé de tous côtés par les boyaux & le foye, & ſort de ce paquet à un pouce ou un pouce & demi de l'endroit où il ſe replie pour produire le premier boyau; c'eſt le repli le plus près de l'anus : il n'y avoit ni Pylore ni valvule à ce repli, comme j'en ai vû dans le Brochet & d'autres Poiſſons. Je n'ai trouvé aucune différence entre cet Eſtomac & le premier boyau qui commence à ce premier repli à deux pouces de l'anus; on diroit à voir ce repli que c'eſt l'Eſtomac qui le forme. Il y a quantité de rides longitudinales dans ſa partie interne; & c'eſt ce qui m'a engagé de donner le nom d'Eſtomac à cette partie avec d'autant plus de raiſon, que je ne trouve point d'autre partie qui faſſe cette fonction. Il reçoit le Canal Choledoque à deux lignes du Diaphragme; ce Canal forme un mammelon à la partie interne de l'Eſtomac où l'on reconnoît ſon orifice. Le premier boyau remonte vers le Diaphragme; il a 3 pouces & demi de longueur, & 3 lignes de diamètre. Le ſecond boyau eſt formé

par le repli du premier; il a environ 3 pouces de longueur & 2 lignes & demie de diamètre, il descend de haut en bas. Le troisième boyau remonte de bas en haut, & a 2 lignes de diamètre; il a 4 à 5 pouces de longueur, en y comprenant la courbure qu'il forme de droite à gauche vers le Diaphragme, par laquelle il produit une espèce d'anneau avec une portion du 4e. boyau qui renferme une portion du foye. Le 4e. boyau a 2 lignes de Diamètre, & 4 pouces ou 4 & demi de longueur, en y comprenant la moitié de l'anneau qu'il fait avec le boyau précédent; il descend vers l'anus. Le 5e. boyau a environ 4 pouces de longueur & 2 lignes de diamètre; il remonte vers le Diaphragme, à un pouce & demi duquel il se replie pour former le boyau suivant. Le 6e. est le plus long de tous; il a 6 pouces, quelquefois plus, de longueur, & une ligne & demie de diamètre ou 2 lignes, quelquefois 3 à 4 lignes; il se termine à l'anus; il est enveloppé en partie par les autres boyaux & le foye: dans les Carpes laitées ce boyau est logé par la plus grande partie dans une goutière pratiquée dans la laite. Ces intestins n'ont point de Mesentère; ils sont liés ensemble par les

parties du foye qui se trouvent logées & attachées entre les espaces qu'ils laissent entre leurs circonvolutions.

Le Foye est divisé en plusieurs parties, & comme par appendices qui ont peu d'épaisseur. Je viens de dire que ces parties du foye s'attachent aux boyaux, remplissent les espaces qu'ils laissent entr'eux: il y en a qui passent par-dessus le boyau pour aller remplir d'autres espaces. Toutes ces liaisons du foye & des boyaux forment un paquet qui est aussi adhérant aux paquets des œufs, ou de la la laite, mais très-legèrement. Le foye est aussi long que le paquet des boyaux, & est aussi large auprès du Diaphragme où il commence. Il y a même un très-petit lobe du foye qui quelquefois se loge dans un enfoncement du Diaphragme au-dessus du Canal de la grosse vésicule aërienne. Après cela le foye diminue peu à peu de largeur, & se termine en quelque manière en pointe, en formant un cône très-irrégulier; & de l'extrémité de ce cône le *Rectum* se continue jusqu'à l'anus de la longueur de 15 à 18 lignes. Le foye est d'un rouge de chair musculeuse; il est différent dans quelques Carpes laitées; il est plus pâle, & aussi épais dans toute son étendue. Je l'ai trouvé dans

d'autres Carpes laitées moins pâle & moins épais, & ſes adhérances avec les inteſtins ſont les mêmes que dans la Carpe œuvée. Il eſt logé avec les boyaux entre les deux laites. Il eſt encore bon de remarquer qu'il recouvre près de la moitié de la groſſe véſicule aërienne, avec laquelle il a une légère adhérance; il eſt fort étendu en cet endroit. Il eſt recouvert à ſes côtés par le paquet des œufs; il y eſt adhérant par des membranes très-fines, auſſi-bien qu'au Péritoine.

La véſicule du fiel ſe trouve enchaſſée dans le milieu de la partie principale du foye, tout de long de la partie ſupérieure de l'Eſtomac. Il y a une couche de foye épaiſſe d'une ligne entre la véſicule & l'Eſtomac; elle eſt attachée en cet endroit par quantité de vaiſſeaux ſanguins & biliares qui vont ſe terminer dans le Canal cyſtique. J'en ai vû un principal qui s'y attache à deux lignes de la véſicule, & c'eſt ce qu'on peut appeller le *Canal Hépatique*. Il a environ demi-ligne de diamètre; il y en a quelquefois deux. J'ai vû auſſi trois autres Canaux biliares ſe réunir en un point au même Canal, au côté oppoſé de l'inſertion du précédent. Le Canal Choledoque & le Canal cyſtique ne ſont qu'un Canal continu & de

même diamètre ; ce Canal a 2 lignes & demie jusqu'à 3 lignes de longueur, quelquefois plus, & une ligne & demie de diamètre. Il s'insère à la partie supérieure de l'Estomac, à 2 lignes de sa sortie du Diaphragme ; cette insertion est oblique : mais ce Canal ne fait aucun trajet entre les membranes ; il paroît seulement qu'il y fait un petit détour. Je n'ai pu introduire une sonde très-fine par le mammelon qu'elle forme dans la partie interne de l'Estomac : la bile en sortoit pourtant à la moindre pression que je faisois à la vésicule ; & si l'on vuide la vésicule, & qu'on souffle dans l'ouverture du mammelon qui est très-petite, l'air y entre & la gonfle. La vésicule du fiel dans une Carpe de 18 pouces, tout compris, étoit longue de 15 lignes, & avoit 6 à 7 lignes de diamètre ; & dans une autre Carpe de 14 pouces elle étoit longue d'un pouce, ayant 6 lignes de diamètre. La bile qu'elles contenoient, étoit verte & liquide. J'ai vû dans une autre Carpe la bile un peu plus solide que du Beurre ; elle étoit grenée & verdâtre.

La Rate est attachée au commencement de l'Estomac, à 5 ou 6 lignes du Diaphragme ; elle se trouve située entre

le paquet des boyaux & la groſſe véſicule aërienne vers le côté gauche ; elle eſt longue de 3 ou 4 pouces. Sa partie principale eſt entre la partie ſupérieure de l'Eſtomac & le foye. Elle a plus de demi-pouce de largeur, & 2 lignes d'épaiſſeur. Cette partie varie très-fort dans ſes dimenſions ; elle eſt d'un rouge foncé comme du ſang caillé.

Les œufs de la Carpe forment deux paquets, un de chaque côté de l'abdomen ; ils s'étendent depuis le Diaphragme juſqu'à l'anus ; ils couvrent de chaque côté le paquet formé par les inteſtins & le foye, & s'étendent entre ce paquet & la veſſie aërienne qu'ils couvrent de part & d'autre depuis la moitié de la groſſe véſicule aërienne juſqu'à l'anus. Ils ſont revêtus d'une membrane très-fine & tranſparente, qui forme une Capſule qui enveloppe entièrement les œufs, auxquels elle eſt très-peu adhérante. Si l'on ſouffle dans cette Capſule, elle ſe ſépare facilement des œufs, & ſe gonfle beaucoup. Les deux Capſules ſe réuniſſent en un ſeul Canal qui ſe termine à la partie poſtérieure de l'anus. Cette Capſule eſt adhérante au Péritoine & au paquet du foye & des boyaux, mais très-légèrement. Les œufs

qu'elle contient ſont adhérants les uns aux autres ; ils ſont ronds , ou à peu près ronds , & ont demi-ligne juſqu'à deux tiers de ligne de diamètre ; ce qui eſt rare. J'ai voulu voir combien il y avoit d'œufs dans une Carpe : j'ai pour cela mis dans une balance très-fine la quantité d'œufs qu'il falloit pour la peſanteur d'un grain , & j'ai trouvé qu'il en falloit 71 ou 72. Les deux paquets peſoient 8 onces 2 gros qui font 3752 grains, qui multipliés par 72 font 342144 œufs ou environ, que cette Carpe contenoit. C'eſt dans une Carpe de 18 pouces de longueur , compris la tête & la queue. Dans une Carpe moins groſſe , les deux paquets d'œufs ne peſoient que 7 onces 2 gros 42 grains , & ne contenoient que 303552 ; c'eſt dans une Carpe de 16 pouces : & dans une Carpe de 14 pouces je n'ai trouvé que 6 onces 4 gros 42 grains , & que les paquets ne contenoient que 262224 œufs. Les œufs de ces Carpes m'on paru de la même groſſeur.

Il paroît par ces obſervations que plus les Carpes ſont groſſes, plus elles contiennent d'œufs. Ce doit être une choſe rare de rencontrer juſte dans de pareilles opérations , & ce ſeroit peu

de chose de ne se tromper que de quelques centaines. *Leeuwenhoek* ne donne aux Carpes que 211629 œufs, & quatre fois plus aux Morues ; & ailleurs il dit que la Morue en contient 9344000, & que les œufs d'un Poisson d'un an sont aussi gros que ceux d'un Poisson de 25 ans. Tous ces œufs sont d'un jaune très-leger, plus ou moins. Je les ai fait bouillir ; ils sont devenus blancs ; mais étant refroidis, ils se sont trouvés jaunes, quelques-uns orangés.

La Laite que l'on nomme aussi *Laitance*, est une partie dans les Carpes mâles composée de deux Corps blancs très-irréguliers : ce sont les Testicules dans lesquels se filtre la semence ; ils sont presque aussi longs que la cavité du bas-ventre ; le côté droit est quelquefois un peu plus long que le gauche, parce qu'il commence un peu plus près du Diaphragme ; il recouvre par les côtés le paquet des boyaux, la vessie aërienne & la vessie urinaire. Je les ai vu quelquefois commencer tous deux au Diaphragme, & cela se continue jusqu'à l'anus où ils finissent par un Canal entre le *Rectum* & la vessie, le tout enveloppé d'une membrane très-fine. Lorsque la laite est coupée en travers, &

pressée un peu avec les doigts, il s'échappe une matière blanche & épaisse comme de la bouillie renfermée dans ces vésicules. Chaque corps blanc ou testicule est composé de deux parties : la première & la plus considérable qui prend son origine près le Diaphragme, est le corps du Testicule ; il est uni & lisse à sa superficie. La seconde partie consiste dans les vésicules séminales qui sont près de l'anus. Toute la première partie que j'ai appellée le *Corps du Testicule*, est composée de lobes très-differents entr'eux en grosseur & en figure, qui sont une continuité de la partie principale du Testicule : tous ces lobes tiennent entr'eux au moyen de la membrane dont le tout est enveloppé. Dans chaque Testicule, il y a un interstice dans toute sa longueur, où se trouve une espèce de Canal qui contient une matrès blanche comme de la bouillie, qui est la semence. Ce Canal aboutit à la seconde partie de la laite, & pour cette raison on peut l'appeller *Canal déférent*. J'appelle cette seconde partie *vésicule séminale*, parce qu'elle paroît formée par de petites vésicules distinguées les unes des autres.

On trouve dans la Carpe & dans plu

ſieurs autres Poiſſons une veſſie remplie d'air ; je l'appelle pour cela *Veſſie aërienne.* C'eſt pour la même raiſon que quelques Auteurs l'ont nommée *Veſicula pneumatica*, d'autres *Utriculus natatorius*, parce qu'il paroît que les Poiſſons s'élévent plus ou moins facilement vers la ſuperficie de l'eau ſelon qu'elle ſe trouve plus ou moins remplie d'air. Elle eſt ſituée entre les Reins & les œufs, ou la laite ; elle s'étend depuis le Diaphragme juſqu'à la veſſie urinaire ; elle eſt attachée légèrement par des fibres & des vaiſſeaux à toutes les parties qui la touchent ; mais elle tient très-fort à la baſe d'un petit os que j'appelle *mitral*, à cauſe de ſa figure qui repréſente la partie antérieure d'une mitre. Cette veſſie eſt compoſée de deux véſicules : La première eſt la plus groſſe, & la plus près du Diaphragme ; elle a 3 pouces ou environ de longueur, & 18 à 20 lignes de diamètre à l'endroit où elle a le plus de groſſeur ; elle forme une eſpèce d'ovale. La ſeconde véſicule qui eſt plus petite que la précédente, eſt 2 à 3 lignes plus longue que la premiere, mais elle n'a que 12 lignes ou environ de diamètre dans l'endroit où elle a le plus de groſſeur. Chacune de ſes véſi-

cules a deux membranes, une externe & une interne, qui ſont l'une & l'autre doubles & qui ont des fibres de différente direction. Les deux véſicules communiquent l'une avec l'autre par un petit Canal, ſans valvule.

Les Reins des Poiſſons écailleux ſont d'une ſubſtance & d'une ſtructure ſi particulière, que *Rondelet* y a été trompé. Il ne donne ni Reins ni veſſie aux Poiſſons écailleux & cartilagineux; il n'y a, dit-il, que ceux qui reſpirent qui en ont. Il y a des Auteurs qui ont découvert ces parties dans quelques Poiſſons; mais je n'en connois aucun qui ait décrit les Reins de la Carpe. Ceux qui ont parlé n'en ont dit que très-peu de choſe, & en ont donné de très-mauvaiſes Figures. En voici la Deſcription.

Les Reins ſont d'un rouge-brun, mollaſſes, ſemblables en quelque manière à du ſang caillé; ils occupent la plus grande partie de la poitrine, & delà s'étendent dans toute la longueur du bas-ventre jusqu'à la veſſie. La partie des Reins qui eſt dans la poitrine, eſt très-conſidérable par ſa groſſeur; elle couvre preſque entièrement le Diaphragme, & environne la plus grande partie du cœur; les deux parties qui la com-

poſent, ſe réuniſſent en cet endroit & ſur l'os mitral où elles ſe retréciſſent tout d'un coup, paſſent dans un trou de 3 lignes de longueur ou environ, & d'une ligne & demie de largeur, formé par l'union de l'os mitral avec la troiſiéme vertèbre de l'épine, & entrent dans le bas-ventre, où peu-à-peu ils s'élargiſſent & forment dans le milieu de cette cavité deux corps très-irréguliers, un de chaque côté, qui ſont comme les parties principales des Reins; ils ſont logés entre les deux véſicules aëriennes dont ils rempliſſent l'eſpace qu'elles laiſſent entr'elles : ce qui leur donne une figure triangulaire : après quoi ces Reins ſe retréciſſent peu-à-peu, & coulent entre les deux uretères qu'ils accompagnent juſqu'à la veſſie. L'urine paſſe immédiatement de la ſubſtance des Reins dans les uertères par le moyen des vaiſſeaux excrétoires qui s'y rendent.

La Veſſie urinaire eſt une Capſule oblongue arrondie, & qui étant gonflée reſſemble à une petite Cucurbite renverſée dont l'embouchure eſt étroite; elle a 10 à 11 lignes de longueur, 3 lignes ou 3 lignes de diamètre : elle ne paroît compoſée que d'une ſeule membrane qui eſt fort fine. Cette veſſie n'a point

d'urethre ; son embouchure est tout près de celle du *Rectum* à la partie postérieure de l'anus dans les Carpes œuvées ; mais dans les Carpes laitées on ne la découvre point au dehors : on la trouve dans le Canal commun des vésicules séminales.

Voilà à-peu-près tout ce que nous apprend de particulier M. *Petit* dans son Histoire de la Carpe, qui jointe aux Observations de M. *Du Verney* donne une idée assez complettte de ces Poissons.

Villoughby dit après *Rondelet* que dans certains Lacs & dans certaines Rivières la Carpe parvient à une grandeur considérable & jusqu'à 3 coudées. Elle n'a point de langue ; mais à la place de langue la Nature lui a donné un Palais charnu pour l'organe du goût, qui étant détaché ressemble tellement à une langue, que non-seulement le vulgaire, mais même les gens savants l'appellent *Langue*, & soutiennent opiniâtrement que c'est une vraie langue. On lui trouve toujours le ventre plein d'œufs, parce qu'elle met bas 5 à 6 fois l'année, selon *Aristote* ; mais ces œufs croissent lentement. Quand la fémelle a jetté ses œufs, le mâle si l'on en croir les Pêcheurs les garde dès

qu'il les trouve ramaſſés en un tas ; le reſte périt. Car la Carpe va chercher des endroits guéables pour y jetter ſes œufs, comme font bien d'autres Poiſſons, & ſouvent une fémelle eſt pourſuivie par 13 ou 14 mâles. La fémelle jette ſes œufs en nageant, & les mâles qui la ſuivent répandent leur ſemence ſur les œufs; mais il s'en perd une quantité. Quant à ce que *Rondelet* ajoûte que les Carpes naiſſent quelquefois d'elles-mêmes ſans fray, c'eſt une erreur groſſière qui ne mérite pas d'être refutée. *Belon* dit qu'on a coutume de préparer avec des œufs de Carpes du Caviar rouge qui eſt deſtiné pour les Juifs, parce que ce Peuple ne mange ni Eſturgeon, ni autre Poiſſon ſans écailles. *Leonard Maſcall* dans ſon livre de la Pêche, ſe vante d'avoir le premier apporté des Carpes en Angleterre, il y a environ cent ans, quoiqu'elles y ſoient actuellement très-communes dans les Rivières & dans les viviers. Les Carpes mettent bas aux mois de May & d'Aouſt : alors elles ne ſont pas ſi bonnes à manger, parce qu'elles ſont maigres & inſipides, comme il arrive à preſque tous les autres Poiſſons. Les plus grandes péſent environ 20 livres. C'eſt en Avril qu'elles ſont les plus eſtimées.

La Carpe eſt un Poiſſon d'eau douce connu de tout le monde ; il ſe rencontre dans les Rivières, dans les Lacs, dans les Etangs & dans les marais ; il n'habite point dans la mer comme le rapporte *Pline* ; il multiplie beaucoup : enfin il ſe trouve preſque par-tout en grande quantité. Il ſe nourrit de bled, d'herbes, de boue & de limon. Il vit fort long-temps: on en tire la preuve de ces grandes & groſſes Carpes qui ſont aſſez ſouvent dans les foſſés des villes, & qu'on y garde par rareté. *Geſner* dit avoir appris d'un homme très-digne de foi qu'un jour en Allemagne dans le Palatinat il avoit vû dans les foſſés d'une fortereſſe une Carpe âgée de cent ans. Le Docteur *Samuel Ledelius* rapporte dans les *Ephémérides d'Allemagne* qu'on nourrit dans certains viviers de la Luſace des Carpes de deux & même de trois cens ans, s'il en faut croire les rélations, longues de 2 aulnes, & larges de plus d'une demi-aulne.

Les Carpes, dit *Derham*, vivent longtems dans l'air & hors de l'eau, comme il eſt manifeſte par la manière dont on les engraiſſe en Hollande, laquelle a été auſſi pratiquée en Angleterre. On les ſuſpend à la Cave, ou dans quelque

autre lieu frais, dans un petit filet, ſur de la mouſſe humide ; en ſorte que la tête de la Carpe ſorte hors du filet. De cette manière on les garde long-temps en vie, en les nourriſſant de pain blanc trempé dans du lait. Je tiens ceci d'une perſonne très-illuſtre & très-curieuſe pour ces ſortes de choſes. Si j'avois la permiſſion de la nommer, perſonne ne douteroit de la vérité de ſon témoignage. Comme c'eſt un exemple fort ſingulier de la reſpiration des Poiſſons, j'ai cru faire plaiſir au Lecteur en le rapportant ici.

Tout le monde ſait qu'il y a des Carpes mâles & des Carpes fémelles ; que la Carpe laitée eſt le mâle, & l'œuvée la fémelle : mais tout le monde ne ſait pas qu'il y en a d'Hermaphrodites. Il s'en trouve de différentes grandeurs & couleurs. On en pêche dans certaines Rivières qui ſont en tout ſemblables aux autres pour l'extérieur, mais dont la chair eſt ferme, graſſe, excellente, rougeâtre preſque comme celle du Saumon ; ce qui leur a mérité le nom de *Carpes ſaumonées*. Les Carpes d'Etang valent ordinairement moins que celles de Rivière : mais il y a des Etangs fort renommés, témoin l'Etang de Ca-

miers près de Boulogne ſur mer, qui eſt fameux par la multitude, la groſſeur & la délicateſſe des Carpes qu'on y pêche, & dont les plus bellesſe vendent 24 à 30$^{liv.}$

Il ſemble que l'Etang ſoit deſtiné pour la Carpe. C'eſt auſſi le Poiſſon dont on doit le peupler à proportion de ſon étendue d'eau & de la qualité de ſon terroir; il eſt d'un grand rapport, & ſans contredit le principal Alvin des étangs. Il croît à une grandeur conſidérable quand il y trouve une abondante nourriture, & ſa chair devient plus ferme & de meilleur goût à meſure qu'il avance en âge : en trois ans il devient grand d'un pied entre œil & fourche, c'eſt-à-dire, entre tête & queue. La Carpe eſt dans ſa grande bonté précisément dans le temps du Carême. La Braime ou Bremme reſſemble beaucoup à la Carpe : mais on ne doit pas pour cela les confondre enſemble, comme font quelques-uns. Ce qui a donné lieu à la mépriſé, c'eſt qu'on appelle par corruption *Bremmes* certaines Carpes ſtériles ou brehaignes qui n'ont ni œuf ni laitances, mais qui ſont fort graſſes & d'un goût exquis : or ces Carpes brehaignes ſont bien plus communes que les Carpes hermaphro-

dites. Il eſt curieux, dit *Boecler*, de ſavoir que quand les bleds, & ſur-tout le ſeigle, commencent à monter, les Carpes ne peuvent plus ſe tranſporter de Lorraine à Straſbourg ou en Alſace, parceque ſi elles paſſent le long de ces bleds, elles en meurent. C'eſt un fait qui eſt aiſé à vérifier. Mais nous ſavons à n'en point douter que dans l'Orléanois on n'a jamais rien obſervé de ſemblable.

Les Grecs & les Latins ont nommé la Carpe *Cyprinus*, comme qui diroit la favorite de *Cypris* ou de *Vénus*, à raiſon de ſon extrême fécondité ; autrement *Lepidotus*, par rapport à ſes grandes écailles. Elle s'appelle à Veniſe *Rana* ou *Reina*, comme qui diroit la *Reine* des poiſſons, & ailleurs en italie *Carpano*, *Carpione* ou *Carpena*, quoique le *Carpione* de *Rondelet* déſigne un Poiſſon tout différent de la Carpe ; à Rome *Burbara*, en Gréce & en Turquie *Saſan*, en Etolie *Kiprinos*, ſelon *Belon* ; en Eſpagnol *Carpa* ; en Allemand *Karpffe*, *Carper* au *Carperen* ; en Flamand *Carpel* ou *Kerper* ; en Hollandois *Corper* ; en Polonois *Karp* ; en Anglois & en Suedois *Carp* : d'où l'on voit que la Carpe porte à peu près le même nom dans toutes les Langues. Or ſuivant la remarque d'un homme d'eſ-

prit, *Ménage* que *Balzac* disoit être inspiré pour les Etimologies n'a pas eu besoin d'une révelation pour dériver notre terme François *Carpe*, du nom Latin *Carpa* qui se trouve dans *Cassiodore*. Nous en conviendrons volontiers avec lui : mais parce qu'une Etymologie est simple & naturelle, en doit-elle être censée moins bonne ? on appelle une petite Carpe *Carpeau*, *Carpillon* ou *Carpette*.

La Carpe contient beaucoup d'huile & de Sel volatil. On doit la choisir grosse, grasse, bien nourrie & qui soit de Rivière plutôt que d'Etang. Les meilleures Carpes sont celles de la Saône, de la Loire, & de la Seine : on estime surtout celles de la Loire, parcequ'elles sont dans un eau plus pure & plus rapide. La Carpe est facile à digérer ; elle nourrit médiocrement, & produit un assez bon aliment. Quelques Auteurs prétendent que sa chair contient beaucoup de sucs visqueux & grossiers : cependant on l'employe très-communément, & l'on n'en voit guères de mauvais effets. Nous croyons qu'elle convient à toute sorte de tempérament, excepté aux gens sujets à la goute ; on a des observations que son usage en reveille les accès. On trouve dans les laitances de ce Poisson un man-

ger délicat, qui peut même tenir lieu de viande à plusieurs infirmes, & l'on a vû des Etiques guéris par l'usage de ces Laitances. Les œufs de Carpe sont encore fort bons ; mais il s'en faut beaucoup qu'ils soient aussi agréables au goût & aussi convenables à la santé que les Laitances. La tête de la Carpe est la partie de toutes la meilleure & la plus recherchée, principalement à cause du Palais appellé vulgairement *Langue de Carpe*, qui est d'un goût très-délicat. La Carpe pour être bonne, ne doit être ni trop jeune, ni trop vieille ; & ces vieilles Carpes qu'on estime tant pour leur énorme grosseur, sont dures, coriaces & fort malsaines.

On trouve dans la tête de la Carpe un os pierreux assez large, plat, triangulaire, blanc; il est placé au haut de son palais. Il y a encore deux petites pierres ovales audessus des yeux. Ces os sont propres pour exciter l'urine, pour pousser les sables & les graviers, pour l'epilepsie, pour arrêter les cours de ventre, & pour absorber les humeurs âcres & acides. La dose en est depuis un demi-scrupule jusqu'à un demi-gros, étant réduits en poudre subtile. Le fiel de la Carpe, suivant *Ludovic*, est spécifique en liniment con-

tre l'éryſipèle ; il faut l'épaiſſir s'il eſt trop liquide, & s'il eſt trop épais & âcre, on le délaye avec un peu d'eau de fray de Grenouilles, ou de fleurs de ſureau. Ce même fiel eſt eſtimé dans les maladies des yeux, où il eſt beſoin de déterger, & d'empêcher que les tayes, les taches & les ongles ne ſe forment, parceque ce fiel eſt tempéré & peu âcre ; car lorſque ces ongles, tayes ou taches ſont entièrement formés, il faut avoir recours au fiel de quelque Animal terreſtre, qui eſt plus âcre, plus volatil & plus pénétrant que celui des Poiſſons.

La Tanche ou Tenche ; *Tinca*, Offic. Schrod. 334. Dal. Pharm. 406. Rondel. *de Piſc.* 157. Bellon. *de Aquat.* 324. Geſn. *de Aquat.* 984. Aldrov. *de Piſc.* 645. Jonſt. *de Piſc.* 114. Charlet. *de Piſc.* 43. Merr. Pin. 190. Salv. *de Aquat.* 90. Schonev. Ichth. 76. SchWenkf. *de Piſc.* Siles. 448. *Tinca omnium fere autorum*, Willughb. Ichth. 251. Raij Sinop. Piſc. 117. *Cyprinus mucoſus totus nigreſcens, extremitate caudæ æquali*, Arted. Gen. 27. *Cyprinus pinna ani oſſiculis undecim, Cauda integra*, Linn. Faun. Suec. 321. *Phycis vel Merula fluviatilis ſeu lacuſtris ; Tinca, Tincha, Tenca, ſive Tencha vulgaris*, Quorumd.

Ce Poiſſon, ſelon *Artédi*, a la tête & le muſeau aſſez petits à proportion du corps; le corps large, gros & court; l'ouverture de la bouche petite ou médiocre, en ſorte qu'on pourroit ſans gêne y introduire le doigt du milieu;les mâchoires ſans dents, mais dans le goſier il y a cinq dents de chaque côté; les couvercles des ouies compoſés de part & d'autre de quatre lames & de trois arrêtes courbées; la ligne latérale du corps, courbe & plus proche du ventre, comme dans les Poiſſons du même genre; quelques petits conduits ou trous à la tête au-deſſus des yeux, un de chaque côté, qui forment une eſpéce de ligne, & au-deſſous des yeux deux autres lignes ou rangées de trous, dont l'une eſt ſituée près des couvercles des ouïes, & l'autre plus bas à la machoire inférieure; les yeux petits, ſitués aux côtés de la tête; l'Iris des yeux rouge; les ouvertures des couvercles des ouïes moins larges que dans les autres eſpeces de ce genre; quatre ouïes de chaque côté, dont chacune eſt garnie d'une double rangée de nœuds faits en forme de peigne, leſquels ſont égaux de chaque côté aux trois ouïes intérieures; mais dans la dernière les nœuds intérieurs ſont preſque égaux entr'eux, & les exté-

rieurs plus longs que les intérieurs à la partie supérieure, quoique beaucoup plus courts à la partie inférieure; du reste, ils sont tous mollets; le dos un peu elevé audessus de la tête, mais épais, & nullement tranchant; le ventre assez large & plat par-tout; les écailles oblongues, petites en comparaison de celles des Poissons du même genre, étroitement adhérantes, de couleur noire sur le dos, & noirâtre sur les côtés, mélée d'un peu de doré ou de verd-jaunâtre; mais de couleur blanchâtre au ventre, de façon néanmoins que tout le corps est teint d'une certaine noirceur: or ces écailles sont par dehors enduites d'une mucosité visqueuse, ce qui rend ce Poisson glissant comme l'Anguille; toutes les nageoires & la queue noires, noirâtres ou d'une couleur grisâtre obscure; les nageoires de la poitrine noirâtres, arrondies, composées de dix-sept rayons dont le sixiéme ou environ est le plus long, le premier simple & robuste; mais tous les autres sont branchus au bout, & les dernieres assez petits; les nageoires du ventre pareillement noirâtres, & arrondies à leur extrémité, composées d'onze rayons dont le prémier est assez petit, le second robuste & fort épais, mais tous les autres

ſont fort branchus au bout ; une ſeule nageoire au dos, noire, composée de douze rayons dont le premier eſt fort court, le ſecond un peu plus long qui atteint le milieu des autres, le troiſième égal aux autres pour la grandeur & ſimple ainſi que les deux premiers, au lieu que tous les autres ſont branchus au bout ; la nageoire de l'anus noire, composée d'onze rayons dont les deux premiers ſont aſſez petits, principalement le premier qui eſt très-menu, le troiſième aſſez long, ſimple comme les premiers, tandis que tous les autres ſont branchus par le bout ; le quatrième & le cinquième ſont les plus longs ; la queue noirâtre, nullement fourchue, mais plutôt quarrée, composée de dix-neuf rayons difficiles à compter, excepté les derniers ; le foye long, étendu le long de l'eſtomac & de l'inteſtin, & diviſé en quelques lobes ; l'eſtomac gros & long, dans lequel ainſi que dans les inteſtins je n'ai rien trouvé, dit l'Auteur, qu'un ſuc ou chile viſqueux ; l'inteſtin reflèchi une fois du pylore ou diaphragme, puis allant droit à l'anus ; la ratte oblongue, d'un rouge obſcur ou noirâtre, anguleuſe, ſituée à gauche ; la veſſie aërienne grande, ſerrée comme avec un fil dans le milieu, dont le

Canal

Canal qui va s'insérer au commencement de la partie inférieure est bien sensible ; le Péritoine blanchâtre tirant sur l'argenté. Sa longueur totale est de 9. pouces 3 lignes. Quant à l'extérieur, il ressemble à la Truite saumonnée. Son lieu natal sont les Lacs, les Etangs & les Marais. *Hippolyte Salvien* avoit déjà observé aux angles de la bouche de chaque côté un Appendice ou Moustache ronde & très-courte.

La Tanche, dit *Willoughby*, semble avoir été inconnue aux Anciens avant *Ausone*. On trouve souvent & presque par-tout des Tanches de 5 à six livres ; quelquefois même elles croissent jusqu'à 20 livres, au rapport de *Salvien*. La Tanche a la peau épaisse, & recherchée des gourmands ; le palais charnu comme la Carpe, & dans le fond du palais un osselet triangulaire ; une vésicule du fiel, & une vessie urinaire comme la plupart des autres Poissons. Dans cette espèce, le sexe est facile à distinguer ; car le mâle a les nageoires du ventre beaucoup plus grandes, dont le premier rayon est grand, épais, refléchi en embas, & cannelé en travers. Les os où ces nageoires prennent naissance sont pareillement grands, épais, & presque étendus jus-

qu'aux ouies, autrement que dans la fémelle. La Tanche aime les eaux croupiſſantes, marécageuſes, & les Rivières qui coulent lentement, ſelon *Rondelet*. *Salvien* dit qu'on en prend fréquemment & en tout temps dans les Lacs & les Etangs : mais quoiqu'on en pêche quelquefois dans le Tibre & dans d'autres Rivières, le même Auteur croit qu'elles y ſont venues de quelque Lac voiſin ; & en cela nous ſommes de ſon avis. On dit que le Brochet eſt ami de la tanche, parcequ'il frotte ſes playes contre la mucoſité de celle-ci. Auſſi quelques-uns appellent-ils la Tanche le *Médecin de tous les Poiſſons*. Nous avons éprouvé que les petits vers de terre ſont très-propres pour amorcer les Tanches, quoique les plus groſſes ſoient auſſi avides des Eſcarbots onctueux du mois de Mai. Selon *Schwenckfeldt*, la Tanche met bas ſes œufs au Printemps & en Eté, lorſque le Froment eſt en fleur ; elle parvient promptement à ſa juſte grandeur ; ce qui arrive d'autant plus aiſément, qu'elle ſe nourrit de limon & d'ordures, & qu'elle habite dans des lieux qui en ſont remplis.

M. *Lemery* obſerve avec raiſon que ce Poiſſon eſt ſi vif, qu'encore qu'on

l'ait coupé par morceaux & qu'on l'ait frit à-demi, il s'élance hors de la Poèle. Selon la nouvelle Maison Rustique de *Liger*, c'est le Poisson qui résiste le mieux au charroi ; ainsi l'on peut en faire quelque profit. Tout le monde convient que la Tanche peuple beaucoup, & qu'elle ruine le fond d'un Etang ; car l'on assûre qu'il faut plus de terrain pour nourrir cent Tanches, que pour engraisser cinq cens Carpes. C'est pourquoi ce Poisson n'est guères à rechercher, & l'on ne doit presque pas en jetter dans un Etang : il s'y en trouve souvent assez, principalement lorsque les Etangs ont été plusieurs années sans rester à sec. Le Brochet mange la Tanche & le Gardon ; mais moins celui-ci que la première, qui est pourtant, à ce qu'on dit, l'amie du Brochet.

On lit dans l'*Histoire de l'Académie Royale des Sciences*, *Année* 1710, que M. *Geoffroy* le jeune a fait voir à l'Académie un *Ténia* trouvé dans une Tanche fort saine & fort grasse, semblable à ceux qui se trouvent dans l'homme, à cela près qu'il n'étoit pas découpé par anneaux ; il avoit seulement des rayes ou plis perpendiculaires à sa longueur, selon laquelle une autre grande raye al-

loit depuis la tête jusqu'à la queue, en le divisant en deux moitiés égales. Il étoit entier, & avoit 2 pieds & demi. On ne sçait pas, ajoûte l'Historien, qu'il se soit encore trouvé de *Ténia* dans des Poissons.

La Tanche ou Tenche a été ainsi nommée du mot Latin *Tinca* ou *Tincha*, qui est comme qui diroit *Tincta*; & en effet elle a une couleur qui est assez différente de celle de la plupart des autres Poissons, étant comme teinte d'un verd-jaunâtre ou noirâtre. Elle s'appelle en Italien & en Espagnol *Tenca* ou *Tinca*; en Allemand *Schley* ou *Schleyen*; en Flamand & en Saxon *Schomaker*; en Danois *Sydere*; en Suédois *Linnare*, *Sutare* & *Skomakare*; en Anglois *Tench*. Les Grecs & les Romains n'en ont rien dit, parcequ'ils n'ont parlé que des bons Poissons, & qu'ils regardoient la Tanche comme un Poisson vil & ignoble. Voilà pourquoi *Ausone* l'appelle la *Consolation* ou la *nourriture* du menu peuple.

La Tanche contient beaucoup d'huile, de sel volatil & de phlegme. Elle doit être choisie tendre, grasse & bien nourrie; elle est aussi d'une saveur plus ou moins agréable, suivant qu'elle habite dans une eau plus ou moins claire &

limpide. Ce Poiſſon eſt aſſez eſtimé pour ſon bon goût ; il nourrit médiocrement, mais il n'eſt pas ſain ; car il eſt rempli de ſucs viſqueux & groſſiers qui ſont capables de former des obſtructions, & de fournir des ſemences à la fiévre : c'eſt ce qui fait que bien des Médecins en défendent l'uſage, & qu'on ne le peut corriger que par le ſecours des aſſaiſonnemens. Il eſt peu propre aux tempéramens pituiteux, & il n'y a que les jeunes gens, & ceux qui ſont bilieux & qui ont l'eſtomac robuſte qui puiſſent s'en accommoder : encore doivent-ils en uſer modérément.

On trouve dans la tête de ce Poiſſon deux petites pierres employées en Médecine comme abſorbantes, déterſives, & diurétiques. On s'en ſert à la doſe de 12 grains juſqu'à deux ſcrupules, pour amortir les acides des premieres voyes, pour arrêter les Cours-de-ventre, pour fortifier l'eſtomac, pour pouſſer par les urines, & pour chaſſer les glaires & les graviers des Reins & de la veſſie.

Quant à l'uſage extérieur, on coupe la Tanche par morceaux, ou bien on la fend ſimplement dans ſa longueur pour l'appliquer au poignet & à la plante des pieds, pour calmer l'ardeur de la fièvre

& faire révulsion de l'humeur maligne qui occupe le cerveau. On l'applique pareillement dans les maux de tête, & sur les articulations dans les douleurs de la Goute. La vertu des Tanches est célébre pour la cure de la Jaunisse. On les applique vivantes successivement sur la région ombilicale & sur celle du foye, ou on les laisse jusqu'à ce qu'elles meurent; & l'on trouve ensuite le Poisson jaune & enflé du côté qu'il a été appliqué. La guérison ne suit pas toujours, quoiqu'en disent quelques Médecins: mais comme le remède réussit quelquefois, on peut l'éprouver sans risque, & l'état du Malade n'en devient pas pire. Nous lisons dans *Schroder* que les cendres de la Tanche, & spécialement de la peau, réussissent contre les fleurs blanches des femmes, étant prises intérieurement. Son fiel est propre pour les maladies des Oreilles, si l'on en met dedans avec un peu de Cotton.



LUCIUS.

BROCHET; *Lucius*, Offic. Schrod. 329. Dal. Pharm. 406. Rondel. *de Pisc*. 188. Bellon. *de Aquat*. 297. Gesn. *de Aquat*. 500. Salv. *de Aquat*. 95. Charlet. *de Pisc*. 42. Merr. Pin. 190. Aldrov. *de Pisc*. 630. Jonst. *de Pisc*. 109. Schonev. Ichth. 44. Marsigl. Danub. 63. Schwenckf. *de Pisc. siles*. 434. Lemer. 517. *Lucius Rondeletii*, *Bellonii & aliorum*, Willughb. Ichth. 236. Raij Synop. *Pisc*. 112. *Esox rostro plagioplateo*, Arted. Gen. 14. Syn. 26. spec. 53. Linn. Faun. Suec. 304. *Esox Plinii; Lupus fluviatilis; seu Tyrannus aquarum*, Nonnull.

Le Brochet, dit *Artédi*, a la tête longue & d'une figure singulière; car la partie antérieure depuis les yeux jusqu'au bout du bec est applatie en travers; & la partie postérieure qui est un peu plus longue, est applatie sur les côtés depuis les yeux jusqu'au d'os; le corps oblong, & en quelque sorte quarré; car le dos depuis la tête jusqu'à la nageoire qui est à l'extrémité du dos vers la queue, est plat & droit, les côtés sont presque

plats, & le ventre l'eſt auſſi depuis les Ouies juſqu'à l'Anus; la mâchoire inférieure avancée au-delà de la ſupérieure; l'ouverture de la bouche grande, & fendue preſque juſqu'aux yeux; les narines grandes, ouvertes, percées d'une double ouverture de chaque côté; avec une diſtance notable entre ces deux trous, ſitués immédiatement devant les yeux; les yeux plats, ſitués aux côtés de la tête, dont l'Iris eſt jaunâtre, ou mêlée de blanc, de noirâtre, de jaune obſcur, ſouvent même de verdâtre, & la prunelle ovale & bleuâtre; environ douze trous à la tête, dont il y en a ſix derrière les yeux, deux entre les yeux, deux entre les narines, & deux devant les narines au bec même; en outre, on apperçoit de chaque côté environ treize trous ou davantage ſur le bord de la machoire inférieure & près du col; la membrane des Ouies compoſée de quatorze arrêtes de chaque côté, une ſeule rangée de dents à la machoire inférieure, dont les antérieures ſont plus petites, & les poſtérieures grandes & robuſtes, mais toutes mobiles & fixes alternativement; il n'y a point de dents au bord de la machoire ſupérieure ſur les côtés, mais autour du bec il y a de chaque côté

une rangée de dents très-fines ; trois rangées de dents au palais, ſituées ſuivant ſa longueur & parallèles entr'elles, dont celle qui en occupe le milieu eſt compoſée de petites dents fines, au lieu que les deux rangées latérales ſont compoſées de grandes dents tournées en dedans & toutes mobiles ; la langue un peu fourchue à ſon extrémité, & hériſſée de petites dents, comme auſſi les parties qui ſont derrière la langue ; vers le fond du goſier, des oſſelets hériſſés de petites dents, dont deux qui ſont oblongs ſe trouvent ſitués inférieurement près de la plus petite des Ouies, tandis que ſupérieurement il y a quatre petits oſſelets dentelés ; la ligne latérale du corps droite ; les écailles rondes & oblongues ; le dos de couleur noirâtre ; les nageoires du dos, de l'anus & de la queue, obſcurément jaunâtres, & marquetées de taches noirâtres ; les nageoires du ventre & celles de la poitrine d'une même couleur, ſavoir d'un blanc-jaunâtre ou brunâtre ; une ſeule nageoire ſur le dos, ſituée à l'extrémité du dos vers la queue, vis-à-vis la nageoire de l'anus, compoſée de vingt-une arrêtes, dont les trois premières & la dernière ſont les plus petites, au lieu que celles

du milieu ſont les plus grandes & les plus longues ; les ſix premières ſimples, & toutes les autres fourchues au bout comme auſſi la dernière ; mais toutes ſont doubles à leur naiſſance, & compoſées de deux oſſelets étroitement adhérants l'un à l'autre ; les nageoires de la poitrine oblongues, formées de quinze oſſelets dont les derniers ſont fort petits, ceux du milieu plus longs que les autres, le premier & le dernier ſimples, les autres branchus au bout, tous doubles à leur naiſſance ; les nageoires du ventre compoſées d'onze rayons, dont les derniers ſont les plus petits, & ceux du milieu les plus longs, le premier qui eſt aſſez robuſte & le dernier ſimple par le bout, tous les autres branchus à leur extrémité, ou diviſés pour l'ordinaire en trois ; les nageoires de l'anus compoſées de dix-huit arrêtes, dont les trois premières & les trois dernières ſont les plus petites ; la cinquième, la ſixième, la ſeptième, la huitième & la neuvième très longues ; les cinq premières & la dernière ſimples, & les autres fendues en deux & en trois au bout, mais toutes doubles à leur naiſſance ; la queue fourchue, compoſée de dix-neuf longues arrêtes, dont la dernière de chaque côté

eſt ſimple, & les autres intermédiaires ſont branchus, mais l'avant-dernière de chaque côté & celle du milieu ſont fourchues ſeulement à leur extrémité; en outre, il y a aux côtés de la queue quelques arrêtes courtes & petites, difficiles à compter, & qui ne méritent guères d'être comptées; quatre Ouies de chaque côté garnies à leur partie concave de très-fréquens aiguillons faits en forme de dents; le cœur oblong, quarré, avec une baſe plane pour cinquième côté, ayant ſupérieurement une Aorte dont le ventre eſt oblong & blanc; mais pour l'oreillette, elle s'inſère dans le cœur vers ſa baſe; le foye ſitué au côté gauche, ſimple, oblong & plat, étendu juſqu'au milieu du bas-ventre, liſſe ou ſans aucune inégalité de chaque côté; la véſicule du fiel ſituée en-deſſous vers ſa partie ſupérieure; l'eſtomac étroit & long, deſcendant juſqu'au milieu du bas-ventre ou le Pylore commence ſans aucune appendice, à quoi eſt attaché l'inteſtin qui d'abord monte juſqu'au Diaphragme, puis deſcend droit à l'Anus, deux Ovaires dans les fémelles, un à chaque côté de la veſſie aérienne, étendus par-tout l'Abdomen; & dans les mâles deux véſicules ſéminales, placées de

la même façon ; la Ratte triangulaire & presque équilatérale, d'une couleur rouge-obscure, située près du Pylore ; la vessie aérienne simple, oblongue & robuste, étendue par tout le bas-ventre, & adhérante au dos, de telle sorte néanmoins qu'on peut aisément l'en séparer ; & quant au conduit de l'air, il entre supérieurement dans l'Orifice de l'estomac ; les Reins sanguinolents, étendus tout le long de l'Epine du dos : mais à la partie inférieure de l'Abdomen on apperçoit la vessie urinaire qui est oblongue ; le Péritoine très-blanc & luisant ; soixante-une vertèbres, & trente-neuf côtes de chaque côté ; la chair blanche, un peu dure, savoureuse & saine. La nourriture de ce Poisson, sont, outre les petites Aloses, presque toutes sortes de Poissons, comme aussi de petits Brochets, des Serpens, des Rats d'eau & des Oiseaux aquatiques ; car il est extrêmement vorace. J'ai trouvé une fois une *Scorpène* ou *Rascasse* dans l'estomac d'un Brochet.

Selon *Willoughby*, le Brochet croît jusqu'à une grandeur considérable ; car on en a pris dans certains Lacs qui pésoient trente-deux livres. Il a le bec allongé, semblable à celui d'une Oye, &

tout le corps parſemé de taches jaunâtres. Les jeunes ſont plus verdâtres. Quand on préſente le Poiſſon à la lumière, une couleur dorée & éclatante brille ſur ſon dos & ſur ſes côtés. Son ventre eſt plein de points blancs luiſants, & ſa queue marquetée de taches brunes avec des linges rouges, principalement vers les angles. Ses yeux ſont plus enfoncés dans leurs orbites qu'aux autres Poiſſons, enſorte qu'on ne ſauroit le retenir ni plus sûrement ni plus commodément qu'en lui mettant le doigt index & le pouce dans les yeux. Il a les inteſtins enveloppés de beaucoup de graiſſe, & l'eſtomac ridé en dedans. On a compté dans un Brochet fémelle de moyenne grandeur plus de cent quarante-huit mille œufs; ce qui fait voir la merveilleuſe fécondité des Poiſſons. Il jette ſes œufs aux mois de Mars & d'Avril: alors il eſt défendu à Straſbourg d'en prendre, au rapport de *Leonard Baltner*. Le Brochet habite les Etangs, les Marais & les Rivières. Il eſt très-commun en Angleterre: mais *Amatus Luſitanus* dit qu'il n'y en a point dans toute l'Eſpagne. Ce Poiſſon n'eſt nullement marin, & il ne ſe trouve même que rarement aux embouchures des Rivières, à moins qu'il n'y ſoit por-

té par ſa fougue ou par l'impétuoſité de l'eau ; & alors il devient maigre & ſec. Les Pêcheurs rapportent que la plupart ſi-tôt qu'ils ſont pris, vomiſſent les matières contenues dans leur eſtomac, & ſur-tout le Brochet. Par l'avidité qu'il a d'avaler les Poiſſons qu'il a pris, il renverſe quelquefois ſon eſtomac ; quelquefois même il avale un Poiſſon qui n'eſt guères plus court que lui, toujours la tête la premiere ; & tandis qu'une partie en pend hors de ſa gueule, il digère peu-à-peu l'autre partie en attirant le reſte juſqu'à ce que le Poiſſon ſoit digéré en entier. Un homme très-digne de foi m'a raconté, dit *Rondelet*, qu'un jour en voyage ayant mené ſa Mule à l'Abreuvoir dans le Rhône, un Brochet lui ſaiſit à belles dents la lèvre inférieure ; qu'auſſi-tôt la Mule épouvantée & tourmentée par la douleur de la morſure, s'enfuit en ſecouant la tête juſqu'à ce qu'elle eût jetté par terre le Brochet qu'il prit tout vivant, & qu'il emporta chez lui. Il eſt certain que le Brochet eſt carnaſſier, & qu'il dévore les petits Chats & les Chiens nouvellement nés qu'on jette dans les Viviers. On a trouvé tantôt deux Oiſons & tantôt une Poule d'eau dans le ventre d'un Brochet. Quant à ce que quelques-uns

aſſûrent qu'il ſe nourrit auſſi de Crapauds, nous le croyons abſolument faux; car pour en faire l'expérience on a jetté dans un Vivier rempli de Brochets une Grenouille liée par le pied avec un ficelle : ſur le champ les Brochets ont avalé la Grenouille ſans vouloir la quitter, juſqu'à ce que par le moyen de la ficelle on la retirât de force de leur eſtomac : mais après y avoir jetté de la même façon un Crapaud, ils l'avalerent bien d'abord, mais ils le revomirent auſſitôt. Le Brochet n'épargne pas même les Poiſſons de ſon eſpèce quand il manque d'autre nourriture. On prétend que les Perches, ſur-tout les groſſes, vivent en ſûreté parmi les Brochets, non qu'ils les favoriſent, mais parcequ'ils ne peuvent leur nuire à cauſe des aiguillons dont elles ſont armées. J'ai pourtant vû, dit *Albert le Grand*, que quand le Brochet prend une Perche, il la perce d'abord en travers avec les dents la portant longtemps dans ſa gueule juſqu'à ce qu'enfin elle ſoit morte; après quoi il l'avale. Les Brochets ſe multiplient aiſément; car ſuivant l'opinion des Pêcheurs, il ſuffit qu'un Héron qui a avalé des œufs vienne enſuite à fienter de-deſſus un arbre dans un Vivier pour qu'il en naiſſe des Bro-

chets. Lorſque la fémelle veut jetter ſes œufs, elle s'éloigne le plus qu'elle peut du lieu où elle avoit coutume de demeurer, de peur que ſes œufs ne ſoient exposés à être dévorés par d'autres Brochets; ce qui paroît aſſez vraiſemblable, vû que les mâles des autres Poiſſons pourſuivent les fémelles qui ſont prêtes à mettre bas pour en avaler les œufs récemment jettés. Mais il n'eſt pas probable que les petits Brochets ſi-tôt qu'ils ſont éclos ſoient reçus & comme couvés dans les Ouies de certains Poiſſons, auſquels les Brochets ne touchent point par un motif de reconnoiſſance, comme le rapporte *Encelius*. Il n'eſt pas plus raiſonnable de penſer, comme font quelques-uns, que les Anguilles proviennent de la ſemence des Brochets, parce qu'on trouve ſouvent de petites Anguilles dans les endroits où ils ont répandu leurs œufs. Du temps d'*Auſone*, le Brochet n'étoit nullement eſtimé : aujourd'hui il eſt renommé entre les bons Poiſſons de Rivière, ſur-tout s'il eſt gros & gras; car un pareil Brochet ſe vendra jusqu'à 20 ſols de notre monnoye, tandis qu'un petit Brochet vaudra à peine 3 ou 4 deniers. *Geſner* rapporte avoir entendu dire à un témoin oculaire qu'en Angleterre

on a coutume d'ouvrir le ventre du Brochet à la profondeur de deux doigts ou plus pour montrer sa graisse, & que s'il ne trouve point d'acheteur on le remet, après avoir recousu sa playe, dans un Vivier où il y a des Tanches dont la mucosité gluante consolide la blessure à l'aide du frotement. Ce rapport est confirmé par d'autres bons Auteurs, tels que *Rondelet*, *Paul Jove*, & *Cardan.* Ce qu'il y a de constant, c'est qu'on est dans l'usage parmi nous d'enfermer des Brochets dans des Caisses de bois trouvées de toutes parts & fermées exactement, & de les y engraisser en leur jettant de la nourriture. Nous avons souvent vû à Cambridge de ces sortes de Caisses pleines de Brochets flotter sur la Rivière, liées par des chaînes à ses bords.

Le Brochet est rusé; car il se tient comme à l'affut & immobile contre le courant de l'eau; & lorsqu'il appercoit un Poisson ou une Grenouille, il s'élance avec rapidité sur sa proye. C'est de-là que les Pourvoyeurs & les Cuisiniers de la Cour le nomment un *Lanceron*, à ce que dit *Belon.* Il poursuit les Poissons avec tant d'activité, qu'il s'élève quel-

quefois au dessus de l'eau, & qu'il saute dans de petits batteaux qui se trouvent à sa rencontre. Il est cruel & gourmand à l'excès, & il mérite bien d'être appellé le *Loup* ou le *Tyran* des eaux. Il dévore avidement tout ce qui se présente ; quelquefois on a trouvé dans son estomac des Châtaignes d'eau extrêmement dures & armées de leurs piquans. Ce Poisson vit très-long tems. On cite en preuve celui que l'Empereur *Frédéric II.* fit jetter dans un Etang avec un anneau d'Airain qu'on lui avoit attaché, & où il y avoit l'Inscription suivante. Je suis le Poisson qui a été jetté le premier dans cet Etang par les mains de l'Empereur *Frédéric II.* le cinquiéme jour d'Octobre. On assûre donc que ce Brochet vêcut dans cet Etang deux cens soixante deux ans, & qu'on l'y retrouva au bout de ce temps-là avec le même anneau. Si l'on ne mettoit dans un Etang que des Brochetons gros comme des Harengs, ou même moindres, au bout de deux ans à peine en trouveroit-on six de chaque centaine ; car ils se mangeroient les uns les autres. Il n'y a que dans le tems du fray, c'est-à-dire, en Mars & en Juillet, qu'étant en amour ils ne se font point la guerre : mais ils la font toujours aux autres Pois-

ſons. Au reſte, quoique le Brochet vive aux dépens du Propriétaire de l'Etang, & lui coûte plus qu'il ne vaut, on ne laiſſe pas d'en mettre dans les Etangs, mais il faut que ce ſoit avec prudence; car s'il y a du Brochet dans la Carpière au moment que les Carpes jettent leurs œufs, il faut compter que ce glouton avalera tout le fray. Voilà pourquoi dans bien des pays, quand on met de l'Alvin dans un Etang pour l'empoiſſonner, on n'y jette jamais de Brochetons, parcequ'il s'y en trouve toujours aſſez.

Scaliger dit que les dents du Brochet ſont très-fortes, parcequ'elles ſont continues avec la mâchoire. Il aſſûre avoir vû un Brocheton dans le ventre d'un Brochet; ce qui n'a rien d'étonnant. Selon lui, il n'eſt pas néceſſaire que le Brochet aille ſe frotter à la Tanche pour ſe guérir de ſes bleſſures; car elles ſe guériſſent d'elles-mêmes, ce Poiſſon portant ſur ſon corps une mucoſité viſqueuſe qui tient aux doigts de ceux qui le manient. Le Brochet a le ventre évaſé & fort large. J'ai vû, dit *Jonſton*, un grand Brochet qui contenoit dans ſon ventre un autre gros Brochet, lequel avoit dans le ſien un Rat d'eau. Les Brochets diffèrent entr'eux non-ſeule-

ment pour la grandeur , mais encore pour la couleur, ſuivant l'âge & les lieux. On en voit quelquefois qui ont juſqu'à deux ou trois coudées de longueur. Comme il y a des Tanches toutes noires, il y a auſſi des Brochets tout blancs, ſelon *Schwenckfeld :* & de même qu'il ſe trouve des Hermaphrodites parmi les Merlans & les Carpes , il s'en trouve pareillement parmi les Brochets. On en a quelquefois vû qui étoient borgnes. Bien des gens s'imaginent qu'on peut trouver dans les différents os de la tête du Brochet tous les inſtrumens de la Paſſion de Notre Seigneur, ſçavoir la Croix , la Lance , les Cloux , & le reſte.

Le Docteur *Jean-Jacques Wepfer* dans un *Scholie* joint à un Mémoire ſur la *Diſſection d'un Epileptique* , qui eſt imprimé dans les *Ephémérides d'Allemagne* , *Décurie III*, *Année 2e. pag. 196. & ſuiv.* dit avoir diſſéqué de gros Brochets pris à la ſource du Danube où il y a des eaux marécageuſes dans pluſieurs lieux des environs , & y avoir trouvé pluſieurs *Ténia* fortement attachés pour l'ordinaire comme des Sangſues aux inteſtins *Iléon* & *Jejunium*. Ils avoient profondément plongé dans la tunique nerveuſe de ces inteſtins leurs trompes ou leurs tê-

tes qui n'étoient guères plus grosses que des têtes de grosses épingles. Ils avoient le col long de deux à trois pouces, grêle, à peine plus gros qu'un fil doublé Ils étoient également larges & gros depuis le commencement du col jusqu'au bout ; & ils sembloient avoir tiré leur aliment, non des ordures ou des excrémens, mais du suc nourricier des Animaux-mêmes.

Il ne paroît pas que les Anciens Grecs ayent fait aucune mention du Brochet. *Rondelet* & *Gesner* pensent avec fondement qu'*Ausone* est le premier qui se soit servi du mot Latin *Lucius*. Or *Lucius* ne vient pas du mot Grec *Lucos* qui signifie *Loup*, mais plutôt *à Lucendo*, ou parceque les yeux de ce Poisson sont vifs & qu'ils approchent de la couleur de l'or, ou parcequ'étant desséché il luit la nuit comme un Phosphore. Le Brochet se nomme en Italien *Luccio* ou *Luzzo* ; en Allemand *Hecht* ; en Flamand *Snoock* ; en Anglois *Pike* quand il est grand, & *Pickerell* quand il est petit ; en Danois *Gedde*, & en Suédois *Giadda* ; en Grec vulgaire *Luczo* ; en Turquie *Turna* ou *Turnes* ; à Bourdeaux *Lucz* ; en Anjou & dans le Maine *Becquet* ou *Bechet* à cause de son long bec ; presque par

toute la France *Brochet*, parcequ'il a le corps long & rond comme une broche, ſelon *Belon*. Mais Ménage prétend que le mot de *Brochet* vient plutôt de *Brochettus* diminutif de *Brochus*, qui eſt le nom qu'on a donné à quiconque a la bouche avancée, la lèvre groſſe & les dents ſaillantes. Quelqúes-uns appellent le petit Brochet ou Brocheton Lanceron ou Lançon; le moyen ou celui qui eſt gros comme le poing, *Brochet* ou *Poignard*; & le gros qui a plus de dix-huit pouces entre œil & bat, *Brochet-Carreau.*

Le Brochet contient beaucoup d'huile, de Sel volatil, & médiocrement de phlegme. Il doit être choiſi gros, gras, bien nourri, & d'une chair blanche & ferme, & qui ait été pris dans des Rivières préférablement à celui qui habite dans les Etangs & dans des eaux Limoneuſes. Le Brochet, & principalement celui de Rivière, eſt d'un goût ſi délicieux, qu'on le ſert ſur les meilleures tables comme un mets exquis. Quelques Auteurs prétendent qu'il ſe digère difficilement, qu'il pèſe ſur l'eſtomac, & qu'il fournit toujours un mauvais ſuc: mais apparemment que c'eſt de celui des Etangs qu'ils ont voulu parler, qui ſe nourrit de boue & de limon; car nous

ne remarquons point que celui de Rivière produiſe aucun mauvais effet, & nous croyons qu'il peut convenir en tout temps, mais particulièrement en Hyver, à toute ſorte d'âge & de tempérament : nous en exceptons cependant les infirmes, parceque la chair du Brochet étant ferme, demande un aſſez bon eſtomac pour la digérer. *Paul Jove* met le Brochet au nombre des alimens d'un goût commun, & *Auſone* n'en fait pas plus de cas. C'eſt apparemment que ce Poiſſon n'eſt pas d'une ſaveur auſſi exquiſe en Italie qu'en France ; car, comme tout le monde ſait, le goût de la chair de chaque animal diffère beaucoup ſuivant les pays. Le foye de ce Poiſſon eſt très-bon à manger : mais les œufs n'en valent rien, parcequ'ils excitent des nauſées, & qu'ils purgent quelquefois aſſez violemment. Le petit peuple qui leur connoît cette propriété, s'en ſert quelquefois pour ſe purger.

On employe en médecine la graiſſe, le fiel, la mâchoire du Brochet, & les petits os qui ſe trouvent dans la tête de ce Poiſſon. La mâchoire inférieure du Brochet eſt abſorbante, alkaline, & déterſive ; ce qui fait qu'on l'ordonne comme un ſpécifique dans la Pleuréſie &

dans l'Eſquinancie. *Ettmuller* prétend que par ſa qualité alcaline & diaphorétique elle abſorbe l'acide coagulant qui cauſe des efferveſcences dans ces maladies : mais ce remède nous paroît bien foible pour de ſi grands maux, & nous n'en faiſons pas en France un auſſi grand cas qu'en Allemagne, où elle entre dans toutes les Poudres compoſées pour la Pleuréſie. La façon de s'en ſervir eſt de la porphyriſer, & de la donner depuis douze grains juſqu'à un demi-gros dans quelques onces d'eau de Pavot rouge, ou de fleurs de Sureau : elle ſert encore pour le calcul, pour les fleurs-blanches, & pour faciliter l'accouchement. La cendre de la même mâchoire calcinée, étant appliquée à l'extérieur, mondifie les ulcères invétérées, & deſſèche les Hémorroïdes. La graiſſe de Brochet eſt réſolutive & adouciſſante; on en oint la plante des pieds & la poitrine des Enfans pour détourner les Catarrhes, pour appaiſer la toux, & pour leur procurer du ſommeil. Le fiel de ce Poiſſon eſt recommandé pour les maladies froides accompagnées de l'inactivité de la bile : il paſſe auſſi pour guérir les fièvres intermittentes, étant pris au commencement de l'accès. La doſe en eſt de ſept à huit gouttes dans

une

une liqueur appropriée. On en tire par la diſtillation une eau qui eſt très-bonne pour les maladies des yeux, mais cependant moins efficace que le fiel même pour emporter les taches & les tayes de la Cornée. Lorſqu'on ſe ſert de celui-ci, il faut avoir ſoin de le délayer auparavant dans un peu d'eau de fray de Grenouilles, pour en modérer l'activité. On en met auſſi dans les oreilles avec du cotton pour remédier au tintement. Les petites pierres ou les oſſelets qui ſe trouvent dans la tête du Brochet ſont eſtimés propres pour hâter l'accouchement, pour purifier le ſang, pour faire venir les règles aux femmes, pour exciter l'urine, pour chaſſer les pierres des reins & de la veſſie, & pour l'Epilepſie. On en peut donner depuis un ſcrupule juſqu'à deux dans une liqueur convenable.

La mâchoire de Brochet entre dans la Poudre anti-Pleurétique de la Pharmacopée de *Bates*.

Prenez des os de tête de Brochet, deux gros; du ſang de Bouc préparé & des fleurs de Souphre, de chacun un gros.

Mêlez le tout pour une Poudre diaphorétique, dont la doſe eſt d'un ſcru-

pule à une demi-gros dans trois onces d'eau de Chardon-bénit à donner dans la Pleuréſie lorſqu'il y a indication de faire ſuer.

On bien,

Prenez de l'eau de Coquelicot, trois onces; des os de mâchoire de Brochet pulvériſés, un gros; du Sel volatil de corne de Cerf, dix grains; du Laudanum, un grain & demi; de ſyrop de Coquelicot, trois gros. Mêlez le tout pour trois doſes.

PERCA.

PERCHE de Rivière; *Perca*, Offic. Schrod. 331. Dal. Pharm. 408. Lemer. 666. Rondel. de Piſc. 196. Merr. Pin. 190. *Perca fluviatilis*, Bellon. *de Aquat.* 295. Geſn. *de Aquat.* 698. Salv. *de Aquat.* 296. *Perca fluviatilis major*, Aldrov. *de Piſc.* 622. *Perca major* Charlet. *de Piſc.* 41. Jonſt. *de Piſc.* 107. Schonev. ichth. 55. Schwenckf. *de Piſciles.* 440. *Perca fluviatilis Rondeletii*, *Bellonii*, *Geſneri & aliorum*, Willughb. ichth. 291. Raij Synop. Piſc. 97. *Perca lineis utrinque ſex tranſverſis nigris*, *pin-*

nis ventralibus rubris, Arted. Gen. 39. Syn. 66. Spec. 74. *Perca pinnis dorſalibus diſtinctis, ſecunda radiis ſedecim*, Linn. Faun. Suec. 284. *Perca fluvialis vulgatior; Percecus ſive Perſicinus; Perdix aquarum*, Nonnull.

Selon *Artédi*, la Perche de Rivière a en tout 7. pouces 5. lignes de longueur; le dos élevé au-deſſus de la tête, & un peu aigu; tout le ventre large & plat depuis la tête juſqu'à l'anus; la tête applatie ſur les côtés; les mâchoires à peu-près de même longueur, ſinon que quand la bouche eſt fermée la mâchoire ſupérieure paroît tant ſoit peu plus allongée, mais ſans conſéquence; l'ouverture de la bouche fort ample; pluſieurs petites dents attachées aux os maxillaires de l'une & de l'autre mâchoire; trois rangées de dents rudes & petites au Palais, dont celle qui en occupe le milieu eſt la plus petite & triangulaire, au lieu que les deux latérales ſont oblongues; 4. oſſelets hériſſés de petites dents dans le goſier, ſçavoir 2. ſupérieurement plus grands, & 2. inférieurement plus petits & comme joints enſemble; la langue liſſe & un peu dégagée inférieurement; les narines grandes, larges, plus proches des yeux que du bec, percées de cha-

que côté de deux ouvertures qui laissent une grande distance entr'elles, de manière que le trou antérieur est recouvert d'une petite valvule; 4 petits conduits de chaque côté de la tête entre les yeux & le museau, lesquels séparent peut-être une mucosité; l'Iris des yeux d'un jaune foncé, ou mêlée de couleur jaune, d'obscure & de noirâtre; la Prunelle ovale & verdâtre; les couvercles des Ouïes composés de part & d'autre de 2 ou de 4 lames osseuses, & de 7 épines un peu larges & courbées, dont la supérieure est la plus grande, & qui sont jointes ensemble par une membrane, la lame supérieure étant dentelée tout autour, & l'inférieure finissant en apophyse piquante: il est à remarquer que ces lames sont garnies de petites écailles; les clavicules des deux côtés composées de 4 os, situées au-dessus des nageoires de la poitrine, de façon que le premier & le troisiéme de ces os sont un peu dentelés sur leurs bords; 4 Ouïes de chaque côté, toutes garnies d'une double rangée de Tubercules, qui dans les 3 Ouïes inférieures sont à peu-près égaux, sinon que les extérieures sont un peu plus grandes: mais à l'Ouïe supérieure qui est aussi la plus grande, les nœuds

extérieurs ſont plus longs du triple ou du quadruple que les extérieurs, aigus & oſſeux, placés en haut; & quant aux nœuds intérieurs de la plus petite des Ouïes, à peine ſe voyent-ils; la Poitrine couverte de petites écailles, & non pas nue, comme le diſent la plupart des Naturaliſtes; la ligne latérale du corps courbée, proche du dos & fléchie de ſon côté, ſituée bien au-deſſus des interſtices des muſcles, droite, placée au milieu entre le dos & le ventre; les lignes tranſverſales & noirâtres des côtés, au nombre de 6, dont celle qui eſt la plus proche de la queue eſt la plus petite, les écailles de moyenne grandeur, très-adhérantes & extrêmement dures, ordinairement blanches au ventre, jaunâtres aux côtés, ailleurs griſâtres & blanchâtres, droites & crenelées antérieurement, toutefois liſſes: mais poſtérieurement & ſur les côtés elles décrivent une eſpèce de demi-cercle, étant armées au bord de petites épines crochues tournées en arrière; ce qui fait qu'on ſent les écailles rudes en paſſant la main de derrière en devant; 2 nageoires au dos, dont la premiére eſt de 14 rayons, rarement de 15, tous piquants, le dernier deſquels eſt le plus petit, & l'on remar-

que une grande tache noire à la membrane de cette nageoire vers la fin ; du reste la membrane est grisâtre tirant sur le bleu ou obscure ; la nageoire postérieure du dos composée de 16 rayons, dont le premier est petit & piquant, tous les autres sont plus longs & un peu branchus au bout ; les nageoires de la poitrine situées non au bas-ventre, mais aux côtés, grisâtres, formées de 14 rayons, dont les 2 premiers & les 3 derniers sont petits & simples, tous les autres plus longs & branchus au bout, joints ensemble par une membrane fort foible ; les nageoires du ventre d'une couleur très-rouge, composées de 6 rayons, dont le premier est piquant & simple, tous les autres sont fort branchus au bout, étant divisés en 6 à 8 branches, & tous robustes à leur naissance ; ils ne sçauroient s'élever perpendiculairement, mais la dernière arrête est jointe au ventre par une membrane ; la nageoire de l'anus d'un rouge foncé, composée de 12 rayons, quelquefois de 11, dont les 2 premiers sont piquants, & tous les autres branchus au bout, les derniers fort petits, le troisiéme & le quatriéme sont les plus longs ; la queue un peu fourchue, rougeâtre aux extrémités, composée de 17

rayons longs, dont l'un qui eſt le dernier de chaque côté eſt ſimple par le bout, au lieu que ceux du milieu ſont fort branchus à leur extrémité; l'Ovaire dans les fémelles long, cilindrique & ſimple, rempliſſant preſque toute la cavité du bas-ventre; mais la véſicule séminale dans les mâles eſt double, ou compoſée de deux parties qui ſe joignent inférieurement; le foye rouge-pale, diviſé en 2 lobes, dont le gauche eſt le plus grand; la véſicule du fiel placée inférieurement dans le milieu; le Péritoine de couleur argentée; l'eſtomac aſſez ample, bien diſtingué des inteſtins, ayant au-deſſous du Pylore 3 grandes appendices ſemblables à des Vers; l'inteſtin reflêchi une fois & enveloppé de graiſſe, auquel tient la Ratte qui eſt oblongue & rouge; la veſſie aërienne grande, ſimple, attachée au dos ſuivant toute la longueur de l'Abdomen; 19 côtes de chaque côté, qui s'écartent naturellement des vertèbres; & 41 vertèbres en tout.

La Perche de Rivière, dit *Willoughby*, a 9 pouces & 1 pied, & quelquefois 15 doigts de longueur. On en a vû de la grandeur d'une coudée, au rapport de *Geſner*. La ligne latérale du corps eſt

plus proche du dos dans ce poiſſon, que dans preſque tous les autres; ſes écailles ſe ſèchent plus vîte que celles des autres Poiſſons de Rivière. Elle eſt vorace, & très-avide des Vers de terre; on la prend auſſi avec des Goujons, des Vairons, ou de petites Grenouilles attachées à l'hameçon, mais ſeulement dans la ſaiſon de l'année modérément chaude; car elle ne mord point à l'amorce avant que le Meurier commence à bourgeonner, c'eſt-à-dire, avant que le Printemps ſoit aſſez avancé pour qu'il n'y ait plus de gelée blanche à craindre. Selon moi, elle ne le cède point en bonté à la Perche de mer, quoi qu'en diſent *Rondelet* & *Geſner*; & c'eſt avec raiſon qu'*Auſone* l'appelle *les délices des Tables*. *Lonicerus* avance qu'il n'y a que le mâle qui ait les nageoires rouges : mais nous avons obſervé que les nageoires ſont rouges dans les deux ſèxes; peut-être ſont-elles d'un rouge plus foncé dans le mâle. *Swammerdam* dit que dans la Perche l'Ovaire tient la place de matrice ainſi que de ſes cornes, & que ſi l'on examine l'uſage & la ſtructure des laitances de ce Poiſſon, on jugera qu'elles reſſemblent exactement à des véſicules, au défaut de teſticules & de proſtates. Les Perches ſont communes

en Angleterre dans les Lacs & les Rivières ; elles vivent aussi volontiers enfermées dans des Viviers & des Réservoirs.

M. *Linnæus* dit pareillement que la Perche est un Poisson très-commun en Suède dans les Lacs & les Rivières : il ajoûte que dans les Etangs de *Fahlun* il s'en trouve fréquemment une variété singulière qui a l'épine voutée & le dos tout bossu.

La Perche nage avec beaucoup de facilité & de vîtesse, aussi-bien que le Brochet. Elle est armée de certaines arrêtes pointues & perçantes dont la piqûre est dangereuse & difficile à guérir ; c'est avec ces pointes qu'elle se défend contre les Poissons plus grands & plus forts qu'elle. Quand elle voit venir le Brochet, elle se hérisse, & de cette manière elle l'empêche d'approcher : néanmoins le Brochet ne craint pas d'avaler les petites Perches, parce qu'elles ont les nageoires encore trop molles pour pouvoir lui nuire, & les Pêcheurs observent que c'est une des meilleures amorces pour le prendre. La Perche est ichthyophage & carnacière, comme dit *Schwenckfeld* ; car elle dévore non-seulement les autres Poissons ; mais même ceux de son espèce. Quelques-uns prétendent que

jettée dans un Vivier qui n'a pas assez d'étendue, elle devient si funeste aux autres Poissons par les aiguillons de son dos qu'elle hérisse quand elle est en colère, qu'elle les fait presque tous périr. Elle jette ses œufs en Mars & en Avril. La Perche de mer n'entre jamais dans les Rivières, & celle de Rivière n'entre jamais dans la mer. Ce Poisson aime les eaux rapides & un peu profondes. *Gesner* s'est trompé en disant qu'il n'y a point de Perche dans le Rhin : c'est même un Proverbe en Allemagne que la Perche du Rhin est la plus saine de toutes. Le même Auteur nous apprend que les petites Perches sont dévorées par les Truites & par les Anguilles; & qu'en Suisse il est défendu de prendre des Anguilles autrement qu'avec des Perches ou des Vers de terre attachés à l'hameçon pour les amorcer. Selon *Schwenckfeld*, la Perche quoiqu'elle ait la bouche petite, ne laisse pas d'attaquer les Ecrevisses de Rivière, & l'on en a quelquefois trouvé d'entières dans son ventre. Elle met bas au Printemps & en Automne dans les gouffres profonds ; elle jette ses œufs liés & enfilés ensemble comme fait la Grenouille, & quelquefois les Pêcheurs les ramassent parmi les Roseaux.

La Perche a été ainsi nommée du mot Latin *Perca* qui vient du Grec *Perckè* ou *Perkis* dérivé de *Percos*, *niger*, parceque ce Poisson est marqueté de taches noirâtres; en Italien *Persega*, *Persego*, ou *Persico*; en Allemand *Persich*, *Beersing*, *Beerfisch*, *Perske* ou *Pars*; en Flamand *Baers* ou *Baars*; en Saxon *Barse*; en Anglois *Pearch*; en Danois *Aborn*; en Suédois, *Abbor* ou *Abborre*. Le vulgaire appelle une petite Perche *Perchette*.

La Perche de Rivière se divise en deux espèces; sçavoir, en grande & en petite, qui sont toutes les deux excellentes à manger. Elles doivent être choisies grasses, bien nourries, d'un âge moyen, d'une chair tendre & ferme, & qui ayent été prises dans une eau pure & limpide. Ce Poisson nourrit beaucoup, produit un bon suc, & se digère facilement. On en fait rôtir les œufs ser le gril; ce qui fait encore un assez bon manger. La Perche contient beaucoup d'huile & de sel volatil; elle convient à toute sorte d'âge & de tempérament: cependant lorsqu'elle est vieille, elle est beaucoup moins saine, parcequ'alors sa chair devient dure & coriace.

On n'employe en Médecine que les os qu'on trouve dans la tête de la Perche

vers l'origine de l'épine du dos, & qu'on appelle dans les Boutiques *Lapides Percarum* ou *Pierres de Perches*. Ils ont les mêmes vertus que les autres Poudres des Poiſſons à coquilles, c'eſt-à-dire qu'ils ſont abſorbants, apéritifs, & propres pour diſſoudre la Pierre, & nettoyer les Reins. On les réduit ſur le Porphyre en poudre ſubtile, & on les donne depuis 12 grains juſqu'à 2 ſcrupules dans quelques onces d'eau de Saxifrage, ou de Turquette. On les mêle auſſi dans les Opiates abſorbantes pour corriger les aigres des premières voyes, & pour guérir les Coliques qui en ſont la ſuite. Quelques Médecins les recommandent dans la Pleuréſie, & les ſubſtituent aux mâchoires de Brochet : mais nous ne leur croyons pas l'efficacité qu'on leur attribue.

Quant à l'uſage extérieur de ces os, on les employe dans les dentrifices pour blanchir les dents ; & l'on en répand la poudre ſur les ulcères pour les deſſécher.



SALMO.

ARTÈDI & M. *Linæus* ont rangé 9 à 10 ſortes de Poiſſons ſous le genre de *Salmo* ou de *Saumon*; mais comme la plupart ne ſont d'aucun uſage en Médecine, nous ne nous propoſons de traiter ici que du Saumon ordinaire & de la Truitte de Rivière.

Le Saumon; *Salmo*, Offic. Rondel. de Piſc. 167. Geſn. de Aquat. 824. Salv. de Aquat. 100. Jonſt. de Piſc. 106. Charlet. Onom. 150. Raij Synop. Piſc. 63. *Salmo* vel *Sulmo*, Bellon. de Aquat. 177. *Salmo vulgaris*, Aldrov. de Piſc. 483. *Salmo nobilis*, Schonev. ichth. 64. *Salmo omnium Autorum*, Willughb. ichth. 189. *Salmo roſtro ultra inferiorem maxillam ſæpè prominente*, Arted. Gen. 11. Syn. 22 Spec. 48. Linn. Faun. Suec. 306. *Anchorago*, *Eriox vel Erox*, Quorumd.

Selon *Artédi*, le Saumon eſt un Poiſſon tant de mer que de rivière, qui a la tête aiguë & petite à proportion de la taille ou grandeur du corps, & en quelque façon conique quand la bouche eſt fermée; l'ouverture de la bouche aſſez ample; le bec ou muſeau avancé au-delà

de la mâchoire inférieure, lorſque la bouche eſt fermée; les narines percées de deux trous un peu plus proches des yeux que du bec; les yeux ronds, ſitués aux côtés de la tête, avec une iris argentée mêlée d'un peu de verdâtre, & une prunelle noirâtre poſtérieurement ronde, antérieurement finiſſant en angle un peu aigu; les couvercles des Ouies argentés, compoſés de chaque côté de 2 ou plutôt de 4 lames oſſeuſes, & de 12 os un peu larges & courbés, joints enſemble par une membrane; de grandes taches arrondies ou irrégulières aux couvercles ou lames des Ouies; la ligne latérale du corps très-droite, plus proche du dos que du ventre; des taches noires & irrégulières au-deſſus & un peu au-deſſous de la ligne latérale, mais clairſemées; les écailles médiocres, arrangées en façon de tuiles, plus grandes & noirâtres au dos, ailleurs argentées; le dos convexe, & le ventre un peu large; une ſeule rangée de dents aiguës, 1°. au bord de la mâchoire tant inférieure que ſupérieure, entre leſquelles il y a quelques dents plus petites & mobiles: & remarquez qu'il y a un plus grand nombre de dents à la mâchoire ſupérieure; 2°. deux rangs de dents robuſtes aux côtés du Pa-

lais disposées en droite ligne suivant la longueur, dans l'interstice desquelles il y a en devant 2, 3 à 4 dents plus petites, du reste tout le Palais est lisse au milieu ; au commencement du gosier vers la partie supérieure & inférieure où sont les moindres Ouies, il y a quelques dents aiguës tournées en dedans ; la langue épaisse, garnie comme de deux rangées de 4, 5, 6 à 7 dents aiguës recourbées en dedans ; 4 Ouies de chaque côté, munies chacune à leur partie cave d'une double rangée de tubercules un peu après faits en forme de dents : or ces tubercules sont les plus petits à la partie intérieure, & plus grands à l'extérieure ; à la dernière Ouie qui est aussi la plus grande, les tubercules extérieures sont longs & aigus, au lieu que les intérieurs sont en très-petit nombre & menus ; les plumes qui se trouvent à la partie convèxe de toutes les Ouies, sont doubles ; deux nageoires au dos, dont la première est composée de 15 rayons dont les 3 premières sont petits & simples, tous les autres branchus au bout ; le quatriéme & le cinquiéme sont les plus longs, & les 2 derniers très-voisins l'un de l'autre : la nageoire postérieure du dos est noire, grasse, membraneuse

& dépourvue d'arrêtes; les nageoires de la Poitrine noirâtres à leur extrémité, composées de 14 arrêtes, dont la première est la plus grande & simple, mais toutes les autres sont branchues par le bout; la dernière est la plus petite; les nageoires du ventre blanchâtres, avec un peu de noir mêlé supérieurement, composées de 9. arrêtes & quelquefois de 10, dont la première & la seconde sont les plus longues, toutes les autres fort branchues au bout & robustes; la dernière est la plus petite; la première toute simple à sa naissance, sans être piquante à sa pointe : il est à remarquer qu'il y a toujours près de ces nageoires supérieurement une grande apophyse écailleuse & blanche; la nageoire de l'anus blanche & un peu grasse, composée de 12 ou 13 arrêtes, dont les 2 ou 3 premières sont petites & simples, la quatrième & la cinquième les plus longues, branchues au bout ainsi que les suivantes; la queue noirâtre, un peu fourchue ou creusée comme en Segment de cercle, composée de 19 longues arrêtes, excepté les dernières qui sont courtes; le cœur quarré; le foye grand, rouge, simple, situé au côté gauche, convèxe & lisse supérieurement, inférieurement iné-

gal, divisé seulement en certaines apophyses; la vésicule du fiel d'un verd obscur en-dessous; l'estomac descend d'abord tout droit vers le milieu du bas-ventre, puis il se refléchit presque jusqu'au diaphragme, & au milieu de cette partie refléchie où est le Pylore il y a de très-nombreuses appendices entourées de graisse, qui se continuent jusqu'à la fin de cette même partie; enfin l'intestin va du Diaphragme tout droit jusqu'à l'Anus, & cette intestin est plus ample & ridé au milieu de sa partie inférieure; deux Ovaires simples, remplis d'œufs grands & rouges, un de chaque côté : il est à observer que les Ovaires se remplissent d'œufs premièrement à la partie antérieure près du Diaphragme, & ainsi de suite; le Diaphragme robuste; le Péritoine de couleur de chair; la Vessie aërienne longue, étendue par toute la capacité du bas-ventre le long de l'épine du dos, & qui s'en sépare facilement; deux reins grands & longs, étendus le long de l'épine du dos; 36 vertèbres en tout; environ 33 côtes de chaque côté. Sa longueur totale est de 28 pouces 7 lignes. Son lieu natal est la Mer Baltique & toutes les plus grandes Rivières qui vont se décharger dans cette Mer.

Le Saumon, dit *Willoughby*, eſt un Poiſſon long, écailleux, mais couvert de très-petites écailles, qui a la tête petite, le muſeau pointu, la queue fourchue, le dos bleuâtre, le reſte du corps blanc, tantôt tacheté, & tantôt ſans taches. La mâchoire inférieure eſt recourbée en haut, mais principalement dans la fémelle, ſelon *Rondelet* & *Belon*. D'autres bons Auteurs aſſûrent au contraire que cela arrive plutôt au mâle qu'à la fémelle. Il y en a qui diſent que le bec ne ſe recourbe en crochet que dans les Saumons maigris & fatigués pour avoir mis bas; mais ils ſe trompent; car ceci eſt commun aux ſains & aux malades. Mais perſonne juſqu'ici, que je ſçache, ne nous a appris quel eſt l'uſage de ce crochet, ce qu'il devient, & ſi le bec recouvre enſuite ſa première forme. Ce Poiſſon a la peau un peu épaiſſe, la chair rouge en dedans, entremêlée de graiſſe par-tout, des nageoires graſſes & gluantes. Il naît dans les Rivières; delà il deſcend à la Mer; puis il revient à ſon lieu natal pour y jetter ſes œufs. *Geſner* rapporte d'après *Hector Boëthius* qu'en Automne les Saumons ſe joignant ventre contre ventre jettent leurs œufs pour l'ordinaire dans des ruiſſeaux ou dans

des endroits où l'eau eſt baſſe, & qu'ils les couvrent de ſable; auquel temps le mâle eſt tellement épuiſé de ſes laitances, & la fémelle de ſes œufs, qu'ils en deviennent maigres. Au reſte, ajoûte-t-il, de ces œufs couverts de ſable il naît au commencement du Printemps de petits Poiſſons ſi moux, qu'ils reſſemblent à de la gelée : alors guidés par un inſtinct naturel ils vont à la Mer, & dans l'eſpace de 20 jours ou d'un peu plus, on ne ſçauroit croire juſqu'à quelle grandeur ils croiſſent. Mais cet accroiſſement ſi prompt des Saumons nous paroît réellement incroyable, ou du moins peu vraiſemblable.

Suivant des relations plus exactes, les Saumons remontent en foule au premier Printemps de l'Ocean dans le Rhin, de ſorte qu'au mois de Mai ils abondent autour de Bâle : or ils ſe plaiſent à remonter ſur-tout quand les Rivières ſont groſſies & troubles. Lorſqu'ils mettent bas, ils changent de couleur & de goût, même de figure & de nom à raiſon de leur maigreur. Cette maigreur commence peu de temps après le Solſtice d'Eté, & va en augmentant inſenſiblement. Vers la fin du mois de Novembre ils remontent les Rivières tant qu'ils peuvent

pour y jetter leurs œufs; ce qu'ils commencent d'abord après le Solſtice, puis continuent pendant l'Automne & l'Hiver, quelquefois même juſqu'au commencement du Printemps. Pour cela ils cherchent un lieu commode, c'eſt-à-dire, des ſables ſur leſquels la Rivière coule rapidement. Ils y creuſent une foſſe longue de 3 à 4 pas, & large d'environ 4 pieds. Alors la fémelle y jette des œufs gros comme des pois, que le mâle arroſe de ſa laitance; & pour empêcher que la Rivière ne les entraîne, ils ont l'induſtrie de les entourer d'un rempart de pierres. Les œufs reſtent ainſi juſqu'au Printemps où la chaleur les anime & en fait naître des Saumoneaux. C'eſt une choſe digne d'admiration que les Saumoneaux mâles ſe trouvent quelquefois pleins de laites & qu'ils frayent avec les fémelles adultes, tandis que dans les Saumoneaux fémelles on ne trouve jamais d'œufs: or ils jettent leurs œufs plus volontiers dans les petites Rivières qui tombent dans le fleuve, que dans le Rhin même dont l'eau eſt alors moins douce ou moins graſſe. Quand ils ont achevé de mettre bas, les mâles & les fémelles redeſcendent le Rhin, & retournent à la Mer pour la plûpart. Quelquefois les crues

des Rivières diſſipent les œufs dépoſés dans les foſſes, & il en périt une partie ou par l'inondation, ou parcequ'elle eſt dévorée par les Poiſſons. Quelquefois auſſi il peut arriver que les foſſes reſtent à ſec, ſans pourtant que les œufs périſſent; car dès que les eaux y reviennent ils s'animent & écloſent comme s'ils n'avoient jamais manqué d'eau. Les Pêcheurs conjecturent par l'abondance ou la diſette des eaux s'il faut attendre pour l'année ſuivante une grande ou une petite proviſion de Saumons. Les Saumoneaux ne ſe tiennent pas volontiers un ou deux ans dans le Rhin : mais d'ordinaire avant l'année révolue ils deſcendent des autres Rivières dans le Rhin, & delà dans l'Océan; ce qu'ils font dès qu'ils ont 4 à 5 pouces de longueur; car il s'en trouve très-rarement qui ayent 8 à 9 pouces. Enfin lorſqu'ils ont pris leur accroiſſement dans l'Océan juſqu'à devenir de vrais Saumons, ils remontent le Rhin, comme il a été dit plus haut.

Le Saumon eſt un des plus grands Poiſſons de Rivière que nous connoiſſions, il eſt gros comme la cuiſſe, & a quelquefois 3 coudées de long, ſelon *Belon*. *Rondelet* dit qu'il égale le Thon pour la grandeur. On en prend en effet qui pèſent

depuis 24 jusqu'à 36 livres, ou même un peu plus. La chair du Saumon est blanchâtre avant d'être cuite; mais étant cuite ou salée elle devient rouge; elle est grasse, sur-tout au ventre, & par cette raison fort rassasiante. *Gesner* rapporte sur la foi d'un Auteur que ce Poisson fait perpétuellement effort contre le courant des Rivières, & que s'il trouve quelque obstacle à sa rencontre il fléchit son corps en manière de cercle pour saisir sa queue à belles dents; après quoi lâchant prise il saute par dessus avec impétuosité. C'est aussi ce que nous avons oüi dire plus d'une fois à plusieurs Pêcheurs. Nous accorderons volontiers que les Saumons sont très-agiles à sauter, & l'expérience journalière le confirme: mais il nous paroît peu vraisemblable qu'ils se mordent la queue pour mieux sauter. Nous ne sommes pas plus portés à croire ce que disent quelques Auteurs de la promptitude avec laquelle les Saumoneaux croissent dans la mer; car nos Pêcheurs distinguent les Saumons suivant l'âge, & avancent qu'ils ne parviennent à leur perfection qu'au bout de 6 ans. Il y en a qui disent que les sangsues incommodent beaucoup les Saumons, & qu'elles les contraignent à sauter. Comme les Au-

teurs ne s'accordent point entr'eux touchant la nourriture dont uſe le Saumon ; il faut conſulter là-deſſus l'expérience : or nous ſçavons de bonne part qu'il avale aſſez avidement les Vers de terre, les Goujons, ou autres petits poiſſons qu'on lui préſente pour amorce. Ceux donc qui aſſûrent qu'il ſe nourrit d'eau pure, par la raiſon qu'on ne lui trouve dans l'eſtomac aucune nourriture ſolide, ſe trompent, quoique nous ne nions pas qu'au défaut d'autre aliment il ne puiſſe vivre d'eau pure comme font les autres Poiſſons. Voilà ce qu'en dit *Willoughby*.

Selon M. *Linæus*, le Saumon habite dans les plus grandes Rivières de la Suède qu'il remonte pour y dépoſer ſes œufs, & cela plutôt dans les Provinces méridionales, plus tard dans les ſeptentrionales où il abonde, comme à Torne & à la pointe du Golphe de Bothonie ; rarement paſſe-t-il l'Hiver en Suède, par exemple dans le Lac Siljan en Dalécarlie, & pour lors il change notablement de figure. Il eſt à obſerver que ce Poiſſon a la mâchoire inférieure retrécie comme le doigt & refléchie en haut, où elle entre dans le ſinus de la mâchoire ſupérieure. On a cru chez nous, ajoûte ce

grand Naturaliste, que cette marque dénotoit une espèce distincte : mais ayant plusieurs fois fait la dissection de ces Poissons, j'ai reconnu que tous ceux qui ont la mâchoire crochue sont les mâles, & les autres les fémelles.

Si cela est ainsi, comme l'on n'en sçauroit douter après une assertion si positive & en même temps si décisive, *Belon* s'est trompé quand il nous a donné le portrait de la tête d'un Saumon fémelle comme une chose très-rare. Le Saumon fémelle, dit cet Auteur, que les François à cause de ses œufs nomment une *Portiere*, ou à cause de son bec fait d'étrange façon un *Beccard*, est différent du mâle en ce qu'on lui trouve comme un crochet à la mâchoire d'en-bas qui s'emboîte dans celle d'en-haut : on apperçoit dans le premier plus de taches & des variétés de couleurs plus vives que dans le mâle, le surplus étant le même.

Nous avons dit ci-dessus que le Saumon est en même temps Poisson de Mer & Poisson de Rivière ; car ordinairement il monte au premier Printemps de la Mer dans les fleuves, continuant de même que l'Alose jusqu'en Juillet & plus tard à faire la joie des Pêcheurs à

de

des 60 & 80 lieues loin de la Mer. On a remarqué que d'abord il s'engraissoit beaucoup dans l'eau douce, & que sa chair devenoit alors plus succulente & d'un meilleur goût qu'elle n'étoit auparavant; mais que quand il restoit plus d'un an dans les Rivières, sa chair devenoit pâle, sèche, maigre, & d'une saveur peu agréable. Ce Poisson vit plusieurs années, & on le peut tenir longtems hors de l'eau sans qu'il meure. Quant au petit Saumon appellé en Latin *Salmero* ou *Salmerinus*, quoique *Jonston* en fasse une espèce différente, & que *Gesner* dise avoir consulté un Pêcheur fort habile dans son métier & honnête homme qui l'avoit assûré que ce Poisson ne deviendroit jamais aussi grand que le Saumon ordinaire, quand même on le laisseroit plusieurs années dans une Rivière, bien des gens néanmoins prétendent qu'il ne diffère du précédent que par l'âge, & qu'il devient par la suite aussi grand que lui. C'est aussi le sentiment de M. *Linnæus*. Le Saumon ne se trouve point dans la Mer Méditerranée, selon *Salvien*. Ce Poisson est extrêmement rapide, & quand il nage contre le fil de l'eau on diroit que c'est un trait qui est décoché. Il suit les Salines ou

Batteaux de Sel qui remontent nos Rivières, jusqu'à leur source. Il diffère en grandeur & en bonté suivant les lieux où il habite. On vante les Saumons de la Tamise, du Rhin, de la Moselle, de la Loire, de la Garonne, de la Dordogne, & de l'Allier. Ceux qu'on pêche en Laponie passent, selon *Rondelet*, pour les plus excellents Saumons de l'Europe. *Aldrovandus* observe que c'est une prérogative du Saumon d'être le seul chez les Hollandois où il y a une grande abondance de Poissons délicieux, qui se vende à la livre, comme étant préférable à tous les autres & digne d'être servi sur les tables des Grands seulement. *Belon* dit que les Poissonnières de Londres ont coutume de trancher le Saumon en long; au lieu que les nôtres le coupent par darnes ou tranches rondes en travers, qui sont commodes pour l'apprêter. Il ajoûte que le Saumon frais est le plus commun chez nous au Printemps & en Carême ; mais que le salé l'est en toutes saisons.

Outre les Sangsues dont les morsures fatiguent & épuisent le Saumon, si l'on en croit certains Pêcheurs, ce Poisson est encore sujet, comme bien d'autres, à nourrir dans ses entrailles des Vers plats.

C'eſt ainſi que nous avons trouvé, il y a quelques années, dans le ventre d'un Saumon qui peſoit plus de 25 livres un *Ténia* d'une longueur extrême & d'une grande blancheur, lequel étoit encore plein de vie quatre jours après la mort du Poiſſon. Le Docteur *Jean-Conrad Peyer* dans les *Ephémérides d'Allemagne*, obſerve pareillement en parlant des entrailles du Saumon, qu'il a trouvé un jour autour des appendices Pyloriques de ce Poiſſon un ou deux Vers plats, à quoi les Poiſſons ſont fort ſujets.

Quant à cette eſpèce de Saumon dite en Auvergne *Tacon*, elle eſt ſi ſemblable à la Truitte de Rivière, qu'à peine les plus habiles connoiſſeurs pourroient-ils les diſtinguer l'une de l'autre, s'ils n'y regardoient de bien près; & *Belon* remarque qu'ayant voulu la décrire en détail, il n'y a trouvé d'autre différence d'avec la Truitte ordinaire ſinon que le *Tacon* ne croît jamais ſi grand qu'elle.

Paſſons maintenant à la manière dont on pêche les Saumons à Châteaulin, petite ville en Baſſe Bretagne ainſi nommée d'un ancien Château qui appartenoit à *Alain II.* du nom, Comte ou Duc de Bretagne.

Ce qui diſtingue le plus la ville de Châteaulin, dit M. *Deſlandes* dans ſon *Traité ſur la Pêche du Saumon*, c'eſt une Pêche conſidérable de Saumons qui s'y fait tous les ans, & qui monte quelquefois juſqu'à 4000. Le détail de cette Pêche eſt aſſez curieux. Les Phyſiciens & les Naturaliſtes qui ont fait différentes recherches ſur les Poiſſons, tant ſur ceux de la Mer, que ſur ceux des Rivières, n'ont point touché à cet article. Moi-même, je l'aurois toujours ignoré, ſi un hazard favorable ne m'avoit conduit ſur les lieux. Il y a dans le fond des Provinces mille induſtries particulières, qui faute d'Obſervateurs ne ſont point connues, & qui cependant méritent beaucoup de l'être.

Avant que de venir à la Pêche de Châteaulin, on me permettra quelques Remarques préliminaires ou générales.

Les Saumons forment un genre de Poiſſons aſſez ſingulier. Ils naiſſent dans les Rivières, deſcendent enſuite à la Mer, & retournent chaque année dans les mêmes Rivières juſqu'à ce qu'ils meurent, ou, ce qui leur arrive plus ordinairement, juſqu'à ce qu'ils ſoient pris. J'ajoûterai que quand ils entrent dans une Rivière ils la remontent conſtam-

ment, quelquefois à plus de 100 lieues de ſon embouchure; de ſorte que dans des villes très-éloignées de la Mer on a le plaiſir de prendre un Poiſſon qui ne ſe prend guères en pleine Mer. Effectivement, quoique la Rivière de Châteaulin ſe décharge dans la Rade de Breſt, je ne ſçache point que dans cette Rade on ait jamais pris de Saumons; ce qui doit paroître d'autant plus étonnant, que la Pêche y eſt d'ailleurs très-abondante. On en verra bientôt la raiſon, qui eſt très-ſingulière.

Une autre particularité qui diſtingue les Saumons, c'eſt qu'ils ne viennent jamais que par groſſe troupe & comme en armée. J'avoue que quelques autres Poiſſons ſe trouvent à peu-près dans le même cas; tels que les Harengs, les Maquereaux, les Thons & les Sardines: mais il y a ſur cela une différence à faire, & une différence eſſentielle. Les Harengs, quand ils ſe jettent ſur les côtes de Normandie, y ſont attirés par une infinité de petits Vers dont la Mer eſt alors couverte. Ces Vers ont été mieux décrits par *Rondelet*, que par tous les autres Naturaliſtes. Il les appelle *Chenilles de Mer*, & ils ſont très-communs dans les mois de Juin, Juillet & Août. Les Maque-

reaux ſe raſſemblent à l'entrée du Printemps pour paître en compagnie une eſpèce d'Algue marine dont ils ſont extrêmement avides ; & ſuivant que les côtes abondent en cette eſpèce d'Algue, les Maqueréaux viennent avec plus ou moins d'ardeur pour la ronger. Les Thons, quand ils ſe répandent ſur les côtes de Provence & de Languedoc, ſemblent s'y réfugier pour chercher un aſile contre les inſultes d'un ennemi dont ils ne peuvent autrement ſe défendre que par la fuite. Cet ennemi eſt le Poiſſon l'*Empereur* qu'il ne faut point confondre avec le Poiſſon *Xiphias*, nommé par les François qui navigent dans le Levant *Epée*, & par les Italiens *Peſceſpada*. Rien n'eſt plus différent que ces deux ſortes de Poiſſons. L'*Empereur* a un tel aſcendant ſur les Thons, timides de leur naturel, qu'à ſon approche ils ſe faux-filent, pour ainſi dire, les uns ſur les autres, & vont s'échouer à la première terre. Les Sardines ne feroient que ſe montrer ſur les côtes de Baſſe-Bretagne, ſi pour les y retenir on ne les amorçoit avec une Compoſition préparée en Norvège : dont il faut alors couvrir la Mer. Cette Compoſition eſt faite de parties intérieures de tous les gros Poiſ-

sons qui se prennent dans les Mers du Nord : Composition qui est devenue un objet de commerce assez important, & dont la Basse-Bretagne ne peut point se passer pour la Pêche des Sardines. Il est inconcevable combien elle y employe de filets, de Bâtimens, de Matelots; & en même-temps combien elle en retire de profit. Les Sardines pressées ou dépouillées de leurs parties huileuses, & les Sardines confites au vinaigre, sont très-recherchées dans tous les pays maritimes.

A l'égard des Saumons, ce qui les invite à s'attrouper & à marcher, pour ainsi dire, en compagnie, c'est le plus vif & peut-être le plus noble de tous les instincts que Lucrèce a si bien caractérisé par de beaux Vers adressés à la Déesse Vénus. En effet, quand les Saumons entrent dans une Rivière, les fémelles vont toujours devant, & les mâles suivent avec différentes vîtesses. Il y a apparence que les plus galans sont les plus pressés. Et quand le temps arrive que les fémelles jettent leurs œufs, alors les mâles les fécondent à l'envi les uns des autres : rien ne les arrête, rien ne peut les détourner. Au reste, les Saumons ne fréquentent pas toutes les Rivières. L'

y en a deux dans la Rade de Breſt preſque égales, & parallèles : mais on ne pêche des Saumons que dans une ſeule. Sans doute que la nourriture qu'ils y trouvent, leur eſt plus convenable, & les attire davantage. C'eſt toute la raiſon qu'on peut rendre de ce choix.

Une remarque que je ne dois pas omettre ici, c'eſt que dans les lieux où ſe fait la Pêche des Thons, des Harengs, des Sardines, la Mer s'engraiſſe pendant tout le temps que dure cette Pêche, & file comme de l'huile. Quelquefois même elle étincelle, ſur-tout quand on la frappe avec des rames, ou plutôt avec leur tranchant ; ſans contredit, parceque ces rames dévelopent les parties de feu contenues & empriſonnées dans la matière huileuſe qui ſurnage l'eau de la Mer. On ne voit rien de ſemblable dans les Rivières où ſe fait la Pêche des Saumons, quoiqu'il s'y en prenne des quantités prodigieuſes, & que cette Pêche dure pluſieurs mois de ſuite. L'eau n'y eſt eſt jamais troublée, ni épaiſſie. Une autre Remarque que je ne dois pas encore omettre, c'eſt que les Poiſſons qui répandent beaucoup d'huile, & d'ordinaire une huile fétide, ne ſont pas galem ent bons à manger toutes les an-

nées. Il y en a de certaines, où ils contractent une qualité dangereuse, & où l'on défend même d'en apporter dans les Marchés, & d'y en vendre. Ceux qui font peu de cas de cette défense, éprouvent des démangeaisons & une gale presque universelle. On n'a rien de pareil à craindre des Saumons, de qui la chair est compacte, & ne se réduit point en huile.

Outre cet avantage, ils ont un instinct qui a quelque chose de particulier, & qu'un Physicien ne doit point avoir honte d'admirer. On sçait que l'eau d'une Rivière ne va pas également vîte à sa surface & dans les autres parties. Proche du fond, elle est beaucoup retardée par la rencontre des pierres, des herbes & des autres inégalités : elle va plus vîte encore à sa surface, où tous les corps hétérogènes & de figure irrégulière sont poussées vers les bords, comme étant moins propres que l'eau à un mouvement uniforme & continu. Cette Observation est dûe à feu M. *Mariotte*, de l'Académie Royale des Sçiences, & elle se trouve dans son *Traité du Mouvement des eaux & des autres corps fluides*. Je l'ai encore vérifiée dans la Rivière de Châteaulin, où l'eau fait environ deux pieds

trois quarts en une ſeconde : & j'ai vû avec plaiſir que les Saumons en la remontant ſe tiennent tous le plus près qu'ils peuvent du fond, au lieu qu'en la deſcendant ils s'élèvent tous à ſa ſurface. La raiſon de cette différente allure ſe découvre aiſément. Le courant nuiroit à la marche des Saumons, & par là même quand ils veulent remonter une Rivière, ils cherchent l'endroit où ce courant eſt plus fort pour n'avoir qu'à s'y laiſſer aller ; & c'eſt à ſa ſurface. Le plus habile Phyſicien pourroit-il rien imaginer, ni exécuter de mieux ?

L'Obſervation particulière de M. *Mariotte* m'a conduit à une Obſervation générale dont j'ai été ſouvent frappé, & avec juſte ſujet. Les bords de toutes les Rivières ſont remplis de ſinuoſités, de détours, d'avances, de ſaillies que la nature ſemble avoir ménagés exprès, afin que l'eau venant à frapper contre ces bords en fût inſenſiblement retardée, & que le milieu augmentât de force & de rapidité. De-là naît un double avantage, dont ſçavent ſi bien profiter ceux qui navigent ſur les Rivières. Les veulent-ils remonter ? ils conduiſent leurs batteaux le long des bords, où le courant eſt le moins rapide. Les veu-

lent-ils descendre ? ils cherchent le milieu de ces mêmes Rivières, où l'eau les entraîne avec d'autant plus de vîtesse, qu'ils sçavent mieux gouverner. Ainsi la Nature présente aux hommes, non-seulement tout ce qui peut servir à leurs besoins si nombreux, si diversifiés, mais encore tout ce qui peut diminuer leurs peines & leurs travaux dans le cours ordinaire de la vie. Nous profitons, nous jouissons de mille avantages que même nous ne connoissons pas, ou que nous ne connoissons que confusément.

Tout cela posé, je viens à l'Etablissement qui a été fait à Châteaulin pour la Pêche des Saumons. Cet Etablissement consiste dans un double rang de pieux qui traversent la Rivière d'un côté à l'autre, & qui étant enfoncés à refus de Mouton forment une espèce de chaussée sur laquelle on peut passer. Ces pieux sont mis près-à-près : & il y a encore de longues traverses assujetties par des boucles de fer qui les retiennent, tant au-dessus qu'au dessous de l'eau. A gauche en montant la Rivière, est un coffre fait en forme de grillage, & qui a 15 pieds sur chaque face. On l'a tellement ménagé, que le courant de la Rivière s'y porte de lui-même sans aucun effort. Au

milieu de ce coffre & presqu'à fleur d'eau, se voit un trou de 18 à 20 pouces de diamètre, environné de lames de fer-blanc un peu recourbées, qui ont la figure de triangles isocèles, & qui s'ouvrent & se ferment facilement. Le Saumon conduit par le courant vers le coffre, y entre sans peine, en écartant les lames de fer-blanc qui se trouvent sur sa route, & dont les bases bordent le trou. Ces lames en se raprochant les unes des autres, forment un cône, & elles s'ouvrent jusqu'à devenir un cylindre. Au sortir du coffre, le Saumon entre dans un réservoir, d'où les Pêcheurs le retirent par le moyen d'un filet attaché au bout d'une Perche. Leur adresse est en cela si grande, qu'ils ne manquent point de retirer aussi-tôt celui qu'ils choïsissent de l'œil. J'en ai moi-même été souvent témoin.

Les Saumons ne viennent pas toujours avec la même abondance. Quand ils se suivent de loin à loin, & comme des espèces de Voyageurs, ils se rendent tous dans le coffre, & du coffre dans le réservoir, sans monter davantage. Mais quand ils arrivent par grosse troupe, les fémelles attirant les mâles qui redoublent d'ardeur & de force pour

les ſuivre, alors ils paſſent à travers les pieux qui forment la chauſſée, & y paſſent avec une vîteſſe incroyable. A peine les peut on ſuivre des yeux. Par ce moyen un grand nombre de Saumons échapperoit aux Pêcheurs, s'ils n'avoient attention de s'embarquer dans de petits batteaux plats, & de ſe couler le long de la chauſſée, en y tendant des filets dont les mailles ſont extrêmement ſerrées. Tout le Poiſſon qui s'y prend, eſt auſſi-tôt porté dans le réſervoir, où il ſe dégorge & acquiert un goût plus délicieux. Car il eſt à propos de remarquer qu'au contraire des Animaux terreſtres qu'il faut nourrir avec ſoin pour les trouver & les manger meilleurs, les Poiſſons ont beſoin de jeûner quelques jours, & d'être retenus en eau courante pour devenir un mets plus agréable & plus flateur. J'ai dit que les Saumons paſſoient à travers les pieux qui forment la chauſſée de Châteaulin, quoique ces pieux fuſſent mis extrêmement près-à-près: & à cette occaſion j'ajoûterai que tous les Poiſſons, plus encore ceux de la Mer que ceux des Rivières, ſont enveloppés d'un enduit gras & huileux qui les rend d'une ſoupleſſe infinie, & avec cela très-propres à paſſer par les lieux les

plus étroits. Cet enduit se renouvelle à chaque instant, & il est fourni par une infinité de petits Vaisseaux excrétoires qui viennent aboutir aux vuides presque insensibles que les écailles laissent entr'elles. Il y a apparence que ces Vaisseaux charrient un suc qui leur est particulier, & qui sert non-seulement à nourrir & à accroître les écailles, mais encore à les teindre de diverses couleurs, quelques-unes si brillantes que l'art le plus exquis auroit de la peine à les imiter. On parle de plusieurs autres usages à quoi cet enduit gras & huileux paroît destiné, comme à défendre le sang des Poissons du froid de l'eau qui devroit naturellement les transir, & à redoubler leur chaleur naturelle par la réflexion, ou le renvoi des exhalaisons du corps; ce qui devient tout-à-fait nécessaire dans l'Océan septentrional, où le froid n'épargneroit aucun Poisson.

Outre le Saumon ordinaire que tous les Naturalistes ont assez bien décrit, il y en a un autre dont ils n'ont point parlé, & qui peut être nommé *Saumon Coureur*. Il diffère du premier par trois endroits: par son corps, qui est plus long & plus mince, plus favorablement taillé pour fendre les eaux; par sa chair, qui

est si glaireuse, que ceux même qui se contentent de mets vils & grossiers, n'en peuvent point manger; par sa queue, qui est très-large & très-flexible, & dont il se sert avec un art infini. Cette espèce de Saumon vient continuellement sur l'eau qu'il frappe du plat de sa queue, mais avec une vîtesse si soudaine & si brusque, que l'eau s'arrête en quelque manière, & devient à son égard un corps solide, par le moyen duquel il s'élève 12 à 15 pieds au-dessus de sa surface. D'autres Poissons ont la même faculté, & même le plus énorme de tous qui est la Baleine. On la voit quelquefois bondir, & s'élancer hors de la Mer de 15 à 20 pieds de haut : elle remonte ensuite avec un bruit épouvantable. Il me paroît que cette méchanique approche assez du vol des Oiseaux. Je dis qu'elle en approche assez; car au fond je sens bien en quoi ces deux choses diffèrent. Quand un Oiseau s'élève, & que pour cela il étend ses aîles qui étoient pliées & les abaisse, il pousse au même instant l'air en en-bas; mais il le pousse avec une vîtesse si grande, que cet air ne pouvant circuler & remonter en haut assez promptement, devient une espèce de corps solide qui lui résiste, & sur

quoi son aîle abbaissée s'appuye ; ce qui forme tout le jeu, mais le jeu surprenant & admirable, du vol des Oiseaux.

Il m'est venu sur cela une pensée que je soumets à la critique. Lorsque la Mer se retire, on voit sur tous les bords une infinité de petits Vers de couleur rougeâtre, qui se dégagent peu-à-peu & sortent du sable, & qui, selon toutes les apparences, viennent respirer un air nouveau. Rien n'attire plus les Poissons que ces sortes de Vers ; ils en paroissent tous extrêmement friands ; & l'on remarque que la facilité qu'ont quelques-uns d'entr'eux de s'élever au dessus de la surface de l'eau, leur sert encore plus pour se jetter sur les rivages que la Mer a abandonnés, & pour y saisir ces mêmes Vers. Aucun mets ne paroît plus à leur goût. Ici pourroit s'appliquer sans peine le principe reçu de quelques Philosophes, que la nature ne fait rien qu'elle n'ait une raison suffisante pour le faire. En effet, à quoi serviroient tant de milions d'Insectes cachés dans le sable de la Mer, & qui ne se montrent que lorsqu'elle se retire, s'il n'y avoit en même-temps des Poissons qui eussent une sorte d'adresse pour les aller chercher, & du goût pour s'en nourrir.

Après toutes ces réflexions que peut être on ne trouvera point déplacées, je reviens à l'Hiſtoire de la Pêche de Châteaulin, qu'il eſt temps de finir. Cette Pêche s'ouvre vers le milieu du mois d'Octobre, les Saumons commençant alors à goûter la Rivière, & les Pêcheurs jugent à certaines marques qui leur ſont propres, ſi la récolte en ſera bonne ou mauvaiſe. Je ne parlerai point de ces marques. On ſent bien qu'elles dépendent toutes d'un vrai caprice, & ne ſont fondées ſur aucun principe, quel qu'il ſoit. C'eſt ainſi que preſque tous les états de la vie croyent avoir des Obſervations qui leur ſervent de règles; mais qu'on les approfondiſſe ces prétendues Obſervations, rien ne paroîtra plus frivole ni plus chimérique : on ne les trouvera liées à rien de raiſonnable.

Les premiers Saumons ainſi paſſés, les autres accourent en plus grand nombre, & la Pêche augmente inſenſiblement. Vers la fin de Janvier, elle ſe trouve dans ſon fort, & elle ſubſiſte à peu-près ſur le même pied pendant les mois de Février, de Mars, & d'Avril. On prend alors des quantités prodigieuſes de Saumons. En Mai, les femelles jettent leurs œufs, qui ſont en

même-temps fécondés par la ſemence des mâles attachés à leur ſuite. Auſſi commence-t-on à voir la ſurface de la Rivière ſe couvrir de petits Saumons qui ne demandent que la Mer, & vont ſe rendre à leur Patrie commune. Dès ce moment la Pêche diminue, & les Saumons qui ſe laiſſent prendre portent avec un air foible & preſque hébété, je ne ſçai quel goût déſagréable. Enfin, ils diſparoiſſent au mois de Juillet, que la récolte des Chanvres ſe trouvant finie, on les met à rouir dans les eaux courantes : & comme toutes ces eaux communiquent les unes aux autres, elles s'infectent en peu de temps, & contractent une qualité malfaiſante, qui chaſſe les Poiſſons de tous les ruiſſeaux, & de toutes les Rivières qui abbreuvent la Baſſe-Bretagne. Peut-être croira-t-on qu'il faudroit abolir l'uſage de faire rouir les Chanvres : tout au contraire. Ces Chanvres ſont très-utiles, trop indiſpenſables, premièrement au Royaume pour les cordages dont la Marine a beſoin ; en ſecond lieu à la Province pour les toiles qui s'y fabriquent, & ſur-tout pour les toiles à voiles. La ſûreté de la plupart des vaiſſeaux, & même des Barques qui font le cabotage, dépend de leur bonne qualité.

Aussi-tôt que les Saumons commencent à quitter la Rivière, on lève les Ecluses ou Eventaux qui tiennent à la digue, afin que le Poisson qui s'est porté au-dessus, puisse redescendre avec facilité. Ces Eventeaux ressemblent assez aux bascules des Moulins-à-eau. Une fois ouverts, toute la Rivière se débouche, & elle prend une couleur tirant sur le jaune, qui provient de la teinture des Chanvres qu'on y a fait rouir.

Il me reste encore deux éclaircissemens à donner, & que je souhaite qu'on lise avec plaisir. Le premier regarde cette couleur rouge qu'affectent les Saumons, étant cuits en entier, & qu'ils n'ont presque plus quand on les coupe par morceaux, & qu'on les fait légèrement griller. Pour découvrir d'où pouvoit venir cette couleur, j'ai ouvert plusieurs Saumons sur le lieu même & au sortir de l'eau, & j'ai trouvé qu'ils avoient tous dans l'Estomac un petit corps rouge assez semblable à une grappe de Groseille qui cédoit facilement sous les doigts. J'ai tâché ensuite de saisir ce petit corps, & l'ai jetté dans un verre d'eau tiède, qui a pris sur le champ un œil rouge. Il y a apparence que quand le Saumon est cuit en entier, ce petit corps se dissout &

communique par une eſpèce de tranſ-fuſion inſenſible ſa couleur à toutes les parties du Poiſſon : au lieu que quand ces parties ſont coupées & ſéparées les unes des autres, elles ne peuvent recevoir la même couleur, & ne la reçoivent point effectivement. Lorſqu'un Saumon eſt gardé ſept ou huit jours, (il peut encore être gardé plus long-temps ſans ſe corrompre) cette petite grappe ſe transforme en une eſpèce de boue fine & légère qui a les mêmes propriétés jointes aux mêmes effets. Le ſecond éclairciſſement, plus néceſſaire encore que le premier, roulera ſur une choſe que j'ai avancée au commencement de ce traité ; ſçavoir, que les Saumons reviennent tous les ans dans la même Rivière où ils ſont nés, & cela juſqu'à ce qu'ils meurent ou qu'ils ſoient pris. Comment, me dira-t-on, a-t-on pu ſçavoir cette particularité qui a échappé à tous les Naturaliſtes anciens & modernes ? Il eſt à propos d'en inſtruire le Lecteur. J'avois chargé les Pêcheurs de Châteaulin de retenir une douzaine de Saumons parmi ceux qui deſcendent la Rivière, & après leur avoir attaché à chacun un petit cercle de cuivre vers la queue, de les remettre dans l'eau ; ce

qu'ils ont exécuté avec beaucoup d'adreſſe, & en trois années différentes. J'ai enſuite ſçu d'eux-mêmes qu'ils avoient repris quelques-uns de ces Saumons, une année cinq, une autre année trois, une autre enfin deux. La diſpoſition du coffre, & plus encore du réſervoir où le coffre aboutit, rendoit cette Obſervation très-aiſée. Je me reſſouvenois d'ailleurs d'en avoir lû quelques-unes de ſemblables. Les Princes d'Aſie qui aiment la Pêche avec autant de paſſion, & peut-être de fureur, que les Princes d'Europe aiment la chaſſe, font mettre avec art de petites chaînes d'or ou d'argent aux Poiſſons extraordinaires qu'ils prennent, pour voir ſi ces Poiſſons remis dans l'eau viendront encore ſe prendre à leurs filets : & il arrive ſouvent qu'une pareille curioſité leur réuſſit. On aſſûre même que c'eſt par des Poiſſons ainſi marqués qu'on a reconnu la communication de la Mer Caſpienne avec la Mer Noire ; ce qui n'empêcheroit point encore ſa communication avec le Golfe de Perſe, dont pluſieurs voyageurs rapportent des preuves aſſez vraiſemblables, fondées ſur certaines Plantes aquatiques qui naiſſent vers le Printemps dans la Mer Caſpienne,

& qu'on voit à demi flétries sur la fin de l'Automne dans le Golfe de Perse, où apparemment elles ont été entraînées par des conduits souterrains.

M. *Anderson* dans son *Histoire Naturelle de l'Islande*, confirme en peu de mots ce que dit ici M. *Deslandes*; car selon lui, on trouve en Islande des Saumons qui nagent contre les plus fortes Cascades, & qui s'élancent souvent jusqu'à des hauteurs prodigieuses. Les Islandois ont l'adresse d'en prendre quantité par le moyen d'une espèce de coffre fait de treillage serré qu'ils dressent directement dans la route du Poisson, & qui sans l'empêcher de monter dans l'eau, l'arrête lorsqu'il veut descendre à la Mer: dans le temps que le Saumon est le plus gras, on tend dans la Rivière des filets ordinaires qui s'étendent d'un rivage à l'autre, & avec lesquels on va des deux côtés en remontant l'eau, & en poussant toujours en avant les Saumons, qui sentant qu'ils ne peuvent plus reculer, s'élancent à droite & à gauche sur les rivages, où ils sont aussi-tôt pris par les Paysans qui les y attendent; & c'est ainsi qu'on en prend souvent jusqu'à deux cens à la fois.

Le Saumon change de nom suivant

l'âge chez la plûpart des Nations. Nous n'entrerons point dans le détail de ces différents noms, & nous nous contenterons de remarquer qu'Ausone appelle ce Poisson *Salmo* quand il est vieux; *Sario* ou *Fario* quand il est d'un moyen âge, & *Salar* quand il est jeune. *Pline* a usé du mot Latin *Salmo*; mais on ne lui trouve point de nom en Grec; & ceci n'a rien d'étonnant, vû qu'il se trouve seulement dans l'Océan & dans les Rivières qui vont s'y rendre, où les Anciens Grecs n'ont jamais pénétré. Il y a des Auteurs qui prétendent que *Salmo* a été ainsi nommé *à sale*, Sel, parcequ'on sale presque tous les Saumons qu'on pêche pour les garder; ou bien *à Saliendo*, sauter, parceque ce Poisson saute avec beaucoup de force & d'agilité. D'autres veulent qu'il vienne plutôt de l'Allemand *Salm*. Les Italiens le nomment *Salmone*; les Espagnols & les Anglois *Salmon*, ainsi que les François selon *Nicot*: mais aujourd'hui nous disons uniquement *Saulmon* ou *Saumon*; les Flamands *Saelim*, & les Suédois *Lax* ou *Blanklax*.

Le Saumon contient beaucoup d'huile & de sel volatil. Ce Poisson est d'un fort bon goût, & se sert sur les meilleures

tables. On doit le choisir bien nourri, assez gras, d'un âge moyen, d'un chair tendre, friable, rougeâtre, & qui ait été pris dans une eau claire & courante. On mange le Saumon, ou frais, ou salé: le frais est d'un goût beaucoup meilleur que le salé; mais il se corrompt aisément On le sale pour le garder plus long-temps, & pour le transporter en différents lieux. Le meilleur endroit du Saumon est la hure; on estime ensuite le ventre : mais comme cet endroit est fort gras, il n'est pas si sain. Ce Poisson abonde en sels volatils, & en principes huileux & balsamiques qui le rendent nourissant, corroboratif & restaurant; il provoque l'urine, & il est bon pour la Poitrine : mais lorsqu'il est fort gras, si l'on en mange trop, il cause des envies de vomir & des indigestions ; & s'il est vieux, sa chair est sèche, dure, & pésante sur l'estomac.

Quoique le Saumon soit regardé par quelques-uns comme un aliment chargeant & trop rassasiant, néanmoins on peut dire avec raison qu'il convient en tout temps, à toute sorte d'âge & de tempérament, pourvu qu'on en use avec modération.

Le fiel du Saumon appliqué en liniment

ment ſur les taches de la Cornée les emporte & les diſſipe : un peu de cotton trempé dans ce fiel & introduit dans l'oreille, remédie au tintement.

La Truite ordinaire ou de Rivière, *Trutta*, Offic. Schrod. 334. Dal. Pharm. 408. Bellon. *de Aquat.* 181. Merr. Pin. 188. *Trutta fluviatilis*, Rondel. *de Piſc.* 169. Geſn. *de Aquat.* 1005. Salv. *de Aquat.* 96. Aldrov. *de Piſc.* 585. Jonſt. *de Piſc.* 85. *Trutta fluviatilis vulgaris*, Charlet. Onom. 155. *Truta vel Trutta vulgò, Forina & Forio*, Schonev. ichth. 77. *Trutta fluviatilis Geſneri, Rondeletii, Bellonii & aliorum*, Willughb. ichth. 199. Raij Synops. *Piſc.* 65. *Salmo maxilla inferiore paulò longiore, maculis rubris*, Arted. Geſn. 12. Synon. 23. Spec. 51. Linn. Faun. Suec. 309. *Thedo, ſalar varius ſeu guttatus, Fario & Forella, Trocta vel Trotta; Lupus varius; variola; variolus, vario, ſive Aurata fluviatilis*, Quorumd.

Selon *Willoughby*, la Truitte eſt plutôt longue que large, ſemblable au Saumon. Elle a la tête courte, arrondie; le muſeau mouſſe; le corps épais, terminé par une queue large; l'ouverture de la bouche ample, & les mâchoires garnies d'une ſimple rangée de dents ſur leurs

bords ; trois rangées oblongues de petites dents au Palais, lesquelles vont aboutir en angle près de l'extrémité du bec ; la langue armée ordinairement de dix dents recourbées, & quelquefois seulement de six ; les yeux un peu grands ; la prunelle entourée immédiatement d'un petit cercle rougeâtre, & le reste de l'Iris d'une couleur jaune-blanchâtre, ou plutôt argentée ; les narines doubles ; le corps couvert de petites écailles & d'une peau qui se ride aisément, & qui se détache de la chair, comme dit fort bien *Rondelet ;* le dos brun quand le Poisson est plus grand, semé de taches noires fréquentes : quelquefois aussi les taches rouges sont entremêlées de taches noires, & même les couvercles des Ouies, le sommet de la tête & l'Iris des yeux sont tachetés ; les côtés pictés de taches rouges comme du Vermillon, mais jaunâtres au-dessous des lignes latérales qui s'étendent depuis les Ouies jusqu'au milieu de la queue ; deux nageoires au dos, dont l'antérieure située vers le milieu de sa longueur & composée de 12 à 13 rayons est marquetée de fréquentes taches noires ; & la postérieure située près de la queue, petite, grasse, dépourvue de rayons, a son

bord rouge comme du Vermillon ; la queue large, un peu fourchue, non tachetée, dont les angles & les rayons extérieurs ſont pour l'ordinaire rougeâtres ; deux paires de nageoires à la partie inférieure du corps, comme preſque tous les autres Poiſſons, l'une près des Ouies, & l'autre au milieu du ventre ; chaque nageoire des Ouies compoſée de 13 rayons, & celles du ventre compoſées chacune de 9 rayons ; au-deſſous de ces dernières, une appendice cartilagineuſe de chaque côté, qui naiſſant à la partie extérieure de la nageoire ſe réfléchit en dedans, & eſt dans une poſition tranſverſale par rapport aux rayons des nageoires, les nageoires de l'une & de l'autre paire ou jaunâtres ou rougeâtres, la nageoire voiſine de l'Anus fournie de dix nerfs, & ſon bord antérieur blanchâtre ; le cœur triangulaire ; la ratte noirâtre ; le foye ſimple ou ſans diviſion ; la véſicule du fiel ample, l'eſtomac long, peu grand, dans lequel on a trouvé après l'ouverture, des Vers & d'autres petits Animaux aquatiques à ſix pieds ; une grande quantité d'Apophyſes qui vont s'attacher à l'inteſtin près du Pylore des deux côtés, & naiſſent du Pylore d'un ſeul côté dans l'eſ-

pace d'un doigt ou d'un doigt & demi, d'où le Chyle se rend facilement dans l'intestin, lequel après la réflexion va du Pylore droit à l'Anus. Dans une Truitte longue de 19 doigts & demi, il y avoit 8 doigts & demi de longueur depuis le bout du bec jusqu'au commencement de la nageoire antérieure du dos; 15 jusqu'à la nageoire adipeuse ou grasse; 4 & demi jusqu'aux nageoires des Ouies; 10 jusqu'à celles du ventre, & 12 jusqu'à la nageoire voisine de l'Anus. La queue étoit large de près de 2 doigts à la racine de la nageoire où elle finit.

Artédi décrit la Truitte en peu de mots. Selon lui, ce Poisson a 60 vertèbres en tout, & environ 30 côtes de chaque côté; trois rangées de dents au Palais, toutes longitudinales & presque parallèles, dont celle du milieu est la plus grande, mais elle ne va pas tout-à-fait en droite ligne; une seule rangée de dents aux mâchoires des deux côtés; la mâchoire inférieure un peu plus longue que la supérieure; la queue non fourchue, mais plutôt comme taillée en segment de cercle à son extrémité; des taches rouges au-dessous de la ligne latérale du corps, & des taches noires aux lames qui sont au-dessous des yeux.

La Truitte & le Saumon ſe reſſemblent beaucoup pour la forme extérieure, & même quant à l'intérieur. Ils ont l'un & l'autre la chair rougeâtre, de petites écailles, le corps marqueté, le bec recourbé, l'agilité pour ſauter & remonter contre le fil de l'eau, la bonté & l'excellence du goût. La Truitte ſe diſtingue du Saumon & du Tacon par la largeur de la queue ; car la queue eſt grêle dans ceux-ci, au lieu qu'elle eſt toujours large dans la Truitte ; dans le Saumon, elle eſt longue & fourchue, comme dans l'Aloſe ; mais courte & peu diviſée dans la Truitte, ſuivant la remarque de *Rondelet*. Les Truittes naiſſent & vivent volontiers dans de petites Rivières glaciales ou extrêmement froides, pierreuſes, & qui coulent rapidement ou tombent par caſcades entre des montagnes eſcarpées : il s'en trouve d'aſſez grandes & de très-belles dans de petits ruiſſeaux qui ſe précipitent du haut des Rochers ; car elles remontent avec une rapidité étonnante qui approche du vol des Oiſeaux contre le courant des eaux, & ſautent quelquefois juſqu'à 3 ou 4 coudées de haut. Les Truittes, ajoûte *Willoughby*, ſe prennent aſſez ſouvent chez nous en

Angleterre, même avec les mains, lorſqu'elles ſe logent ſous les racines des Aulnes & des Saules; car le Pêcheur en approchant doucement, leur gratte le ventre, & tandis qu'elles ſe plaiſent à être ainſi chatouillées il les ſaiſit par les Ouies. Elles ſe nourriſſent de certaines Mouches de Rivière, de Vers & d'autres Inſectes aquatiques; on dit même qu'elles s'attaquent aux petites Perches & à d'autres petits Poiſſons, mais principalement aux Loches, aux Goujons & aux Vairons. Elles ſont ſi avides de Mouches, qu'elles ſe laiſſent amorcer par des Mouches artificielles. Suivant le Manuſcrit de *Baltner*, les Truittes jettent leurs œufs au mois de Décembre dans des foſſes qu'elles ſe creuſent dans les lits de torrens pleins de gravier ou pierreux, contre l'ordinaire des autres Poiſſons; elles ne ſont pas ſi eſtimées quand elles ſont pleines & prêtes à mettre bas: mais c'eſt ſur-tout dans les mois de Juillet & d'Août qu'elles s'engraiſſent, & qu'elles ſont plus exquiſes.

Il y a, dit M. *Lemery* le fils dans ſon *Traité des Alimens*, pluſieurs eſpèces de Truittes qui différent par le lieu où elles habitent, par leur couleur & par leur grandeur. Les unes ſe trouvent dans les

Rivières profondes & rapides, les autres dans les Lacs. Les unes ont une couleur noirâtre, & les autres ſont rougeâtres, ou plutôt d'une couleur dorée; ce qui fait qu'elles ſont appellées en Latin *Auratæ.* Enfin il y en a une autre eſpèce plus grande que les autres, appellée *Truitte Saumonnée*, parcequ'elle a beaucoup de reſſemblance avec le Saumon par la figure de ſes parties externes & internes. Elle n'eſt pas tout-à-fait ſi grande que le Saumon, & elle eſt plus eſtimée pour ſon goût exquis que les autres eſpèces de Truittes. Ces dernières ont auſſi beaucoup de rapport avec le Saumon en pluſieurs choſes : mais elles n'en ont pas tant que la Truitte ſaumonnée. Ce Poiſſon nage avec beaucoup d'agilité & de vîteſſe. On prétend que quand il entend le Tonnerre, il en eſt tellement épouvanté qu'il demeure comme immobile. Il mange des Vers, de l'écume de Rivière, des Limaçons, & d'autres Inſectes. Il ſe nourrit auſſi de petits Poiſſons, & il les pourſuit avec tant de force & d'avidité du fond de l'eau juſqu'à la ſurface, qu'il ſe jette quelquefois dans de petits batteaux qu'il rencontre à ſon paſſage.

Si l'on en croit *Geſner*, on trouve dans pluſieurs Rivières de France de

vieilles Truittes qui égalent en grandeur les Truittes de Lac qu'on nomme autrement ſaumonnées, & dans l'Eté la chair en eſt moins rouge: mais M. *Linnæus* dit que la Truitte ordinaire atteint rarement un pied de longueur, au lieu que la Truitte ſaumonnée eſt communément longue de deux pieds; & quant à la couleur de la chair, elle pâlit ou blanchit plus en Hiver qu'en Eté. Il eſt faux que les Truittes deſcendent des Rivières à la Mer, & qu'elles s'y changent en Saumons. La Truitte eſt un Poiſſon d'eau douce qui eſt couvert de petites écailles marquetées pour l'ordinaire de taches rouges. Les Truittes noirâtres ſont rares, & les jaunes le ſont encore plus. *Belon* obſerve que les Truittes varient en couleurs ſuivant les différentes contrées, & qu'on en prend quelquefois dans la même Rivière qui ſont diverſement colorées, comme dans la petite Rivière de Rille en Normandie; ce qui peut auſſi s'obſerver dans pluſieurs autres eſpèces de Poiſſons.

On ne ſait pas trop ſi les Anciens ont connu ce Poiſſon. La Truitte ou Truite de Rivière s'appelle en Italien *Trotta*; en Allemand *Forel*, *Fohren* ou *Forennen*; en Anglois *Trout*; en Suédois *Forell*,

Stenbit, *Boëckrô* & *Rofisk*. Les ſentimens ſont partagés ſur l'origine du mot *Trutta*. Il y en a qui prétendent que les Latins l'ont nommée *Trutta* ou *Truta*, *à trudendo*, repouſſer, parce qu'elle nage preſque toujours contre le courant de l'eau, & qu'elle repouſſe les vagues avec une force incroyable. *Geſner* dit que le mot *Trutta* vient peut-être de l'Allemand *Trutt*, qui ſignifie agréable & recherché : au contraire, *Artédi* penſe que *Trutta* a été formé du mot François *Truitte* ; & nous nous ſentons aſſez portés à penſer comme lui. Ses autres dénominations lui viennent de la variété de ſes couleurs.

La Truitte contient beaucoup d'huile, de ſel volatil & de phlegme. On doit la choiſir graſſe, bien nourrie, d'une chair rougeâtre & ferme, & préférer celle qui a été priſe dans une eau claire & courante : celle qu'on appelle *Truitte ſaumonée* à cauſe de la reſſemblance qu'elle a avec le Saumon, eſt la plus eſtimée de toutes. La Truitte fournit un bon ſuc, & ſe digère facilement ; mais elle doit être mangée preſque au ſortir de l'eau ; car, comme elle a la chair tendre, graſſe & délicate, elle ſe gâte & ſe corrompt très-promptement. Ce Poiſſon ſe ſert en Eté ſur les meilleures tables. On a remarqué

qu'il eſt plus délicieux en cette ſaiſon qu'en toute autre, & qu'en Hiver il perd preſque toute ſa ſaveur. En pluſieurs pays on le ſale comme le Hareng pour le pouvoir tranſporter : mais il perd beaucoup de ſa bonté par cette préparation, & l'on peut dire qu'il n'eſt bien ſain qu'autant qu'il eſt mangé frais ; mais alors c'eſt le meilleur de tous les Poiſſons d'eau douce. Il convient non-ſeulement à tous les tempéramens, mais même aux Infirmes & aux Convaleſcens, & l'on peut aſſûrer qu'il eſt peu inférieur en bonté à la viande même.

Les mâchoires & les dents de la Truitte ſont regardées en Médecine comme abſorbantes & diurétiques : on les porphyriſe, & l'on en donne la poudre depuis un gros juſqu'à deux dans l'eau d'Alkekenge pour pouſſer les ſables & les graviers, & pour prévenir la Colique Néphrétique. La graiſſe de Truitte eſt adouciſſante, réſolutive, propre pour les Hémorrhoïdes & les autres maladies de l'Anus, pour les ulcères du ſein, & pour les fiſtules des mammelons. On s'en ſert en liniment ſur ces parties.

Il y a encore une autre eſpèce de Truitte peu différente de la précédente. Elle ſe nomme en François *Ombre*, &

en Latin *Thymallus*, *à Thymi odore*, parce qu'elle a une odeur de Thym. Sa chair eſt délicieuſe, facile à digérer, d'un bon ſuc, & ſi ſalutaire, qu'en quelques endroits on en permet l'uſage aux Malades. Elle a aſſez de reſſemblance par ſa figure avec les Truittes ordinaires; elle habite comme elles dans des eaux pures & nettes; elle vit des mêmes alimens, & on l'eſtime davantage en quelques pays pour ſon bon goût, que les autres eſpèces de Truittes. Sa graiſſe eſt bonne pour les taches de la petite Vérole, pour la ſurdité, pour les bruiſſemens d'oreilles, pour les tayes & les ongles des yeux.

Fin du Tome II. Part. I.

SUITE
DE LA
MATIERE MEDICALE
DE M. GEOFFROY.

'ar Mrs *ARNAULT DE NOBLEVILLE* & *SALERNE*, *Médecins à Orleans.*

REGNE ANIMAL.

TOME II. PARTIE II.

TROISIEME CLASSE.

DES AMPHIBIES.

3 liv. 10 ſ. le Volume relié.

A PARIS;

hez DESAINT & SAILLANT, rue S. Jean de Beauvais.
G. CAVELIER, LE PRIEUR, rue S. Jacques.

M. DCC. LVI.

'vec *Approbation & Privilége du Roi.*

TABLE
DES AMPHIBIES.

Fin de la Table des Amphibies.

SUITE

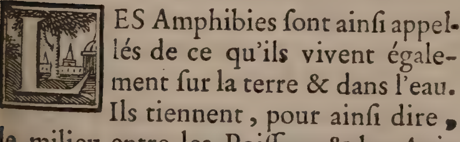


SUITE DE LA MATIERE MÉDICALE DE M. GEOFFROY.

REGNE ANIMAL.

TROISIÉME CLASSE. DES AMPHIBIES.

Des Amphibies en général.



LES Amphibies ſont ainſi appellés de ce qu'ils vivent également ſur la terre & dans l'eau. Ils tiennent, pour ainſi dire, le milieu entre les Poiſſons & les Animaux terreſtres, & ils participent de leur différente nature. Cette propriété

ſingulière des Amphibies a fait varier les Naturaliſtes dans l'arrangement qu'ils ont donné à la Claſſe de ces Animaux. Les uns n'ayant égard qu'à cette prérogative de vivre dans l'un & l'autre élément, ont renfermé dans la famille des Amphibies tous les Animaux dans leſquels ils ont remarqué cette propriété; & les autres ayant plus d'égard aux rapports plus ou moins grands que ceux-ci avoient avec les Quadrupèdes, ont ſéparé de cette Claſſe tous ceux dans leſquels ils ont remarqué une exacte conformité avec ces derniers; d'autant plus que ces Amphibies, quoiqu'ils vivent ſous l'eau, n'y peuvent demeurer qu'un certain temps, & qu'ils ſont obligés de revenir ſur terre, ou au-deſſus de l'eau, pour reſpirer un nouvel air, ſans quoi ils ſeroient ſuffoqués, la quantité d'air qui ſe trouve mêlée avec l'eau, n'étant pas ſuffiſante pour leur conſerver la vie. Ce beſoin qui les rapproche des Animaux terreſtres, outre qu'ils ont le corps plus ou moins couvert de poil, comme les Bêtes à quatre pieds, a fait penſer qu'il étoit plus naturel de ne mettre parmi les Amphibies que ceux de cette eſpèce, qui n'ont que des rapports éloignés avec les Quadrupèdes &

de renvoyer à la Classe de ces derniers ceux qui en approchent le plus, tant pour la forme que pour le caractère. C'est la méthode que nous avons suivie, & l'on trouvera ci-dessous dans la Classe des Quadrupèdes, tous les Animaux Amphibies qu'on auroit pu placer ici.

COLUBER.

ENTRE les différentes espèces de Serpens qui rampent sur la terre, ou qui nagent dans les eaux, on distingue principalement la Vipère & le Serpent à collier : aussi nous bornerons-nous à décrire ces deux derniers Serpens, non-seulement parcequ'ils sont des plus communs, mais sur-tout parcequ'ils sont plus usités que les autres dans nos Boutiques.

La Vipère; *Vipera*, Offic. Schrod. 309. Dal. Pharm. 450. Schwenckf. Rept. Silesf. 166. Bellonn. Obs. Ed. Clus. 123. Gesn. *de Serp.* 124. Aldrov. Hist. Serp. 108. Jonst. *de Serp.* 7. Charlet. Exerc. 32. Merr. Pin. 208. Raij *de Serp.* 285. *Vipera nostras*, ind. Med. cxxiij. *Vipera Anglica fusca, dorso linea undulata nigricante conspicua*, Petiv. Mus. 17. n. 103. *Anguis cinerea, macula dorsi fusca*

longitudinali dentata, Act. Upſ. 1736. p. 11. n. 4. *Anguis ſcutis abdominalibus* 144, *Squamis caudæ* 39, Amph. Gyllenb. Linn. Faun. Suec. 260. *Vipera vulgaris*, Nonnull.

Selon M. *Charas*, les Vipères mâles & fémelles que nous avons en France, ayant pris leur croiſſance, ſont par le milieu du corps, de la groſſeur d'un bon pouce; mais celui des fémelles eſt plus gros, lorſque leurs Vipereaux ſont prêts à voir le jour. Elles ont d'ordinaire deux bons pieds de long; il s'en trouve même qui ont quelque choſe de plus. Leur tête qui eſt platte, a comme un rebord autour des extrémités de ſa partie ſupérieure, & elle diffère en cela des Couleuvres qui ont tout ce tour émouſſé & rabattu, & la tête plus pointue & plus étroite à proportion de leur corps. La tête de la Vipère a en tout un pouce de long, & vers ſon ſommet elle eſt de ſept à huit lignes de large; puis diminuant peu-à-peu, ſa largeur n'eſt plus que de quatre ou cinq lignes à l'endroit des yeux, & de deux lignes ſeulement vers le bout du muſeau. Elle a deux lignes & demie de hauteur ou d'épaiſſeur. Son col conſidéré dans ſon commencement, eſt d'environ de la groſſeur du petit

doigt : celui des mâles eſt ordinairement tant ſoit peu plus gros que celui des fémelles. Il s'en trouve néanmoins quelques-unes qui étant pleines paroiſſent avoir le col plus gros même que n'eſt celui des mâles : la queue de ceux-ci eſt toujours plus longue & plus groſſe que celle des fémelles, à cauſe qu'elle contient les deux membres qui ſervent à la génération, outre les deux véſicules ſeminales. Elle a environ quatre travers de doigt de longueur ; mais celle des fémelles n'en a guères que trois. Le haut de la queue des mâles eſt dans ſon commencement aſſez conforme en groſſeur à leur col, & finit en pointe de même que la queue des fémelles : mais elles ne piquent ni l'une ni l'autre, & n'ont aucun venin.

La Vipère a la peau marquetée : mais le fond de la couleur varie : car il eſt tantôt blanchâtre, tantôt rougeâtre, tantôt gris, tantôt jaune, & tantôt tanné. Ce fond eſt toujours ſemé de taches noires qui paroiſſent comme des caractères arrangés par des eſpaces aſſez égaux & relatifs les uns aux autres, ſur-tout au-deſſus & aux côtés du corps : il y en a auſſi ſur la tête, & entr'autres deux en forme de cornes qui prennent naiſſance

entre les deux yeux, qui s'ouvrent & s'étendent vers les deux côtés du sommet de la tête, & qui quelquefois ont chacune quatre ou cinq lignes de long, & une demi-ligne de large. Vis-à-vis le milieu de ces deux cornes se présente une tache de la grandeur d'une petite Lentille en forme de fer de pique, qui étant comme la première de toutes ces taches semble les guider tout du long de l'Epine du dos. La peau est entièrement couverte d'écailles, dont les plus fortes sont celles qui sont au-dessous de tout le corps : leur grandeur & leur force sont nécessaires ; parcequ'elles fortifient la Vipère dans l'endroit le plus foible; d'ailleurs elles la soutiennent, & lui servent comme de pieds pour ramper & pour porter son corps çà & là. Ces grandes écailles sont toujours de couleur d'Acier d'un bout à l'autre, & diffèrent de celles des Couleuvres qui sont d'ordinaire marquetées de couleur jaune. Elles s'ouvrent & s'acrochent lorsqu'elle veut reculer ou s'arrêter. L'extrémité de ces grandes écailles est comme cousue au-bas d'autres petites écailles qui couvrent tout le corps. Ces petites écailles sont merveilleusement bien arrangées, & couchées les unes sur les autres, à-peu-près

comme ces rangs de petites Ardoises taillées en demi-rond qu'on voit sur les toits en quelques endroits. On ne remarque que six ouvertures à la peau de la Vipère : la plus grande est celle de la gueule ; les autres sont celles des deux narines, & celle qui est au-bas du ventre, joignant le commencement de la queue, laquelle renferme non-seulement le trou de l'intestin destiné pour vuider les excrémens, mais aussi ceux des parties de la génération, tant des mâles que des femelles. Cette ouverture est bouchée par la dernière des grandes écailles qui est avancée en forme de demi-rond, & qui s'ouvre en s'abbaissant au temps du coït, de même que quand les Viperaux naissent, ou que les Vipères vuident leurs excrémens. La gueule s'ouvre & se ferme au gré de l'Animal ; les narines demeurent toujours ouvertes, & les yeux ont des paupières pour les couvrir au besoin. Il n'y a point d'ouverture dans la peau pour donner passage à l'Ouïe, la Nature y employant les ouvertures des narines. Les Vipères quittent pour l'ordinaire deux fois l'année cette peau écailleuse, sous laquelle elles se trouvent revêtues d'une qui est toute formée, & qui paroît d'abord bien plus belle &

d'une couleur beaucoup plus éclatante que celle qu'elles ont quittée. Il s'en forme encore insensiblement une nouvelle qui se prépare aussi pour servir à son tour, lorsque celle qui la couvre se séparera ; ensorte que la Vipère a en tout temps une double peau : & toutes ces peaux, quoique garnies d'écailles, sont néanmoins transparentes quand on les regarde à travers le jour.

Le museau de la Vipère est composé d'un os en partie cartilagineux & recouvert de la peau écailleuse. Il y a de chaque côté deux conduits qui forment les narines, lesquelles ont chacune une petite ouverture ronde, & leur nerf propre qui leur communique l'odorat. Les mêmes conduits servent aussi à recevoir deux petits nerfs qui sortent chacun de la partie latérale du crâne pour porter aux narines la faculté de l'Ouïe. Tout le crâne est d'une substance fort compacte & fort dure. Il y a trois sutures principales dans sa partie supérieure où l'on remarque la forme d'un cœur bien représenté & situé dans son milieu, & une autre grande suture tout-autour des parties latérales inférieures du crâne. Toutes les sutures du crâne sont si bien unies dans leur jonction, qu'il est fort

difficile de les diſtinguer, & encore plus d'en ſéparer les parties ſans les caſſer, à moins qu'on ne faſſe bouillir le crâne dans quelque liqueur. La ſubſtance du cerveau eſt diviſée en cinq corps principaux, dont les deux premiers ronds & longuets ſont ſitués entre les deux yeux; & c'eſt de ces corps que partent les nerfs de l'odorat. Les trois autres ſont dans la partie moyenne du crâne; deux ſitués en la partie ſupérieure à côté l'un de l'autre : mais le troiſième qui eſt tant ſoit peu plus petit, eſt ſitué ſous le milieu des deux précédents, & peut être nommé le Cervelet. La moëlle ſpinale ſemble être un même corps avec ce dernier, quoiqu'elle ait ſa place ſéparée dans la partie poſtérieure du crâne; elle eſt d'une ſubſtance un peu plus blanche & plus molle que les corps dont nous venons de parler, & de la groſſeur d'un petit grain de Froment : elle produit un corps de même ſubſtance qui s'étend en long, & qui paſſant en droite ligne à travers toutes les vertèbres de l'Epine du dos vient aboutir à l'extrémité de la queue. Les corps du Cerveau ſont couverts d'une tunique aſſez épaiſſe & qui leur eſt aſſez adhérante, qu'on peut nommer Dure-Mère : elle eſt de couleur

noire; d'où il eſt arrivé que quelques Auteurs qui n'avoient pas pris la peine de regarder ſous la tunique, ont dit que le Cerveau de la Vipère étoit de couleur noire. Au-deſſous de cette Dure-Mère, chaque corps a encore une petite membrane qui l'enveloppe ſéparément, qu'on peut nommer Pie-Mère.

Les yeux de la Vipère ſont fort vifs, & leur regard eſt fort fixe & fort hardi: ils ont leurs nerfs, leurs muſcles, leurs veines, leurs artères, leur prunelle, leur cryſtallin, leur uvée, leur cornée, leurs paupières, & leurs autres parties aſſez conformes à celles des yeux des autres animaux. La mâchoire ſupérieure eſt diviſée en deux ſur le devant, & ſéparée par l'os cartilagineux du muſeau, où ſes deux bouts ſont articulés de chaque côté; & les groſſes dents ſituées de chaque côté hors de leur rang, leur ſervent de défenſe. La mâchoire inférieure eſt auſſi diviſée en deux. Les deux mâchoires ſont attachées par-devant l'une à l'autre au moyen d'un muſcle qui les ouvre ou reſſerre au gré de l'Animal. Les opinions des Anciens ont été fort partagées touchant le nombre des groſſes dents de la Vipère. La plûpart ont voulu que la pluralité de ces groſſes dents fût une des

principales marques par lesquelles on devoit distinguer la fémelle d'avec le mâle : mais on trouve tantôt plus & tantôt moins de dents à l'un & à l'autre sexe. Quoiqu'on ait quelquefois rencontré par hazard de chaque côté deux grosses dents fixes situées près-à-près aussi bien aux mâles qu'aux fémelles, on ne rencontre ordinairement dans les deux sèxes qu'une grosse dent fixe de chaque côté, environnée jusques vers les deux tiers de sa hauteur d'une tunique ou vésicule assez épaisse, remplie d'un suc jaunâtre transparent & médiocrement liquide ; & dans cette vésicule, au milieu du suc en question sous la grosse dent, un nombre différent de dents mal plantées, les unes plus longues que les autres, toutes crochues, dont on compte depuis deux jusqu'à cinq, six ou sept, du même côté. Ces grosses dents sont seulement en la partie supérieure, situées latéralement hors des mâchoires où elles sont comme des boulevards ; elles ont environ deux lignes de long ; elles sont crochues, blanches, creuses, diaphanes par-tout jusques près de leur pointe qui est très-subtile & très-perçante. Elles ont plusieurs petits creux vers leur racine, dans lesquels les autres dents

ſont plantées. Ces dents demeurent d'ordinaire couchées le long de la mâchoire, & leur pointe ne paroît qu'au moment que la Vipère veut mordre; car alors elles les redreſſe & les avance conjointement avec la mâchoire ſupérieure tirée par l'os qui d'un bout eſt articulé dans ſon milieu, & de l'autre à la racine de la groſſe dent. Le ſuc jaune contenu dans la véſicule à humecter les ligamens, & à les rendre propres au fléchiſſement des dents, mais auſſi à les nourrir & à faire croître celles qui y ſont comme dans une pépinière, & s'il faut ainſi dire, comme des dents d'attente, pour ſervir en la place des principales, ſoit qu'elles manquent par effort, ſoit qu'elles tombent d'elles mêmes. Toutes les mâchoires de deſſus & de deſſous ſont munies de dents crochues, creuſes, diaphanes, & ſubtiles, de même que les groſſes dents canines; mais elles ſont beaucoup plus petites. Leur nombre eſt aſſez incertain, ſoit que la Nature en forme tantôt plus, tantôt moins, ſoit que leur ſubtilité les rende caſſantes. Il n'y a guères de différence pour le nombre de celles de deſſus à celles de deſſous. On compte ordinairement huit dents à chaque mâchoire, mais on y en trouve quelque:

fois neuf, dix ou onze. Les plus avancées sont tant soit peu plus grandes que les plus profondes. Il y a une grande différence des dents & des mâchoires de la Vipère à celles de la Couleuvre ; car celle-ci n'a point de dents canines : mais elle surpasse la Vipère pour le nombre des mâchoires & des dents, vû qu'elle a quatre mâchoires supérieures, & deux inférieures, avec treize dents à chaque mâchoire supérieure externe, autant à chacune des inférieures, & vingt à chaque mâchoire supérieure interne ; ensorte qu'on peut compter jusqu'à 92. dents en une seule Couleuvre : & toutes ces dents sont crochues, subtiles, creuses, blanches & diaphanes de même que celles des Vipères.

L'opinion des Anciens, que le siége du venin de la Vipère étoit au fiel, & que delà il montoit aux gencives par des vaisseaux assez mal imaginés, ayant été démontrée fausse par les Observations curieuses de M. *Rédi*, Gentil-homme Florentin, dont le mérite est connu de tous les Sçavans, je n'ai point du tout appréhendé, dit toujours M. *Charas*, de goûter plusieurs fois du fiel de la Vipère ; de même que du suc jaune contenu dans les vésicules des gencives ;

& j'ai trouvé en l'un & en l'autre la vérité de tout ce qu'il y a remarqué, sçavoir une grande amertume & une grande acrimonie au fiel, & un goût de salive assez fade & assez approchant du goût de l'huile d'amandes douces, ou suc jaune des gencives. Enfin, après bien des recherches, j'ai découvert des glandes salivaires propres à former ce suc, & à l'envoyer aux gencives. Ces glandes qui se trouvent dans toutes les têtes de Vipères tant mâles que fémelles, sont situées aux deux côtés du crâne en la partie postérieure de chaque orbite. Chaque glande a son petit vaisseau lymphatique, lequel va se dégorger dans un vaisseau plus grand qui vient se rendre dans la vésicule de la gencive. La Vipère n'est pas la seule entre les Serpens qui ait des glandes salivaires; car j'en ai aussi trouvé dans la tête des Couleuvres.

Le grand nombre des os qui restent au corps de la Vipère après ceux de la tête, ne consiste qu'en vertèbres & en côtes. Les vertèbres commencent à la partie postérieure du crâne, à laquelle la première est articulée; les autres sont arrangées de suite, fortement articulées l'une à l'autre, continuent jusqu'à l'extrémité de la queue. Chaque Vipère tant

mâle que femelle a cent quarante-cinq vertèbres depuis la fin de la tête jusqu'au commencement de la queue, & deux cens quatre vingt-dix côtes, qui est le nombre double des vertèbres, à chacune desquelles il y a deux côtes articulées, une de chaque côté. Outre cela, il y a vingt-cinq vertèbres depuis le haut de la queue jusqu'à son extrémité; & ces vertèbres n'ont plus de côtes; mais elles ont en leur place de petites apophyses qui diminuent en grandeur de même que les vertèbres en tendant vers le bout de la queue. Les vertèbres sont creuses dans leur milieu, & reçoivent le corps de la moëlle qui part du derrière de la tête, qui fournit autant de paires de nerfs qu'il y a de vertèbres, & qui continue jusqu'à l'extrémité de la queue. Il y a quatre grands muscles qui prennent leur origne du derrière de la tête, & qui descendent deux de chaque côté des apophyses épineuses, l'un joignant l'Epine, & l'autre un peu au-dessous du premier qu'il accompagne jusqu'au bout de la queue; deux autres grands muscles de pareille longueur qui sont attachés à la partie intérieure des vertèbres, & qui les accompagnent d'un bout à l'autre, de même que les supérieurs. Nous

remarquons aussi de chaque côté autant de muscles intercostaux qu'il y a de vertèbres, servant au même usage que ceux des autres Animaux, qui séparent les côtes depuis leur racine jusqu'à leur pointe. Tous ces muscles sont accompagnés de veines & d'artères, ainsi que les plus grands.

Quant aux parties internes de la Vipère, la langue qu'elle lance en dehors & qu'elle retire souvent & fort vîte, se présente la première. Elle est située entre les deux mâchoires inférieures, & composée de deux corps charnus, longs & ronds, qui finissent en pointes fort subtiles. Ces deux corps contigus adhérent l'un à l'autre depuis leur racine jusques vers les deux tiers de leur longueur. La moitié interne de ces corps est de couleur de chair ; mais l'autre moitié, celle qui est souvent poussée hors de la gueule, est de couleur noirâtre. La Langue peut avoir en tout un pouce & demi de long. Il y a des Vipères dont la langue a tantôt trois, & tantôt quatre pointes. Ces pointes, quoique souvent dardées, ne piquent point, & ne font mal à personne ; elles pourroient néanmoins donner de la terreur à ceux qui ne le sauroient pas. Elles servent principalement aux

Vipères pour attraper de petits Animaux qu'elles veulent dévorer. La langue eſt enveloppée d'une eſpèce de guaîne d'un bout à l'autre.

La Trachée-Artère a ſon commencement à l'entrée de la gueule ou elle préſente un trou ovale, relevé en haut, & qui a comme un petit bec en ſa partie inférieure. Elle eſt d'abord compoſée de pluſieurs anneaux cartilagineux joints les uns aux autres, qui continuent environ la longueur d'un bon pouce, & ſe jettent dans le côté droit de la Vipère où ils rencontrent le Poumon. La Trachée-artère a en tout huit ou neuf pouces de long. Le Poumon eſt fait en forme de rets; il n'a aucun lobe; il eſt d'une couleur rouge fort claire & fort vive, d'une ſubſtance aſſez mince, aſſez tranſparente, & un peu ridée; il y a ſept ou huit pouces de long, & un petit travers de doigt de large; il eſt tout parſemé de veines & d'artères.

Le cœur & le foye ſont auſſi ſitués au côté droit de la Vipère, & au-deſſous du Poumon. Le cœur eſt de la groſſeur d'une féverolle, longuet, charnu, environné de ſon Péricarde qui eſt compoſé d'une tunique aſſez épaiſſe; il y a deux ventricules, l'un du côté droit,

& l'autre du côté gauche. Le ſang qui vient de la Veine-cave entre dans le ventricule droit, & ſe jettant dans le gauche il en ſort par l'Artère-Aorte qui ſe diviſe d'abord en deux gros rameaux dont l'un monte vers les parties ſupérieures, & l'autre paſſant au-deſſous de l'Œſophage ſe diviſe dans la ſuite en pluſieurs rameaux qui ſont portés à toutes les parties juſqu'au bout de la queue. Le foye eſt un corps charnu, de couleur rouge-brune, ſitué un peu au-deſſous du cœur. Sa longueur & ſa groſſeur ſont aſſez inégales; mais les plus grands foyes ont juſqu'à cinq & ſix pouces de long, & un demi-pouce de large. Le foye eſt compoſé de deux grands lobes, dont le droit deſcend un bon pouce plus bas que le gauche.

La Vipère eſt dépourvue de Diaphragme. La véſicule du fiel eſt ſituée un travers de doigt au-deſſous du foye; elle eſt preſque de la forme & de la groſſeur d'une petite Fève couchée ſur ſon plat. Le fiel eſt d'une couleur fort verte; ſon goût eſt très-amer & très-âcre, ſa conſiſtance approche de celle d'un ſyrop peu cuit. Ce ſuc a une qualité balſamique, & eſt exempt de toute ſorte de venin. Le Pancreas que tous les Auteurs ont nommé

Ratte, eſt ſitué tant ſoit peu au-deſſous
du fiel & au côté droit de la Vipère. Il
eſt de la groſſeur d'un bon Pois, d'une
ſubſtance charnue en apparence, mais en
effet glanduleuſe.

L'Œſophage prend ſon commence-
ment au fond du goſier; ſa ſituation eſt
au côté gauche, & ſon chemin eſt tout
droit au côté du Poumon & du Foye
juſqu'à ſon union avec l'orifice de l'Eſto-
mac. Il eſt compoſé d'une ſeule mem-
brane fort molle qui s'étend fort aiſé-
ment. C'eſt lui qui reçoit le premier tous
les Animaux que la Vipère a tués avec
ses groſſes dents, & qu'elle a avalés tout
entiers, étant propre à cela tant par ſa
large capacité, que par ſa longueur qui
eſt d'un bon pied. L'Eſtomac qui le ſuit
eſt beaucoup plus épais, & compoſé de
deux fortes tuniques adhérantes l'une
à l'autre. Il y a trois à quatre pouces de
long; ſon orifice eſt aſſez large de mê-
me que ſon milieu; mais ſon fond va
en rétréciſſant, & ne s'ouvre que pour
rejetter ſes excrémens dans les inteſtins.
Ces inteſtins ont à leurs côtés les Teſti-
cules, les deux corps de la Matrice, &
les Reins avec leurs vaiſſeaux. Les Reins
ſont compoſés de pluſieurs corps glandu-
leux & contigus; ils ſont de couleur rou-

ge-pâle : le droit eſt toujours ſitué plu
haut que le gauche en l'un & l'autre ſèxe
Tous les inteſtins, les Teſticules & le
Reins ſont couverts d'une graiſſe for
blanche & fort molle, laquelle étant fon
due demeure en forme d'huile.

Le mâle a deux Teſticules de form
longue & arrondie, de couleur blanche
& de ſubſtance glanduleuſe. Leur lon
gueur eſt inégale ; le droit a plus d'u
pouce de long, le gauche eſt plus court
& un peu moins gros. Le mâle a auſſ
deux parties naturelles toutes pareilles
ſituées ſous la queue l'une près de l'au
tre, compoſées chacune de deux corp
longs & caverneux qui ſe joignent ver
leur ſommité, remplie en dedans d
pluſieurs aiguillons fort blancs, durs
pointus & piquants qui y ſont plantés
& qui ont leur pointe diverſemen
tournée.

La fémelle a deux Teſticules comm
le mâle & de la même forme, mais plu
longs & plus gros, ſitués aux côtés &
vers le fond des deux corps de la Matrice
leſquels ont leur Epididyme & leurs
vaiſſeaux ſpermatiques bien plus courts
que ceux du mâle. La Matrice com-
mence par un corps aſſez épais, compo-
ſé de deux fortes tuniques, ſitué au-

leſſus de l'inteſtin, ayant au même lieu
on orifice qui eſt large, & qui ſe dilate
iſément pour recevoir tout à la fois les
eux parties naturelles du mâle dans le
:oït. Ce corps ſe diviſe fort près de ſon
ommencement en deux petites poches
uvertes au fond, dont la tunique inté-
eure eſt dure & pleine de rugoſités. La
latrice commence par deux petites
oches à ſe diviſer en deux corps qui
ontent chacun de leur côté le long des
eins juſques vers le fond de l'Eſtomac.
es deux corps ſont compoſés de deux
niques molles, minces, & tranſpa-
ntes : ils ſe dilatent fort aiſément pour
ntenir un grand nombre de Viperaux
qu'à leur perfection. La Vipère n'eſt
 la ſeule d'entre les Serpens qui ait
 Matrice diviſée en deux corps ſem-
bles, ſitués de chaque côté le long
 inteſtins qui les ſéparent; car on re-
rque la même choſe dans la Cou-
vre. Ainſi les œufs ſont d'abord for-
 dans les deux corps de la Matrice,
é nt couverts chacun de leur petite tu-
n ue; enſorte que tous ceux du même
c ps ſont enveloppés enſemble par une
m nbrane commune qu'on peut appeller
le ovaire, qu'ils y prennent leur ac-
cr ſſement, que les Viperaux s'y for-

ment & s'y perfectionnent, qu'ils e
ſortent les uns après les autres par la mê
me voye par où la ſémence du mâle e
entrée, & qu'ils naiſſent vivants de m
me que pluſieurs autres Animaux, ſa
qu'il y ait aucune néceſſité que la mo
de la mère intervienne. On a ſeuleme
remarqué que le corps droit de la M
trice eſt ordinairement bien plus ren
pli d'œufs & de Vipereaux que le ga
che; que le nombre des œufs eſt aſſ
inégal; qu'il n'y en a quelquefois vin
ou vingt-cinq, & quelquefois la moi
moins; que les Vipereaux prennent le
forme & leur perfection dans l'œuf
ils ſont diverſement ſitués & entortillé
qu'ils ont chacun dans leur œuf une
pèce d'arrière-faix qui pend à leur nom-
bril, & par lequel ils tirent leur nou-
riture; qu'en naiſſant ils l'entraîne
avec eux; qu'ils en ſont en partie env-
loppés; qu'enfin leur mère les en dé-
vre, & les nétoye en les léchant lo-
qu'ils ſont nés. On ne ſçait donc ſur qu
les Anciens qui ont écrit de la Vipère
ſont fondés quand ils ont dit que d
le temps du Coït le mâle introduiſoi
tête dans la gueule de la fémelle,
qu'il y verſoit ſa ſemence qui tomb
de-là dans la Matrice où elle formoit p

mièrement des œufs, & enſuite des Vipereaux; que la fémelle ſe ſentant chatouillée par cette emiſſion de ſemence coupoit avec les dents la tête de ſon mâle, & que les Vipereaux étant prêts à naître perçoient la Matrice & les flancs de leur mère, pour ſe faire paſſage; de ſorte qu'en lui donnant la mort ils vangeoient en quelque ſorte celle de leur père.

La Vipère rampe lentement; elle ne bondit ni ne ſaute jamais. Quand on lui fait du mal & qu'on l'irrite, elle devient furieuſe & fait des morſures très-perçantes : mais elle n'attaque jamais ni les hommes ni les bêtes, ſi l'on ne lui en donne ſujet. Elle attaque & tue néanmoins les Animaux qu'elle veut dévorer pour ſa nourriture, comme les Canthatides, les Scorpions, les Grenouilles, les Souris, les Taupes, les Lézards, & d'autres ſemblables qu'elle avale tout entiers, après les avoir tués avec ſes groſſes dents. Elle met les plus petits dans ſon Eſtomac, & fourre les plus gros en partie dans ſon Eſtomac, & en partie dans ſon Œſophage. Mais à peine ſe peut-il faire aucune digeſtion parfaite dans l'Eſtomac de la Vipère, tant parce que la chaleur n'y eſt pas aſſez forte,

à cauſe de la grande ouverture qu'il
a à l'embouchure où aboutit l'Œſopha
ge, que parcequ'elle n'a pas aſſez d'hu
midité pour aider à la fermentation &
à la cuiſſon des alimens. Cela n'empêch
pourtant pas que le ſuc & la plus ſub
tile partie des alimens ne ſoient portés
toutes les parties de ſon corps pour le
nourrir ; ce qui ne ſe fait que dans l'eſ
pace de pluſieurs jours, pendant leſquel
les excrémens ſont envoyés aux inteſtins
& les parties les plus groſſières rejettée
par la gueule. Les Vipères peuvent vi
vre pluſieurs mois ſans aucune nourri
ture, & ne mangent plus dès qu'on les
priſes ; car alors elles ne ſe nourriſſen
plus que de l'air qu'elles reſpirent. Leu
ſubſtance viſqueuſe & compacte ne ſ
diſſipe qu'avec peine : leur peau écail
leuſe qui les défend des injures de l'air
fait que les eſprits s'uniſſent ſi forte
ment avec le corps, qu'ils ne l'aban
donnent que très-difficilement ; & l'o
voit qu'ils demeurent encore pluſieur
heures dans la tête & dans toutes le
parties du tronc après qu'il a été écorché
vuidé de toutes ſes entrailles, & coup
en pluſieurs morçeaux. C'eſt ce qui fai
que le mouvement y continue fort long
temps ; que la tête eſt en état de mor
dre

dre, & que sa morsure est aussi dangereuse que quand la Vipère étoit tout entière, & que le cœur même arraché du corps conserve son battement pendant quelques heures. La Vipère ne rend pas beaucoup d'excrémens, & même ils ne sont pas puants; au lieu que ceux de la Couleuvre le sont beaucoup, & ont une puante odeur d'urine gardée & corrompue. Les Vipères ne font point de trou dans la terre pour s'y cacher comme font les autres Serpens, mais elles se cachent d'ordinaire sous des pierres ou sous de vieilles masures où elles se trouvent assez souvent entassées & entortillées en grand nombre. Quand il fait beau, elles se cachent aussi sous des buissons & sous des herbes touffues. Elles s'accouplent ordinairement deux fois l'année; elles commencent au mois de Mars, & portent quatre ou cinq mois leurs Vipereaux. Tous les ans elles quittent leur peau au Printemps, & même quelquefois en Automne.

Nous avons, continue M. *Charas*, trouvé fort véritable ce que M. *Redi* a dit des effets de l'essence de Tabac sur la Vipère; sçavoir, que perçant sa peau avec une aiguille enfilée d'un fil trempé dans cette essence & laissant ce

fil dans la peau, la Vipère meurt en moins d'un quart-d'heure, & qu'elle devient dure comme bronze : mais bien-tôt après elle devient ſouple & pliante, comme s'il y avoit deux jours qu'elle fût morte. Nous avons auſſi éprouvé qu'un brin de Tabac en corde mis & tenu dans la gueule de la Vipère, & que la fumée du même Tabac pouſſée dans ſa gueule produiſent un pareil effet, mais un peu plus lentement; que l'un & l'autre cauſent des convulſions & des retractions extraordinaires à la Vipère ſuivies de la mort, & que quand toutes les autres parties du corps ſont privées de mouvement, le cœur bat encore environ demi-heure après : enfin, que le même Tabac, ou ſon eſſence, fait mourir les Couleuvres de même que les Vipères. La Vipère plongée dans de l'Eſprit-de-Vin peut y réſiſter une bonne heure avant que d'y être étouffée. La ſalive de l'homme, même à jeun, ne lui fait point de mal. Pluſieurs Auteurs ont écrit que la Vipère avoit une très-grande antipathie contre le Frêne, & que ſi l'on mettoit une Vipère vivante dans un rond dont une moitié fut de feuilles de Frêne & l'autre moitié de charbons allumés, la Vipère aimeroit mieux s'expoſer à être brûlée,

que d'approcher des feuilles de Frêne : mais nous avons reconnu le contraire ; car ayant fait un rond entier de feuilles de Frêne qui avoit environ trois pieds de diamètre, nous posâmes au milieu une Vipère qui d'abord s'alla cacher sous ces feuilles.

Quant au différend qui est entre M. *Redi* & moi, il roule principalement sur ce qu'il prétend que le suc jaune contenu dans les vésicules des gencives de la Vipère est le seul & véritable siége de son venin ; que ce suc n'est pas venimeux étant pris par la bouche, mais qu'il l'est dans les morsures que la Vipère fait pendant qu'elle est en vie, & même dans celles qu'on peut lui faire faire plusieurs jours après qu'elle est morte, pourvu que le suc jaune y intervienne ; que le même suc tiré d'une Vipère vivante, aussi-bien que celui d'une Vipère morte, est toujours venimeux s'il est introduit dans des playes, & mêlé avec le sang de l'Animal blessé, soit qu'on s'en serve étant liquide, ou après l'avoir desseché & mis en poudre ; enfin, qu'il tue généralement toutes sortes d'Animaux, dans les playes desquels on l'aura introduit. Et moi, ne pouvant avouer de tous ces articles que celui qui concerne

l'innocence du ſuc jaune pris par la bouche, & m'oppoſant à tous les autres, je dis que le venin de la Vipère n'eſt que dans les eſprits irrités; que le ſuc jaune tant de la Vipère vivante & même très-irritée, que de celle qui eſt morte ou nouvellement, ou depuis pluſieurs jours, n'a aucun venin en ſoi, ni dans la morſure, ni pris intérieurement, ni introduit dans les playes, ni mêlé avec le ſang, ni enfin de quelque manière qu'on puiſſe l'employer; qu'il ne tue & n'infecte aucune ſorte d'Animaux, & qu'il n'eſt qu'une pure & très-innocente ſalive. Ainſi le venin de la Vipère n'eſt ni groſſier ni matériel, mais inviſible & tout ſpiritueux.

Juſqu'ici nous avons ſuivi uniquement M. *Charas* dans la deſcription anatomique qu'il nous a donnée de la Vipère, & nous avons trouvé cette deſcription également exacte & curieuſe. Notre deſſein n'eſt pas d'agiter de nouveau la fameuſe queſtion ſi débattue entre lui & *Redi* touchant le ſiége du venin de la Vipère; nous craindrions en le faiſant de fatiguer le lecteur par des répétitions ennuyeuſes, d'autant plus qu'il eſt depuis long-temps en poſſeſſion des pièces du procès, & par-là en état

de juger. Voyons maintenant ce que M. *James* dit de la Vipère d'après le *Traité des Venins* de M. *Mead.* Voici comme il s'exprime.

La Vipère a deux ſortes de dents ; ſçavoir, de groſſes dents dans leſquelles le venin réſide, & de petites. Les premières ſont attachées à l'os de la mâchoire ſupérieure ; elles ſont crochues & courbées, comme les dents canines de la plupart des Animaux carnaſſiers. Elles ſont viſiblement creuſes juſques près de leur pointe qui eſt très-dure & très-perçante pour qu'elles pénètrent mieux dans la peau ainſi qu'il eſt aiſé de s'en appercevoir en caſſant les dents par le milieu. Cette cavité ſe termine à la partie convèxe de la dent par une petite fente viſible exactement ſemblable à celle d'une plume à écrire, & qui donne paſſage au venin. *Galien* décrit aſſez bien cette ſtructure, lorſqu'il dit que les Charlatans ſe laiſſent mordre par les Vipères, après avoir eu ſoin de boucher auparavant avec de la pâte les ouvertures de leurs dents qui donnent paſſage au venin, afin de faire croire par-là aux Spectateurs qu'ils ſe garantiſſent de ſes mauvais effets par le moyen de leur antidote. La Nature n'a donné une figure crochue à ces dents

qu'afin que leur pointe, lorſque la Vipère veut mordre, ſe trouve perpendiculaire à la partie ; car cet Animal étant obligé de lever la tête pour cet effet, ſi la dent qui eſt attachée à la mâchoire étoit droite, elle ne pourroit à cauſe de ſa diſpoſition oblique pénétrer avec aſſez de force ni aſſez avant dans la chair.

J'ai découvert outre ces dents venimeuſes qui ſont pour l'ordinaire attachées perpendiculairement au nombre d'une, de deux ou trois de chaque côté, au premier os de la mâchoire ſupérieure, quelques autres dents plus petites qui tiennent au même os : leurs pointes ſont extrêmement dures & fendues de même que celles des autres : mais leurs racines ſont molles & mucilagineuſes comme les racines des dents des enfans, & elles ſont toujours couchées le long de la mâchoire. Elles ſe détachent de l'os pour peu qu'on les touche ; ce qui a fait croire à quelques Anatomiſtes qu'elles tiennent aux muſcles ou aux tendons, puiſque ſans cela elles euſſent été tout-à-fait inutiles ; elles ſont faites pour remplacer celles des groſſes qui viennent à tomber par quelque accident : auſſi ſe durciſſent & croiſſent - elles inſenſiblement au point de devenir à la fin perpendicu-

laires à l'os. Une preuve qu'elles ne croiſſent pas toutes en même temps, c'eſt qu'il y en a qui n'ont aucune dureté, d'autres commencent à ſe durcir à leur pointe & ainſi de ſuite juſqu'à ce qu'elles ayent acquis toute leur groſſeur. Leur nombre n'eſt point fixe; car il s'en trouve quelquefois juſqu'à ſix ou ſept à chaque côté de la mâchoire, & quelquefois moins; & c'eſt ſans doute ce qui a partagé les opinions des Anciens touchant le nombre des dents de la Vipère. Les dents venimeuſes ont dans la partie interne de leurs racines de petites ouvertures qui donnent paſſage aux vaiſſeaux qui leur apportent la nourriture dont elles ont beſoin. Il eſt bon de remarquer que la Nature a donné aux Vipères des dents dont la force eſt indépendante de l'âge, pour qu'elles puiſſent tuer leur proye dès le moment qu'elles viennent au monde. Les petites dents qui ſont celles de la ſeconde eſpèce, ſont crochues & recourbées comme les premières, à la réſerve qu'elles n'ont ni fente ni ouverture : elles forment quatre rangs, deux à chaque côté de la gueule; elles tiennent au troiſième os de la mâchoire ſupérieure, & au ſecond de l'inférieure. Elles ſervent à la Vipère à s'aſſûrer de ſa

proye dans le temps qu'elle mord, de peur qu'en se débattant pour s'échapper elle n'arrache les grosses dents.

Après avoir décrit les instrumens qui dardent le venin, je vais examiner ceux qui servent à le préparer & le contenir.

Cette liqueur est séparée du sang par une glande située de chaque côté de la tête dans la partie antérieure & latérale du Sinciput, directement derrière l'orbite de l'œil. Elle est immédiatement placée sous le muscle qui sert à abbaisser la mâchoire supérieure, de façon que celui-ci ne peut agir qu'il ne la presse; ce qui facilite la sécrétion de la liqueur qu'elle contient. Cette glande est conglomérée, ou composée de plusieurs autres glandes plus petites enfermées dans une membrane commune, dont chacune envoye un vaisseau excrétoire qui se dégorge dans un vaisseau plus grand, qui va se vuider dans la vésicule des gencives. Cette vésicule tient à la base du premier os de la mâchoire supérieure aussi-bien qu'à l'extrémité du second, & couvre la racine des grosses dents; elle en a une autre à son sommet dont la partie antérieure donne passage aux dents qui versent le Venin. Elle est composée de plusieurs fibres longitudinales & cir-

culaires, à l'aide desquelles elle se resserre dans le temps que les dents se lèvent ; & c'est par le moyen de cette contraction que le venin s'insinue dans l'ouverture qui est pratiquée à la racine de la dent, & vient sortir par celle qui est vers sa pointe. On ne doutera point de la vérité de ce que j'avance lorsqu'on sçaura que pour m'en convaincre j'ai coupé la tête à plusieurs Vipères vivantes, & que leur ayant fait ouvrir la gueule en leur pressant le cou j'en ai vu jaillir le venin comme d'une seringue. Lorsque la Vipère reste tranquille avec la gueule fermée, les dents demeurent couchées & couvertes de la vésicule extérieure : mais lorsqu'elle veut mordre, elle ouvre considérablement la gueule, & en même temps l'extrémité inférieure du second des os communs s'avance à l'aide des muscles qui lui sont propres, & tournant comme sur un centre pousse en avant les deux mâchoires qui se tiennent par leurs extrémités ; moyennant quoi la partie inférieure du premier os de la mâchoire supérieure s'avance, l'autre extrémité tournant dans la cavité de son articulation où elle est attachée par des ligamens. Les dents se trouvant redressées à l'aide de ce mécanisme, les vésicules

dont elles étoient couvertes sont poussées en arrière par la contraction de leurs fibres longitudinales, en même temps que les circulaires compriment la poche interne, & obligent le venin de s'insinuer dans la dent. Au reste, la Vipère ne mord jamais qu'elle n'enfonce ses dents jusqu'à la racine, & par-là les vésicules souffrent une compression qui facilite encore mieux la sortie du venin. On remarquera que la Vipère peut mouvoir l'un des côtés de la mâchoire sans que l'autre remue, à cause qu'elles ne sont point articulées par leurs extrémités comme dans les autres Animaux ; ce qui lui est extrêmement avantageux dans la déglutition ; car tandis que les dents d'un côté restent immobiles & enfoncées dans la proye pour empêcher qu'elle n'échappe, celles de l'autre s'avancent en dehors pour mieux l'attirer en dedans & l'assujettissent jusqu'à ce que les premières s'avancent à leur tour : elles agissent ainsi successivement & poussent l'Animal entier (car la Vipère n'a ni dents incisives ni molaires pour le broyer) dans l'Œsophage, dont les fibres musculaires sont trop foibles pour pouvoir agir.

Il ne sera pas inutile avant que d'exa-

miner la nature de ce venin auſſi-bien que la manière dont il agit, de faire obſerver au Lecteur que la Nature n'a point eu deſſein en le produiſant de nuire au genre humain, & que ſon unique but, quoique des Auteurs ne l'ayent point connu, a été de veiller à la conſervation de l'individu qui ne ſçauroit abſolument s'en paſſer; car les Vipères ſe nourriſſent principalement de Lézards, de Grenouilles, de Crapauds, de Souris, de Taupes, & d'autres ſemblables Animaux, qu'elles avalent tout entiers ſans les mâcher, & qu'elles logent dans leur Eſtomac; ou ſuppoſé que ce dernier ne ſoit pas aſſez grand pour les contenir, partie dans l'Eſtomac & partie dans l'Œſophage qui eſt membraneux & capable d'une grande diſtenſion, juſqu'à ce qu'ils ayent été diſſous par les ſucs ſalivaires de ces parties ſecondés de l'action des fibres du ventricule & de la contraction des muſcles du bas-ventre, en une ſubſtance fluide propre à leur ſervir de nourriture; ce qui demande beaucoup de temps. C'eſt ce qui fait que ces Animaux peuvent vivre trois ou quatre mois ſans aucune nourriture; à quoi l'on peut ajoûter que leur ſang étant plus groſſier & plus vif,

queux que celui de la plûpart des autres Animaux, il s'en diſſipe fort peu par la tranſpiration; de ſorte qu'il n'a pas beſoin d'être renouvellé ſi ſouvent. La raiſon eſt ici d'accord avec les découvertes qui ont été faites par le ſecours du Microſcope; car les muſcles de l'Eſtomac n'ayant point aſſez de force pour broyer les alimens & les convertir en chyle, il faut néceſſairement que le ſang ait une conſiſtance épaiſſe & viſqueuſe. D'ailleurs, le cœur de la Vipère n'a proprement qu'un ventricule, & le ſang y circule de la même manière que dans la Grenouille & la Tortue, dans leſquelles il ne paſſe pas plus d'un tiers de ce fluide par les Poumons; ce qui fait qu'il eſt beaucoup moins atténué par l'air que dans les autres Animaux. Au reſte, une pareille façon de ſe nourrir exige néceſſairement que la proye périſſe auſſi-tôt qu'elle eſt priſe pour qu'elle puiſſe deſcendre dans l'Eſtomac; car on ne doit point croire que la force de ce viſcère fût ſeule ſuffiſante pour la faire mourir, la ſubtilité de l'Animal vivant jointe à la foibleſſe des fibres étant plus que ſuffiſante pour éluder ce ſort, comme en effet on trouve tous les jours des Animaux vivants dans l'Eſtomac de ceux

qui les ont dévorés. C'eſt à quoi ſont deſtinés les dents & le venin qu'elles renferment, & l'on ne doit pas être ſurpris que la Vipère ſe ſerve quelquefois pour nuire aux hommes des moyens que la Nature lui a fournis pour tuer ſa proye, ſur tout lorſqu'elle devient enragée ou qu'on l'excite à mordre de quelque manière que ce ſoit. Ce ſuc venimeux eſt en ſi petite quantité, que ce n'eſt tout au plus qu'une goutte qui cauſe la mort; & de-là vient que les Auteurs ſe ſont contentés d'éprouver les effets de cette morſure ſur divers Animaux, ſans examiner la conrexture de la liqueur même. J'ai donc jugé à propos pour pouvoir connoître ſa nature, de ſaiſir pluſieurs fois des Vipères de manière à ne pouvoir être mordu, & de les agacer au point de leur faire mordre quelque choſe de dur & leur faire jetter leur venin; & l'ayant mis ſur une plaque de verre j'ai examiné auſſi exactement que j'ai pu les parties qui le compoſent, avec le Microſcope.

Je n'ai d'abord découvert que quelques petites parcelles ſalines qui flottoient avec beaucoup de rapidité dans la liqueur, mais qui au bout de quelque temps ſe ſont converties en des Cryſ-

taux extrêmement pointus & ténus, avec des eſpèces de nœuds par-ci par-là d'où ils paroiſſoient ſortir; de ſorte que le tout repréſentoit comme une toile d'Araignée, mais infiniment plus déliée; & cependant ces piquans tranſparents ont une telle dureté, qu'ils ont reſté pluſieurs mois ſur le verre ſans recevoir aucune altération. J'ai fait pluſieurs eſſais avec cette liqueur à deſſein de connoître à quelle claſſe de ſels ces Cryſtaux appartiennent; & ce n'a pas été ſans difficulté, vu la petite quantité de liqueur & les riſques dont ces ſortes d'expériences ſont accompagnées, que je ſuis venu à bout de découvrir qu'ils rougiſſent la teinture de Tourneſol, de même que les acides. Je n'ai pas ſi bien réuſſi dans le mêlange que j'ai fait de cette liqueur avec le ſyrop violat: il m'a ſemblé cependant qu'elle lui a donné une couleur rougeâtre; mais je ſuis pleinement convaincu qu'elie ne l'a point teint en verd, comme elle l'auroit dû faire, pour peu qu'elle eût été alkaline. Ceci doit ſuffire pour faire ſentir la fauſſeté du ſentiment de ceux qui ſans le ſecours d'aucune expérience, & ſeulement pour appuyer une hypothèſe qu'ils ont follement embraſſée, ont avancé que le venin

de la Vipère eſt un alkali, & qu'on doit y remédier par les acides. Mais il eſt beaucoup plus aiſé de ſoutenir une fauſſe idée par des raiſonnemens captieux, que de faire des expériences fidelles, & d'en déduire des conſéquences juſtes & néceſſaires. Cette découverte s'accorde parfaitement avec une relation qui a été communiquée au Docteur *Tyſon* par un homme d'eſprit, & qui eſt ſi propre à éclaircir cette matière, que je vais la tranſcrire ici dans les mêmes termes qu'elle a été inſérée dans les *Tranſactions Philoſophiques*. Il dit donc qu'étant aux Indes, un Indien vint ſe préſenter à lui avec différentes ſortes de Serpens, s'offrant de lui montrer quelques expériences touchant la force de leur venin. L'Indien en tira d'abord un fort gros qu'il aſſûra ne faire aucun mal; & en effet ayant fait une ligature à ſon bras, pareille à celle dont on ſe ſert pour la ſaignée, il le préſenta à nud au Serpent, après l'avoir irrité pour ſe faire mordre: il ramaſſa le ſang qui couloit de la playe avec ſon doigt, & le mit ſur ſa cuiſſe juſqu'à ce qu'il y en eût une cueillerée. Il en prit enſuite un autre appellé *Cobra de Capelo*, qui étoit plus petit, & qu'il aſſûra être infiniment plus venimeux. Pour prouver ce qu'il

avançoit, il le saisit par le cou, & ayant fait sortir environ un demi-grain de la liqueur contenue dans la vésicule des gencives, il la mit sur le sang qui s'étoit figé sur sa cuisse. Ce dernier entra aussi-tôt dans une fermentation violente de même que si l'on avoit versé dessus du levain de Bière, & devint d'une couleur jaunâtre.

Cette expérience, comme j'ai dit, s'accorde assez bien avec ce que j'ai avancé touchant la nature de de cette liqueur, car *Boyle* a prouvé, il y a long-temps, que le sang humain n'a aucune acidité ; & *Pitcarn* a démontré que les substauces acides des végétaux étant reçues dans l'Estomac acquièrent par l'action de cette partie, aussi-bien que par celle du cœur & des Poumons, après avoir passé dans les vaisseaux sanguins, une qualité alkaline ; de manière que le fluide artériel doit être nécessairement regardé comme tenant de l'alkali, & qui étant mêlé avec une liqueur de même nature que la sanie de la Vipère doit, suivant les principes de la Chymie, produire un phénomène semblable à celui qu'on vient de rapporter.

Sans nous engager plus avant (c'est toujours M. *James* qui parle) dans ces

sortes de controverses, voyons si nous
ne pourrions point tirer des Observations
précédentes quelque éclaircissement sur
la nature & la cause des symptômes qui
accompagnent la morsure de la Vipère.
Je remarque d'abord que les sels piquants de ce venin étant poussés avec
force dans la playe peuvent comme autant d'aiguillons, non-seulement irriter
& déchirer les membranes sensibles, &
attirer par conséquent une plus grande
quantité de sucs animaux qu'à l'ordinaire, comme il paroît par la doctrine
de *Bellini de stimulis*, au moyen de quoi
il faut nécessairement que la partie lésée
enfle, s'enflamme & devienne livide;
mais encore désunir tellement les parties
du sang avec lequel ils se mêlent, que
sa crase soit tout-à-fait altérée, & qu'il
résulte des différentes cohésions de ses
globules, des dégrés de fluidité & d'impulsion vers les parties si différents de
ceux que la liqueur avoit auparavant,
qu'il change entièrement de nature.

Voilà ce qu'en dit M. *James*, ou plutôt M. *Mead* qu'il n'a fait que copier,
comme il l'avoue lui-même.

Il se trouve plus ou moins de Vipères
dans plusieurs Provinces de France, mais
sur-tout dans le Dauphiné, dans le Lyon-

nois, & dans le Poitou. Néanmoins com
il eſt dit dans les *Mémoires de l'Acadé*
mie Royale des Sciences, bien que le
Vipères ſoient aſſez communes, on n
ſçait pas bien encore en quoi conſiſt
leur venin; & il ne faut pas s'en éton
ner; car lorſqu'on veut manier ces Ani
maux pour conſidérer leurs dents &
leurs gencives, on court toujours riſqu
de payer cher la curioſité; & plusieu
exemples font voir que l'on inſtruit ordi
nairement les autres à ſes dépens. *Am*
broiſe Paré, premier Chirurgien de deu
de nos Rois, *Charles IX*. & *Henri III*, ra
conte au 21e. Livre de ſes œuvres, qu'é
tant à Montpellier à la ſuite du Roi *Cha*
les IX, comme il vouloit conſidérer l
dents d'une Vipère & les membranes d
ſa mâchoire ſupérieure qu'on préten
être le réſervoir du venin, la Vipère
mordit à un doigt entre l'ongle &
chair. Le même accident arriva en l'an
née 1658 à un jeune Gentil-homme A
lemand qui aſſiſtoit aux expériences qu
M. *Charas* faiſoit du venin des Vipère
& il s'en fallut peu que ſa curioſité n
lui coûtât la vie. Un autre Curieux q
voulut voir les mêmes expériences qu
M. *Charas* recommença deux ans aprè
fut encore mordu d'une Vipère au doig

& M. *Charas* lui-même en faisant de semblables expériences dans l'Assemblée de l'Académie Royale des Sciences, ne put éviter d'être mordu d'une Vipère, quelqu'adresse qu'il eût à manier ces Animaux.

Les Vipères les plus noires passent pour les plus venimeuses. On a prétendu que la Vipère ne pouvoit pas se replier sur elle même comme les autres Serpens : mais nous avons éprouvé le contraire ; car nous avons trouvé plusieurs fois des Vipères qui se chaufoient au Soleil roulées sur elles-mêmes, la tête au centre des circonvolutions, entr'autres une qui quoique de grandeur médiocre contenoit partie dans son Œsophage & partie dans son Estomac un gros Lézard verd dont elle n'avoit encore digéré que la tête. En général les Serpens ont un mouvement libre de toutes parts, en sorte qu'ils peuvent tourner leur corps du côté qu'il leur plaît. Selon *Derham*, les apophyses des vertèbres de la Vipère sont plus courtes, sur-tout vers la tête : c'est pour cela que ce Serpent renverse facilement la tête, & la tourne de côté. Elles sont couvertes d'un grand nombre de petits muscles dont les mêmes tendons tirent les apophyses épineuses, les

ſéparent les unes des autres, & ſur-tou fléchiſſent les vertèbres vers différent côtés. Par là le corps des Vipères acquier cette agilité admirable, non-ſeulemen comme dit *Ariſtote*, parceque la Natur comme une bonne & ſoigneuſe mère rendu les vertèbres flexibles en les gar niſſant de productions cartilagineuſes mais auſſi parcequ'elle a formé les muſ cles qui ſont autant d'inſtrumens deſti nés à procurer le mouvement local.

Il eſt pourtant certain que la Vipère malgré toute l'agilité qu'on lui attribu ici, rampe plus lentement que la plû-part des autres Serpens. *Cordus* atteſte n'avoir jamais vû de Vipère en Alle-magne : mais M. *Linnæus* dit qu'elle ſe trouve fréquemment en Suède. Il y a des Vipères preſque par-tout, à Malte, en Grèce, en Egypte, en Aſie, en Ita-lie, en Eſpagne, en Portugal, en An-gleterre. Elles fréquentent volontiers les lieux montagneux, ſecs, pierreux : mais elles ne ſe trouvent point aux lieux mari-times. Il eſt faux que la Vipère s'ac-couple avec la Murène, comme l'ont avancé les Anciens. La Vipère n'eſt pas proprement un Animal Amphibie ; car elle ne va point à l'eau naturellement ; & ſi nous la rangeons parmi les Amphi-

ies, c'eſt parceque nous ne ſçaurions a mettre dans une Claſſe plus convenable Il en faut dire autant des Lézards, lu Crapaud, de la Salamandre terreſtre & de la Tortue de terre dont nous parlerons dans la ſuite. On a vû des Vipères deux queues, & d'autres à deux têtes. *Galien* nous apprend que les Marſes qui ivoient de ſon temps n'avoient aucune aculté propre pour ſe garantir du venin es Serpens; mais qu'ils uſoient de fraue pour ſe rendre recommandables auprès des gens du commun. *Matthiole* raporte la même choſe de ces Charlatans ui ſe diſoient de la race de S. *Paul*, employoient mille artifices pour tromer le vulgaire ignorant & pour exciter admiration des Spectateurs. Il n'y a eut-être point d'Animal ſur lequel on it débité tant de contes que ſur la Viére, comme le Sçavant *Rédi* l'a fait oir dans ſes Obſervations. La Vipère fle quand elle eſt en colère.

Les Grecs nomment quelquefois la ipère *Ophis*, comme qui diroit *Serpent ar excellence*; mais plus communément *chis* pour le mâle, & *Echidna* pour femelle. Elle s'appelle en Italien come en Latin *Vipera*; en Eſpagnol *Bivo*-; en Allemand *Natter Otter*, *Brandt*

ou *Schlange;* en Flamand *Adderſlange*; en Anglois *Viper* ou *Adder;* en Suédois *Hugg-Orm.* Or la Vipère, ſelon quelques-uns, a été ainſi nommée, parcequ'au rapport des Anciens elle conçoit & fait ſes petits par force & avec peine; ou ſelon d'autres, *Vipera quaſi Vivipara*, & par contraction *Vipara* ou *Vipera*, parcequ'elle fait ſes petits vivants. Mais elle n'eſt pas la ſeule qui les faſſe de la ſorte; car ſans parler des autres Serpens, le Ceraſte qui eſt un Serpent à deux cornes commnn en Libye & en Arabie, & l'eſpèce dite en Latin *Cæcilia*, en François *Orvet*, ou *Anvoye* ou *Anvot*, ſont auſſi Vivipares. *Belon* obſerve que les Habitans de la Touraine & du Maine appellent la Vipère *Aſpic.* Quant aux petits de la Vipère, on les nomme *Vipereaux* ou *Viperillons.*

La Vipère contient beaucoup de Sel volatil & d'Huile, & médiocrement de phlegme. Cette eſpèce de Serpent fournit d'excellents remèdes à la Médecine. On s'en ſert pour réſiſter au venin, pour purifier le ſang, pour la Lèpre, la Galle, les Ecrouelles, les Dartres rebelles, & dans les fièvres malignes & peſtilentielles. On l'employe intérieurement. Il paroît que la principale vertu de la Vipère eſt

'accélérer la circulation du ſang, d'en
ıciliter le mélange, de fondre les con-
:étions lymphatiques, & de débarraſſer
ar ce moyen les glandes de ces humeurs
roſſières & obſtruantes qui venant à y
:journer & à s'y aigrir occaſionnent une
ıfinité de maladies cutanées auxquels
1 donne le nom de ſcrophuleuſes & de
épreuſes. On eſt redevable de ces bons
fets effets au Sel actif & pénétrant dont
s Vipères abondent, & qui vient des
ézards & des Taupes dont elles ſe nour-
ſſent; car on ſçait que ces Animaux
ant diſſous dans l'Eſtomac fourniſſent
ıe grande quantité de particules vola-
les; & c'eſt en cela que conſiſte la diffé-
nce de la chair de Vipère d'avec celle
:s autres Serpents qui ne vivant que
herbes & de gazons ſont fort éloignés
: poſſéder les propriétés qui nous ren-
ːnt la Vipère ſi utile en Médecine.

Les préparations les plus ſimples de la
ipère, & en même temps les meilleu-
s, ſont les bouillons, la gelée, les ſy-
ps, & le vin de Vipère. Pour faire les
ɔuillons, on dépouille une Vipére de
peau, & l'on en rejette la tête, la
ıeue & les entrailles, réſervant le
ng, le cœur & le foye: On coupe le tout
r tronçons que l'on fait cuire pendant

cinq heures au Bain-Marie en y ajoûtant un verre d'eau commune, & si l'on veut un quartier de Volaille & une poignée d'herbes convenables. Il faut que le vaisseau soit luté avec de la pâte pour conserver l'esprit & le Sel volatil qui font la bonté de ce bouillon. La gelée se fait en prenant telle quantité de Vipères qu'on veut : on les prépare comme pour le bouillon, & on les fait cuire pendant cinq heures au Bain-Marie avec une suffisante quantité d'eau; après quoi l'on coule le tout avec une forte expression; on évapore la décoction au Bain-Marie, & on la place ensuite dans un endroit frais pour la faire épaissir en gelée. La dose en est d'une petite cueillerée. Le syrop dont on trouve la recette dans les Dispensaires, se donne depuis deux gros jusqu'à une once. Enfin, le vin de Vipères se fait en mettant infuser des Vipères coupées par morceaux dans une certaine quantité de moust de vin. On laisse fermenter le tout; & après que le vin est éclairci, on le conserve pour l'usage. La dose en est d'un verre le matin à jeun pendant quelque temps. Tous ces remèdes vont au même but, & sont excellents pour rétablir les forces épuisées par de longues maladies, & pour purifie

la maſſe du ſang infectée de quelque mauvais levain.

On trouve chez les Apothicaires deux autres préparations de Vipères qu'on peut ſubſtituer à celles ci-deſſus ; ſçavoir la poudre & les Trochiſques de Vipère. Pour faire la poudre, on retranche comme inutiles la tête & la queue des Vipères qu'on veut employer : on peut, ſi l'on veut, laiſſer la peau qui ne laiſſe pas de contenir du Sel volatil ; après quoi on lave les viſcères & l'on ne jette que les inteſtins, hachant le reſte en petits morceaux pour les mettre ſecher au Bain-Marie dans une Cucurbite : ou bien, on ſuſpend les Vipères dans un lieu chaud à l'ombre juſqu'à ce qu'elles ſoient parfaitement deſſechées & dépouillées de leur phlegme ; enſorte qu'il ne reſte que le Sel volatil, l'huile & les autres parties eſſentielles. Enfin, le tout étant bien ſec avec es entrailles, on le pulvériſe dans un nortier de marbre en l'arroſant durant ı pulvériſation d'Eſprit de vin impregné e Myrrhe, ou de Camphre qui vaut ncore mieux, quoique celui-ci ſe diſſie facilement. On y jette ſur la fin quelues gouttes d'huile diſtillée de Géroffle, l'on garde le tout dans un vaiſſeau de

verre bien bouché ſous le nom de Poudre de Vipères. La corruption ni les Vers ne ſont point à craindre de cette manière. La doſe en eſt depuis douze grains juſqu'à deux ſcrupules. Les Trochiſques de Vipères ſe font en prenant les troncs, les foyes & les cœurs de Vipères deſſechés comme ci-deſſus : on les pulvériſe, & l'on en forme des Trochiſques avec la Gomme Adragant préparée avec le vin d'Eſpagne : & pour empêcher que les Vers ne s'y engendrent , on les oint avec quelques gouttes de Baume du Pérou. La doſe en eſt depuis un demi ſcrupule juſqu'à un gros. Ces Trochiſques ſont bien meilleurs que ceux des Anciens qui ſont faits avec la mie de pain, & qu'on trouve encore dans quelques Diſpenſaires, parceque la mie de pain qui y entre y prédomine tellement quand ils ſont ſecs, qu'ils en deviennent inſipides & de nulle valeur : de plus, comme dans ces préparations on fait cuire les Vipères, cela les prive du Sel volatil qui ſe détruit par l'évaporation. C'eſt par cette raiſon que quelques Modernes font entrer dans la Thériaque le Bezoard Animal au lieu des Trochiſques qui y ſont demandés.

De toutes les compoſitions ci-deſſus, on doit préférer les premières dans l'ordre que nous venons de les décrire, parceque les principes de la Vipère y ſont mieux conſervés, & qu'on eſpére du remède un meilleur effet. Il faut de plus que les Malades en faſſent un long uſage pour pouvoir détruire & déraciner les levains pernicieux qui infectent la maſſe du ſang dans les maladies où elles conviennent : ſans cela point de guériſon à eſpérer. On adoucira bien le mal, & on le palliera pour quelque temps; mais ſi le régime n'eſt pas ſoutenu, il reparoîtra bien-tôt avec autant de force qu'auparavant. C'eſt ce qui fait que les anciens Médecins qui connoiſſoient bien cela, faiſoient manger pendant long-temps des Vipères en guiſe de Poiſſon ou rôties ſur le gril, ou ordonnoient un long uſage des vins de Vipère; & ils guériſſoient par ce moyen les Maladies les plus terribles & les plus opiniâtres. *Pline* nous aprend qu'*Antonius Muſa*, Médecin d'*Auguſte*, avoit trouvé le ſecret de guérir par l'uſage des décoctions de Vipères, des ulcères qui paſſoient pour incurables, & *Helidée* de Padoue rapporte dans ſes *Obſervations* l'Hiſtoire d'une femme ſtérile & lépreuſe qui fut

guérie de sa lèpre par les bouillons de Vipère, & eut ensuite plusieurs enfans bien sains.

On fait sécher au Soleil le cœur & le foye de la Vipère; on les pulvérise ensemble, & l'on appelle cette poudre *Bezoard-Animal*: elle a les mêmes vertus que le corps de la Vipère, & se donne dans du bouillon, ou dans quelque liqueur convenable, depuis huit grains jusqu'à un scrupule.

Voilà les préparations les plus simples pour l'usage intérieur qu'on fait avec la Vipère: mais la Chymie nous en fournit plusieurs autres qui sous une forme différente ont les mêmes propriétés, telles sont l'eau distillée, l'esprit, le sel volatil & l'huile de Vipère. L'eau distillée se fait en mettant des Vipères vivantes dans une Cucurbite de grès, à laquelle on adapte un Chapiteau & un Récipient bien lutés. On distile au Bain-Marie tout ce qui peut venir d'humidité. Cette eau qui est remplie de sels volatils, se donne depuis un gros jusqu'à une demi-once dans quelque eau appropriée; elle ne manque guères à faire suer. L'esprit & le sel volatil sont les Remèdes les plus d'usage que fournisse la distillation de la Vipère. Ils possèdent eux-seuls les

vertus les plus essentielles de cet Animal. On s'en sert dans les fièvres malignes, dans la petite Verole, dans l'Apoplexie, dans l'Epilepsie, dans la Paralysie, dans les Maladies Hystériques, & contre la piquûre de toutes les Bêtes venimeuses, bien entendu que ces maladies sont exemptes d'inflammation; car ces remèdes accélérant le mouvement du sang, ne conviennent point dans les cas où elle est à craindre, & c'est à quoi il faut bien prendre garde dans la pratique. La dose de l'Esprit de Vipère est de dix à trente gouttes, & celle du Sel de six à seize grains dans du bouillon ou dans quelque potion ou julep convenable. l'huile fétide qui sort par la distilation est bonne pour les femmes hystériques : on la leur fait sentir pour abbattre leurs vapeurs. On s'en sert encore en liniment sur les parties attaquées de Paralysie : mais son odeur est si désagréable, qu'on a de la peine à la supporter.

Quant à l'usage extérieur de la Vipère, sa graisse est un remède admirable dans les affections des parties nerveuses, spécialement des articulations, provenantes de cause externe, comme contusions, playes, piquûres, & autres choses semblables. La même graisse con-

vient aux puſtules, playes & ulcères des yeux, & même à l'Ophtalmie, comme l'on en a pluſieurs Obſervations: on en enduit doucement l'œil malade avec un petit pinceau, & ce liniment tient lieu des Collyres les plus vantés contre les affections des yeux. Elle eſt encore propre, ſuivant *Etmuller*, à effacer les rides du viſage, & à embellir le teint. On l'applique ſeule, ou bien on la mêle avec le Baume du Pérou. Il faut pour la faire, ſéparer cette graiſſe des inteſtins. On la fait fondre doucement dans un plat de terre ſur un peu de feu; on la coule enſuite avec expreſſion au travers d'un linge fin pour la ſéparer de ſes membranes; & quand elle eſt refroidie, on la verſe dans une bouteille de verre pour la conſerver. L'huile ſimple de Vipères ſe prépare en faiſant cuire ces Reptiles à petit feu dans un vaiſſeau verniſſé qui ait l'embouchure étroite & bien bouchée afin que rien ne s'évapore, juſqu'à ce que la chair ſe ſépare des os. On laiſſe refroidir le tout; on coule enſuite avec une forte expreſſion, & l'on garde l'huile pour l'uſage. Elle eſt fort eſtimée contre les morſures des Serpens & d'autres Bêtes venimeuſes: On s'en ſert auſſi en liniment pour guérir les Dartres, la

Gratelle, & les autres vices de la peau.

On fait des Colliers avec les têtes de Vipères, lesquels sont fort estimés dans la fausse Esquinancie.

Personne n'ignore combien la morsure de la Vipère est dangereuse, & qu'elle peut même être suivie de la mort, si l'on n'y remédie promptement, & qu'on laisse le temps au venin de s'insinuer dans les vaisseaux & d'y coaguler le sang. Les symptômes qui suivent cette morsure, sont d'abord une douleur aiguë dans la partie blessée, avec une enflure rouge, & ensuite livide, qui gagne peu-à-peu les parties voisines. Ces accidents sont suivis de syncopes considérables, d'un pouls fréquent, profond, & quelquefois intercadent, de soulevemens d'estomac, de vomissemens bilieux & convulsifs, de sueurs froides, & quelquefois de douleurs dans la région ombilicale, & lorsqu'on diffère d'y apporter remède, de la mort même comme nous venons de le dire, à moins que la Nature n'ait assez de force pour surmonter ces accidens; & dans ce cas-là même l'enflure continue quelque temps avec inflammation. Il y a même des cas où elle est plus forte dans le déclin des symptômes qu'au commence-

ment. La playe rend ſouvent une liqueur ſanieuſe, & il s'élève quelques petites puſtules tout autour: toute la peau devient jaune de même que ſi le malade avoit la jauniſſe. Ces ſymptômes ſont plus ou moins violents, ſelon la différence des climats, la chaleur plus ou moins grande de la ſaiſon, la colère plus ou moins forte de la Vipère, ſon plus ou moins de groſſeur, la quantité plus ou moins grande du venin qu'elle eſt en état de communiquer, & autres circonſtances ſemblables : mais ils ſe manifeſtent ordinairement tous de la même manière dans tous les ſujets, à moins que la morſure n'ait point été ſuivie de l'épanchement du venin qui eſt la cauſe des ſymptômes dont nous venons de parler.

Le traitement qui convient à la morſure de la Vipère, conſiſte à détruire le venin qui s'eſt inſinué dans la playe. On employe pour cela des remèdes extérieurs & intérieurs. Les remèdes extérieurs ſont de lier promptement, ſi l'on peut, la partie au-deſſus de la morſure, ſerrant bien la ligature afin d'empêcher le venin de pénétrer : mais ſi la partie mordue ne peut pas être liée, il faut à l'inſtant appliquer deſſus la tête de la

Vipère qui a fait le mal après l'avoir bien écraſée, ou à ſon défaut celle d'une autre Vipère ; ou bien on fera rougir au feu un couteau, ou un autre morceau de fer plat, & l'on l'approchera bien près de la playe pour en faire ſouffrir la chaleur le plus qu'il ſera poſſible ; ou bien, on fera brûler ſur la playe un peu de poudre à canon ; ou enfin on ſcarifiera la playe & l'on appliquera deſſus de la Thériaque, ou de l'Ail & du Sel Ammoniac pilés enſemble. M. *James* dans ſon *Dictionnaire de Médecine*, propoſe l'Axonge de Vipère dont il faut bien frotter la playe d'abord qu'on a été mordu. Il aſſûre que ce remède ſuffit ; qu'il l'a éprouvé pluſieurs fois, & que les preneurs de Vipères en Angleterre ne s'en ſervent pas d'autre. Comme cette Axonge eſt compoſée de parties gluantes & tenaces, plus pénétrantes & plus actives que celles de la plupart des autres ſubſtances huileuſes, il y a tout lieu de penſer qu'elle enveloppe les Sels volatils du venin, & qu'elle en empêche le développement. Cette méthode eſt plus ſimple que la précédente & moins pénible au malade, d'autant plus qu'il eſt inutile de le fatiguer par beaucoup de Thériaque & d'Antidotes pris intérieurement ;

& qu'il suffit de lui donner quelques doses de Sel volatil de Vipère réitérées suivant le besoin, pour pouvoir le faire suer promptement. On peut substituer au Sel de Vipère celui de corne de Cerf, ou d'Urine, ou de Crâne humain, ou bien la Thériaque pourvu qu'elle soit vieille, parceque l'*Opium* qui y entre & qui dans la nouvelle n'a pas encore été assez raréfié par la fermentation, est plutôt capable d'arrêter le venin & d'épaissir les humeurs, que de raréfier & de pousser par les sueurs.

On a encore proposé en Angleterre, depuis quelques années, l'huile d'Olives seule, dont il faut simplement étuver la patrie mordue; & si la blessure a été profonde, on enveloppe tout le membre dans un Cerat de plomb blanc, & de la même huile: mais ce Reméde qui a été vérifié par MM. *Geoffroy* & *Hunauld*, dont on trouve les Expériences dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1737*, n'a pas été trouvé aussi spécifique qu'on le prétendoit. Ainsi il vaut mieux s'en tenir à ceux ci-dessus: au reste, quelque méthode qu'on employe pour l'extérieur, il ne faut pas négliger les remèdes internes; car le venin de la vipère étant fort subtil, il en

passe toujours dans le sang, quelque précaution qu'on apporte pour l'en empêcher & pour l'attirer au-dehors. Il faut donc faire prendre au Malade des remèdes qui puissent dissoudre le sang coagulé par le venin, & exciter la circulation; & pousser par la transpiration & par les urines ce qui peut en être resté dans la masse des humeurs. Les sels volatiles des Animaux satisfont à toutes ces indications, parce qu'ils sont alkalis, fort volatiles, raréfians, sudorifiques & apéritifs; tels sont, comme nous l'avons déja dit, les sels de Vipère, de corne de Cerf, d'urine & de crâne humain; la la vieille Thériaque & autres antidotes dont les sels volatils font la principale vertu. Moyennant quelques-uns de ces remèdes pris intérieurement & réitérés, suivant le besoin; on est sûr de détruire le venin de la Vipère, & de le pousser au-dehors par les sueurs & une abondante transpiration. L'histoire que nous allons rapporter, telle que nous l'avons extraite des *Mémoires de l'Académie des Sciences*, *année* 1747, ne laissera aucun doute sur cet article.

Le 23 Juillet 1747. Me de Jussieu le cadet étant à herboriser sur les buttes de Montmorenci avec ses Elèves, un d'eux

ſaiſit avec la main un ſerpent, qu'il prenoit pour une Couleuvre, & qui réellement étoit une vipère. L'Animal irrité, le mordit en trois endroits, ſavoir, au pouce, au doigt index de la main droite, & au pouce de la gauche. Il ſentit preſqu'auſſi-tôt un engourdiſſement dans les doigts, & ils s'enflèrent. L'enflure gagna les mains, & devint ſi conſidérable, qu'il ne pouvoit plus fléchir les doigts. Ce fut dans cer état qu'on le mena à M. *de Juſſieu*, qui étoit éloigné de quelques centaines de pas. L'inſpection de L'Animal le fit auſſi-tôt reconnoître pour une Vipère très-forte & très-vive; & le Malad qui avoit été effrayé, fut raſsûré par l'eſpérance d'une prompte & sûre guériſon. En effet, M. *de Juſſieu* s'étoit aſsuré, tant par le raiſonnement, que par un grand nombre d'expériences faites ſur des Animaux, que l'alkali volatil étoit dans ces occaſions un Remède sûr pourvû qu'il fût adminiſtré promptement : il avoit heureuſement ſur lui un flacon rempli d'eau de Luſſe, qui, comme l'on ſait, n'eſt qu'une préparation de l'alkali volatil uni à l'huile de ſuccin; il en fit prendre au Malade ſix goutes dans un verre d'eau, & en verſa ſur chaque bleſſure, aſſez pour ſervir à les

baſſiner & à les frotter : il étoit alors une heure après midi, & il faiſoit fort chaud; ſur les deux heures le Malade ſe plaignit de maux de cœur, & tomba en défaillance : on voulut faire une ligature au bras droit, qui étoit très-enflé, mais M. *de Juſſieu* la fit défaire, & une ſeconde doſe du même Remède priſe dans du vin, fit diſparoître la défaillance. Alors le Malade demanda à être conduit au lieu où il devoit paſſer la nuit; il y fut mené par deux étudians en Médecine, qui ſe chargèrent d'en avoir ſoin, & de lui faire prendre le même Remède, s'il lui ſurvenoit quelque foibleſſe; il en eut effectivement deux dans la route : étant au lit, il ſe trouva très-mal, donna même quelques marques de délire, & vomit tout ſon dîner; mais tous ces accidens cédèrent à quelques nouvelles doſes d'Alkali volatil. Après ſon vomiſſement, il reſta tranquille, & dormit aſſez paiſiblement. M. *de Juſſieu*, qui arriva ſur les huit heures, le trouva beaucoup mieux, & ſeulement incommodé de l'abondante tranſpiration que le Remède lui avoit cauſée; la nuit fut très-bonne : le lendemain, les mains n'étant pas deſenflées, on fit une embrocation avec l'huile d'Olives, dans laquelle on mêla

un peu d'Alkali volatil. L'effet de ce Remède fut prompt ; une demie-heure après, le Malade pouvoit fléchir librement les doigts ; il s'habilla, & revint à Paris, après avoir déjûné de très-bon ppétit : depuis, il a été de mieux en mieux, & s'est trouvé entièrement guéri, au bout de huit jours. L'enflure, l'engourdissement des mains & une jaunisse qui s'étoit montrée dès le troisième jour sur les deux avant-bras, ont été dissipés par le même Remède, dont il prenoit trois fois par jour, deux gouttes dans un verre de sa boisson.

La poudre de Vipère entre dans l'Orviétan commun, & dans le Thériaque Céleste ; & la poudre & le sel volatil dans l'Orviétan fin de la Pharmacopée de Paris. La gelée de Vipère entre dans la poudre de pattes d'Ecrevisses, & les Trochisques dans la Thériaque ordinaire de la Pharmacopée.

Prenez un poulet vuidé & écorché

Faites-le cuire pendant deux heures dans une suffisante quantité d'eau de rivière à la réduction de deux bouillons.

Ayez ensuite deux Vipères écorchées, auxquelles on aura ôté la tête, la queue & le fiel ; mais laissez le

cœur, le poumon & le foye, coupés par petits morceaux; une poignée de feuilles de Bourrache, & une demi-poignée de Cerfeuil.

Faites cuire le tout pendant trois heures dans le bouillon susdit, couvert & luté avec de la pâte.

Coulez ensuite avec une forte expression, & partagez en deux bouillons à prendre pendant un mois, l'un le matin à jeun, & l'autre sur les cinq heures du soir.

Ces bouillons conviennent dans tous les cas où il faut purifier la masse du sang, comme dans la galle, les dartres, les écrouelles & les autres vices de la peau qui ne sont pas accompagnés d'inflammation

Prenez des eaux de Bardane & de Chardon-bénit, de chacune trois onces; de la poudre d'yeux d'écrévisses préparée & de l'Antimone diaphorétique, de chacun un scrupule; du sel volatil de Vipère, douze grains: du syrop de Capillaire, une once.

Mêlez le tout pour un julep convenable dans les Diarrhées séreuses.

Prenez de la conserve de Fumeterre, un gros; du syrop d'œillet, une

quantité suffisante.

Faites du tout un Bol enveloppé dans du pain à chanter, qui convient pour faire suer dans une galle rentrée.

Prenez des eaux de Scabieuse & de Chardon-bénit, de chacune trois onces; du syrop de pavot rouge, une once; du *Diascordium*, de la Thériaque vieille, & de la poudre de Vipère, de chacun un scrupule; de l'Esprit volatil de Vipère, trente gouttes.

Mêlez le tout pour une potion anti-vermineuse ou Alexitère à donner à la cueillére.

Prenez de la vieille Thériaque, douze grains; des fleurs de pavot rouge en poudre, & de la poudre de Vipère; de chacune dix grains; de l'Antimoine diaphorétique, huit grains; du sel volatil de Vipère, cinq grains.

Mêlez le tout avec le syrop d'œillet pour former un bol sudorifique à donner sur le champ.

Prenez de la Tuthie préparée, une once; de la Pierre hématite préparée, deux scrupules; du meilleur Aloès préparé, douze grains; des

perles préparées, quatre grains.

Mêlez le tout avec une suffisante quantité de graisse de Vipère dans un mortier de marbre ou de verre, dont le pilon soit de la même matière, pour former un Collyre, dont on fera un linimeur matin & soir sur les yeux malades, lequel ser continué pendant quelque temps. Ce Collyre que le Docteur *Hans-sloane*, célèbre Médecin Anglois, a donné au Public, est très-estimé contre la foiblesse, la chassie & la rougeur des yeux.

Le Serpent à Collier; *serpens*, Offic. Schrod. 305. Dal. Pharm. 430. *Anguis*, Gosa. *de serp.* 43. *Anguis*, *Coluber*, Merr. Pin. 204. *Serpens*, *Anguis*, schvvenckf. Rept. Siles. 137. *Natrix torquata.* Aldrov. Hist. serp. 287. Jonst. de serp. 29. Ray de serp. 334. Charlet. Exerc. 35. *Anguis vulgaris fuscus*, *Collo flavescente*, *ventre albis maculis distincto*; Petiv. Mus. 17. *Anguis scutis abdominalibus* 177 Squamis caudœ 85. Amph. Gyllenb. Linn. Faun. Suec. 259. *Anguis*, *seu Serpens torquatus*; *Myagrus veterum*; *Hydrus*, *Chersydrus*, *sive Enhydris minor*; *Coluber aquaticus*, *vel stagnorum incola*, Nonnull.

Ce ſerpent eſt médiocrement gros
mais aſſez long; quelquefois même i
parvient à une grandeur conſidérable. I
a la tête un peu large & platte, arron
die & mouſſe par le bout; la gueul
bien fendue & ample, munie de petite
dents crochues tournées vers le gozier; l
col menu près de la tête, marqué en-deſ
ſus de taches jaunes-pâles ou blanchâtres
qui lui font une ſorte de collier, mai
cette ſorte de collier, qui eſt propre
ment la marque caractériſtique de c
ſerpent & d'où il tire ſon nom, ne fai
que le demi-cercle, & non pas tout l
tour du col; une grande tache triangu
laire à la baſe du collier des deux côtés
dont le ſommet regarde la queue; l
deſſus de la tête couvert d'amples écail
les, plus foncées en couleur que celle
du reſte du corps; la mâchoire ſupérieur
blanchâtre ſur les côtés, avec cinq ou ſi
lignes noires perpendiculaires; le corp
plus gros vers le ventre, puis allant e
diminuant de groſſeur, & finiſſant pa
une queue fort déliée; le dos de couleu
noirâtre ou d'un gris-brun; le deſſous d
corps preſque tout blanc, près de la tête
à la réſerve de quelques taches noires ſu
les côtés; le ventre varié de blanc, d
bleuâtre & de noir: de ſorte qu'inſen

iblement les marques noires augmenent en nombre & en grandeur jusqu'à 'anus & au bout de la queue, où presque toutes les écailles sont noires, excepté les deux extrémités, qui sont d'un blanc tirant sur le bleu ; tout le ventre ouvert de longues écailles simples transersales ; le dessus du corps couvert de petites écailles bigarrées de lignes noires, qui commencent aux extrémités des écailes du ventre, & montant de distance en listance vers le milieu du dos : de manière que le nombre de ces lignes passe o de chaque côté, sans compter deux angées de petites taches noires moins ensibles, qui vont supérieurement de la ête à la queue. En général, ses couleurs arient, selon M *Linæus*; sa langue, ses iscères & ses intestins sont à-peu-près le même que dans la Couleuvre : notre erpent à collier ne sent pas mauvais omme elle. Nous ne lui avons pas trouvé aux mâchoires, ainsi qu'à celles de la 'ipère, de ces dents canines ou longues, igues & recourbées, qui distillent le enin dans la playe faite par la morsure, nais uniquement deux rangées de petites dents faites en manière de scie aux eux mâchoires ; ce qui ne nous laisse ucun lieu de douter qu'on ne puisse

manier impunément ce Serpent : auſ
Wormius obſerve-t-il, avec raiſon, qu'o
a vû bien des gens le manier avec le
mains nues & le porter dans leur ſein
ſans nul inconvénient. M. *James* d
auſſi que nos Serpens ne font aucun ma
à ce que l'on croit communément ; qu
leurs morſures ne ſont accompagnée
d'aucun danger, & qu'on leur a ſouven
attribué le mal que les Vipères avoien
fait La Couleuvre eſt pareillement ſan
venin.

Le Serpent à collier ne fait point ſe
petits vivans comme la Vipère, ma
il va dépoſer ſes œufs dans des trous ex
poſés au midi le long des levées ou ſu
les bords des étangs ou des eaux crou
piſſantes, & plus ordinairement dans de
couches de fumier, où après que les œu
ont été échauffés tant par la chaleur d
fumier que par les rayons du ſoleil il e
ſort des petits. Or ces œufs ſont preſſé
l'un contre l'autre & collés enſemble pa
une eſpèce de glu en forme de groſſ
grappe quarrée oblongue, compoſée d
dix-huit à vingt œufs oblongs, blanchâ
tres, gros comme des œufs de Pie, entr
leſquels il y en a quelques-uns de ridé
ou clairs, qui étant mis dans l'eau y ſu
nagent, tandis que les autres qui ſon

leins vont au fond de l'eau. Chaque
ɛuf eſt enveloppé d'une membrane min-
e, mais compacte & d'un tiſſu fort ſerré;
contient un petit Serpent roulé ſur lui-
ıême, & entouré d'une humeur glai-
ɛuſe ſemblable à du blanc d'œuf, avec
n placenta dont le cordon ombilical
ent au bas ventre environ à un pouce
e diſtance de l'Anus. Si l'on ouvre
ɛuf, l'Animal en ſort d'abord immo-
le; puis il s'allonge & remue, mais
ns pouvoir ramper. *Geſner* obſerve que
s petits ont le col plus gros à propor-
on que les grands.

Notre Serpent à collier eſt commun
ns certains pays, rare dans d'autres;
ſe plaît dans les endroits humides &
arêcageux, dans les Prez, dans les
uiſſons en Eté; mais en Hyver il de-
eure pour l'ordinaire caché & engour-
dans des trous au pied des vieux ar-
es, ou dans des levées au pied des
yes. *Wormius* dit qu'il ſe nourrit d'her-
s, d'Inſectes & de tout ce qu'il ren-
ntre: il mange auſſi des Souris, des
ts, des Lezards & des Grenouilles de
me que la Vipère. Les gens de la
mpagne rapportent qu'il entre quel-
efois dans les pots au lait pour en
re; que même s'entortillant au tour

des jambes des Vaches, il ſe jette à leur mammelles pour en ſucer le lait juſqu'au ſang, ce que les Anciens ont attribué au Serpent Aquatique nommé *Boa* qui eſt tout différent. Ils ajoûtent qu'il ſe gliſſ quelquefois dans le corps de ceux qu dorment le long des eaux la bouche ou verte, & qu'on l'en fait ſortir en l'atti rant par la vapeur du lait bouillant.

Ce qu'il y a de certain, c'eſt que c Serpent tout petit qu'il eſt ne laiſſe pa d'avoir l'ouverture de la gueule, le go ſier & l'œſophage très-amples & ſuſcep tibles d'une extrême dilatation; enſor qu'il n'eſt point étonnant qu'il puiſſ avaler des Souris & des Rats tout en tiers, & peut-être même des Animau plus grands. Il détruit un grand nomb des Grenouilles; dès qu'il en a ſaiſi que qu'une, elle a beau faire des efforts po lui échapper, & crier d'une voix lame table; il faut qu'elle paſſe : mais comm il avale tout ſans mâcher, il eſt quelqu fois arrivé qu'on lui a tiré du corps un Grenouille nouvellement avalée & à d mi morte, qui ſe ſentant libre a repr vigueur & ſauté à l'eau. Il rampe ſ la terre & nage dans l'eau avec aſſez d'a gilité. On peut, dit *Derham* dans ſa *Thé logie Phyſique*, remarquer une gran

ustesse & une exactitude presque géométrique dans les mouvemens sinueux que les Serpens font en rampant. Les écailles annulaires qui les assistent dans cette action, sont d'une structure très-singulière : sur le ventre, elles sont situées en travers & dans un ordre contraire à celles du dos & du reste du corps ; & non-seulement depuis la tête jusqu'à la queue chaque écaille supérieure déborde sur l'inférieure ; mais les bords sortent en dehors, tellement que chaque écaille étant tirée en arrière, ou dressée en quelque manière par son muscle, le bord extérieur s'éloigne un peu du corps, & sert comme de pied pour appuyer le corps sur la terre & pour l'avancer, & faciliter ainsi son mouvement serpentant. Il est aisé de découvrir cette structure dans la dépouille ou sur le ventre d'un Serpent quel qu'il soit. Mais il y a une autre mécanique admirable que mon aversion naturelle pour ces Animaux m'a empêché d'examiner avec soin ; c'est que chaque écaille a son muscle particulier, dont une extrémité est attachée au milieu de l'écaille, & l'autre au bord supérieur de l'écaille suivante. Le Docteur *Tyson* a découvert cette mécanique dans le Serpent à sonnette ; & je ne doute pas

qu'il n'en soit de même de tous les autre
Serpens.

Le Serpent à collier dite n Latin *Na-trix* comme qui diroit *Natatrix*, parc qu'il sçait nager; en Grec *Hydrus*, o *Chersydrus* ou *Enhydris*, parce que non seulement il est aquatique, mais qu'il vi sur la terre & dans l'eau; ce que no Anciens exprimoient par le mot composé *Eau terrier*; autrement *Myagrus*, parc qu'il prend les Souris & les Rats; s'appelle en Italien *Marasso d'aqua*; en Allemand *Natern*; en Flamand *Schnacken* en Anglois *Watter-Adder;* en Suédoi *Tomt Orm* ou *Ring Orm*. Quelques-un le nomment en François *Couleuvre d'eau* *Serpent d'eau*, *d'Etang*, ou *de Marais* autrement *Couleuvre serpentine*; & il voudroient faire accroire que sa morsure est aussi venimeuse que celle de l Vipère, ce qui est absolument faux d'autres le nomment *Anguille de haye* & en mangent en guise d'Anguille.

Le Serpent à collier contient beaucoup de sel volatil & d'huile. Sa chair son foye & son cœur sont sudorifiques propres pour résister à la malignité de humeurs, pour chasser les fièvres intermittentes, pour purifier le sang, & exciter les urines. On coupe le tout par mor-
ceaux

ceaux qu'on fait ſécher doucement au Bain-Marie pour les réduire en une poudre dont la doſe eſt depuis un demi-ſcrupule juſqu'à un demi-gros ou deux ſcrupules. C'eſt une eſpèce de Bezoard-Animal qui peut ſe ſubſtituer à celui de Vipère, & qui a les mêmes vertus, mais en un moindre degré. On fait un bol de cette poudre avec un peu de Thériaque, ou de Confection d'Hyacinthe; ou bien on la mêle dans quelque Potion Diaphorétique. Ce que nous diſons ici du Serpent à collier peut s'appliquer au Serpent ordinaire de ce Pays, autrement appellé *Couleuvre :* ce ſont les mêmes principes, les mêmes propriétés, & par conſéquent les mêmes uſages. Le Serpent entier, après l'avoir dépouillé & en avoir rejetté la tête, la queue & les entrailles, eſt recommandé dans la Conſomption, dans la Lépre, la Galle, les Dartres invétérées, & dans toutes les maladies où il faut purifier le ſang d'un levain étranger, exciter une douce tranſpiration, réparer les forces affoiblies, & remédier à la ſtérilité. On le mange rôti ſur le gril, & l'on en fait des bouillons au Bain-Marie dans un vaiſſeau luté avec de la pâte afin d'en conſerver le ſel volatil & l'eſprit qui en font toute la vertu,

& qui s'exhaleroient dans un vaiſſeau ou-vert.

Le Serpent paſſe pour être venimeux; il ne l'eſt pourtant pas à moins qu'il ne ſoit en colère, & il a cela de commun avec quantité d'Animaux dont les bleſ-ſures ne ſont ſuivies ordinairement d'au-cun mauvais effet, mais qui deviennen dangereuſes lorſqu'ils ſont irrités : au reſte, on remédie à leur morſure avec la Betoine, la Gyroflée ſauvage, l'Aigre-moine & le Panais d'eau. Il ſuffit d'ap-pliquer les feuilles d'une ou de deu de ces Plantes ſur la playe, après le avoir pilées, & d'en boire le ſuc dan du vin pour opérer la guériſon de ceu qui ont été mordus de ces Animaux. O peut pour plus grande ſûreté, ſi l'o veut, faire prendre au malade du ſel d Vipère, ou de la Thériaque par la bou-che, & lui faire manger le foye & cœur du Serpent.

Il eſt ordinaire en Italie d'uſer d Serpens en aliment, & d'en compoſ des vins médicamenteux : on les y cro propres à affermir la ſanté & à prolo-ger la vie; ce ſont de puiſſants moti pour leur donner du relief. *Lotichi* dans ſes *Obſervations page* 425, rappor l'exemple d'une verte & vigoureuſe vie

leſſe entretenue par l'uſage de la chair de Serpent, & nous avons une Obſervation d'un Duc de Bavière qui devint fécond en ſe nourriſſant de Poulets qu'il faiſoit engraiſſer avec des Serpens. On tire de ces Animaux par la diſtillation un eſprit & un ſel volatils, dont le premier ſe donne à la doſe de dix à trente gouttes ; & le ſecond depuis ſix juſqu'à quinze grains, dans le Pourpre, dans les fièvres malignes & peſtilentielles, & dans la Goutte vague. On les mêle aux Potions ſudorifiques uſitées dans ces maladies, lorſqu'il y a indication de pouſſer par les ſueurs. Le Foye de Serpent deſſeché ſe donne dans de l'eau de Canelle dans les accouchemens difficiles lorſqu'il ne paroît ni erethiſme, ni inflammation dans la matrice, & que la difficulté de l'accouchement ne vient que de la foibleſſe & de l'atonie des parties ; car autrement il feroit beaucoup de mal en augmentant l'inflammation. Les Vertèbres du Serpent deſſéchées & reduites en poudre ſont abſorbantes & diurétiques comme les os des Poiſſons ; mais on les emploie rarement.

Quant à l'uſage extérieur du Serpent, on employe en médecine ſa graiſſe &

ſa dépouille. Sa graiſſe en liniment ramollit les tumeurs ſcrophuleuſes, guérit la rougeur des yeux, diſſipe les taches de la peau, aiguiſe la vûe, & appaiſe les douleurs de la Goutte. On la prépare en faiſant fondre la graiſſe qui ſe trouve parmi les entrailles ; on coule enſuite pour la ſéparer de ſes membranes : elle doit être claire comme de l'huile. La dépouille du Serpent, ſuivant *Dioſcoride*, cuite dans du vin, & ſa décoction inſtillée dans les oreilles, en appaiſe les douleurs : employée en forme de gargariſme, elle guérit le mal de dents. *Aëtius* veut pour ce dernier mal qu'on la brûle, & qu'après l'avoir réduit en poudre on la mêle avec de l'huile pour en introduire dans la cavité de la dent gâtée ; ce qui emporte la douleur en très-peu de temps. *Schroder* attribue de grandes vertus à ces dépouilles lorſqu'elles ſe ſont détachées d'elles-mêmes de deſſus le Serpent ; il prétend qu'elles facilitent l'accouchement, étant appliquées en forme de ceinture ſur le ventre & ſur les lombes de la femme en travail ; qu'étant miſes de la même manière, elles purgent les eaux des hydropiques en procurant un flux d'urine. *Horſtius* en recommande la poudre con

tre l'alopecie, & pour faire croître les cheveux. Cette même Poudre mêlée avec celle d'Ecreviſſes convient, ſelon lui, aux playes des nerfs & des tendons, ſi l'on en répand deſſus, & il aſſûre comme une choſe éprouvée qu'elle guérit en très-peu de temps les playes récentes, & ſpécialement celles des yeux.

Prenez la chair d'un Serpent écorché dont vous aurez ôté la tête, la queue & les entrailles, reſervant le cœur & le Foye.

Coupez le tout par tronçons, & ajoûtez-y un quartier de volaille, & une poignée de Cerfeuil.

Faites-le cuire pendant cinq heures au Bain-Marie dans un vaiſſeau luté avec de la pâte.

Coulez enſuite avec une forte expreſſion, pour un bouillon convenable dans les Galles, Dartres invétérées, Ecrouelles, & autres Maladies de la peau où il faut purifier le ſang.

Prenez de la Poudre de Serpent, deux gros; des racines de Valeriane, d'Angelique, de Pimprenelle, & des feuilles de Rue, de chaque un gros.

Réduisez-le tout en une poudre dont la dose sera d'un à deux scrupules à prendre dans deux onces d'eau de Chardon-Bénit, dans le Pourpre & dans les fièvres malignes & pestilentielles.

LACERTUS.

Lézard.

ENTRE les diverses espèces de Lézard, il y a en a trois qui sont particulièrement connues & usitées en Médecine; sçavoir 1°. le Lézard ordinaire, 2°. le Lézard verd, qui se trouvent l'un & l'autre dans ce pays-ci; 3°. le Scinc, qui nous vient des Pays étrangers.

Le Lézard ordinaire ou commun; *Lacertus*, Offic. *Lacertus terrestris*, Schrod. 342. *Lacerta*, Dal, Pharm. 432. *Lacertus cinereus*, Schwenckf. Rept. Silef. 149. *Lacertus vulgaris*, Gesn. *de Quad.* Ovip. 32. Aldrov. *de Quad.* Ovip. 627. Jonst. *de Quad.* 133. Charlet. Exerc. 28. Raij Synop. Anim. Quad. 264. *Lacerta vulgaris velox*, Petiv. Muf. 19. n. 116. *Lacerta pedibus inermibus, manibus tetradactylis, palmis pentadactylis, cor-*

pore livido, linea dorſali fuſca duplici, Linn. Faun. Suec. 254. *Lacertus parvus noſtras, ſeu Lacertus communis in hortis degens*; *Lacerta Heliaca vel Solaris minor*, Quorumd.

Cet Animal que quelques Auteurs mettent mal-à-propos au nombre des Inſectes, varie en grandeur & en couleur : ordinairement il a le corps long de cinq à ſix pouces, & large d'un demi-pouce vers ſon milieu ; la tête triangulaire, applatie, couverte d'amples écailles, le muſeau mouſſe & ovale ; les yeux vifs, recouverts de leurs paupières ; les oreilles ſituées au derrière de la tête, rondes & bien ouvertes ; la gueule grande, formée de deux mâchoires qui ſont d'égale longueur & armées l'une & l'autre de petites dents fines un peu crochues tournées vers le gozier ; quatre pattes dont celles de devant ſont un peu plus courtes que celles de derrière, terminées chacune par une main à cinq doigts fort déliés, de longueur inégale, deſquels celui qui tient la place de l'index eſt le plus long, & munis de petits ongles tannés fait en forme d'hameçon ; tout le deſſus du corps d'un gris-cendré pour l'ordinaire, agréablement varié ſur les côtés, revêtu d'une peau écailleu-

ſe, dont les écailles vûes au Microſcope préſentent un ſpectacle amuſant; le deſſous de la gorge fait en manière de coqueluchon d'une couleur dorée luiſante; le ventre d'un verd-bleuâtre, couvert de pluſieurs rangées d'écailles quarrées, & beaucoup plus grandes que celles qui couvrent le deſſus du corps; l'Anus aſſez grand, ſitué un peu au-deſſous des pieds de derrière; la queue ronde, de la longueur du corps, mais qui va toujours en diminuant de groſſeur, & d'une ſeule couleur; la langue rougeâtre, aſſez longue & platte, fendue en deux par le bout; le Poumon, le Cœur, la Ratte & les Reins petits comme ceux des Oiſeaux, auſſi-bien que les Teſticules qui ſont attachés ſur les Lombes, le Foye grand, vermeil, placé immédiatement ſous le Diaphragme; l'Eſtomac de grandeur médiocre, & les inteſtins menus, faiſant peu de circonvolutions.

Tout Lézard mâle, dit *Rédi*, a double membre génital comme les Serpens, quelquefois même fourchu; mais je ne me ſouviens pas d'y avoir remarqué ces piquans qui ſe remarquent dans la Vipère mâle: il y en a qui ont double & triple queue, à quoi le vulgaire ſimple & crédule ne manque pas d'attribuer des

vertus admirables. J'ai éprouvé que des Tortues de terre ont vécu dix-huit mois, des Vipères dix mois, & des Lézards huit mois, ſans prendre aucune nourriture : auſſi ces Animaux ont-ils coutume de ne rien manger ou que fort peu, durant tout l'Hiver.

M. *Needham*, de la Société Royale de Londres, dans ſes *Nouvelles Obſervations Microſcopiques*, a fait un Chapitre exprès *ſur la Langue du Lézard*, où il s'exprime en ces termes : le Lézard eſt un Animal fort commun en Portugal, & vraiſemblablement auſſi dans tous les pays chauds, où il eſt très-utile en détruiſant un grand nombre de Mouches & d'autres Inſectes incommodes qui ſe multiplieroient exceſſivement ſans de tels ennemis. Sa figure eſt trop connue, pour que je doive m'arrêter à la décrire ; je me contenterai de remarquer que tout ſon corps eſt couvert d'écailles qui vûes au Microſcope nous offrent un ſpectacle fort agréable. Cet Animal eſt Ovipare, & il dépoſe ſes œufs dans de vieilles mazures où il ſe retire lui-même pendant l'Hiver ; & la chaleur de l'air ſuffit ſeule pour les faire éclore. M. *Marchant* a remarqué dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, année* 1718,

que ces Animaux avoient quelquefois deux queues ; & c'eſt ce que *Pline* & pluſieurs autres avoient déjà obſervé avant lui. On en trouve quelquefois de tels en Portugal ; mais comme rien n'eſt plus commun dans ce pays-là que de voir les Enfans les tourmenter de toutes ſortes de façons, peut-être arrive-t'il que leur ayant fendu la queue ſuivant ſa longueur, chacune des portions s'arrondit, & devient une queue complette ; car il eſt très-ordinaire que ſi toute leur queue, ou ſeulement une partie, ſe perd par quelque accident, elle recroiſſe d'elle-même : j'en ai vû une infinité d'exemples ; & c'eſt-là une perte à laquelle ils ſont expoſés tous les jours, lors même qu'ils ne ſont que jouer entr'eux ; car les petites vertèbres oſſeuſes qui forment leur queue, ſont très-fragiles, & ſe ſéparent aiſément les unes des autres : auſſi voit-on très-ſouvent des queues de toutes ſortes de longueurs à des Lézards, qui ſont d'ailleurs de même taille. Au reſte, M. *Marchant* nous apprend qu'ayant voulu être témoin de cette production, l'expérience ne lui a pas réuſſi, ſans qu'il ait pu découvrir à quoi il tenoit ſuivant lui, cette nouvelle queue eſt une eſpèce de tendon,

& n'eſt point formée par des vertèbres cartilagineuſes comme la vieille.

Quoique cette particularité ſoit étrangère à mon but principal, qui eſt de donner une deſcription de la langue du Lézard, je me ſuis cependant fait un plaiſir d'en parler, parce qu'elle a quelque analogie avec la vertu réproductrice du Polype, qui depuis quelque temps occupe ſi agréablement l'attention de tous les Curieux, & parce qu'elle eſt, je penſe, le ſeul exemple de cette eſpèce, connu juſqu'à préſent dans un Animal terreſtre.

La langue du Lézard eſt fourchue; il la lance avec une très-grande vîteſſe, & elle eſt admirablement bien travaillée, pour ſaiſir la proye dont il ſe nourrit: vûe au Microſcope, elle paroît dentelée ſur ſes bords comme une ſcie, & l'on remarque des ſillons ſur toute ſa ſurface convèxe; cela lui ſert vraiſemblablement à mieux retenir ſa proye, qui étant aîlée, pourroit lui échapper aiſément. Au reſte, c'eſt ici un ſujet qui n'a pas beſoin d'être décrit amplement: la ſeule figure à laquelle je renvoye le Lecteur, en donnera une idée beaucoup plus juſte que tout ce que je pourrois en dire; je dois ſeulement avertir qu'elle a été tirée

d'après une langue que j'ai pressée & séchée entre deux glaces, pour la rendre plus transparente, & pour obliger les dents à se montrer : autrement celles-ci restent appliquées contre les bords, au moins quand l'Animal est mort ; car lorsqu'il est en vie, il y a grande apparence qu'il peut les faire sortir, ou les retirer à volonté. A la vérité, en préparant ainsi cet objet pour le Microscope, j'ai effacé en partie les sillons dont il est entrecoupé, & il n'en reste plus que de légères traces : c'est ce dont il est à propos d'être averti, pour qu'on ait une idée plus juste de sa figure dans son état naturel.

Nous croirions bien volontiers, sur la foi de M. *Néedham*, indépendamment même de la figure à laquelle il renvoye le Lecteur, que la langue du Lézard est telle qu'il vient de la décrire : mais quant à la conjecture qu'il avance touchant la formation de la double ou triple queue du Lézard, il nous semble qu'on peut la regarder comme peu fondée. Ce qu'il y a de certain, c'est que nous avons eû en vie un Lézard commun qui avoit deux queues de même grosseur & longueur sans nulle apparence de blessure ou de cicatrice, & qui fut trouvé dans un endroit où les enfans ne

pouvoient pas l'avoir mutilé. Celui que *Rédi* a repréſenté, avoit trois queues inégales & toutes différentes. Or ne ſeroit-il pas plus raiſonnable de penſer que ce ſont là autant de monſtroſités qui dépendent de la Nature, laquelle ſe joue tous les jours de mille manières dans ſes opérations? Mais nous ne ſaurions nous empêcher de rapporter ici l'Obſervation de M. *Marchant* & les Réflexions qui l'accompagnent, telles qu'on les trouve dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences*, cités par Monſieur *Néedham*.

M. *Marchant* ayant apperçu dans ſon jardin un Lézard gris à deux queues, le tua pour l'avoir en ſa diſpoſition, & l'examiner à ſon loiſir. Il n'avoit rien de ſingulier que les deux queues. L'une, qui pour ſa direction auroit ſemblé devoir être la ſeule, étoit un peu la plus groſſe, mais la plus courte. Auſſi elle paroiſſoit avoir été coupée vers l'extrémité; car elle ne ſe terminoit pas en une pointe fort menue comme elle auroit dû, mais en une aſſez groſſe & aſſez obtuſe. Elle n'avoit que ſeize lignes de long, & les queues de ces Animaux ont ordinairement trois pouces & davantage. Elle étoit un peu applatie en deſſus, &

presque toute droite. La seconde située à droit de la première, se jettoit à droite & se courboit en dehors. Elle avoit trente-deux lignes de long sur deux de diamètre à son origine, également ronde en dessus & en dessous, & terminée par une pointe aigue. Il y a des bandes ou ceintures qui couvrent le Lézard depuis les pieds de derrière jusqu'au bout de la queue, & M. *Marchant* a observé que ces bandes qui paroissent séparées & composées d'écailles, ne sont cependant qu'une peau continue, mais godronnée de façon que les différens plis ou godrons se recouvrent les uns les autres, & c'est là ce qui fait les ceintures. C'étoit du bord de la dernière ceinture, posée sur le corps du Lézard observé par M. *Marchant*, que naissoient les deux queues. On pouvoit même soupçonner la naissance d'une troisième. C'étoit une petite appendice de deux lignes de long sur une demi-ligne de diamètre, située deux lignes au-dessus de la bifurcation des deux queues, & qui par sa structure extérieure sembloit en devoir aussi devenir une. L'Animal étant disséqué, on trouva qu'au lieu que dans les Lézards ordinaires la queue est formée par de petites vertèbres osseuses, ce qui la rend

très-caſſante, dans celui-là les deux queues, & même la naiſſance de la troiſième, ſi c'en étoit véritablement une, n'étoient formées que par des Cartilages, ce qui les rendoit moins caſſantes & plus fléxibles. *Ariſtote* rapporte que ſi l'on coupe la queue à un Lézard ou à un Serpent, elle leur revient, & après la réproduction conſtante des jambes des Ecreviſſes, dont nous avons parlé, ce fait peut être aiſément admis. M. *Perrault* dans ſes *Eſſais de Phyſique*, dit que la queue ayant été coupée à un Lézard verd, elle lui revint, & qu'au lieu de vertèbres, on y trouva un Cartilage de la groſſeur d'une groſſe épingle. Quoique les Lézards d'*Ariſtote* & de M. *Perrault* ne fuſſent pas trop dans le cas de celui de M. *Marchant*, il voulut éprouver la réproduction de la queue dans des Lézards gris, tels que le ſien. Mais l'expérience ne lui a point réuſſi, & il n'a pû découvrir à quoi il tenoit. Ce qui ſe rapporte précisément à ſon Obſervation, c'eſt ce que dit *Pline*, qu'on trouve des Lézards à double queue. *Ionſton* & pluſieurs autres l'ont avancé auſſi, mais en laiſſant à déſirer beaucoup de circonſtances néceſſaires. Ainſi il faut s'en tenir à un fait bien averé; le temps en apprendra davantage.

Les Lézards gris aiment beaucoup à ſe chauffer aux rayons du ſoleil : auſſi ſont-ils bien plus communs dans les pays chauds, que dans les pays froids ; ils reſtent cachés dans leurs trous pendant tout l'hyver, étant engourdis par le froid ; au premier printemps ils ſe réveillent, mettant le nez à l'air, s'accouplant vers la fin du mois de Mars ou en Avril ; & dans l'accouplement ils s'entortillent l'un avec l'autre, de façon qu'ils ſemblent repréſenter un ſeul corps à deux têtes comme font les Serpens : enſuite les fémelles vont pondre leurs œufs dans la terre au pied des murs expoſés au Midi, où la chaleur du ſoleil les fait éclore au bout d'un certain temps. Ils habitent dans les Cavernes, les vieilles murailles, les maſures, les décombres & les bâtimens ruinés ; ils ſe nourriſſent de Mouches, de Fourmis, de Grillons, de Sauterelles, & ſur-tout de Vers de terre. Plus il fait chaud, & plus ils ſont vifs & alertes ; ils courent quelquefois avec tant de rapidité, qu'ils paroiſſent voler comme des Oiſeaux. Ils aiment l'homme, & le contemplent avec une ſorte de complaiſance ; ils ſuccent avidement la ſalive des enfans, qui en font leur jouet & leur amuſement,

ſoit en les renfermant dans des boëtes pleines de ſon, ſoit en les faiſant battre enſemble. On peut les manier impunément & ſans aucun riſque. Les Anciens ont même prétendu qu'ils veilloient à la ſûreté de l'homme, & qu'ils le défendoient contre les Serpens : de-là vient qu'ils ont nommé le Lézard *Ami de l'Homme*, & *Ennemi du Serpent*. Mais *Geſner*, ainſi qu'*Eraſme* dans ſon *Colloque ſur l'Amitié*, attribue ces belles qualités préférablement au Lézard verd. S'il arrive qu'on leur mette un peu de Tabac en poudre dans la gueule, ils entrent auſſi-tôt en convulſion, & meurent dans le même moment. Ces Animaux changent de peau deux fois l'année; ſavoir, au Printemps & en Automne, à la manière des Serpens.

Le petit Lézard gris ou commun de os jardins s'appelle en Grec *Sauros* ou *aura*; en Italien *Lucertone* ou *Lucertola*; n Allemand *Gemein* ou *Grau Hagediſſ*; n Anglois *Common Eft*, *Liſard* ou *wift* : or le mot François *Léſard* ou *Lé-ard*, jadis *Laiſard* ou *Laizard*, *Lai-rde* ou *Laizarde*, & par corruption *Li-rde* ou *Lyſarde*, vient du Latin *Lacer-s* ou *Lacerta*. Quelques-uns pour diſ-nguer les deux ſèxes, appellent le mâ-

le *Lézard*, & la fémelle *Lézarde*. Cette diſtinction ne nous déplairoit pas. On nomme vulgairement ſes petits *Lézardaux* ou *Lézardins*.

Le Lézard verd; *Lacerta viridis*, Offic. Ind. Med. 64. Dal. Phar. 432. *Lacertus viridis*, Geſn. *de Quad.* Ovip. 40. Aldrov. *de Quad.* Ovip. 633. Jonſt. *de Quad.* 134. Charlet. Exerc. 28. Schwenckf. Rept. Siles. 148. Raij Synop. Anim. Quad. 264. Linn. Faun. Suec. 255. *Lacertus Hybernicus*, Mer. Pin. 169. *Lacertus ſeu Lacerta major, quæ & viridis dicitur*, Nonnull.

Il eſt ſemblable au précédent, tant pour la forme extérieure que pour la ſtructure intérieure, mais deux ou trois fois plus grand que le Lézard commun. Il eſt un peu bas ſur jambes, & cependant très-alerte. Il a tout le deſſus du corps d'un verd luiſant & agréable à la vûe qui le rend le plus beau des Lézards, ſur-tout au Printemps lorſqu'il a changé de peau, car quelquefois il eſt d'un verd pâle; & le ventre blanchâtre. Il aime les pays chauds: auſſi eſt-il très-fréquent en Italie & dans nos Provinces Méridionales, mais fort rare en Suiſſe & en Allemagne. Il eſt aſſez commun en Gâtinois & en Sologne. Il ſe trouve dans les par-

ties Méridionales de la Suède, selon M. *Linnæus*, & en Irlande, suivant *Ray*. Il habite ordinairement dans les Broſſailles, les buiſſons, les bruyères; ſouvent il avertit les Paſſans, & leur fait peur par le bruit qu'il excite en courant rapidement à travers les feuilles ſèches; puis il s'arrête tout-à-coup, & ſemble regarder l'homme avec une certaine admiration. Quand on veut lui donner un coup de canne, il tâche de l'eſquiver en ſautant aſſez haut: mais il n'a jamais fait de mal à perſonne; car il n'a aucun venin. Néanmoins il y a des Chaſſeurs qui prétendent que ſa morſure eſt venimeuſe, & qu'on a vû des Chiens qui en ont penſé mourir: mais nous croyons qu'ils ſe trompent, & que ces Chiens avoient été mordus d'une Vipère. Il eſt vrai que le Lézard verd eſt extrêmement colère, & que quand une fois il peut ſaiſir un Chien par le nez il ſe laiſſe emporter au loin malgré les violontes ſecouſſes & les coups de pattes que lui donne le Chien; car il ne démord point juſqu'à la mort: mais nous ne voyons pas que ſa morſure ſoit jamais ſuivie d'aucun accident. Les mêmes Chaſſeurs diſent que dans la ſaiſon des nids des Oiſeaux il gobe leurs œufs auſſi fréquemment pour le moins

que le Coucou, & que c'eſt pour cette raiſon principalement qu'il grimpe aux arbres : mais nous ſouhaiterions en avoir des témoignages plus avérés.

On trouve quelquefois des Lézards verds à deux queues, comme nous avons dit qu'il s'en trouvoit de pareils parmi les Lézards gris. *Aldrovande* en a repréſenté deux à double queue. Si l'on coupe la queue en tout ou en partie à un Lézard verd, elle lui repouſſe, comme nous l'avons déjà inſinué ci-deſſus : c'eſt un fait confirmé dans l'*Hiſtoire de l'Académie Royale des Sciences*, *année* 1686, de la manière ſuivante.

M. *Thevenot* ayant coupé la queue à un Lézard verd, il lui en revint une autre, ſoit que ce fût une véritable queue, ou un calus. En douze jours elle crut de près de huit lignes. Vingt jours après elle étoit augmentée. M. *Du Verney* ayant fait la même expérience ſur un autre Lézard, la queue s'allongea auſſi; mais il n'y avoit à la place de la queue coupée qu'un cartilage creux recouvert d'une peau. M. *Perrault* a recherché de quelle manière cette reproduction ſe pouvoit faire : il avoit coupé la queue d'un pouce de longueur à un Lézard verd d'environ ſept pouces de long. Au bout de

quinze jours une partie ſemblable à celle qui avoit été coupée reparut : elle n'en différoit abſolument à l'extérieur que par la couleur ; mais en dedans elle n'avoit ni les vertèbres ni les muſcles qui étoient à la partie coupée ; il n'y avoit qu'un cartilage de la groſſeur d'une groſſe épingle, enveloppée d'une peau garnie de fibres & de vaiſſeaux comme la première, & recouverte comme elle d'écailles ſemblables à celles du reſte du corps de l'Animal. Cette reproduction paroît à M. *Perrault* fort différente de celle des plumes des Oiſeaux, des bois des Cerfs, des dents des Animaux. Ces choſes-là ſont contenues en nature, mais en petit, dans des eſpèces de Matrices, d'où elles ſortent en ſe développant lorſque le beſoin de l'Animal le demande, & que rien ne s'oppoſe à leur accroiſſement. M. *Perrault* ayant arraché à un petit Crocodile des dents qui branloient, a trouvé dans les Alvéoles d'autres dents très-petites, mais très-bien formées, qui devoient croître à la place des premières. Il a fait encore d'autres Obſervations de même nature ſur d'autres parties de différents Animaux. Mais la reproduction de la queue du Lézard ne pourroit pas venir du même principe.

M. *Perrault* après diverses réflexions fu
ce sujet, & en supposant que tout c
qui doit avoir vie est actuellement for
mé dans l'œuf, & qu'il y a des partie
qui se développent les unes avant le
autres, & fait voir que c'est par un sem
blable développement que la repro
duction s'est faite dans le Lézard, d
même que dans les ulcères on voit pa
roître de la chair & des vaisseaux qu
semblent être produits de nouveau.

Le célèbre M. *Du Verney* a fait voi
que la peau qui couvre la partie intern
de la cuisse du Lézard verd est percée d
dix ou 12 trous qui répondent à autan
de glandes.

Le Lézard verd ou le grand Lézard
ainsi nommé à raison de sa couleur & d
sa taille, s'appelle en Grec vulgaire *Chlo
rosaura* pour *Saura Chlora* qui signifie l
même chose que notre mot François
autrement *Ophiomachos* à cause qu'i
combat contre les Serpens, dont il de
vient le plus souvent la proye; en Italie
Ramarro; en Allemand *Gruener Hage
diss*, & en Anglois *Green Lizard.* L
vulgaire le nomme *Lézarde verte.*

Le Lézard contient beaucoup d'huil
& de Sel volatil. *Cælius Aurelianus* nou
apprend que les Afriquains ont coutum

de manger des Lézards verds. Les Amériquains mangent auſſi la chair d'un grand Lézard verd bigarré de diverſes couleurs qu'on appelle *ivana* ou *iguana*, autrement *Senembi* & *Ouâyamaca* : on aſſûre même que ſes œufs rendent le potage auſſi excellent que pourroient faire nos œufs de Poules. Quant aux Européens, ils ne paroiſſent pas avoir du goût pour aucune ſorte de Lézards.

Les Lézards ſont regardés en Médecine comme fortifiants & réſolutifs : mais leur uſage eſt très-borné ; on ne s'en ſert qu'extérieurement lorſqu'il s'agit d'ouvrir les pores de la peau, de fortifier les parties, & de réſoudre les humeurs qui y ſéjournent. On préfère le Lézard verd comme le meilleur & le plus eſtimé quand on le peut trouver : mais comme il eſt aſſez rare dans bien des pays, on lui ſubſtitue le Lézard ordinaire des murailles qui a à peu-près les mêmes vertus. On prépare une huile de Lézards par infuſion, & une par coction : la première, en faiſant infuſer ſimplement dix ou douze Lézards vifs dans une demi-livre d'huile commune ; elle eſt eſtimée en liniment pour diſſiper les rougeurs ou taches du viſage, & les Dartres légères ou farineuſes de la peau ;

la ſeconde, en faiſant bouillir douce-
ment quinze ou vingt Lézards, ſuivan
leur groſſeur, dans deux livres d'huil
d'Olives & trois onces de bon vin blanc
on cuit le tout juſqu'à ce que la plus gran
de partie de l'humidité aqueuſe des Lé-
zards ſoit conſommée : alors on coul
l'huile avec une forte expreſſion, & o
la garde pour le beſoin. Elle eſt réſolu-
tive & fortifiante; on s'en ſert en lini-
ment pour les hernies réduites, les cou-
vrant d'une compreſſe, ce qui ſe réitère
juſqu'à la guériſon, & pour faire croîtr
les cheveux. Quelques-uns pour la ren-
dre plus efficace, y ajoûtent la poudr
d'Encens, de Myrrhe, de Maſtic, d
Sarcocollé, & de Réſine de Pin : mai
M. *Lemery* dit dans ſa *Pharmacopée*
qu'il ſuffit lorſqu'elle eſt refroidie, d'
ajoûter deux onces de bon Eſprit-de-Vi
pour lui donner toute la vertu dont ell
eſt ſuſceptible. Si l'on en croit *Schwen-
ckfeld*, le Lézard verd enfermé vivan
dans un ſachet & lié ſur un Ićterique juſ-
qu'à ce qu'il meure attire à ſoi la jau-
niſſe. Suivant *Serenus Sammonicus* &
quelques autres Médecins, le ſang de
Lézard emporte les Verrues, ſi on le
en frotte. *Galien* & *Platerus* aſſûrent que
la poudre de Lézard appliquée ſur le
dent

dents douloureuſes les rend faciles à arracher, & que ſi l'on met du ſang de cet Animal dans le trou d'une dent cariée, elle tombe peu-à-peu par morceaux ſans cauſer de douleur. La fiente de Lézard délayée dans une Eau Ophthalmique fortifie la vûe, emporte les tayes des yeux, & en diſſipe la rougeur & la démangeaiſon.

Le Lézard verd fait la baſe de l'huile de Lézards de la Pharmacopée de Paris.

Le Scinc ou Scinque Marin; *Scincus*, Offic. Schrod. 346. Dal. Pharm. 432. Lemer. 792. Rondel. *de Piſc.* 231. Belon. *de Aquat.* 47. Aldrov. *de Quad. Ovip.* 658. Jonſt. *de Quad.* 138. *Scincus Lacerti ſpecies*, Ind. Med. cvij. *Scincus Marinus*, Mont. Exot 6. *Scincus, quem Crocodilum terreſtrem vocant*, Geſn. *de Quad.* Ovip. 24. *Scincus ſeu Crocodilus terreſtris*, Raij Synop. Anim. Quad. 271. *Lacerta Scincus*, Haſſelq. Soc. R. Upſ. 30. *Lacerta cauda ſupremè Cylindrica, apice attenuata compreſſa, pedibus pentadactylis, digitis Lobato-ſquamoſis*, Ejuſd. Ibid. *Lacerta cauda tereti, collo craſſitie capitis, pedibus pentadactylis marginatis*, Lin. Mat. Med. *Stincus, ſeu Crocodilus minor*, Quorumd.

Selon M. *Frédéric Haſſelquiſt*, Docteur

en Médécine, & Membre de la Sociét
Royale des Sciences d'Upsal, le Scin
a la tête avancée, contiguë au corps
oblongue, un peu courte, effilée insen
siblement jusqu'à son extrémité, un pe
convèxe au sommet & applatie sur le
côtés, sinueuse au moyen d'une larg
sinuosité qui parcourt les deux côté
de la tête depuis la pointe jusqu'à l
base; la mâchoire supérieure plus longu
que l'inférieure, déprimée, mince, u
peu mousse, platte en-dessous, entière
formant le bec ou l'extrémité de la têt
étendue sur les côtés par-dessus l'infé
rieure; la mâchoire inférieure triangu
laire, mousse par le bout; les narine
aux côtés de la tête sur le bord du bec
circulaires, un peu amples; la langu
faite en forme de cœur, pointue par l
bout, échancrée à sa base, d'une subs
tance un peu épaisse, charnue; l'ouver
ture de la gueule médiocre; les dent
des deux mâchoires, courtes, égales
un peu mousses à la pointe, contiguës &
applaties sur les côtés; les yeux situé
vers la base de la tête, près le bord d
sommet; l'Orbite en forme de lance ob
longue; l'Iris brune, & la Prunelle noi
râtre; point de col, à moins qu'on n
veuille ainsi qualifier la partie du corp

qui eſt entre la tête & les pieds de devant, quoiqu'elle ne ſoit pas diſtinguée du corps pour la groſſeur ou pour la figure ; le corps ovale-oblong, égal, anguleux ſur le dos par un angle longitudinal, convèxe, élevé, lequel commence un peu au-deſſous de la tête & va ſe terminer près des pieds de derrière ; la queue continue au corps, cylindrique & groſſe ſupérieurement, allant en diminuant inſenſiblement de groſſeur depuis les pieds de derrière juſqu'au bout où elle eſt effilée & applatie ; quatre pieds égaux, dont ceux de devant ſont éloignés d'un pouce de la baſe de la tête ; & ceux de derrière ſitués deux pouces au-deſſus de l'extrémité de la queue, aux deux côtés de l'Abdomen ; les jambes applaties, égales, genouillées au milieu, convèxes extérieurement, ſillonnées en-dedans longitudinalement ; cinq doigts à chaque pieds, fendus, déliés, convèxes en-deſſus, un peu plats en deſſous, articulés, ſucceſſivement plus courts depuis l'extérieur juſqu'à l'intérieur, ceux de derrière étant plus longs que ceux de devant, ſupérieurement couverts d'écailles qui ſont de chaque côté étendues en manière de Lobe, arrangées comme des Tuiles l'une ſur l'au-

tre, distinguées sur le bord par une si-
nuosité triangulaire; de sorte que la figu-
re du Lobe inférieur est dans tous les
doigts semi circulaire, & sa situation ho-
rizontale, la figure des autres étant
triangulaire, un peu aiguë, & leur si-
tuation regardant obliquement la poin-
te; le bout des doigts nud, un peu mous-
se, un peu convèxe en-dessus, concave
en-dessous, ce qui tient lieu d'ongles;
la tête, les pieds & tout le corps cou-
verts d'écailles; celles du sommet de
la tête amples, irrégulières, peu nom-
breuses; le bord de la mâchoire supé-
rieure revêtu de cinq écailles perpendi-
culaires, un peu larges, un peu enfaî-
tées l'une sur l'autre, & un peu crene-
lées sur les bords; les écailles du corps
rangées comme des Tuiles sur un toit,
rhomboïdales, plus larges aux côtés op-
posés; les écailles de l'Abdomen & des
pieds, de la même figure & situation
que celles du corps, mais plus petites,
toutes lisses, luisantes, un peu larges,
minces; le sommet de la tête d'un verd
de mer tirant sur le jaune; le dos vers le
milieu des côtés de l'Abdomen, com-
posé alternativement d'anneaux noirâ-
tres & jaunâtres; le reste des côtés, la
gorge, l'Abdomen & les pieds blanchâ-

res. L'Animal a pour l'ordinaire un em-
an & un pouce de longueur, & deux
ouces de grosseur vers le milieu de
'Abdomen. Il habite en Egypte, aux
ieux montagneux qui sont entre les
nonticules. Les gens de la Campagne le
ortent au Caire, d'où il est transporté
ar Alexandrie à Venise & à Marseille,
& de-là répandu en Europe dans les Bou-
iques des Apothicaires. C'est une mé-
rise de plusieurs Auteurs d'avoir pris le
cinc Marin pour un Poisson.

Pomet le nomme *Stinc Marin*, & la
escription qu'il en fait approche assez
e la précédente. Selon lui, on trouve
uantité de petits Stincs dans le Nil en
gypte, d'où ils nous sont apportés par
Marseille, à la la réserve des entrailles
& du petit bout de la queue. On doit
es choisir gros, longs, larges, pesants,
ecs, entiers, & le moins mangés de
Vers qu'il se pourra, à quoi ils sont su-
ets. Le R. P. *Du Tertre* dit qu'il a vu
non-seulement à la Guadeloupe, mais
ncore dans d'autres Isles de l'Améri-
que, de véritables Stincs, tout sembla-
bles à ceux qu'on nous apporte d'E-
gypte. C'est une sorte de Lézard que les
Habitans de la Guadeloupe appellent
Mabouya, & dans quelques autres Isles

Brochet de Terre. Ces Stincs sont plus charnus que les autres Lézards, ont la queue plus grosse, & les jambes ou pattes si courtes, qu'ils rampent contre terre : toute leur peau est couverte d'une infinité de petites écailles, comme celles des Couleuvres, mais d'une couleur jaune, argentée & luisante comme s'ils avoient été graissés d'huile : leur chair est bonne contre les venins & les blessures des flèches empoisonnées, pourvu que l'on en use modérément ; car ils dessèchent plus les humeurs que les autres Lézards.

Prosper Alpin dans son *Histoire Naturelle d'Egypte*, propose ainsi ses difficultés sur le sujet dont il s'agit : les Egyptiens ont en abondance de ces sortes de Lézards qu'ils appellent *Scincs*, que *Dioscoride* & les autres ont appellés *Crocodiles terrestres*. Ceux qu'on apporte d'Egypte à Venise, ressemblent beaucoup à nos Lézards ; mais ils sont plus gros, plus larges, & d'une couleur jaunâtre avec quelques taches noirâtres sur le dos. *Serapion* nous donne le Scinc pour une espèce de Lézard d'eau étoilé. C'est un Animal amphibie qui vit dans l'eau du Nil & sur la terre. Mais quoique je n'ignore pas que pres-

que tout le monde a employé cette sorte de Lézard pour le véritable Scinc, il m'a toujours semblé que cela souffroit beaucoup de difficulté, vu que le Scinc ordinaire si connu dans les Boutiques à Venise ne répond point à celui des Anciens; car d'abord il est constant selon *Dioscoride* que le Scinc est le Crocodile terrestre rendurci par le sel. Or quelle ressemblance y a-t-il pour la grandeur & pour la figure entre notre Scinc commun & le Crocodile? Pour la taille, le Crocodile est à son égard comme l'Elephant à l'égard du Rat: De plus, a-t-on jamais vû un Scinc long de deux coudées, comme l'a écrit *Pausanias*? Il n'est guères croyable qu'*Herodote* ait voulu entendre des Scincs par ces Crocodiles terrestres qui naissent chez les Nomades de la grandeur de trois coudées au plus, & qui ressemblent à nos Lézards: à quoi il faut ajouter qu'on n'observe pas dans les reins du Scinc une vertu aphrodisiaque aussi puissante que l'ont voulu faire accroire les Arabes. Je croirois donc plutôt que ce Lézard terrestre semblable au Crocodile, long d'une coudée, couvert de très-petites écailles rondes & d'une peau mince assez blanche, à queue ronde & courte,

d'un naturel doux, qui ne fait point de mal & qui mord rarement, eſt le vrai Scinc des Anciens, dont les reins ſont ſi vantés pour réchauffer les vieillards & les gens froids. Ces ſortes de Lézards ſe trouvent abondamment au-deſſus de Memphis dans les lieux ſecs : mais je penſe que ces Animaux ſont amphibies, c'eſt-à-dire, qu'ils vivent indifféremment ſur la terre & dans l'eau.

En général, les Auteurs ont cru que le Scinc étoit un Animal amphibie, plus aquatique même que terreſtre : auſſi les Scincs qu'on apporte du Levant à Veniſe, paſſent-ils pour avoir été pris dans le Nil ou dans la Mer-rouge. Néanmoins le docte *Saumaiſe* dans ſes *Notes ſur Solin*, remarque que le Scinc n'eſt point aquatique, quoiqu'il habite auprès du Nil & aux environs de la Mer-rouge. Or comme cet Auteur s'accorde ici avec M. *Haſſelquiſt*, nous adoptons volontiers ſon ſentiment.

Le mot François *Scinque*, jadis *Scince* & par corruption *Stinc* ou *Stinque*, vient du Latin *Scincus* dérivé du Grec *Skingos* ou *Skincos* : Le Scinc marin s'appelle en Italien *Scinco* ; en Allemand *Erd-Crocodill*, & en Anglois *Scinck*. On le nomme autrement *Petit Crocodile* ou *Croco-*

dile terrestre, pour le distinguer du vrai Crocodile du Nil, le plus énorme & le plus terrible de tous les Lézards, qui ayant trente coudées de longueur dévore indistinctement les hommes & les autres Animaux qu'il peut attraper.

Le Scinc contient beaucoup de sel volatil & d'huile. On fait usage en Médecine de l'Animal entier ; on le regarde comme Alexipharmaque, comme un Remède fortifiant & propre pour échauffer les personnes d'un tempérament froid & les disposer à la génération : il entre dans la Thériaque en qualité d'Alexipharmaque, & les Italiens en font beaucoup de cas à cause de sa propriété prolifique : mais nous ne croyons pas ces deux vertus fort considérables dans ces Animaux, sur-tout dans ceux qui se vendent à Venise & qui entrent dans la Thériaque ; car *Prosper Alpin*, *Schroder* & plusieurs autres Médecins Naturalistes assûrent que ces derniers ne sont point le véritable Scinc des Anciens, & qu'on ne reconnoît point la même vertu dans leur usage. La chair des Reins du véritable Scinc est la seule partie qui soit recommandée par *Galien*. *Pline* & *Matthiole* donnent la préférence à la tête & aux pieds de l'Animal. Pour nous,

nous croyons avec M. *Lemery* qu'ils sont également bons dans toutes leurs parties : la manière de les préparer est de les faire sécher au soleil comme les Lézards, & de les réduire en poudre. La dose de cette poudre est d'un gros dans un verre de vin, ou incorporée avec quelque conserve. Il y a des Apoticaires ignorants qui substituent à la place du Scinc la Salamandre aquatique, & d'autres qui vendent des Lézards à double queue pour des Scincs.

M. *Hasselquist* nous apprend que les Arabes font un usage assez fréquent du Scinc en qualité de Remède aphrodisiaque, & que ce Remède n'est pas non plus méprisé des Egyptiens, mais abandonné des Européens. Il ajoute qu'au moyen de la poudre de l'Animal séché incorporée avec quelque ingrédient stimulant on prépare un électuaire, & même avec la chair fraîche du Scinc un bouillon qui est en usage chez les Arabes.

Le Scinc entre dans la Thériaque de Venise, dans l'électuaire *Diasatyrion*, & dans le Mithridat de la Pharmacopée de Paris.



RANA.

Raine.

LES Raines ou Grenouilles se divisent en aquatiques & en terrestres. Entre les premières, nous décrirons principalement la Grenouille vaste ordinaire; & entre les dernières, le Crapaud de terre, parce que ces deux espèces sont d'un plus grand usage en Médecine.

La Raine ou Grenouille aquatique vaste ou commune; *Rana*, Offic. Dal. Pharm. 434. Rondel. *de Aquat*, 218. Bellon. *de Aquat.* 54. Aldrov. *de Quad.* Ovip. 89. Charlet. Exer. 27. Schonev. ichth. 59. Merr. Pin. 169. *Rana nostras viridis*, Ind. Med. 96. *Rana aquatica*, Schrod. 331. Jonst. *de Quadr.* 130. Schwenckf. Rept. Siles. 155. Raij Synop. Anim. Quadr. 247. *Rana aquatica & innoxia*, Gesn. *de Quadr.* Ovip. 46. *Rana temporaria*, It. Oel. 154. *Rana manibus tetradactylis fissis, plantis hexadactylis palmatis, pollice longiore*, Linn. Faun. Suec. 250. *Rana viridis, amphibia, edulis; Rana vulgaris, remigans, in aquis degens, seu paludum incola*, Nonnull.

La Grenouille est un Animal amphibie, plus aquatique que terrestre, très-vivace. Elle a le corps long de deux pouces & demi, large d'un pouce dans son milieu, couvert d'une peau lisse, dure, plissée en quelques endroits longitudinalement, verte en-dessus, tachetée de points bruns, noirs, livides plombés, & de marques jaunâtres, blanchâtre en-dessous; le dos applati & comme écrasé; le ventre ample, gonflé; la tête grosse, un peu platte; les yeux grands, saillants, à fleur de tête, avec une prunelle noire, une iris jaune dorée, & une membrane clignotante, transparente, bleuâtre, semblable à celle qui se voit aux yeux des Oiseaux; les narines petites, rondes, situées vers l'extrémité de la mâchoire supérieure; les oreilles exactement recouvertes par une continuité de la peau en forme circulaire; la bouche grande, très-fendue; la mâchoire supérieure armée d'une rangée de petites dents, outre deux grandes dents situées au palais, l'une à droite, l'autre à gauche, dont chacune à trois éminences aiguës tournées en dedans, imperceptibles à la vûe simple, mais sensibles au toucher; la langue longue, assez large, fortement adhérante au bout de la mâchoire infé-

rieure, & libre vers le fond du gozier, comme dans les Poiſſons, ce qu'ont bien remarqué *Pline* & *Ariſtote ;* peu de cervelle dans le crâne; quatre pieds, dont ceux de devant ſont plus courts, n'ayant ordinairement qu'un pouce de longueur, terminés chacun par une eſpèce de main à quatre petits doigts détachés, & ceux de derrière plus gros, plus charnus & plus longs, fournis de cinq doigts d'inégale longueur liés enſemble par des membranes luiſantes, cendrées, jaunâtres pictées de brun, pour pouvoir nager plus commodement; l'anus ſitué ſupérieurement entre les cuiſſes ; l'œſophage ample, propre pour avaler des Scarabées & d'autres Inſectes tout entiers; l'eſtomach de grandeur médiocre en apparence, mais capable d'une extenſion conſidérable; les inteſtins grêles enveloppés d'un peu de graiſſe, leſquels font pluſieurs circonvolutions; le *Rectum* aſſez gros, contenant en Eté des excrémens noirâtres & un peu liquides, les Poumons adhérants de chaque côté au cœur, diviſés en deux grands lobes ſemblables à une pomme de Pin & compoſés d'une infinité de véſicules ou de cellules membraneuſes deſtinées à recevoir l'air & faites à peu près comme les cellules ou

Alvéoles des rayons de miel, enforte que ces Poumons au lieu de s'affaiffer tout à coup comme font ceux des autres Animaux demeurent tendus & gonflés au gré de l'Animal ; le cœur petit, rougeâtre, picté de brun, enveloppé de fon Pericarde, féparé des vifcères du Basventre par le diaphragme, n'ayant qu'un feul ventricule comme dans la Tortue & les autres amphibies ; le foye grand, de couleur rouge-jaunâtre, couché fur l'eftomac, compofé de trois grands lobes & d'un petit ; la veine cave divifée en deux branches avant que d'entrer dans le foye ; la véficule du fiel, fait en forme de poire, fituée dans le milieu du foye, d'un verd bleuâtre; le canal Choledoque, qui paffant par le Pancreas, va fe rendre dans l'inteftin ; la Ratte petite, ovale, rougeâtre, fituée au côté gauche, un peu inclinée vers le droit ; les reins analogues à ceux des Poiffons, environnés de plufieurs fachets oblongs adipeux, remplis d'une fubftance huileufe, qui tiennent la place d'Epiploon ; les Tefticules dans le mâle, placés près des Reins, intimément liés aux fachets adipeux, quoiqu'on n'y apperçoive aucun veftige de membre génital ; & dans la fémelle deux Ovaires comme dans le Serpent,

le Lézard & la Salamandre, avec des points noirâtres au milieu de la ſubſtance blanche, qui conſtituent le fœtus de la Grenouille, la Trompe de *Fallope* y forment pluſieurs circonvolutions, à la manière des inteſtins; la maille de l'Epine d'égale épaiſſeur dans tout ſon trajet, quoiqu'elle donne naiſſance à un grand nombre de filets de nerfs; & à chaque côté de l'Epine, le long des vertèbres, certains corpuſcules ovales, blancs comme de la nacre de Perle, en forme de Ganglions; trois rameaux de nerfs, qui partant de l'extrémité inférieure de l'Epine, ſe réuniſſent à l'entrée de la caiſſe, pour ſe diſtribuer enſuite aux muſcles des pieds de derrière, & qui étant irrités ou piqués avec la pointe d'un ſcapel, font mouvoir ces muſcles d'une façon admirable, même deux heures après qu'on a coupé la tête & arraché le cœur à l'Animal. C'eſt ce que nous avons obſervé nous mêmes avec admiration. M. *du Verney* a fait voir à l'Académie Royale des Sciences ſur une Grenouille fraîchement morte, qu'en prenant dans le ventre de l'Animal les nerfs qui vont aux cuiſſes & aux jambes, & en les irritant un peu avec le ſcapel, ces parties frémiſſent & ſouffrent une eſpèce de con-

vulsion. Ensuite il a coupé ces mêmes nerfs dans le ventre, & les tenant un peu tendus avec la main, il leur a fait faire le même effet par le même mouvement du scapel. Si la Grenouille étoit plus vieille morte, cela n'arriveroit point. Apparemment il restoit encore dans ces nerfs des liqueurs dont l'ondulation causoit le frémissement des parties où ils répondoient, & par conséquent les nerfs ne servoient que des tuyaux, dont tout l'effet dépendoit de la liqueur qu'ils contiennent. Nous lisons dans l'Histoire de la même Académie une Observation *sur la peau de la Grenouille, & sur sa langue.* La voici.

M. *Méry* ayant fait une incision au ventre d'une grosse Grenouille, depuis l'os pubis jusqu'au milieu du sternon, trouva que sa peau n'étoit point unie aux muscles du ventre, ni à ceux du devant de la Poitrine. Entre la peau & les muscles du devant, il y avoit une cavité de figure ovale; elle étoit seulement attachée par des membranes très déliées & transparentes, dans les plis des aînes, aux parties latérales des muscles du ventre, & à la partie moyenne du sternon, où elle formoit trois petites cellules endedans. Elle ne tenoit aussi aux muscles

latéraux du ventre que par de petites fibres qui sortoient de ces muscles, & qui paroissoient être de petits nerfs de la grosseur d'un cheveu. Elle formoit un chaque côté un sac qui s'étendoit depuis le pli supérieur de la Cuisse, jusqu'à l'oreille. Il observa la même chose à la peau du dos; elle n'étoit unie aux chairs, dans tout le derrière du corps, que par quelques petits filets, dont la plûpart sembloient sortir de l'Epine du dos, & qui paroissoient être des veines, des artères & des nerfs joints ensemble. Par là toute la peau de la Grenouille est comme partagée en quatre sacs séparés les uns des autres par des membranes très-déliées, unies d'un côté à la peau, & de l'autre aux muscles du corps. Ces quatre sacs étoient l'un au-devant, l'autre au-derrière du corps, & les deux autres aux deux côtés. La peau de la Cuisse n'étoit point attachée à ses muscles, si ce n'est dans les plis des jointures; elle formoit deux sacs, l'un au-devant, & l'autre en-arrière. La même chose se rencontre à la peau de la jambe, & à celles des pieds. Ayant coupé la peau depuis la partie moyenne du sternon jusqu'à l'extrémité de la mâchoire inférieure, il trouva qu'elle formoit en cet endroit

deux cavités, l'une à la partie supérieure du ſternon, qui deſcendoit dans le bras, l'autre dans la mâchoire, & qui répondoit aux cavités qui ſont aux côtés du ventre. A la partie ſupérieure du ſternon, M. *Méry* découvrit un trou qui le conduiſit dans une troiſième cavité formée par les muſcles du deſſous de la mâchoire; la peau des bras formoit des ſacs à-peu-près ſemblables à ceux du pied. Il trouva la langue de cette Grenouille d'une conformation particulière & fort différente de celle d'un grand nombre d'autres Animaux. Elle étoit attachée par ſa baſe à la ſymphiſe des deux os de la mâchoire, que dans l'homme on nomme le menton. Elle étoit couverte en-deſſous de fibres manifeſtement charnues, attachées d'un côté à un cartilage fait en forme de croiſſant, & placé au-devant de l'entrée du larynx : la pointe qui étoit fourchue, deſcendoit dans le fond du Pharinx. Au milieu du deſſous de la langue, il y avoit un trou où commençoit une cavité qui s'étendoit juſques dans le cartilage en croiſſant. M. *Méry* croyoit que la Grenouille dardoit ſa langue hors de ſa bouche, & la retiroit enſuite dans le fond du Pharinx, par le moyen des fibres charnues qui la

recouvrent en-dessous. Mais il avertissoit qu'il falloit vérifier ces Observations sur d'autres sujets, ne les ayant faites que sur un seul.

Swammerdam nous apprend que les Naturalistes se sont trompés touchant la différence qui se trouve entre le mâle & la femelle des Grenouilles, & qu'il y a deux marques qui distinguent infailliblement le mâle de la fémelle; sçavoir, 1°. deux petites vessies transparentes élevées sur la tête, qui sont particulières au mâle; 2°. cette partie intérieure des pieds de devant, correspondante au muscle du pouce d'une de nos mains, qui est bien quatre fois plus grosse dans le mâle que dans la fémelle.

La Grenouille est un genre d'Animal singulier, sur-tout par rapport à la génération; car quoiqu'elle semble s'accorder avec les Poissons ovipares, elle en diffère néanmoins en quelque chose. L'œuf de la Grenouille paroît sous la forme d'un point noir, environné d'une certaine liqueur blanchâtre mucilagineuse & visqueuse, revêtue d'une membrane fort déliée. *Oligerus Jacobæus* tient pour l'œuf de la Grenouille l'assemblage de la liqueur environnante & du point noir qui en occupe le centre; &

penſe que ce point n'eſt autre choſe que le fœtus de la Grenouille, auquel la liqueur ſert d'aliment. Mais quoiqu'il en ſoit, nous tenons avec *Swammerdam* ce point noir, pour l'œuf qui renferme le fœtus de la Grenouille, lequel en ſort ſous la forme de Têtard. Or le Têtard nouvellement éclos ſemble ſe nourrir pendant quelque temps de la liqueur viſqueuſe qui l'environne, quoiqu'il ne la conſomme pas toute entière ; car comme les parties de la liqueur ſe trouvent ſéparées par l'eau qui s'y inſinue peu à peu, elle prend bien-tôt la forme d'un nuage qui flotte ſur la ſurface des eaux, & n'eſt plus propre à nourrir le Têtard, mais qui lui ſert ſeulement de retraite pour ſe repoſer, quand il eſt las de nager. Ainſi le point noir répond à l'œuf d'un Poiſſon, ou plutôt d'un Inſecte ; car le fœtus n'en ſort point ſous la forme de Grenouille, comme le Poiſſon ſort de l'œuf ſous la forme naturelle dont il ne doit plus changer ; mais ſous celle de Têtard, pour prendre enſuite peu à peu la figure d'une Grenouille, à la manière des Chenilles ou des Vermiſſeaux. Au reſte, l'œuf de la Grenouille différe de l'œuf d'un Poiſſon ou d'un Inſecte, en ce qu'il eſt renfermé dans cette ge-

lée visqueuse qui l'enferme de toutes parts, & qui sert de premier aliment au fœtus nouvellement né.

M. *Richard Waller*, aussi ingénieux que savant, a publié dans les *Transactions Philosophiques* les Observations qu'il a faites sur le fray de Grenouille, où l'on trouve entr'autres choses curieuses, 1°. que le point noir, dont nous avons parlé, est environné de deux liqueurs, dont l'intérieure qui l'entoure immédiatement, est claire & transparente, enveloppée d'une membrane, servant pendant quelque temps d'aliment au Têtard, & semblant répondre au blanc d'œuf qui se trouve dans les œufs des Oiseaux; & l'extérieure plus trouble & mucilagineuse. 2°. Que les Têtards éclos s'attachent étroitement par la bouche à la surface extérieure des œufs qu'ils ont rongés pour en sortir, & que s'en étant une fois détachés, ils tombent sur le champ au fond de l'eau, sans pouvoir remonter à sa surface. 3°. Que la Grenouille s'accorde avec les Poissons épineux, en ce que le mâle ne s'accouple point avec la femelle pour la féconder, mais répand sa semence sur les œufs, à la manière des Poissons. Si vous lui objectez : Pourquoi le mâle

monte-t-il ſur la fémelle, & qu'il la tient au Printemps très étroitement embraſſée pendant quarante jours? Il vous répond que c'eſt afin d'être toujours prêt à féconder les œufs, dès que la fémelle les aura mis bas. Nous ſoupçonnons pourtant que ce n'eſt pas pour rien que le mâle reſte ſi long-temps ſur la fémelle; & même la couleur des œufs changée dans l'Ovaire du blanc au noir, comme l'a obſervé M. *Needham*, nous porte à croire que le fœtus formé dès-lors dans l'*œuf* ſe laiſſe appercevoir à travers la coque, de même que dans les œufs des Chenilles, qui étant fécondés par la ſemence du mâle changent de couleur, parce qu'à travers la coque, on découvre la petite Chenille, témoins les œufs des vers à ſoye, qui étant naturellement blancs deviennent bleuâtres, après avoir été fécondés par le mâle.

Selon le même M. *Needham*, le long Ovaire de la Grenouille eſt ſitué ſous le Diaphragme; c'eſt-là qu'il prend ſon origine; puis faiſant pluſieurs circonvolutions, il deſcend vers la partie inférieure de l'Abdomen. D'abord les œufs vont ſe rendre à une bourſe griſe où paroît le premier changement de couleur, & de-là à un corps noir où les coques ſe

montrent déjà teintes d'un noir enfoncé, & enveloppées d'une glu tenace. Enfin ils ſortent à la file par un double vagin, étant liés enſemble avec cette même glu que le vulgaire appelle mal-à-propos *Sperme de Grenouilles*. Il m'eſt arrivé plus d'une fois, ajoûte cet Obſervateur plein de ſagacité, d'accoucher une Grenouille qui étoit en travail, en tirant avec la main le cordon juſqu'à plus d'une aulne de longueur. Quand les œufs ſont ainſi ſortis, ils ſe ramaſſent en un tas, & c'eſt dans cette eſpèce de nid conſtruit de mucoſités que les Têtards écloſent peu-à-peu à l'aide de la chaleur des rayons du Soleil.

M. *Du Verney* a remarqué auſſi que cette matière gluante qui eſt dans le fray de Grenouille étoit auparavant contenue dans l'*Oviductus*, & qu'une fort petite quantité de cette liqueur s'étend dans l'eau comme la Gomme-Adragant pour lier les œufs enſemble.

Quant à l'opinion de M, *George Ent*, qui eſt que les Grenouilles s'accouplent & font leurs petits par la bouche, nous ne ſçaurions l'approuver, quoiqu'il en appelle à l'expérience.

Vers le commencement du mois de Mars, les Grenouilles fémelles dépo-

ſent leur fray le plus ſouvent iſolé & flottant ſur les bords des eaux baſſes ou dormantes, quelquefois aſſujetti ou lié autour de quelque branche d'aulne ou de Saule qui trempe dans l'eau. Ce fray peut contenir à la fois onze cens œufs, ſelon *Swammerdam*. Si l'on en prend par curioſité dans un verre ou un autre vaſe plein d'eau qu'on expoſe enſuite au Soleil, on verra en peu de jours les petits points ronds & noirâtres ſe dilater, changer de figure, & faire paroître autant d'Animaux ſemblables à des Vermiſſeaux qui ont la tête groſſe, les yeux grands, la bouche ronde, la peau tachetée, la queue longue, un peu applatie en manière d'Aviron, allant en diminuant inſenſiblement de groſſeur; enfin ces Animaux qu'on nomme des Têtards, croiſſant de plus en plus parviennent à pouſſer au dehors, d'abord les pieds de derrière, puis ceux de devant; & alors la petite Grenouille reſſemble pour la forme à un Lézard: elle n'eſt parfaite que quand ſa queue eſt tombée par dégrés. On remarque qu'une chaleur immodérée les fait périr, & qu'étant ainſi renfermés dans des vaſes ils n'acquèrent leur entière perfection qu'au bout de quatre ou cinq mois, faute d'un

d'une nourriture convenable. Ils ne commencent à manger qu'après qu'ils se sont dépouillés de la membrane dont ils étoient revêtus, & leurs excrémens verdâtres ressemblent à des Vermisseaux entortillés ou à de menus intestins.

Telle est la génération naturelle des Grenouilles ; & quoi qu'en disent bien les gens prévenus d'idées populaires, nous sommes fort éloignés de penser que ces Animaux pour la perfection desquels la Nature employe tant de temps & d'artifice, puissent se former en un moment du limon ou de la poussière détrempée avec quelques gouttes d'eau de pluye, ou bien dans un nuage épais. C'est une chose si évidente, dit *Derham* dans sa *Théologie Physique*, que tous les Animaux & même les Végetaux doivent leur origine à d'autres Animaux ou Végetaux, que je n'ai pu m'empêcher d'admirer souvent la paresse & le préjugé des anciens Philosophes qui donnoient si facilement crédit à la doctrine des générations spontanées ou équivoques enseignée par *Aristote*, ou plutôt venue des Egyptiens. Comment pouvoient-ils s'imaginer, par exemple, que les Mouches, les Grenouilles, les Poux, soient produits par un mouvement

ſpontané, comme ils l'appelloient ; mais ſur-tout d'une manière auſſi romaneſque que la production qui s'en feroit dans les nues, pendant qu'ils voyoient parmi ces Créatures des mâles & des fémelles qui engendroient leur ſemblable, & qui pondoient des œufs ? C'eſt ainſi en particulier qu'ils croyoient que les Grenouilles étoient produites dans les nues, & qu'elles tomboient en-bas dans les ondées de pluye. J'appelle cette doctrine des Générations équivoques une doctrine Egyptienne, parceque vraiſemblablement elle tire ſon origine de l'Egyte. Par-là ils ſauvoient leur hypothèſe de la production des hommes & des animaux du ſein de la terre. Cette production, ſelon eux, s'étoit faite par le ſecours de la chaleur du Soleil. Pour prouver leur hypothèſe, les Egyptiens, au rapport de *Diodore de Sicile*, alléguoient l'obſervation ſuivante : qu'aux environs de Thèbes l'ardeur du Soleil fait éclore un nombre prodigieux de Souris, après que la terre a été arroſée par l'eau du Nil. De-là *Diodore* infère que de cette même manière tous les autres Animaux pouvoient bien être ſortis de terre dans leur première origine. Le Sçavant Evêque *Stillingfleat* croit que

c'eſt du même Auteur qu'*Ovide*, *Mela*, *Pline* & d'autres ont emprunté la même hypothèſe, ſans s'être mis en peine ſi la choſe étoit vraie ou non.

Mais écoutons là-deſſus les réfléxions d'un Naturaliſte du premier ordre, de *Ray*, dans ſon excellent *Traité de l'Exiſtence & de la ſageſſe de Dieu manifeſtées dans les Œuvres de la Création*, où il s'exprime en ces termes : quant aux Grenouilles produites par la pluye, & à leur génération dans les nues, quoique ce ſoit une choſe atteſtée par pluſieurs bons Auteurs, je l'eſtime fauſſe & ridicule. Je ne trouve même pas plus d'apparence que les Grenouilles puiſſent être engendrées dans les nues, que les Genets d'Eſpagne par le vent. Celui qui peut croire qu'il pleut des Grenouilles, peut également croire qu'il peut pleuvoir des Veaux. Au reſte, ceux qui prétendent que les Grenouilles qui paroiſſent quelquefois en grand nombre après une ondée de pluye, ne ſont pas à la vérité engendrées dans les nues, mais qu'elles ſont formées d'une certaine pouſſière mêlée & fermentée avec de l'eau de pluye, ne rencontrent pas mieux. *Fromondus* ne laiſſe pas d'admettre cette hypothèſe, fondé ſur un fait qu'il croit inconteſtable, à

cause de l'Observation qu'il en a faite aux portes de Tournay aux Pays-Bas, où il fit venir tous ses amis pour être témoins d'un si beau spectacle & l'admirer avec lui. « Une grosse pluye, lui dit-il, » étant survenue & tombée sur une pous- » sière très-sèche, il y parut en un ins- » tant une si prodigieuse quantité de pe- » tites Grenouilles sautant de tous côtés » sur la terre, qu'elle en fut toute cou- » verte. Elles étoient toutes de même » grandeur & de même couleur ; & l'on » ne voyoit nullement d'où auroient pu » sortir & paroître en un instant de telle » fourmillière sur un terroir sec & rem- » pli de poussière qu'elles haïssent ». Cependant je ne doute nullement avec tou le respect qui est dû à un si grand homm que ces Grenouilles ne sortissent de leu trous & de leurs caches, & qu'elles n fussent attirées par l'agréable vapeur d l'eau de pluye. Au reste, tout extraor dinaire que cela puisse paroître, je l trouve mille fois plus vraisemblable qu leur génération invisible par un peu d poussière & d'eau de pluye, qui mêm n'auroient pas pu avoir le temps de s mêler & fermenter selon l'hypothèse su laquelle il se fonde. Cela n'a même rie qui choque la vraisemblance, puisqu'e

ſe promenant en Eté après le coucher du Soleil on trouve des multitudes de Crapauds & de Grenouilles dans les grands chemins, les ſentiers & les avenues des maiſons, dans les cours & dans les allées des Jardins & des vergers, dont on eſt ſurpris ne pouvant s'imaginer d'où ces Animaux ſortent, ni en quel endroit ils peuvent ſe cacher pendant l'Hiver, & même pendant la journée qu'on n'en voit preſque point. Il faut ajoûter à cela que M. *Perrault* a trouvé en faiſant la diſſection de quelques Grenouilles ſemblables à celles dont nous parlons, qu'elles avoient l'Eſtomac rempli d'alimens, & les inteſtins d'excrémens ; d'où il conclud avec raiſon qu'elles n'étoient pas nouvellement formées, mais qu'elles ne venoient que de paroître. On ne doit pas s'en étonner, puiſqu'après une groſſe pluye qui ſuccède à une grande ſécheeſſe, on voit ſortir de terre une quantité inconcevable de Vers & d'Eſcargots.

Pour confirmer & pour prouver à force d'argumens ce que je viens de dire par oppoſition aux Générations ſpontanées des Grenouilles, ſoit par des vapeurs dans les nues, ſoit par un mêlange de pouſſière & d'eau de pluye ſur la terre, j'ajoûterai que j'ai reçu depuis

peu d'un très - habile homme de mes amis, M. *Guillaume Derham*, Recteur d'Upminster, proche de Rumford dans la Province d'Essex, une Relation semblable à celle de *Fromondus*. Il marque qu'il y parut tout - à - coup une prodigieuse quantité de Grenouilles après une ondée ou deux de pluye; qu'elles traversèrent un chemin rempli de sable & qui étoit fort poudreux avant la pluye: puis il ajoûte le lieu où elles avoient apparemment été produites par des Animaux de la même espèce, & celui d'où elles étoient sorties. Voici cette Relation en propres termes: « Il y a quelques années que me promenant à cheval dans » la Province de Bercks, je rencontrai » une multitude de Grenouilles qui tra» versoient le grand chemin. Le terroir » étoit sablonneux, & le chemin avoit » été rempli de poussière par une grande » sécheresse. Mais il y avoit à peu - près » une heure ou deux qu'il y étoit tombé » une pluye rafraîchissante qui avoit ab» battu la poussière. Je me souvins en ce » moment de ce que j'avois souvent ouï » dire des Grenouilles qui tombent des » nues en temps de pluye. Ceci n'est pas » étonnant, puisque j'avois autant de » raison de conclure qu'elles en étoient

» réellement tombées, qu'aucun de ceux
» qui l'ont jamais cru, ou qu'elles ve-
» noient d'être produites. Mais comme
» j'étois prévenu de l'opinion contraire,
» & persuadé qu'il n'y a point de généra-
» tion équivoque, j'eus la curiosité d'é-
» xaminer d'où cette colonie pouvoit ve-
» nir. Je trouvai en faisant cette recher-
» che, deux ou trois arpens de terre cou-
» verts de ces Animaux qui s'avançoient
» tous vers des bois, des fossés & d'au-
» tres lieux semblables qui étoient de-
» vant eux, & qu'ils avoient derrière
» eux de grands Etangs. Je suivis leurs
» traces en arrière jusqu'à un de ces
» Etangs. Ils avoient accoutumé d'être
» remplis de Grenouilles dans le temps
» qu'elles jettent leur fray, & j'en avois
» même souvent entendu le coaxement
» de loin, & y avois trouvé beaucoup
» de ce fray. Je conclus de-là que cette
» grande colonie de Grenouilles avoit
» été produite dans les Etangs d'où elles
» venoient : qu'après leur incubation,
» s'il est permis de se servir de ces ter-
» mes, par la chaleur du Soleil, & avoir
» passé par les dégrés ordinaires, elles
» avoient vêcu dans l'eau jusqu'au temps
» de leur transformation, ou plutôt sur
» le rivage parmi les Joncs & les Ro-

» ſeaux : que la pluye rafraîchiſſante qui
» venoit de tomber & qui avoit humec-
» té la terre & l'avoit rendue propre
» pour leur marche, les avoit invitées à
» quitter leur ancienne demeure où elles
» avoient peut-être mangé tout ce qui
» étoit propre à leur nourriture, & par
» conſéquent à en aller chercher ailleurs
» dans des lieux plus commodes. Ceci
» me ſemble ſi raiſonnable & ſi facile à
» découvrir, que je ne ſçaurois aſſez
» m'étonner que les Curieux des ſiècles
» paſſés qui ont eu de pareilles rencon-
» tres, & ſur-tout d'habiles Philoſophes
» comme *Ariſtote* & *Pline*, & pluſieurs
» autres après eux, ayent pu s'imaginer
» que les Grenouilles tombent des nues,
» ou qu'elles ſoient produites en un inſ-
» tant par un mouvement ſpontané, ſur-
» tout puiſqu'elles s'accouplent viſible-
» ment, qu'elles jettent du fray ou des
» œufs, & que ce fray produit de peti-
» tes Créatures ſans pieds, & celles-ci
» des Grenouilles parfaites. Cette géné-
» ration uniforme & reglée ſe voit non-
» ſeulement dans les Grenouilles, mais
» encore en pluſieurs autres Créatures,
» comme les Poux, les Mouches car-
» naſſières, les Vers-à-Soye, & autres
» Papillons. Cela marque un étrange en-

» têtement dans les ſiècles qui ont ſuivi » celui d'*Ariſtote* pour ne pas dire une » grande pareſſe & une négligence inex» cuſable ».

Je ne doute pas auſſi que *Fromondus* n'eût trouvé la même choſe à l'égard des milliers de Grenouilles qu'il rencontra proche des portes de Tournay, s'il eût examiné le fait avec la diligence poſſible, & qu'il n'eût auſſi découvert le lieu où ces Grenouilles avoient été engendrées, & d'où elles venoient.

La Grenouille eſt un Animal plein de vie qui peut durer long-temps, même des ſemaines entières ſous l'eau, quoiqu'*Ariſtote* ait dit qu'elle n'y pouvoit vivre que très-peu de temps faute d'air pour reſpirer. On a éprouvé plus d'une fois que des Grenouilles n'ont pas laiſſé de vivre & de nager pendant quelques heures après qu'on leur a eu arraché le cœur & coupé la tête; & l'on a remarqué que le cœur & les poumons arrachés du corps de ces Animaux, ont continué leur mouvement ordinaire de Syſtole & de Diaſtole pendant une heure toute entière. On eſt toujours étonné de voir qu'un Animal diſſéqué à qui l'on a emporté tous les viſcères de la Poitrine & du Bas-ventre, ſaute néanmoins encore

pendant quelque temps avec agilité comme s'il n'avoit souffert aucun mal. Si l'on coupe le nerf qui se porte à un pied, la Grenouille perd sur le champ le mouvement de ce membre. On a vu une Grenouille ordinaire tirée du ventre d'une Anguille qui se trouva morte dans le corps d'un Brochet, sauter sur la table. La Grenouille dont nous parlons habite plus volontiers dans l'eau que sur la terre, comme dans les Fontaines tièdes, dans les fossés des villes, dans les rivières, dans les ruisseaux, dans les viviers, dans les étangs, dans les mares & les marais, où elle se nourrit de Vers, de Sangsues, de petits Limaçons, de divers Scarabées & de toutes sortes d'Insectes; quelquefois même d'herbes aquatiques, telles que la Grenouillette ou Renoncule, le petit Nenuphar dit Mors de Grenouille & la Lentille de Marais, s'il en faut croire certains Auteurs : elle ne fait pas même de grace à son espèce, & l'on a trouvé de petites Grenouilles dans la bouche & dans l'estomac des plus grosses. Elle se plaît dans une eau assez chaude, & craint l'eau froide; c'est pour cela qu'en Eté elle s'égaye & se fait entendre au loin, surtout pendant les nuits tièdes du mois de

Mai où elle eſt en amour. *Pline* rapporte que quand elle crie avec excès, elle pronoſtique de la pluye ; ce qui n'eſt pas toujours vrai : mais ce qu'il y a de certain, c'eſt que quand le vent du Nord ſouffle & qu'il fait un temps froid, elle garde le ſilence. Nous avons connu des gens pour qui les cris de Grenouilles étoient une Muſique aſſez plaiſante ; mais c'eſt un Concert fort importun pour la plupart des hommes : au reſte, le moyen de s'en délivrer n'eſt pas bien difficile, ſi l'on s'en rapporte à quelques Obſervateurs, puiſque pour les obliger à ſe taire il ne faut que mettre une chandelle allumée ſur le bord d'un Etang, ou jetter dans l'eau un pot dans lequel on aura enfermé un Serpent d'eau à collier. Comme les Grenouilles détruiſent nombre d'Inſectes, elles peuvent être de quelque utilité dans un Jardin-potager ; elles ſont fort timides, & ne vont guères que la nuit chercher leur vie ; elles marchent en ſautant, & ſautent légèrement ; elles nagent auſſi avec vîteſſe ; en Hyver elles ſe tiennent cachées & comme mortes au fond de l'eau, étant engourdies par le froid : mais au premier Printemps elles ſortent de leurs retraites, & reprennent une nouvelle vigueur. Elles

ont pour ennemis l'Hydre ou le Serpent d'eau; l'Anguille, le Brochet, le Cygne, la Cigogne, qui les dévorent; la Taupe même, au rapport d'*Albert le Grand :* le Putois passe aussi pour les manger, & pour en faire des provisions dans les creux d'arbres. La pêche des Grenouilles est assez amusante, & peut divertir à la Campagne. On les prend au feu avec des filets comme les Poissons, ou à la ligne avec des hamecons où l'on a attaché des Vers, des Mouches, des Papillons, des Scarabées ou des Hannetons, des entrailles de Grenouilles, ou un morceau de Drap rouge, ou un peloton de Laine teinte de couleur de chair; car elles sont goulues, & se jettent à l'envi sur l'appât qu'on leur présente, tenant ferme ce qu'elles ont une fois mordu : mais comme elles fuyent l'homme & qu'elles craignent extrêmement sa présence, elles se précipitent avec impétuosité dans l'eau dès qu'elles le voyent ou qu'elles l'entendent. Voilà pourquoi l'on ne peut réussir à cette pêche qu'en gardant un profond silence. Suivant *Aristophane*, le cri de la Grenouille commune est *Brekekex-Coax*, *Coax*, d'où vient le mot Latin *Coaxare.*

Nous ne parlerons point ici de diver-

ses espèces de Grenouilles terrestres ou sauvages, brunes, tannées ou roussâtres, tachetées de noir & de jaune, qu'on regarde assez mal-à-propos comme venimeuses, parcequ'on prétend qu'elles frayent avec les Crapauds. Elles habitent dans les bois, dans les Brossailles, dans les hayes & autres lieux ombrageux & humides, dans les prés, dans les champs & dans les vergers. De ce nombre sont 1°. la *Grenouille Pisseuse*, ainsi nommée parcequ'elle pisse à chaque saut qu'elle fait; 2°. La Grenouille que *Gesner* appelle *Bossue* à cause de deux os qui lui font une bosse sur le dos, & qui passe pour muette, quoiqu'elle crie assez fort quand elle se sent blessée, ou qu'on la poursuit pour lui faire du mal: au reste, quoi qu'en disent quelques-uns, la Grenouille Pisseuse & la Grenouille Bossue nous paroissent être une seule & même espèce; 3°. la Rainette verte, dite vulgairement *Grenouille de S. Martin*. Mais comme cette dernière espèce entre dans la Médecine, nous ne sçaurions guère nous dispenser d'en faire la description.

La Grenouille de *S. Martin* que les Latins appellent *Rana Arborea*, *Ranula* ou *Ranunculus viridis*, est d'une jolie

couleur verte, ſur le dos, blanchâtre ſous le ventre, plus petite que les précédentes, extrêmement froide au toucher. Elle a les extrémités des doigts des pieds munies de tubercules ronds; les Poumons fort petits; le cœur blanchâtre, & l'oreillette gauche très-rouge; le foye rougeâtre, diviſé en quatre lobes; la véſicule du fiel bleuâtre; les Teſticules entourés de graiſſe. Elle ſe diſtingue des autres Grenouilles par ſa petiteſſe, par ſa couleur totalement verte en-deſſus, & parcequ'elle monte ſur les arbres & arbuſtes, demeurant comme immobile & collée ſur une feuille par ſa viſcoſité naturelle, vivant de Mouches, de Moucherons, de roſée & des plus tendres feuilles des arbres, ſelon *Schwenckfeldt*. Pendant l'Hyver elle ſe cache dans la terre, & elle en ſort au Printemps; elle n'eſt nullement muette comme quelques Auteurs l'ont avancé. Il eſt vrai qu'on ne l'entend preſque jamais ni dans le Printemps ni dans l'Eté: mais en Automne elle crie beaucoup, ſur-tout le ſoir & pendant la nuit. Elle préſage la pluye par ſes cris redoublés. Souvent on en entend pluſieurs qui ſe répondent en répétant *Brex*, *Brex*, de façon qu'on les prendroit pour autant de petits Oi-

ſeaux qui chantent dans les hayes. Autrefois on la croyoit venimeuſe à peu-près comme le Crapaud, & même ſon venin paroiſſoit pour être ſi dangereux, que les Bœufs en perdoient les dents, s'ils la mâchoient ſeulement avec les herbes : c'eſt de-là, dit *Oligerus Jacobœus* dans ſes *Obſervations ſur les Grenouilles*, qu'on a appris que pour faire tomber une dent ſans douleur on n'a qu'à frotter la gencive avec la graiſſe de cette eſpèce de Grenouille.

On trouve dans les *Ephémérides d'Allemagne, Décurie II, année VI, page* 320, une Obſervation du Docteur *Godefroy Schultzius* ſur ce ſujet, laquelle mérite d'être rapportée en ſon entier. Quoique les Naturaliſtes animés par les bienfaits des Rois, dit ce Docteur, ayent preſque de tout temps travaillé ſoigneuſement à perfectionner l'Hiſtoire Naturelle des Animaux, témoin *Ariſtote* jadis ſous *Alexandre le Grand*, & dans ces derniers ſiècles *Gyllius* & *Belon* ſous *François I.* Roi de France, également encouragés par des dépenſes dignes de ſi grands Princes ; néanmoins quiconque s'attache à cette partie de la Phyſique trouve qu'elle eſt encore fort imparfaite en bien des choſes. En effet elle ſe cultive bien difficilement, vu qu'on ne

tient la plupart des faits qui ſont de ſon reſſort que des Laboureurs, des Chaſſeurs, des Pêcheurs, & d'autres gens de la Campagne groſſiers, ſans expérience, peu attentifs ou préocupés de traditions fabuleuſes, ſouvent même enclins au menſonge & à la fourberie. De-là vient que le curieux Scrutateur de la Nature ſaiſit avidement & avec raiſon toutes les occaſions qui ſe préſentent de faire d'exactes obſervations, ou de noter celles qui ont été déjà faites par des gens dignes de foi, quand il ſçait qu'elles peuvent contribuer à l'avancement de cette ſcience. Aujourd'hui je ſuis dans le deſſein de rapporter ce que j'ai remarqué à l'égard de cette petite Grenouille toute verte qui grimpe ſur les arbres, & qui par cette raiſon ſe nomme en Grec *Dendrobates*, & en Allemand *Laubfroſch*. Un Chirurgien de mon pays (de Breſlaw) en a nourri une pendant près de huit ans dans un verre cylindrique couvert d'un rézeau, en lui jettant en Eté de l'herbe fraîche, & en Hyver un peu de foin mouillé, quelquefois auſſi des Mouches, qu'elle prenoit très-adroitement avec ſa bouche béante. Durant l'Hyver, comme dans l'eſpace de quatre jours elle n'étoit ſuſtentée que par une ou deux mouches qu'on lui cherchoit avec empreſſe-

ment, elle maigriſſoit beaucoup : mais en Eté elle recouvroit ſon embonpoint moyennant les Mouches & les Moucherons qu'on lui donnoit abondamment. Au reſte, elle reſtoit tous les Hyvers vive & alerte pour attraper ſa proye, parce qu'étant tenue dans une Etuve elle ne reſſentoit aucunement la rigueur du froid. Quelquefois on l'entendoit crier l'Eté dans un temps de pluye : elle groſſiſſoit alors extraordinairement à cauſe de l'abondance des proviſions. Quand elle en ſentoit le beſoin, elle s'excitoit à vomir en appliquant ſes pieds de derrière contre les Hypocondres, s'il eſt permis de parler ainſi par rapport à une Grenouille, & dans les efforts du vomiſſement elle rejettoit une mucoſité blanche & viſqueuſe. Quelquefois on la délivroit de ſa priſon, & ſautant çà-&-là elle rendoit par derrière une humeur limpide ; tous ſes excrémens étoient noirs & grumuleux. Enfin le huitième Hyver, comme les Mouches manquoient totalement, elle périt de maigreur. Il eſt donc conſtaté par cette Obſervation que les Grenouilles & peut-être auſſi tous les autres Animaux qui reſtent l'Hyver cachés & comme morts dans des Cavernes, ne s'y renferment point par une néceſſité

dépendante de leur nature, mais plutôt à cause du défaut de nourriture & de la violence du froid qui les privent du mouvement. Il n'est pas moins constant que notre Rainette verte a une vie assez longue, puisqu'il y a des Quadrupèdes qui vont à peine jusques-là ; & l'on ne doit pas douter que celle dont il s'agit n'eût vêcu plus long temps si elle n'avoit pas manqué de nourriture. Le même fait se trouve confirmé par les Relations de ceux qui disent avoir vû des Grenouilles vivantes dans des Fontaines d'eaux chaudes, même au milieu de l'Hyver. Quelques Naturalistes mettent cette espèce au nombre des Grenouilles venimeuses, quoique dans un dégré inférieur : mais personne que je sçache n'a montré jusqu'ici en quoi consiste son venin. Quant à la liqueur qu'elle jette par derrière, quelque soupçon qu'on en puisse concevoir, je n'ose pourtant rien affirmer là-dessus, attendu que je suis dépourvu d'expériences.

La Grenouille commune se nomme en Grec *Batrakos ;* en Italien & en Espagnol *Rana*, comme en Latin ; en Allemand *Wasser-Frosch ;* en Anglois *Common Froq* ou *Frosh ;* en Suédois *Groda Froe*, ou *Klaossa*. Selon *Ménage*, le mo

François *Grenouille*, jadis *Renouille*, vient de *Ranella*, *Ranula* ou *Ranuncula*; & *Raine*, de *Rana*. Le fœtus de la Grenouille s'appelle en Grec *Gurinos*; en Latin *Gyrinus*, *Rana Gyrina*, ou *Moluris*; en François *Têtard* à cause de sa grosse tête, ou *Queue de Poële* à cause de sa longue queue. Une *Grenouillère*, est un lieu plein de Grenouilles. Pour la petite Grenouille verte, dite vulgairement *Grenouille de S. Martin* ou *Martinolle*, en Italien *Ranella*, en Savoyard *Ragnole*, en Anglois *Small Trec-Frog* ou *Green Frog*, on la nomme autrement en François *Rainette* ou *Grenouillette*; & selon *Pierre Borel*, *Raine verte*, *Grenouille de Buisson*, *Gresset* ou *Graisset*, peut-être du mot Latin *Agredula*, comme qui diroit Grenouille champêtre ou sauvage; ou plutôt de son cri. Quelques-uns l'appellent encore *Croisset* par la même raison; mais plus communément *Verdier*, à cause de sa couleur verte.

Les Grenouilles ordinaires doivent être choisies bien nourries, grasses, charnues, de couleur verte, & qui ayent été prises dans des eaux pures & limpides. Elles contiennent beaucoup d'huile & de phlegme, & un peu de Sel volatil.

Les Grenouilles sont fort en usage

parmi les alimens, mais elles se digèrent difficilement, & produisent des humeurs grossières & visqueuses; ce qui fait que nous ne les conseillons pas indifféremment à tout le monde : nous croyons même que les Vieillards & les gens pituiteux n'en doivent pas faire usage, à moins que ce ne soit très sobrement; mais pour ceux qui ont l'Estomac bon & robuste, elles nourrissent beaucoup. Ainsi les jeunes gens bilieux en peuvent user en toute sureté. Quelques Auteurs disent cependant que le fréquent usage des Grenouilles donne mauvais visage, & cause la fièvre : mais nous ne nous sommes jamais apperçus de ces mauvais effets, & apparemment que ces Auteurs ont voulu parler de celles qui se trouvent dans les Marais & dans les eaux bourbeuses & croupies, qui ne sont pas si salutaires que celles de Rivières; car pour celles-ci, elles fournissent un suc assez louable, & qui n'est point contraire à la santé.

La Médecine fait usage des Grenouilles tant intérieurement qu'extérieurement. Elles sont regardées, prises à l'intérieur, comme humectantes, incrassantes, & propres pour adoucir les âcretés de la Poitrine. On fait des bouillons de

Grenouilles qui ſont fort eſtimés dans la toux invétérée, dans la ſéchereſſe de Poitrine, dans la Phthiſie, & dans la Conſomption; ils humectent, ils adouciſſent, & font dormir : on en fait auſſi des potages forts ſains qui conviennent dans les chaleurs d'entrailles, & pour diſſiper les boutons & les rougeurs du viſage. Les principes huileux & balſamiques qui dominent dans les Grenouilles, les rendent fort propres pour ces effets. Le foye des Grenouilles fournit un excellent Remède contre l'Epilepſie : il faut pour le faire, prendre dans le mois de Mai, de Juin ou de Juillet, environ quarante Grenouilles des plus vertes; en ôter les foyes pour les faire ſécher à une chaleur lente; puis les réduire en poudre, & partager cette poudre en ſix doſes égales; en donner une doſe au Malade le matin à jeun dans un peu de vin ou dans de l'eau de fleurs de Tilleul, lui recommandant de ne point manger que deux heures après; lui en faire prendre une autre le ſoir, & continuer ainſi trois jours de ſuite. On réïtère ſelon le beſoin; & c'eſt par ce Remède que fut guéri l'Electeur Palatin *Frédéric IV*. Le fiel & le foye de Grenouille réduits en cendre, & pris juſqu'à un gros de vin

blanc, font un fort bon fébrifuge, pourvu que le Malade ait été auparavant disposé par les remèdes généraux. Selon *Schroder*, la cendre de Grenouille prise à la dose d'un gros, arrête la Gonorrhée.

Quant à l'usage extérieur des Grenouilles, leur fray qu'on appelle autrement *Sperme de Grenouilles* ou *Sperniole* est très-usité; & c'est le meilleur refrigeratif de tout le Régne Animal. On s'en sert en topique dans les inflammations de la Goutte; il guérit la brûlure, l'Erisipèle, les rougeurs & les feux volages du visage. On trempe dedans un linge plié en double qu'on applique sur la partie douloureuse : mais il faut faire attention de n'employer ce topique que dans les premiers temps de l'inflammation; car comme il est un peu repercussif, il ne conviendroit pas dans la vigueur du mal, & il y auroit à craindre qu'il n'épaissît l'humeur & ne la fixât dans la partie : on y peut mêler un peu de Camphre pour le rendre plus efficace. On s'en sert encore pour arrêter les Hémorrhagies du nez, de la Matrice, & des Hémorrhoïdes; on le mêle avec du vinaigre rosat, & l'on en imbibe une éponge qu'on assujettit sur les endroits où il est nécessaire. La façon de conserver ce fray (car il se pourr

facilement), eſt de l'enfermer dans un vaiſſeau qu'on expoſe au ſoleil en Eté. Par ce moyen l'alkali volatil s'exalte, aidé par un commencement de putréfaction; il s'en forme une liqueur par défaillance qui ſe dépure & ſe ſépare d'elle-même de la craſſe qui tombe au fond, & après la filtration l'eau ſe conſerve fort bien une ou deux années. On fait avec ce même fray une eau diſtilée qui a les mêmes vertus, & qui ſe conſerve plus long-temps. *Ettmuller* veut qu'on faſſe cette diſtillation quelques jours avant la nouvelle lune pour empêcher la puanteur; & il aſſûre que le fray diſtillé en un autre temps contracte toujours la mauvaiſe odeur, quand même l'eau ſeroit rectifiée cent fois. Quelques-uns font bouillir le fray de Grenouilles avec de l'huile commune, & ils obtiennent par ce moyen une huile adouciſſante & réſolutive qui s'employe dans les inflammations: mais elle eſt de peu d'uſage, & on lui préfère l'huile par infuſion ou par coction des Grenouilles entières. Cette huile ſe fait avec une douzaine de Grenouilles vivantes qu'on coupe par morceaux, & qu'on met dans un pot de terre verniſſé. On verſe deſſus auſſi-tôt une livre & demie d'huile de lin; & après

avoir couvert le pot exactement, on l
place au Bain-Marie, l'y laissant sept o
huit heures. On coule ensuite l'huil
en exprimant fortement les Grenouilles
& l'ayant laissé reposer, on la verse pa
inclination pour la séparer de ses féce
Cette huile est anodine & adoucissante
elle tempère les inflammations, & appa
se les douleurs de la Goutte, si l'on s'e
sert en liniment : mais l'eau du fray vau
beaucoup mieux, parce que les huil
grasses de quelque nature qu'elles soient
sont toujours suspectes dans les inflam
mations. On tient encore dans les bou
tiques deux emplâtres de Grenouill
appellées *de Vigo*, du nom de leur Au
teur, dont l'une est simple, & l'autr
préparée avec le Mercure : celle-ci est
plus estimée à cause de la vertu pénétran
du Mercure. On s'en sert dans les dou
leurs chroniques, & contre les Loupes
les nodosités, & les tumeurs Vénérien
nes. On l'employe encore avec succ
dans les Cephalalgies rébelles, & dan
les tumeurs confirmées de la Ratte. Que
ques Médecins ont essayé de s'en serv
pour exciter le flux de bouche & guérir
Vérole en en couvrant tout le corps
mais on a abandonné cette méthod
comme insuffisante; le Mercure se trou

tr

trop embarraſſé dans l'Emplâtre pour pouvoir ſe dégager & paſſer dans le ſang en aſſez grande quantité pour y opérer la guériſon.

Outre les maladies dont nous venons de faire le détail & dans leſquelles s'employent les Grenouilles ou leurs préparations, on s'en ſert encore dans quelques autres cas, & entr'autres contre les Bubons & les Apoſtèmes : on les applique vivantes ou coupées ſur la tumeur ; ce qui attire le venin, & détermine promptement la ſuppuration. On s'en ſert auſſi contre les maux de Dents en ſe lavant la bouche avec de l'eau & du vinaigre où l'on en a fait bouillir quelques-unes. M. *Andry*, célébre Médecin de Paris, aſſûre dans ſon *Traité des Alimens du Carême*, avoir vu réuſſir ce Remède pluſieurs fois. Le fiel de Grenouille eſt un excellent ophthalmique : la graiſſe calme la douleur d'oreilles, ſi l'on en inſinue dedans avec un peu de cotton, & ſuivant *Schroder*, la cendre calcinée arrête les Hémorrhagies, ſi l'on en ſaupoudre les vaiſſeaux ouverts.

Nous finirons cet article par remarquer avec *Schroder* que lorſqu'on veut diſtiller les Grenouilles ou leur fray, les Limaçons, les vers de terre & autres Ani-

maux ſemblables, il faut renfermer ce qu'on veut diſtiller dans un linge net, & le ſuſpendre au milieu de la cucurbite pour le diſtiller à la ſeule vapeur ; ſans quoi ce qui paſſera dans le Récipient ſera toujours de mauvaiſe odeur.

Les Grenouilles vertes ordinaires entrent dans l'Emplâtre de Grenouilles préparée avec le Mercure de la Pharmacopée de Paris.

Prenez une demi livre de maigre de veau, & les cuiſſes de cinq ou ſix Grenouilles écorchées & écraſées.

Faites bouillir le tout dans trois ſeptiers d'eau de rivière que vous réduirez à un bouillon.

Ajoûtez-y la dernière demi-heure des feuilles de Bourrache & de Chicorée blanche, de chacune une demi-poignée.

Paſſez enſuite par un linge en exprimant légèrement, pour un bouillon convenable dans la toux ſéche, dans les chaleurs d'entrailles, & dans l'amaigriſſement.

Prenez de l'eau de juſquiame, de nenuphar & de plantin, de chacune une once ; du fra y de Grenouilles, trois onces ; du ſucre de ſaturne &

du camphre diſſous dans un peu d'eſprit de vin, de chacun un ſcrupule; du ſel de prunelle, un demi-gros.

Mêlez le tout pour un Epithème à appliquer ſur la région du foye dans l'inflammation de ce viſcère, le renouvellant lorſqu'il ſera ſec.

Prenez des eaux de morelle & de fray de Grenouilles, de chacune une once; de la poudre de Tuthie préparée, vingt grains; du ſel de ſaturne, douze grains.

Mêlez le tout pour un collyre rafraîchiſſant contre la rougeur & la démangeaiſon des yeux.

Quant à la petite Grenouille de *St. Martin* entière & ſon ſang, ils ſont d'uſage en Médecine. Elle a les mêmes vertus que la Grenouille commune, & ſa cendre miſe ſur les bleſſures en arrête très-promptement l'hémorrhagie. On recommande ſon ſang comme d'une efficacité ſingulière dans les playes récentes. Quelques-uns font calciner cette Grenouille toute entière, & ils en donnent chargé la pointe d'un couteau aux enfans nouvellement nés dans du lait de femme avant qu'ils aient rien pris, croyant par

ce moyen les exempter de l'Epilepſie : d'autres appliquent ſur le poignet une de ces Grenouilles dans le friſſon des fiévres intermittentes, & prétendent par-là les guérir. Nous indiquons ces remèdes ſur la foi des Auteurs ſans vouloir les garantir : mais nous croyons auſſi qu'on peut les eſſayer ſans riſque, ſans néanmoins négliger des Remèdes approuvés par l'expérience qui conviennent dans les mêmes cas.

Le Crapaud ; *Bufo*, Offic. Schrod. 272. Dal. Pharm. 433. Rondel. *de Aquat.* 221. Aldrov. *de Quadr.* Ovip. 609. *Jonſt. de Quadr.* 131, Charlet. Exer. 27. Merr. Pin. 169. *Bufo, ſive Rubeta*, ind. Med. 23. Ray Sinop. Anim. *Quadr.* 252 *Rana rubeta, tum paluſtris, tum terreſtris*, Geſn. *de Quadr.* Ovip. 64, *Bufo terreſtris major*, Schwenckf. Rept Siles. 159. *Rana manibus tetractylis fiſſis, plantis Hexadactylis palmatis, pollice breviore*, Linn. Faun. Suec. 253. *Rana terreſtris omnium maxima, Borax ſeu Buffo dicta ; Rana Lurida Varronis ; Rubeta terreſtris vulgaris ; Rana turbis, exitioſa & venenoſa*, Quorumd.

Cet Animal eſt plus grand que la Grénouille, gros environ comme le poing, laid, hideux, éffroyable. Il a la tête un

peu grosse ; les yeux saillants & pleins de feu ; la gueule assez grande, munie de gencives raboteuses qui ne lâchent pas prise aisément ; les pieds de devant courts, terminés chacun par une main fendue en quatre doigts à peu près égaux, & ceux de derriere garnis de six doigts dont le premier & le dernier sont les plus courts, liés ensemble par une membrane mitoyenne, selon M. *Linæus* ; le dos large & plat ; le ventre enflé & ample, tacheté ; la gorge pâle-jaunâtre ; la peau épaisse, dure, très-difficile à percer, grise-brune-jaunâtre, herissée de verrues ou parsemée de taches noirâtres & livides qui semblent autant de pustules ; l'œsophage, l'estomac & les intestins semblables à ceux de la grenouille ; les Poumons plus noirâtres, bien plus compactes & moins vésiculeux que dans les Grénouilles ; le cœur blanchâtre, semé de petit points noirs, couché sur le foye comme ce dernier l'est sur les Poumons ; l'oreillette droite du cœur plus pâle, & la gauche plus rougeâtre de même que dans le Lézard commun, au rapport d'*Oligerus Jacobæus* ; le foye composé de trois lobes ; la vésicule du fiel teinte de couleur rougeâtre ; la ratte petite ; des sachets de graisses oblongs attachés aux reins comme

dans la Grenouille aquatique ; les ſeſticu-les oblongs, dont le droit eſt d'un blanc-griſâtre, parſemé de petits points noirs, & le gauche abſolument blanchâtre.

L'hiſtoire du Crapaud, comme celle de la plupart des Animaux, nous laiſſe encore bien des choſes à déſirer. On s'imagine quelquefois que tout eſt dit ; mais il s'en faut beaucoup que cela ſoit ainſi. L'hiſtoire naturelle eſt un fonds inépuiſable où il y aura toujours quelques nouvelles découvertes à faire pour ceux qui s'appliqueront à la cultiver. Juſqu'ici les Auteurs s'étoient contentés de nous dire que le Crapaud mâle de même que le mâle de la Grenouille, tient ſa fémelle embraſſée & ſerrée pendant quarante jours ſans interruption. Mais M. *Demours*, déjà connu avantageuſement dans la République des lettres par d'excellentes traductions dont il l'a enrichie, a donné un Mémoire intéreſſant ſur le *Crapaud mâle Accoucheur de la fémelle*, qui ſe trouve dans l'*Hiſtoire de l'Académie Royale des Sciences, Année 1741, page. 28 & ſuiv.*

Il ſeroit à ſouhaiter pour quelques Lecteurs, dit l'Hiſtorien de l'Académie, que ce que nous avons à dire dans cet article, pût regarder les Colombes & les

Tourterelles, plutôt qu'une eſpèce d'Animaux qu'on ne voit ou qu'on n'imagine ordinairement qu'avec horreur. Mais l'imagination & les yeux du Phiſicien ne ſont pas ſi délicats, ils ſont accoutumés à voir la Nature agir bien différemment de ce que nos goûts & nos préjugés voudroient lui preſcrire, & partager ſouvent avec diſtinction les Animaux les plus vils en apparence & les plus hideux. Les Crapauds font un genre particulier dans la Claſſe des Amphibies, ils ſe diviſent en aquatiques & terreſtres, parceque ces derniers qu'on diviſe encore en grande & petite eſpèce, quoique nés dans l'eau, n'y paſſent que les premiers jours de leur vie. C'eſt du Crapaud terreſtre de la petite eſpèce que nous avons à parler, d'après le Mémoire que M. *Demours* Médecin eſt venu lire à la compagnie ſur ce ſujet. L'occaſion de ce Mémoire eſt un de ces heureux haſards dont les Naturaliſtes ſeuls peuvent connoître le prix. Sur le ſoir d'un grand jour d'été, M. *Demours* étant dans le jardin du Roi, apperçut deux de ces Crapauds accouplés au bord d'un trou que formoit en partie une grande pierre qui étoit au-deſſus. La curioſité le fit approcher pour voir quelle étoit la cauſe des mouvemens

qu'ils ſe donnoient. Deux faits également nouveaux le ſurprirent ; le premier étoit l'extrême difficulté qu'avoit la fémelle à pondre ſes œufs, de manière que ſans un ſecours étranger elle ne paroiſſoit pas pouvoir les faire ſortir de ſon corps ; le ſecond, que le mâle travailloit de toute ſa force, & avec les pattes de derrière, à lui arracher ſes œufs. Pour bien comprendre la méchanique de cet accouchement, il faut ſçavoir, 1° Que les pattes de ces Animaux, tant celles de devant que celles de derrière, ſont diviſées en pluſieurs doigts. C'eſt par le moyen de ces doigts que le mâle tiroit les œufs du fondement de la fémelle. 2°. Que les œufs ſortent du fondement de la femelle, parceque le réceptacle dans lequel ils ſont contenus juſqu'au temps de la ponte, s'ouvre à la partie inférieure du *Rectum*. 3°. Que les Crapauds s'accouplent comme les Grenouilles, c'eſt-à-dire, que le mâle monté ſur le dos de la fémelle, l'embraſſe avec ſes pattes de devant : la ſeule différence qu'il y a, eſt que le mâle des Grenouilles a les pattes de devant aſſez longues pour embraſſer entièrement la fémelle, & pour entrelaſſer ſes propres doigts au deſſous les uns avec les autres ; au lieu que les pattes du Crapaud

mâle étant beaucoup plus courtes, il ne peut les joindre de même, elles n'atteignent qu'aux côtés de la poitrine de la fémelle, où il les applique quelquefois ſi fortement, qu'il y ſurvient une inflammation avant que les deux Animaux ſe ſéparent. 4°. Enfin, que les œufs de cette eſpéce de Crapauds ſont renfermés chacun dans une coque membraneuſe très-ferme, dans laquelle eſt contenu l'embryon, & que ces œufs qui ſont oblongs, & qui peuvent avoir deux lignes de longeur, ſont attachés les uns aux autres par un court filet très-fort; ils forment une eſpéce de chapelet, dont les grains ſont diſtants les uns des autres d'environ la moitié de leur longueur. Ces conformations étant bien entendues, il y a lieu de croire que la fémelle fait beaucoup d'effort pour ſe procurer la ſortie du premier œuf; mais dès qu'il eſt ſorti, c'eſt au mâle à faire le reſte. C'eſt alors qu'il commence à exercer ſa fonction d'Accoucheur, & il s'en acquitte avec une adreſſe qu'on ne ſoupçonneroit pas dans un Animal qui paroît ſi engourdi. Celui-ci avoit déjà tiré le ſecond œuf, lorſque M. *Demours* arrêta ſur lui ſes regards, & il redoubloit ſes efforts pour tirer le troiſième. Le premier œuf étoit engagé entre

les deux doigts du milieu de ſa patte droite de derrière, par le filet qui l'attachoit au ſecond, & c'eſt en allongeant cette patte qu'il tendoit le cordon du chapelet vis-à-vis le fondement de la fémelle, qui pendant ce temps-là reſtoit immobile. Il tâchoit auſſi de ſe ſaiſir du cordon avec la patte gauche, & il en vint à bout après pluſieurs tentatives. Cependant la préſence de l'Obſervateur ne l'embaraſſoit pas peu, & lui cauſoit ſans doute bien des diſtractions; car tantôt il s'arrêtoit tout court, & alors il jettoit ſur ce curieux importun des regards fixes qui marquoient ſon inquiétude & ſa crainte; tantôt il reprenoit ſon travail avec plus de précipitation qu'auparavant, & un moment après il paroiſſoit indécis, s'il devoit continuer ou non. La femelle marquoit auſſi ſon embarras, par des mouvemens qui interrompoient quelquefois le mâle dans ſon opération. Mais enfin, ſoit que le ſilence & l'immobilité du ſpectateur euſſent diſſipé leur crainte, ſoit que le cas fût preſſant, le mâle reprit ſon ouvrage avec la même vigueur, & toujours avec de nouveaux ſuccès. La curioſité de M. *Demours* avoit encore un autre objet; il obſervoit attentivement ſi, à meſure que le mâle tiroit les œufs

il ne les arrosoit pas de sa liqueur séminale ; car c'est par un semblabe arrosement , comme le rapportent plusieurs Auteurs, que les œufs de ces Animaux aquatiques & amphibies sont fécondés, & en particulier les œufs des Grenouilles. C'est ainsi, selon *Swammerdam* , l'un des plus fameux Naturalistes de ce siécle, qu'après un accouplement d'environ 40 jours , la Grenouille mâle féconde les œufs de la fémelle au moment qu'elle les a pondus. Mais comme M. *Demours* n'appercevoit rien de pareil aux deux Crapauds accouplés, & que l'endroit où ils se trouvoient étoit un peu sombre, il se détermine à les mettre sur sa main. L'ouvrage fut encore interrompu pendant quelques instans, & repris ensuite comme auparavant ; mais le mâle ne donna jamais le moindre signe de ce que l'Observateur s'attendoit à découvrir par ses yeux, ou à sentir sur sa main où il les tint un quart d'heure. *Swammerdam* avoit remarqué que le mâle de la Grenouille aide aussi à la ponte de la fémelle ; mais il paroît que c'est d'une manière moins suivie, moins parfaite, moins décidée que le Crapaud, & telle enfin qu'on ne voit pas clairement que ce secours y soit absolument nécessaire. Ce n'est peut-être qu'en lui

ſerrant les côtés dans ce moment ; la fémelle de la Grenouille accouche fort vîte de tous ſes œufs, &, comme dit le même Naturaliſte, *uno impetu omnia ejaculatur*. C'eſt dommage que quelques Naturaliſtes qui ont pris extrêmement à cœur de nous perſuader que c'eſt aux Animaux que nous devons originairement nos Arts méchaniques & liberaux, ainſi que nos ſciences les plus ſublimes, la Géométrie, la Dialectique, la Métaphyſique même, & ſur-tout la Médecine, n'ayent point eu connoiſſance du fait que nous venons de rapporter ; ils en auroient tiré ſans doute, & très-directement, l'Art des Matrones & des Accoucheurs.

Ce ſeroit donc une idée bien chimérique de prétendre comme font quelques-uns, que le Crapaud puiſſe s'engendrer d'un limon fermenté, ou de quelques gouttes de pluye mêlées avec un peu de pouſſière. M. *Dodart*, de l'Académie Royale des Sciences, & dont le nom ſeul fait l'éloge, fit un jour à la Compagnie le rapport de ce qu'il avoit vû en revenant de Verſailles le 28 Juin au matin un très-grand nombre de petits Crapauds qui alloient du côté de Verſailles dans le chemin proche les foſſés,

Quand il n'y avoit plus de foſſés, on ne voyoit plus de Crapauds : il avoit fait une pluye d'orage auparavant. On doit conclurre de cette remarque, ajoûte l'Hiſtorien, que ces Animaux paroiſſent après la pluye, & reſtent cachés pendant un temps contraire.

Mais ce qui ſembleroit favoriſer l'opinion de leur génération ſpontanée, c'eſt qu'on en a trouvé dans des pierres qui vraiſemblablement y étoient reſté emprisonnés pendant pluſieurs années. Nous en avons pour garant le ſavant *Ray* dans ſon *Traité de l'Exiſtence de Dieu* que nous nous ferons toujours un plaiſir de citer. Voici comme il en parle. On pourra encore objecter en faveur des générations ſpontanées, qu'on a trouvé des Crapauds vivants dans le milieu de la tige des arbres, & même dans des pierres, lorſqu'on les a fendues. Je réponds à cela que je ne ſuis pas pleinement convaincu de la vérité du fait, & que je connois ſi bien la crédulité du vulgaire & le plaiſir que prennent même des perſonnes d'une condition relevée à conter des choſes extraordinaires & merveilleuſes, qu'il faut que ces choſes-là ſoient bien atteſtées avant que j'y puiſſe ajoûter foi. J'avoue cependant qu'après avoir écrit

ce qui précéde, la vérité des contes que l'on fait des Crapauds trouvés dans le milieu de quelques pierres, m'a été confirmée par des perſonnes dignes de foi qui en ont été témoins oculaires, & les en ont tirés eux-mêmes; de ſorte que je ne ſaurois plus douter du fait. Mais quoique cela ſoit, on en peut donner des raiſons: par exemple: ces Animaux étant jeunes & petits, ayant trouvé quelques petites ouvertures juſques dans le milieu de la pierre, auroient pu y entrer, choſe qui leur eſt même aſſez naturelle, pour s'y mettre à couvert pendant l'hyver, & y être groſſis de manière à n'en pouvoir plus ſortir par le même endroit. Ils pourroient y avoir été renfermés ainſi pendant pluſieurs années, le moindre air étant ſuffiſant pour leur reſpiration à cauſe de leur froideur naturelle & de l'engourdiſſement où ils ne pourroient manquer de ſe trouver; & l'humeur de la pierre qui n'a aucun mouvement qui pût contribuer à l'épuiſer, auroit pu leur ſervir de nourriture. Je ne doute pas auſſi que ſi ceux qui ont trouvé de ces Crapauds renfermés de cette manière ſe fuſſent donné la peine de bien examiner la choſe, ils n'euſſent découvert des traces du chemin par lequel ils y ſeroient entrés. D'ailleurs

il auroit auſſi pu tomber dans la matière pierreuſe quelque petit Crapaud, ou quelque fray de Crapaud, qui n'en pouvant plus ſortir y ſeroit reſté juſqu'à ce que cette matière eût été condenſée & petrifiée. Mais de quelque manière qu'ils s'y ſoient trouvés, j'oſe affirmer hardiment qu'ils n'y ont pas été produits par un mouvement ſpontané. Il faudroit pour cela qu'il ſe fût rencontré dans la pierre une cavité capable de contenir le Crapaud avant qu'il y eût été produit, choſe qui n'eſt pas vraiſemblable, & qu'on ne ſauroit ſoutenir avec fondement; ou que le Crapaud eût été produit dans la pierre ſolide, à quoi il y a encore moins d'apparence, puiſque le corps tendre d'un ſi petit animal n'auroit pu s'étendre dans une priſon de cette nature, ni forcer la réſiſtance d'une maſſe de pierre ſi ſolide & ſi péſante.

Ambroiſe Paré dans ſon *Livre des Monſtres*, raconte que comme il étoit en ſa vigne près de Meudon, où il faiſoit rompre de groſſes pierres ſolides, on trouva au milieu d'une de ces pierres un gros Crapaud vivant ſans qu'il y eût aucune apparence d'ouverture; enſorte qu'il admira comme cet Animal avoit dû naître, croître, & avoir vie : mais le

Carrier lui dit qu'il ne falloit point s'en étonner, parce qu'il avoit trouvé plusieurs fois de pareils Animaux au milieu des pierres ſans apparence d'aucune ouverture.

Nous avons, eſt-il dit dans l'*Hiſtoire de l'Académie Royale des Sciences* pour l'*année* 1731, rapporté en 1719 le fait peu vraiſemblable & bien atteſté d'un Crapaud trouvé vivant & ſain au milieu du tronc d'un aſſez gros Orme, ſans que l'Animal en pût jamais ſortir, & ſans qu'il y eût aucune apparence qu'il y fût jamais entré. M. *Seigne* de Nantes a écrit préciſément le même fait à l'Académie, à cela près qu'au lieu d'un Orme, c'étoit un Chêne plus gros que l'Orme, ſelon les meſures qu'il en donne; ce qui augmente encore la merveille. Il juge par le temps néceſſaire à l'accroiſſement du Chêne, que le Crapaud devoit s'y être conſervé depuis 80 ou 100 ans ſans air & ſans aliment étranger. M. *Seigne* ne paroît pas du tout avoir connu l'autre fait de 1719, & l'extrême conformité du ſien en eſt d'autant plus frappante.

Voilà un fait qui, tout merveilleux qu'il eſt, nous paroît trop bien avéré pour qu'on puiſſe le révoquer en doute;

ainſi le Docteur *Roſinus Lentilius* qui a donné dans les *Ephémérides d'Allemagne, Centuries III & IV, Année* 1715, *page* 383, une obſervation ſur un gros *Crapaud fémelle d'Amérique qui accouche par le dos*, & dont on trouve la figure avec la deſcription dans le *Théâtre des Animaux de Ruyſch*, blâme mal-à-propos le ſage *Ray* de s'être montré en cette occaſion trop crédule ou trop complaiſant pour ſes amis, comme s'il n'étoit pas permis de croire de pareils faits ſans les avoir vus de ſes propres yeux. Quant à ce que quelques Auteurs rapportent, entr'autres *George Agricola*, que près de Narbonne & de Toulouſe les pierres dont on fait les Meules de Moulin étant fort poreuſes, enferment ſouvent dans leurs pores des Crapauds vivants qui ne manquent jamais de communiquer leur venin à la farine à travers les pores de la Meule lorſqu'elle s'échauffe trop : nous penſons qu'on eſt en droit de douter d'un fait ſi étrange.

Le Crapaud eſt un Animal ſi horrible à voir, qu'il fait trembler au premier aſpect l'homme du monde le plus intrépide. Il s'enflamme de colère pour peu qu'on le touche ; il gonfle ſa peau comme un Ballon, & réſiſte aux coups qu'on

lui porte ; il ne lâche point ce qu'il a une fois ſaiſi entre ſes mâchoires ; il marche lentement, & ne ſauroit ſauter comme la Grenouille, parce qu'il a le ventre gros, le corps lourd, & les pattes courtes. Quand il ſe ſent preſſé, il lance par derrière au viſage de celui qui le pourſuit une liqueur limpide qui paſſe pour veneneuſe, & qu'on prend pour ſon urine. *Chriſtian-François Paullini* dans un *Traité* particulier qu'il a compoſé *ſur le Crapaud*, dit avoir appris de *Simon Paulli*, homme ſincère & veridique, que cette liqueur virulente & fluide comme de l'urine, eſt contenue dans une bourſe particulière analogue à la veſſie. Les Crapauds des pays chauds ſont & plus gros & plus venimeux que ceux des pays froids, au rapport des voyageurs. On en trouve en Italie qui ſont gros comme la tête d'un homme, & qui portent quelquefois leurs petits ſur leur dos. Si l'on en croit certains Auteurs, il tranſpire de toutes les parties de leur corps une humeur laiteuſe qui jointe à la bave qu'ils rendent par la gueule, infecte les herbes & les fruits ſur leſquels ils paſſent ; ce qui fait qu'il eſt très-dangéreux de manger des légumes, des fraiſes, des morilles & des champignons,

ſans avoir été bien lavés. Le Crapaud a la vie fort dure, de même que la Grenouille ; car percé d'outre en outre avec un pieu il vit encore dans cette ſituation pendant quelques jours. Il ne ſauroit ſouffrir les rayons du ſoleil ; il habite pour l'ordinaire dans des foſſés, des antres ou cavernes profondes, des fumiers ou couches de jardins, des décombres, de vieilles mazures, dans les hayes, ſous des tas de pierres, aux lieux ombrageux, ſombres, humides, cachés, ſolitaires, puants ; il ſe tient renfermé durant le jour, à moins que la pluye ne l'invite à ſortir, & pendant l'hyver que ces Animaux ſe ramaſſent par bandes dans un même trou ; au printemps il s'annonce le ſoir vers le coucher du ſoleil par ſon cri qui eſt aſſez doux, & la nuit il va de côté & d'autre chercher ſa vie; quoiqu'il paroiſſe ramper ſur la terre, il ne laiſſe pas de faire de petits ſauts. Il ſe nourrit comme les Grenouilles d'Inſectes, de Mouches & de Moucherons, de Vers, de Scarabées, de petits Limaçons, même de roſée & du limon de la terre, de la Sauge dont il aime beaucoup l'ombre, d'herbes veneneuſes, ſur-tout de la Ciguë qu'on appelle pour cela *Perſil de Crapaud*, s'il en faut croire quelques Au-

teurs. Selon M. *Linnæus*, le Stachys, l'herbe de S. Chriſtophe & la Maroute ou Camomille puante, attirent le Crapaud. On prétend au contraire qu'il a une antipathie naturelle pour la Rue, pour le Buzard, le Lézard, le Canard, la Vipère & les autres Serpens; le Chat, la Fourmi, la Taupe, l'Araignée, la Bellette, le Goudron & le Tabac. Nous ne garantirons point toutes ces antipathies, quoiqu'elles ſoient bien fondées pour la plûpart. Il eſt certain, par exemple, que ſi l'on répand du tabac en poudre ſur le dos d'un Crapaud, il entre bientôt en convulſion, & meurt. Mais nous y pourrons revenir par la ſuite, après avoir dit deux mots de cette pierre ſi vantée qui doit ſe trouver dans la tête des Crapauds, nommée en Latin *Bufonites*, & en François *Crapaudine*.

Les Auteurs ne s'accordent point ſur la nature de la pierre en queſtion. *Hermolaüs Barbarus* penſe que c'eſt une invention des Modernes qui en font mention ſous le nom de *Borax*, & qu'on la chercheroit envain dans les Anciens, tels que *Pline*, *Galien* & *Dioſcoride*. *Jean-Baptiſte Porta* dit avoir diſſéqué pluſieurs Crapauds ſans découvrir cette pierre: auſſi la croit-il minérale comme bien

d'autres. *Adrien Spigelius* & *Antoine-Musa Brassavole* assûrent que c'est plutôt un os qui se trouve dans la tête du Crapaud qu'une pierre. *Aldrovand* inculque qu'on doit tirer la Crapaudine de la manière suivante : on exposera un Crapaud enfermé dans une cage au soleil le plus ardent durant quelques jours jusqu'à ce que pressé par la soif il vomisse cette pierre, qu'il faudra recevoir sur le champ avant que l'Animal la ravale. Le croira qui voudra : pour nous, nous ne saurions le croire ; car on a expérimenté plusieurs fois qu'il n'est pas possible que le Crapaud demeure exposé pendant quelques jours aux rayons d'un soleil ardent, puisqu'il y meurt en un quart d'heure. *Mizauld* dit qu'on enferme un Crapaud dans un pot de terre troué, & qu'on le met ensuite dans une fourmillière pour y être mangé des Fourmis, qui ayant rongé la chair ne laissent que la pierre avec les os. *Boecler* est persuadé que ces sortes de pierres, qu'on nomme vulgairement *Crapaudines*, ne sont rien autre chose que des Oursins de mer pétrifiés.

Nous citerons à cette occasion *Thomas Brown*, lequel s'exprime ainsi dans son *Essai sur les erreurs populaires* ; Il y a

ſur l'urine des Crapauds, ſur la pierre qui ſe trouve dans leur tête, & ſur l'antipathie qui regne entr'eux & les Araignées, des opinions établies qui méritent notre attention. 1°. On croit communément en Angleterre & ailleurs que le Crapaud piſſe, & que c'eſt ainſi qu'il jette ſon venin. Cependant il eſt douteux que le Crapaud piſſe. Quoique les Oiſeaux, les Quadrupèdes ovipares & les Serpens ayent des reins & des uretères, & quelques Poiſſons des veſſies, il y a lieu de croire qu'ils évacuent par le même endroit les urines & les excrémens. Cette erreur a pu naître de ce qu'on a quelquefois obſervé que les Crapauds en faiſant une ſorte de bruit comme s'ils euſſent craché, jettoient par derrière une matière noire & liquide. Nous ne nions pas ce fait; il ſe peut même que cette matière ſoit venimeuſe; mais auſſi on peut douter que ce ſoit leur urine, non parce qu'elle eſt pouſſée en arrière par les deux sèxes, mais parce que cette liqueur eſt confondue avec les excrémens; du moins c'eſt ainſi qu'on l'obſerve ordinairement, quoiqu'il ſoit poſſible qu'elle s'évacue ſéparément.

2°. Pour ce qui eſt de la pierre nommée Crapaudine, qu'on dit ſe trouver

dans la tête de cet Animal, nous ne croyons pas le fait impossible. Nous trouvons tous les jours des substances pierreuses dans la tête des Morues, des Carpes, des Perches, & dans les gros Limaçons sans coquille, quoiqu'ils soient d'une substance molle & sans os. La Nature, comme si elle avoit voulu les dédommager des coquilles, leur a placé près de la tête une pierre blanche & platte, ou plutôt une concrétion testacée. Mais bien que nous admettions la possibilité de cette pierre dans les Crapauds, notre expérience & le témoignage de plusieurs Ecrivains nous apprennent que c'est une chose très-rare. Je dis plus; il est douteux qu'il s'en trouve véritablement. Quoique les Lapidaires & les curieux déposent de ce fait, les Auteurs qui ont écrit sur les Minéraux & les Naturalistes sont d'une opinion différente. Ils croyent que ces Crapaudines sont des concrétions minérales qui se trouvent non dans la tête des Crapauds, mais dans les champs. Enfin, quand on supposeroit l'existence de cette pierre, autant que j'en puis juger, on ne doit pas la regarder comme une pierre mobile, mais plutôt comme une concrétion ou une *induration* du crâne même. Comme

le Crapaud se nourrit de terre, selon quelques-uns, ces sortes d'indurations peuvent quelquefois lui arriver. Il faut donc se défier des pierres qui portent ce nom, & plus encore de la tradition qui fait avaler ou vuider aux Crapauds ces mêmes pierres pour nuire à l'homme ou lui causer du mal; ce qui ne s'accorde pas avec l'Anatomie. Ainsi l'on doit tenir une sorte de milieu entre ces deux extrémités, & dire que quelques-unes de ces pierres sont minérales, & que quelques autres se rencontrent dans les crânes pétrifiés des Crapauds. On en trouve en Allemagne & ailleurs un grand nombre de la premiére espèce. On en trouve beaucoup moins de la seconde, & celles-ci ne ressemblent pas mal aux pierres qui se rencontrent dans la tête des Ecrevisses. On a reconnu au reste que ces Crapaudines, ou du moins la plûpart de celles qui sont en estime parmi nous, n'étoient que des dents de Loup-marin, Poisson commun dans les mers Septentrionales, mais des dents adroitement fabriquées, ainsi que l'a publiquement déclaré *George Ent*, un de nos Médecins les plus savants. Si ceux qui ont des Crapaudines dont ils font tant de cas, veulent les éprouver, ils n'ont

n'ont qu'à appliquer un fer rouge à leur partie creuſe & raboteuſe : alors, ſi ce ſont de véritables Crapaudines, il ne s'exhalera aucune odeur; le contraire arrivera, ſi ce ſont des pierres faites de dents ou de quelques autres parties d'Animaux.

3°. C'eſt une opinion généralement reçue, qu'il y a une antipathie invincible entre le Crapaud & l'Araignée. On leur attribue même des combats d'où l'Araignée ſort preſque toujours victorieuſe. Il ſeroit à déſirer qu'on eût marqué préciſément l'eſpèce de ces Animaux; car le *Phalangium* & les Araignées venimeuſes ſont differentes de celles qu'on voit en Angleterre. Si le fait étoit véritable, nous ne manquerions jamais de contrepoiſon dans les occaſions. Mais nous ne devons point omettre ici ce que nous avons obſervé nous-mêmes. Après avoir mis un Crapaud avec pluſieurs Araignées dans un verre, nous avons remarqué que les Araignées ſe tenoient tranquillement ſur la tête du Crapaud, ſans qu'il fît aucun mouvement pour les chaſſer, & qu'enſuite elles ſe promenoient ſur tout ſon corps; mais qu'enfin il prit ſi bien ſon temps, qu'il les croqua les unes après les autres juſqu'au nombre de ſept dans

l'eſpace de quelques heures. Les Crapauds en uſent de même à l'égard des Abeilles. «

La prétendue antipathie qu'on établit entre le Crapaud & la Bellette, n'eſt peut-être pas mieux fondée que la précédente. Selon *François Paullini*, il eſt d'expérience que la Bellette a tellement en horreur le Crapaud, qu'à ſon aſpect elle eſt tourmentée d'inquiétudes mortelles, qui lui font jetter les hauts cris. Dans cette triſte ſituation, elle cherche à s'échapper en grimpant ſur les arbres & ſur les murailles qui ſe préſentent ; elle ſemble appeller à ſon ſecours de tous côtés : mais voyant qu'il n'y a pas moyen de s'enfuir, pouſſée enfin au déſeſpoir, elle approche du Crapaud comme pour abréger par une mort prompte ſes douleurs intolérables, ou plutôt elle court à la vengeance ; mais malheureuſement au lieu de la victoire elle trouve la mort. M. *Verduc* dans ſa *Nouvelle Oſtéologie* en donne une explication ſingulièrement imaginée. Les Crapauds & les Serpens, dit cet Auteur, avalent des Oiſeaux tout entiers avec facilité, parce qu'ils ont le goſier fort large ; & la manière dont on dit que les Crapauds avalent les petits Oiſeaux & les Bellettes, eſt une choſe

assez surprenante, puisqu'ils les forcent à se jetter eux-mêmes dans leur gueule, comme s'ils les avoient enchantés. Tous les Naturalistes attribuent cet effet à une cause occulte; mais essayons d'en rendre une raison qui soit naturelle. Voici comment je m'imagine que la chose arrive. Le Crapaud se retirant sur le gazon pour prendre le frais, ouvre une grande gueule & se repose dans cette situation, ensorte qu'il demeure immobile. Ainsi, s'il arrive par hazard qu'une Bellette ou quelque petit Oiseau vienne à passer dans le lieu où il s'est caché, ils entrent dans sa gueule comme dans un trou pour se nicher; car on sait que la Bellette est un petit Animal fort vif qui cherche les trous; & c'est de cette manière qu'on peut croire qu'elle demeure engloutie dans le ventre du Crapaud.

Comme le Crapaud a le regard farouche quand il est irrité, on s'est persuadé que cet animal dardoit sa liqueur veneneuse endevant plutôt qu'en arrière, c'est-à-dire, par les yeux, & non par l'anus; ce qui ne nous paroît nullement conforme à l'expérience. On dit même que le Crapaud tue quelquefois l'homme de sa vue, qui à son tour peut le tuer de

la ſienne, comme il eſt atteſté par feu M. L'Abbé *Rouſſeau* dans ſon livre de *Secrets & Remédes éprouvés*, au ſujet des Crapauds qu'il fait entrer dans ſon Baume Tranquille. A l'occaſion des Crapauds, dit cet Abbé, il me ſouvient d'en avoir fait une expérience auſſi rare que curieuſe, qu'on ne ſera pas fâché de ſavoir. *Vanhelmont* dit que ſi l'on en met un dans un vaiſſeau aſſez profond pour qu'il ne puiſſe pas en ſortir, & qu'on le regarde fixement, cet Animal ayant fait tous ſes efforts pour ſauter hors du vaiſſeau & fuir, ſe retourne, vous regarde fixement, & peu de momens après tombe mort. *Vanhelmont* attribue cet effet à une idée de peur horrible que le Crapaud conçoit à la vue de l'homme, laquelle par l'attention aſſidue s'excite & s'exalte juſqu'au point que l'Animal en eſt ſuffoqué. Je l'ai donc fait par quatre fois, & j'ai trouvé que *Vanhelmont* avoit dit la vérité : & à cette occaſion un Turc qui étoit préſent en Egypte où j'ai fait cette expérience pour la troiſiéme fois, ſe récria que j'étois un Saint d'avoir tué de ma vue une bête qu'ils croyent être produite par le Diable, ſelon le principe erroné des Manichéens qui régne encore parmi ces Peuples ignorants. Une autre

fois je l'ai fait tout de même, & le Crapaud n'en mourut pas, & je n'en fus point incommodé. Mais ayant voulu faire pour la dernière fois la même chose à Lyon, revenant des Pays Orientaux, bien loin que le Crapaud mourût, j'en pensai mourir moi-même. Cet Animal, après avoir tenté inutilement de sortir, se tourna vers moi, & s'enflant extraordinairement & s'élevant sur les quatre pieds, il souffloit impétueusement sans remuer de sa place, & me regardoit ainsi sans varier les yeux, que je voyois sensiblement rougir & s'enflammer. Il me prit à l'instant une foiblesse universelle, qui alla tout d'un coup jusqu'à l'évanouissement accompagné d'une sueur froide & d'un relâchement par les selles & par les urines; desorte qu'on me crut mort. Je n'avois rien pour lors de plus présent que de la Thériaque & de la poudre de Vipères, dont on me donna une grande dose qui me fit revenir, & je continuai d'en prendre soir & matin pendant huit jours que la foiblesse me dura. C'est peut-être le Basilic de quelques Auteurs qu'on prétend qui tue de sa vue, ou du moins il a la même vertu. Il ne m'est pas permis de reveler tous les effets insignes, dont je sai

que cet horrible Animal eſt capable.

On a débité bien des contes ſur les Crapauds. 1°. Que cet Animal, nommé en Grec *Guéophagos* comme qui diroit *Mange-terre*, ſe nourrit de terre avec poids & meſure, attendu qu'il n'en mange journellement qu'autant qu'il en peut prendre dans un de ſes pieds de devant, craignant que cet aliment ne vienne à lui manquer. 2°. Que le Crapaud s'accouple avec la Grenouille. 3°. Que les vieilles Cailles ſe changent en Crapauds. 4°. Qu'il s'engendre des Crapauds de la chair corrompue des Canards, ou du ſang menſtruel de la femme, ou de ce vermiſſeau enveloppé d'écume qui ſe trouve ſur certaines plantes. 5°. Que la multitude des Crapauds eſt un ſigne infaillible de peſte. 6°. Que ſi un œuf de Coq âgé de neuf ans eſt couvé par un Crapaud, il en naîtra un Baſilic. Voilà des idées chimeriques qu'il ſuffit d'expoſer pour les réfuter pleinement.

Outre le Crapaud terreſtre ou commun dont nous venons de parler, il y a le Crapaud d'eau qui n'eſt pas moins horrible à voir que le précédent, & qui habite dans les mares bourbeuſes, dans les foſſés remplis d'eaux croupies, & dans les marais. *Schwenckfeld* l'appelle *Bufo*

paluftris major, M. *Linnœus Rana abdomine fulvo*, & nos pêcheurs de Grenouilles un *fué*, apparemment parceque fa peau chargée de tubercules & relevée en boffes paroît toujours fuante. Il paffe pour être moins venimeux que le Crapaud de terre, & c'eft à cette forte de Crapaud que doit fe rapporter l'obfervation fuivante de *Vallifnieri*, célébre Profeffeur en Médecine à Padoue. En l'an 1692 des foldats Allemands qui hivernoient dans le Château d'*Arceti*, ayant vu au Printemps les gens de la Campagne qui fe plaifoient à manger des Grenouilles prifes dans un foffé, voulurent les imiter, & tirèrent de ce même foffé une grande quantité de Crapauds qu'ils prenoient pour des Grenouilles. Après les avoir préparés & fait cuire comme ils avoient vu faire, ils en mangèrent avidement. Les Payfans qui n'aimoient guères ces hôtes, étoient bien aifes de les voir manger d'un pareil mets, & s'attendoient à les voir tout de fuite tomber en défaillance : mais ils fe trouvèrent fruftrés dans leur attente ; car les foldats en furent quittes pour une légère excoration aux lévres, au palais, à la langue & au gozier, jointe a de frequentes envies d'uriner. Or *Vallifnieri* con-

jecture delà que la chair des Crapauds n'eſt point venimeuſe, d'autant que les Canards en mangent ſans inconvenient: mais cet argument ne nous paroît pas fort ſolide pour prouver que les Crapauds ſont exempts de venin; car de ce qu'il y a eu de gens qui ont mangé impunément de la chair de Crapaud, on ne ſauroit inférer avec fondement que le venin de cet Animal appliqué au-dehors ne ſoit pas pernicieux. La chair de la Vipère n'a rien de nuiſible; on peut même, ſuivant les expériences de *Rédi*, avaler ſans riſque ſon ſuc jaune, quoique ce même ſuc appliqué ſur une playe ou introduit par la morſure de l'Animal puiſſe devenir mortel. Le Crapaud d'eau, avant de parvenir à ſon état de perfection, paſſe pour celui de *Girinus* ou Têtard comme la Grenouille ordinaire. Il n'eſt pas muet comme l'ont avancé quelques Auteurs, & M. *Linnæus* remarque avec raiſon qu'il chante comme le Coucou. Nous y avons été trompés plus d'une fois: nous obſerverons ſeulement en paſſant que ſi ces mêmes Crapauds chantent pluſieurs à la fois, on croiroit entendre de loin une muete de Chiens courants qui ſont à la chaſſe.

Le Crapaud ſe nomme en Grec *Phruné*

ou *Phusalos ;* en Italien *Rospo* ou *Botto ;* en Allemand *Kroette*, *Taasche* ou *Botte* ; en Flamand *Padde ;* en Anglois *Toad ;* en Suédois *Padda* ou *Taoffa.* On l'appelloit anciennement en François *Boterel*, ou *Botterol* selon *Cotgrave.* Quant au mot *Crapaud* ou *Crapauld*, qu'on trouve aussi écrit *Crapault*, *Crapaut* ou *Crapau*, *Ménage* le dérive de *Crepare*, parceque cet Animal s'enfle à crever ; ou de *repere*, parcequ'il semble plutôt ramper que sauter ; ou de *Crispaldus* diminutif de *Crispus*, parce que sa peau est crêpée ou grainée. On appelle un petit Crapaud *Crapaudeau.* Quelques-uns nomment la femelle du Crapaud une *Crapaude.*

Le Crapaud contient beaucoup d'huile & de Sel volatil. Il est employé en Médecine intérieurement & extérieurement. Son principal usage interne est pour vuider les eaux des Hydropiques : on fait pour cela sécher des Crapauds au soleil, ou bien dans un pot de terre neuf à un four de Boulanger ; on les pulvérise ensuite, & l'on en donne la poudre depuis douze grains jusqu'à un demi-gros & plus dans quelques onces d'eau de Pariétaire, ou l'on en fait un Bol avec le Syrop des cinq racines, ce qui pousse abondamment par les urines. La vertu diurétique

de cette poudre est dûe au hazard, à ce que rapporte *Solenander* de la manière suivante. Un habitant de Rome ayant eu le malheur d'être attaqué d'une Hydropisie, sa femme qui craignoit la dépense d'une longue maladie resolut de l'empoisonner. Pour cet effet elle lui donna une dose de poudre de Crapauds calcinés dans un pot de terre, qui lui fit rendre une quantité prodigieuse d'urines. Cette femme toujours plus empressée à se débarrasser d'un mari qui lui étoit autant inutile que coûteux, lui donna une seconde dose de cette poudre qui acheva d'évacuer les eaux par les urines, & rendit la santé à ce malheureux. C'est ainsi que la providence se joua de l'avarice & de l'impudicité de cette femme, & que ce qu'elle avoit destiné pour empoisonner son mari devint pour lui un remède efficace.

Il y a toute apparence que les effets que produisent les cendres & la poudre de Crapauds ne viennent que de leur acrimonie, & de la qualité résolutive & alkaline qu'elles contiennent; ce qu'on doit attribuer en partie aux Mouches & aux vers dont se nourrissent les Crapauds, & qui fournissent beaucoup d'alkali volatil. De-là ces évacuations copieuses d'a-

rine & ces ſueurs abondantes qu'elles excitent ſuivant le tempérament du malade & le régime dont il uſe. Ces raiſons ont porté un grand nombre de Médecins à ordonner la poudre de Crapauds dans les maladies peſtilentielles, dans les dyſſenteries épidémiques, & même dans la petite-Vérole ; & la poudre éthiopique de *Bates* qui n'eſt autre choſe que la cendre de Crapauds calcinés, fait, ſuivant cet Auteur, des effets merveilleux dans cette dernière maladie, donnée à la doſe d'un demi-gros & plus. Quelques Auteurs, du ſavoir & de la bonne foi deſquels on ne peut douter, prétendent que cette poudre eſt un excellent antidote. M. *Helvetius* appelle la poudre de Crapauds calcinés *Poudre Sudorifique* : cette qualité ſudorifique du Crapaud eſt ſuffiſamment confirmée par ce qui arriva à un certain villageois qui ſe croyant attaqué de la Peſte fit bouillir un Crapaud avec tous ſes inteſtins dans du vinaigre, le mangea enſuite, & en but le bouillon. Ce remède, tout choquant qu'il eſt, produiſit l'effet le plus heureux : il occaſionna une évacuation abondante d'urines & des ſueurs copieuſes qui continuèrent un jour entier, & qui en détruiſant la cauſe de la contagion, rendirent la ſanté au

malade. Cette même poudre donnée intérieurement à la dose de quinze ou vingt grains, appaise efficacement les douleurs de la Goutte, & celles sur-tout dont les playes sont accompagnées.

Quelques-uns font mourir des Crapauds dans de l'esprit de vin; & après les avoir retirés, ils les mettent dans une retorte, & à un feu de reverbère gradué ils en tirent un esprit & un sel volatil qui sont excellents comme sudorifiques & diurétiques. La dose du sel est depuis six jusqu'à douze grains dans une liqueur convenable; & celle de l'esprit, depuis vingt jusqu'à trente gouttes. On tire aussi un sel fixe, mais en petite quantité, des Crapauds calcinés tout vifs: on l'employe à la dose de quatre grains dans les fiévres intermittentes; il agit par sa vertu alkaline. Nous ne devons pas oublier un remède qu'on prétend infaillible pour la guérison de ces sortes de fièvres, & qui est rapporté dans les *Ephémérides d'Allemagne, Décurie II, Année* 8. *Observ.* 104. il consiste à boire du lait, dans lequel on a fait bouillir un Crapaud desséché; ce rémède evacue efficacement la matière febrile par le vomissement, les sueurs & les urines.

Quant à l'usage extérieur de cet Ani-

mal, on ſait qu'un Crapaud ſec pendu au cou, ou placé ſous les aiſſelles, ou tenu dans la main juſqu'à ce qu'il s'échauffe, arrête ſouvent l'hémorragie du nez, celles qui ſurviennent dans les fièvres malignes, dans la petite-vérole, & autres maladies ſemblables. Les Crapauds appliqués ſur les bubons peſtilentiels attirent tout le venin, & guériſſent ſûrement le malade. Le Docteur *Kramer*, célèbre Médecin Allemand, rapporte à ce ſujet l'obſervation ſuivante. J'ai connu, dit-il, pluſieurs habitans de la campagne qui pour avoir aſſiſté des perſonnes attaquées de la Peſte avoient tous les ſymptômes de la maladie, ſi l'on en excepte les charbons, mais ſur-tout des bubons qui n'étoient pas encore entièrement formés; les ſeuls moyens qu'ils employoient pour ſe guérir, étoient de mettre ſur eux de bonnes couvertures, & d'appliquer ſous leurs cuiſſes & leur perinée entre le *Scrotum* & l'anus, des Crapauds entiers ſéchés à l'air & enveloppés dans du linge; ils avoient ſoin de ne rien faire qui pût empêcher la tranſpiration de la matière; & pour ſon entière évacuation, ils laiſſoient les Crapauds ſur les parties dont nous avons parlé, juſqu'à ce qu'ils ne s'enflaſſent plus; ce qui étoit la mar-

que que tout le venin étoit attiré. On ôtoit les premiers, & l'on en remettoit d'autres trois ou quatre fois de ſuite juſqu'à ce que le malade fût entièrement guéri : *Vanhelmont* aſſûre qu'il n'a jamais appliqué de Crapauds ſur les bubons & autres tumeurs inflammatoires, qu'ils n'aient appaiſé la douleur, & apporté un ſoulagement conſidérable. Le même Auteur prétend qu'un Crapaud vivant appliqué ſur les reins guérit l'hidropiſie en procurant une abondante évacuation d'urine. Nous avons vû nous-mêmes une perſonne guérir aſſez heureuſement des tumeurs écrouelleuſes en appliquant deſſus un gtos Crapaud vivant eventré qu'on avoit fait jeûner auparavant pendant neuf jours : on tient l'Animal fixe ſur la tumeur avec des compreſſes, & on l'y laiſſe neuf jours entiers malgré la puanteur ; on lève enſuite l'appareil, & la tumeur ſe trouve ordinairement fondue : mais comme la peau eſt écorchée, on met deſſus du linge blanc ; ce qui ſuffit au bout de quelques jours pour achever la guériſon.

Le Crapaud calciné ou ſéché au point qu'on puiſſe le réduire en poudre, eſt, ſi l'on en croit *Ettmuller*, d'une utilité admirable dans la cure des cancers, ſur-

tout de ceux qui viennent au ſein des femmes, & qui ſont ulcerées. La méthode d'appliquer cette poudre ne conſiſte qu'à en ſoupoudrer la partie affectée : on peut encore la mêler avec de l'Orpin & de la ſuye, l'appliquer avec un plumaceau après l'avoir humectée avec de la ſalive. M. *Charas* dit que l'os de la jambe gauche de devant qu'on appelle le bras du Crapaud, appliqué contre la dent en appaiſe la douleur, ſuivant *Vanhelmont* & l'expérience de quelques Modernes.

On prépare avec les Crapauds une huile par infuſion, & une par coction. On fait la première en mettant infuſer une demi-douzaine de Crapauds vivants dans deux livres d'huile d'Olives. Celle par coction ſe fait en laiſſant bouillir doucement une douzaine de Crapauds coupés par morceaux dans trois livres d'huile d'Olives & douze onces de vin blanc. On cuit le tout juſqu'à ce que la plus grande partie de l'humidité aqueuſe des Crapauds ſoit conſumée. On coule alors l'huile avec une forte expreſſion, & on la garde pour le beſoin. Ces huiles ſont anodynes & déterſives. On s'en ſert pour les puſtules des lèvres & pour les cancers des mammelles;

elles ſont beaucoup de bien dans l'hydropiſie en excitant une décharge abondante d'urine, lorſqu'on en oint la région des reins. Suivant *Schulzius* dans ſes *Prælectiones*, ces huiles ſont admirables dans la cure des playes empoiſonnées. *Charles Muſitan* aſſûre qu'elles remedient à la chûte & aux autres Maladies des cheveux ; il ne faut qu'en oindre ſouvent la tête après l'avoir raſée, & s'être fait purger. Selon *Jacobæus*, elles détergent les ulcères, diſſipent les taches du viſage & les tumeurs ſcrophuleuſes beaucoup plus efficacement qu'aucun autre remède. Enfin, elles réſolvent les tumeurs de toute eſpèce, & appaiſent les douleurs de quelque nature qu'elles ſoient, lorſqu'on en oint la partie affectée. Nous venons de dire qu'on tiroit des Crapauds par la diſtillation un eſprit & un ſel volatil qui étoient d'excellents ſudorifiques & diurétiques. Ce même eſprit volatil ſans être rectifié, appliqué tiède deux ou trois fois le jour ſur un linge en trois ou quatre doubles, ſur les cancers occultes des mammelles paſſe dans les *Ephémérides d'Allemagne*, *Centurie IV. Obſerv.* 179, pour un remède ſpecifique dans cette Maladie. L'Auteur aſſûre avoir vu par lui-même

plusieurs personnes à qui l'on devoit faire l'opération, guéries par la seule application de ce topique. Il est bien à souhaiter que cela soit, & qu'on veuille vérifier dans ce pays-ci des expériences qui puissent assûrer un bon remède contre un si grand mal.

Suivant M. *Lemery*, on trouve quelquefois dans la tête des plus gros & des plus vieux Crapauds une petite pierre blanche, ou d'autre couleur, qu'on appelle ordinairement *Crapaudine* ou *Pierre de Crapaud*; on l'enchâsse dans les bagues, & on la porte au doigt, croyant qu'elle ait une grande vertu pour garantir celui qui la porte de toutes sortes de poisons. On en raconte des faits merveilleux : mais comme ces faits ne sont accompagnés d'aucune autorité, nous n'y faisons pas grande attention, & nous n'avons guéres d'estime pour cet amulette. Nous remarquons seulement que si elle est capable de produire quelque effet, c'est quand on la prend intérieurement : comme elle est d'une nature alkaline, elle peut absorber les acides, & guérir les diarrhées, la dyssenterie, & pousser par les urines.

Les Crapauds sont venimeux, il n'y a

pas à en douter après le grand nombre d'Obſervations qu'on a ſur ce ſujet : mais c'eſt dans la bave & l'urine de cet Animal que réſide ſon venin, & non pas dans ſon corps. On a trouvé des perſonnes qui ſe ſont familiariſées avec les Crapauds, & qui après en avoir mangé par gageure ou par boutade ont aſſûré les avoir trouvés auſſi bons que les Grenouilles : mais la bave & l'urine du Crapaud ſont virulentes; elles font enfler la partie du corps ſur laquelle elles tombent ; & lorſque des herbes & des fruits en ont été ſouillés, ils produiſent des effets très-fâcheux par leur qualité venimeuſe, ſi on les mange ſans les laver. *Turner* rapporte qu'une perſonne de ſa connoiſſance ayant par plaiſanterie tenu pendant quelque temps la tête d'un Crapaud dans ſa bouche, eut la même nuit & le jour ſuivant la langue & les levres ſi extraordinairement enflées, ſoit que cet Animal en colère l'eût mordu, ou n'eût fait que répandre ſa bave ſur ces parties, qu'il lui fut impoſſible pendant pluſieurs jours de prononcer un ſeul mot : elle courut même riſque de mourir de faim à cauſe que l'enflure avoit affecté les parties poſtérieures de la gorge avec les muſcles qui

ſervent à la déglutition. *Rédi* rapportant plusieurs exemples de perſonnes qui mangent des Crapauds, ajoûte qu'encore que cet Animal puiſſe n'être pas abſolument venimeux, il peut cependant le devenir pour ceux qui le touchent. Il cite entr'autres celui d'un enfant qui ayant rencontré un Crapaud, s'amuſa à lui jetter des pierres : mais malheureuſement pour lui quelques gouttes de ſon urine qu'il lui lança, ayant jailli ſur ſes lèvres, elles s'enflèrent de la groſſeur de deux pouces ſans qu'elles aient jamais pu ſe remettre dans leur état naturel, parce qu'on négligea d'y appliquer les remèdes convenables. Rien n'eſt plus tragique que l'hiſtoire que rapporte *Ambroiſe Paré* pour faire voir comment les Crapauds empoiſonnent par leur urine & leur bave les plantes & ſur-tout les fraiſes qu'ils aiment paſſionnément. C'eſt en mangeant de ces fruits que pluſieurs ſe ſont donné la mort ſans le ſavoir ; & il arrive ſouvent qu'on eſt attaqué d'indigeſtions dont on ne connoît pas la cauſe, qui n'en ont point d'autre que la virulence des ſalades ou des fruits qu'on a mangés. *Paré* rapporte donc que deux marchands des environs de Toulouſe étant à ſe promener en

attendant le dîner dans le jardin de l'Hôtellerie où ils étoient, cueillirent quelques feuilles de ſauge qu'ils mirent ſans les laver dans le vin qu'on devoit leur ſervir. Ils n'avoient pas encore fini de dîner, qu'ils furent ſaiſis d'un vertige & de convulſions; ils perdirent la vue, tombèrent en foibleſſe; ils begayèrent, leurs langues devinrent noires, leurs yeux effarés, & ils furent ſaiſis d'un vomiſſement continuel, auquel ſuccedèrent des ſueurs froides, avant coureurs de la mort qui ſuivit bien-tôt après. Leurs corps étant venus à s'enfler conſidérablement, on ne douta plus qu'ils n'euſſent été empoiſonnés. On ſaiſit donc tous ceux qui étoient dans l'auberge, ſans en excepter même les conviés; on les interrogea: mais tous ſoutinrent qu'ils étoient innocents, qu'ils avoient uſé des mêmes mets que les défunts, à la réſerve qu'ils n'avoient point mis comme eux de la ſauge dans leur vin. Un Médecin à qui l'on demanda s'il ſe pouvoit faire que cette plante fût empoiſonnée, ſoutint l'affirmative, ajoûtant qu'il n'étoit pas impoſſible que quelque Animal venimeux l'eût infectée de ſa bave ou de ſa ſanie. L'évenement juſtifia la conjecture du Médecin; car

on trouva vers la racine de ce pied de ſauge un trou rempli de Crapauds qu'on fit ſortir en y verſant de l'eau bouillante ; ce qui ne permit plus de douter que cette plante avoit été empoiſonnée par leur bave ou par leur urine venimeuſe. On ne ſauroit par conſéquent trop blâmer l'indiſcretion de ceux qui mangent des herbes ou des fruits nouvellement cueillis ſans les laver auparavant.

Les ſymptômes que cauſe le venin du Crapaud, ſont la couleur jaune de la peau, l'enflure, la difficulté de reſpirer, l'engourdiſſement, le vertige, les convulſions, la défaillance, les ſueurs froides, & la mort.

Pour remedier à ces accidens, ſuppoſé qu'on ait avalé du venin, il faut l'évacuer par des émétiques & des lavemens, & uſer enſuite d'antidotes convenables, tels que quelques priſes de ſel volatil de Crapauds, ou de corne de Cerf, ou de la Thériaque de Veniſe diſſoute dans un verre de bon vin, afin que s'il s'eſt fait quelque coagulation dans le ſang, ce remède la diſſolve, & en excitant la ſueur faſſe tranſpirer la malignité au-dehors. Mais ſi le Crapaud n'a répandu ſon venin qu'à l'extérieur, on peut ſe contenter de laver la partie avec de l'urine, ou de

l'eau de vie, ou avec le l'eau & du ſel; ce qui eſt ſuffiſant ſur-tout dans nos climats tempérés où les Animaux venimeux le ſont moins que dans les pays chauds.

Les Crapauds entiers entrent dans le Baume tranquille & dans la poudre éthiopique de *Bates*; les têtes de Crapauds entrent dans le baume *de Leitour* de la Pharmacopée de Paris.

Prenez des Crapauds, telle quantité qu'il vous plaira.

Otez-en la tête & les inteſtins, & après les avoir fait ſécher au ſoleil, réduiſez-les en poudre.

La doſe en eſt de dix à quinze grains, en y ajoûtant la même quantité de ſucre.

Cette poudre eſt excellente dans l'hydropiſie aſcite : on peut en uſer trois ou quatre fois, mais en mettant quatre jours d'intervalle entre chaque priſe; car elle purge quelquefois avec violence.

Prenez une demi-livre de Crapauds; de l'huile d'olives, quatre onces; de la cire, une once & demi.

Faites bouillir ces drogues dans un pot juſqu'à la diminution de la

moitié, ou jusqu'à ce qu'elles aient acquis la consistence d'un Cerat qu'on étendra sur une peau, ou sur une compresse pour l'appliquer sur la région des reins dans la douleur & la foiblesse de ces parties.

SALAMANDRA.

Salamandre.

TOus les Naturalistes admettent deux sortes de Salamandre qui varient ntr'elles pour la forme, la couleur & la randeur; savoir, la Salamandre terestre, & la Salamandre aquatique.

La Salamandre terrestre ou commune; *alamandra*, offic. Schrod. 345. Dal 'harm. 433. Gesn *de Quad. Ovip.* 80. Alrov. *de Quad. Ovip.* 639. Schwenckf. ept. Siles. 163. *Salamandra terrestris, aculis luteis distincta*, Charlet. Exer. 28. *alamandra terrestris*, Jonst. *de Quad.* 37. Ray Sinop. Anim. *Quad.* 273. *Salaandra terrestris, vera, nigra, maculis uteis variegata; lacerta stellata venenosa; acertus melanoxanthus*, Nonnull.

Selon le Docteur *Jean-Paul Wurffbaiius*, de *l'Académie des Curieux de la*

Nature, à qui nous devons un traité complet ſur la Salamandre intitulé *Salamandrologia*, cet Animal qui ne mérite pas plus le nom d'Inſecte que la Grenouille & le Crapaud, eſt un reptile à quatre pieds, fort reſſemblant au Lézard verd, ayant néanmoins la tête & le ventre plus gros, & la queue plus courte; le muſeau un peu mouſſe; les yeux aſſez gros; quatre doigts aux pieds de devant, & cinq à ceux de derrière, munis de petits ongles; la peau noire, ordinairement parſemée de grandes taches jaunes, reluiſante, & comme induite d'un certain vernis. Après avoir ouvert le bas-ventre, on apperçoit d'abord le Péritoine parſemé de petits points noirâtres, lequel montant vers la naiſſance des pieds de devant, ſépare le cœur des poumons & des viſcères de l'abdomen, comme fait le Diaphragme dans la plûpart des Animaux; puis l'eſtomac qui ſe trouve quelquefois rempli de terre ſabloneuſe & de fragmens de vers de terre; le foye grand, diviſé en trois lobes; la véſicule du fiel ronde, bleuâtre, attachée au lobe droit du foye; la ratte petite, ſituée au côté gauche de l'eſtomac; les reins oblongs; les inteſtins refléchis en diverſes circonvolutions

convolutions depuis le pylore jusqu'à l'anus, & sous les intestins plusieurs petits œufs ronds, ensuite la Matrice fourchue, dont les trompes remontent en formant des anfractuosités, & se joignent par les deux extrémités ; dans le mâle quatre gros Testicules, dont quelques uns sont tout ronds, d'autres en forme de poire, & quelques autres plus petits qui sont peut-être les Epididymes ; enfin des sachets attenant aux Testicules, nommées *Huileux*, à cause de la matière huileuse qu'ils ont accoutumé de contenir en abondance.

La poitrine renferme le cœur qui est petit, d'un rouge-pâle, picté de noir, & les poumons formés de deux petits sacs oblongs destinés à recevoir l'air, clairs & transparents ; fournis dans toute leur longueur d'une infinité de veines très-déliées, lesquels tirant leur origine du commencement de l'œsophage se continuent dans l'abdomen jusqu'à l'Ovaire.

La tête présente de chaque côté derrière les yeux une glande superficielle ressemblante à une eminence jaune marquée de petits points noirâtres, laquelle rend un suc laiteux pour peu qu'on la comprime ou qu'on la blesse. On y

découvre les narines marquées par deux petits trous ; les yeux farouches & saillants, munis de paupières jaunes & mobiles en-dessus, noires & immobiles en-dessous, avec leurs trois humeurs, dont le Crystallin approche plutôt d'une exacte rondeur que d'une rondeur un peu oblongue, comme c'est la coutume dans les autres Animaux ; la langue comme dans les Grenouilles, épaisse, muqueuse, large ; mais nulle apparence d'oreilles ; dans le Crâne une très-petite quantité de cervelle qui représente grossièrement une figure pyramidale, à laquelle se joint vers les vertèbres une autre portion arrondie qui constitue peut-être le Cervelet.

Quant au squelette de la Salamandre, il ressemble plus en devant au squelette de la Grenouille qu'à celui du Lézard, la contexture osseuse de la tête étant à peu près la même que dans les Grenouilles ; car les trous des yeux sont assez grands, au lieu que le siége du cerveau est fort étroit ; la mâchoire tant supérieure qu'inférieure & le palais, garnis de petites dents en manière de scie rangées à la file, bien qu'on dise que dans les Grenouilles la mâchoire inférieure est dépourvue de dents ; la poitrine for-

mée seulement de deux Cartilages contigus, assez larges, garnis l'un & l'autre d'une petite éminence vers la tête, en quoi elle différe un peu des Grenouilles ; les épaules adhérantes aux cartilages de la poitrine, & couchées sur les épines des vertèbres, d'une substance pareillement cartilagineuse, mince, qui ressemble à l'os de la tête d'une Carpe ; les jambes de devant attachées aux épaules, formées de deux os articulés ensemble, qui vers la fin s'entrouvrent l'un & l'autre par une légère division qui ne pénètre point ; le Carpe & le Metacarpe composés, le premier de huit osselets plus petits, & le second de quatre osselets oblongs où tiennent les doigts, savoir quatre aux pieds de devant, & cinq aux pieds de derrière, chaque doigt étant composé à son tour de trois osselets ; les vertèbres sans côtes, mais munis d'épines à la place des côtes terminées par un os *Sacrum* creux & troué des deux côtés, où s'articulent par synchondrose deux osselets qui ont en haut deux saillies d'une substance cartilagineuse, & qui font l'office des os, des hanches & des os pubis, étant liés par le moyen de leurs propres ligamens ; & c'est à quoi sont attachées les jambes

de derrière qui ne diffèrent guères des jambes de devant que par le nombre des doigts. Enfin la queue tient à l'os *ſacrum*, & eſt formée de vertèbres d'abord plus larges qui vont inſenſiblement en diminuant de grandeur.

La Salamandre terreſtre a de fort belles couleurs ; & ſi ſon aſpect ſemble affreux & dégoûtant, ce n'eſt qu'à cauſe de l'idée qu'on s'eſt figurée de ſa qualité venimeuſe ; car nous avons été témoins que des gens qui frémiſſoient d'horreur à ſa vue, étant enſuite raſſurés ſur ſon venin, & nous la voyant manier impunément, la manioient eux-mêmes ſans rien craindre. Comme le monde eſt plein de préjugés & de ſuperſtitions qui ſe perpétuent par tradition, il arrive aſſez ſouvent que de bons Auteurs parlent de choſes qu'ils n'ont point été à portée de voir, & copient les erreurs de ceux qui les ont précédés. Que n'a-t-on pas dit d'après *Pline* ſur le ſuc laiteux que la Salamandre rend par tout ſon corps quand on la frappe, ou de la ſanie qu'elle vomit ! on a prétendu que ce ſuc laiteux ou cette ſanie non-ſeulement faiſoit tomber tout le poil, quelque partie du corps qui en eût été touchée ; mais même infectoit les herbes

& les fruits, au grand dommage des personnes qui en mangeoient, aussi bien que les puits si elle venoit à y tomber ; ce qui étoit capable d'empoisonner des familles entières. Cependant nous avons eu beau frapper & irriter des Salamandres, nous n'avons jamais pu les contraindre à verser par tout le corps cette humeur laiteuse, ni à vomir cette bave ou sanie virulente. La vérité est que si leur peau est écorchée, ou leur queue ou quelqu'autre partie de leur corps violemment comprimée, il découle seulement de l'endroit blessé quelques gouttes de suc laiteux. Faute d'avoir compris la pensée d'*Aristote* qui a soin d'avertir qu'il ne parle que par ouï dire, on a assûré sur sa parole que la Salamandre pouvoit vivre & se nourrir dans le feu ; de là ces Hiéroglyphes, ces devises & ces emblêmes qu'on trouve usités chez les Anciens & même chez les Modernes. A en croire certains Auteurs, cet Animal est si froid, qu'il peut passer sans risque à travers le feu, & éteindre les charbons les plus ardents comme feroit la glace. On a plus d'une fois éprouvé le contraire. Une Salamandre pourra peut-être reprimer une petit feu pendant un certain temps par le moyen

de sa viscosité froide & glaireuse : mais comme il n'est rien dans les corps inanimés, à plus forte raison dans les Animaux, que le feu ne consume, elle n'y sauroit résister. Suivant les *Transactions Philosophiques*, le Chevalier *Corvini* ayant jetté à Rome dans le feu une Salamandre apportée des Indes, elle s'enfla d'abord, & vomit une grande quantité de matière épaisse & glaireuse qui éteignit les charbons : lorsqu'on ralluma le feu, & qu'on y jetta de nouveau la Salamandre, elle l'éteignit comme auparavant ; & de cette manière elle se garantit de la violence du feu pendant deux heures. Elle vêcut neuf mois après ce temps-là. Nous ne nierons point le fait : mais il faut ou que les Salamandres des Indes soient différentes des nôtres, ou que les charbons éteints par celle du chevalier *Corvini* fussent bien peu allumés. Nos Salamandres étant chargées d'une humidité visqueuse pourroient bien se conserver quelque temps dans le feu, & l'éteindre jusqu'à un certain point comme l'éteindroient les Grenouilles, les Limacons, les morceaux de chair crue, les blancs d'œufs, & toutes les substances tenaces & glaireuses : mais cette humidité une fois

consumée, il faut absolument qu'elles périssent. Ainsi quoique ce soit une tradition reçue par les Anciens & appuyée sur un grand nombre de témoignages, que la Salamandre vive au milieu des flammes, elle n'en est pas moins fausse, & c'est en vain que les Magiciens se flattent de faire cesser le feu en jettant des Salamandres dans les maisons où il auroit pris. On dit que la Salamandre est hardie, & qu'elle fait résistance à celui qui l'attaque : c'est une nouvelle méprise ; si elle semble résister, ce n'est que parce qu'elle marche très-lentement. Quand on la bat, elle commence par redresser sa queue comme pour se revanger ; mais si l'on redouble les coups, elle contrefait la morte. Elle est muette ; du moins nous n'avons jamais pu entendre sa voix ; elle a la vie extrêmement dure : bien qu'on lui ait arraché le cœur avec les autres viscères, elle vit encore plusieurs heures après, de même que les autres espèces de Lézards, les Grenouilles, les Crapauds, & les Serpens. Si on la coupe vivante par la moitié, la partie antérieure avance, & la postérieure recule : jettée entière dans le sel, ou trempée dans le vinaigre, elle y périt en convulsion, comme le Lézard

commun, les vers de terre, & autres petits Animaux. Nous avons éprouvé qu'elle peut rester quelques jours saine & sauve dans l'eau, & qu'elle s'y dépouille d'une pellicule très-mince & très-légère de couleur cendrée un peu verdâtre. On en a gardé une en vie pendant six mois dans de l'eau de puits, ayant l'attention de la changer quand elle étoit trouble, & *Oligerus Jacobœus* dit en avoir conservé une pendant près d'un an dans l'eau seule sans aucune nourriture. On observe que toutes les fois qu'on la plonge dans l'eau, elle s'efforce de faire sortir au-dehors sa bouche & ses narines. L'expérience prouve contre l'opinion commune, qu'elle n'est ni sourde ni sans sèxe. Suivant *Belon*, elle est vivipare comme la Vipère, faisant 40 ou 50 petits d'une seule portée. *Maurice Hoffman* a trouvé dans une fémelle disséquée à Padoue treize petits qui étoient à peine longs comme la moitié du petit doigt, tout noirs, sans taches jaunes, marqués à la poitrine d'un point fort rouge ressemblant au cœur. Nous avons vû nous-mêmes avec étonnement une Salamandre qui a fait dans un grand bocal trente-quatre petits vivants longs au

plus comme la dernière phalange du petit doigt, d'une couleur pâle parsemée de taches noirâtres. Les uns disent qu'elle vit d'air uniquement comme le Caméléon ; d'autres, qu'elle aime le lait, & que dans les bois elle tette quelquefois les Vaches, dont les mammelles tarissent ensuite ; d'autres enfin, qu'elle se plaît à manger les Abeilles & leurs rayons de miel. Nous croyons qu'elle se nourrit de mouches, de limaçons, de Scarabées, & de vers de terre, comme font les autres Lézards & les Grenouilles. La Salamandre paroît au Printemps & en Automne, sur-tout dans un temps humide ; car elle présage la pluye. En Eté & quand le ciel est serain, elle n'ose se montrer à cause de l'ardeur du soleil ; & en Hyver elle reste cachée & engourdie à cause de la rigueur du froid. Elle habite dans les vallons, dans les creux des arbres, dans les décombres des vieux bâtimens, sous des tas de pierres, dans les hayes assez souvent sous des souches de coudriers, où l'on en trouve des nichées ; elle n'est pas rare en Italie, en Suisse, en Allemagne, en Picardie, en Normandie, & ailleurs : mais elle ne se trouve point en Suède, selon M. *Linnæus*.

C'en feroit peut-être affez fur la Salamandre terreftre : mais pour confirmer la vérité des faits que nous avons tirés pour la plupart de la *Salamandrologie* du Docteur *Wurbſſainius*, & pour donner en même temps une plus ample connoiffance de cet Animal fingulier, nous avons cru devoir profiter d'un mémoire imprimé parmi ceux de *l'Académie Royale des Sciences, Année* 1727, *page* 27, fous le titre d'*Obſervations & Expériences fur une des eſpèces de Salamandre, par M. de Maupertuis.*

Sans entrer, dit cet illuftre Académicien, dans le détail de toutes les efpèces de Salamandres, ni de ce que plufieurs Auteurs en ont écrit, voici quelques obfervations que j'ai faites fur une des efpèces de cet Animal, celle que les Naturaliftes appellent *Salamandre terreſtre.*

C'eft une efpèce de Lézard, long de 5 ou 6 pouces. Sa tête eft large & platte comme celle du Crapaud ; fes pattes auffi reffemblent plus à celles du Crapaud qu'à celles du Lézard, dont elle a le corps & la queue, quoique l'un & l'autre plus gros. Sa queue cependant ne fe termine point en pointe aiguë comme celle du Lézard, mais

peut avoir une ligne de diamètre à son extrémité. Le dessus de l'Animal est noir, marqueté de jaune. Le ventre est brun & quelquefois jaunâtre. Deux bandes jaunes partent des deux côtés de la tête au-dessus des yeux, & s'étendent parallèlement jusqu'à l'origine de la queue. Ces bandes se terminent ordinairement vers le milieu du corps, puis reprennent; quelquefois, mais rarement, elles sont sans interruption. Tout le reste de l'Animal est bigarré de taches jaunes qui n'affectent ni figures ni lieux particuliers. La peau est sans écailles, assez lisse, excepté aux côtés qu'elle paroît un peu chagrinée. On voit sur le dos deux rangs parallèles de mammelons, qui accompagnent l'épine dans toute sa longueur. La Salamandre a quelquefois la peau sèche comme un Lézard: le plus souvent elle est enduite d'une espèce de rosée qui rend sa peau comme vernie, sur-tout lorsqu'on la touche, & elle passe dans un moment de l'un à l'autre état. Une propriété encore plus singulière, c'est de contenir sous la peau une espèce de lait qui jaillit assez loin lorsqu'on presse l'Animal. Ce lait s'échappe par une infinité de trous, dont plusieurs sont très-

ſenſibles à la vue ſans le ſecours de la Loupe, ſur-tout ceux qui répondent aux mammelons. Quoique la première liqueur qui ſert à enduire la peau de l'Animal, n'ait aucune couleur, & ne paroiſſe qu'un vernis tranſparent, elle pourroit bien être la même que le lait dont nous parlons, mais répandu en gouttes ſi fines & en ſi petite quantité, qu'il ne paroît point de ſa blancheur ordinaire. Ce lait reſſemble aſſez au lait que quelques plantes répandent quand on les coupe ; il eſt d'une âcreté & d'une ſtypticité inſupportable, & quoique mis ſur la langue il ne cauſe aucun mal durable, on croiroit trouver à l'endroit qu'il a touché une cicatrice, ou du moins une pliſſure. Certains poiſſons ont mérité le nom d'orties par la reſſemblance qu'ils ont avec cette plante lorſqu'on les touche ; notre Salamandre pourroit être regardée comme le Titymale des Animaux. Lorſqu'on écraſe ou qu'on preſſe la Salamandre, elle répand une ſingulière & mauvaiſe odeur. Il s'en faut bien qu'elle ait l'agilité du Lézard. Elle eſt pareſſeuſe & triſte : elle vit ſous terre dans les lieux frais & humides, ſur-tout au pied des vielles murailles, & ne ſort de ſon trou

que dans les temps de pluyes, ou pour recevoir l'eau, ou crainte d'être noyée dans son trou, ou peut-être pour chercher les Insectes dont elle vit, qu'elle ne pourroit guères attraper qu'à demi noyés. La Salamandre, outre la propriété merveilleuse de vivre dans les flammes que les Anciens lui ont attribuée, est encore regardée & par eux & par la plupart des Naturalistes modernes, comme l'Animal le plus dangereux. Si nous en croyons *Pline*, elle fera périr toute une contrée. Les grandes pluyes du mois d'Octobre passé firent sortir plusieurs Salamandres qu'on m'apporta avec toutes les précautions qu'on peut prendre contre l'Animal le plus terrible. La première expérience que je fis, fut celle du prodige attribué à la Salamandre. Toute fabuleuse que paroît l'histoire de l'Animal incombustible, je voulus la vérifier, & quelque honte qu'ait le Physicien en faisant une expérience ridicule, c'est à ce prix qu'il doit acheter le droit de détruire des opinions consacrées par le rapport des Anciens. Je jettai donc plusieurs Salamandres au feu La plupart y périrent sur le champ : quelques-unes eurent la force d'en sortir à demi brûlées, mais

elles ne purent résister à une seconde épreuve. Cependant il arrive quelque chose d'assez singulier lorsqu'on brûle la Salamandre. A peine est-elle sur le feu qu'elle paroît couverte de gouttes de ce lait dont nous avons parlé, qui se raréfiant à la chaleur ne peut plus être contenu dans ses petits réservoirs ; il s'échappe de tous côtés, mais en plus grande abondance sur la tête & aux mammelons qu'ailleurs, & se durcit sur le champ, quelquefois en forme de perles. Il y a quelque apparence que cet écoulement singulier a donné lieu à la fable de la Salamandre : cependant il s'en faut beaucoup que le lait dont nous parlons, sorte en assez grande quantité pour éteindre le moindre feu : mais il y a eu des temps où il n'en falloit guères davantage pour faire un Animal incombustible. On pourra même encore, si l'on veut, croire que l'Animal dont les Anciens ont parlé n'est point celui-ci ; & là-dessus je m'en rapporte à l'envie que chacun peut avoir de justifier l'antiquité, ou de convenir qu'elle a quelquefois cru légèrement. Enfin en attendant qu'on trouve la véritable Salamandre, ceci sera une propriété de l'Animal qui porte son nom, qui mérite d'être observée,

& qui a même quelque rapport quoiqu'éloigné, avec les prodiges des Anciens.

Voici les expériences ſur le venin de la Salamandre. Je me propoſai deux choſes, 1°. de faire mordre quelque Animal par la Salamandre; 2°. de faire manger la Salamandre à quelque Animal. Mais ces expériences avoient un genre de difficulté que ceux qui redoutent tant la Salamandre ne ſoupçonneroient guéres; il falloit trouver des Animaux qui vouluſſent manger la Salamandre; ou des Salamandres qui vouluſſent mordre. J'eus beau les irriter de mille manières, jamais aucune n'ouvrit la gueule. Il fallut donc la leur ouvrir; mais ayant vu leurs dents, quelle apparence qu'elles puſſent bleſſer l'Animal! petites, ſerrées & égales, elles couperoient plutôt que de percer ſi la Salamandre en avoit la force, mais elle ne l'a pas. Il fallut donc chercher quelque Animal à peau aſſez fine pour ſe laiſſer entamer. J'ouvris la gueule d'une Salamandre, & lui fis mordre un Poulet déplumé à l'endroit de la morſure: mais quoique je preſſaſſe les mâchoires de la Salamandre, & que cette morſure fût beaucoup plus forte que la Salaman-

dré la plus vigoureuse ne pourroit sa faire, les dents se dérangèrent plutôt que d'entamer le Poulet ; enfin je lui ôtai une partie de la peau de la cuisse, & y fis faire plusieurs morsures. Pour n'être plus obligé d'écorcher les Animaux que je ferois mordre, je pensai à chercher quelque partie assez délicate pour que les dents pussent pénétrer. Je fis faire plusieurs morsures à la langue & aux lèvres d'un chien, & à la langue d'un coq d'Inde, par des Salamandres nouvellement prises ; aucun des Animaux mordus n'eut le moindre accident. Quoique je scusse alors que les Animaux dont la morsure est la plus venimeuse, ne sont point nuisibles étant avalés, je voyois que la morsure de la Salamandre n'étoit rien ; une espèce de déference pour la crainte qu'on a de cet Animal, & le goût de la liqueur qu'il a sous la peau, me portèrent à éprouver si comme aliment il seroit nuisible. La peine étoit d'en faire manger à quelques Animaux ; ils auroient plutôt souffert les plus longs jeûnes que de goûter à l'Animal préservé par le lait détestable, & la Salamandre n'est pas de grosseur à la pouvoir faire avaler par surprise. Je fis ouvrir la gueule d'un chien, & ayant coupé une

Salamandre par morceaux, je les lui fis tous avaler, la plupart vivants encore, & lui tins la gueule liée pendant une demi-heure. Je fis en même temps avaler une petite Salamandre entière à un jeune coq d'Inde. Ces deux Animaux parurent toujours aussi gais qu'à leur ordinaire. Une demi-heure après que j'eus délié la gueule du chien, c'est-à-dire, une heure après qu'il eut avalé la Salamandre, il en revomit la queue & les pattes, les parties apparemment qu'il auroit eu le plus de peine à digérer. Pour le coq d'Inde, on ne revit rien de la Salamandre qu'il avoit avalée. L'un & l'autre but & mangea à son ordinaire, & ne donna pas le moindre signe de maladie. Je voulus faire encore une expérience. Je trempai du pain dans le lait de la Salamandre, & en fis manger à un poulet; je trempai dans le même lait de petits bâtons pointus, & les enfonçai dans des playes que j'avois faites à l'estomac & à la cuisse d'un autre poulet. Tout cela fut inutile, & la Salamandre me parut toujours aussi peu dangereuse. Je n'ignore pas qu'il y a encore des ressources pour ceux qui voudroient soutenir que la Salamande est nuisible; peut-être ne l'est-elle que dans certains

temps & dans de certaines circonſtances ; peut-être ne l'eſt-elle que pour certains Animaux. Cependant il n'y a guères lieu de ſoupçonner tout cela, ni guères de moyens plus ſûrs ni plus pratiquables pour s'en éclaircir.

J'ajoûterai un fait qui me paroît digne de remarque. Ayant ouvert quelques Salamandres, je fus ſurpris de trouver dans la même tout à la fois, des œufs & des petits auſſi parfaits que ceux des vivipares. Les œufs formoient deux grappes ſemblables aux ovaires des oiſeaux, excepté que ces grappes étoient plus allongées ; & les petits étoient enfermés dans deux longs tuyaux, dont le tiſſu étoit ſi délié qu'on les voyoit très-diſtinctement à travers. Je comptai dans une Salamandre 42 petits, & dans une autre 54, preſque tous vivants, auſſi-bien formés, & plus agiles que les grandes Salamandres. Ces Animaux paroiſſent bien propres à éclaircir le myſtère de la Génération ; car quelque variété qu'il y ait dans la nature, le fond des choſes s'y paſſe aſſez de la même manière. On ſait aſſez quels avantages on retire de l'Anatomie comparée ; la connoiſſance parfaite d'un ſeul corps ne ſeroit peut-être le prix que de l'examen

impoſſible de tous les corps de la Nature.

Malgré des témoignages ſi authentiques, un certain public croira toujours le venin de la Salamandre des plus redoutables : auſſi nous ne nous étonnons point d'entendre dire qu'une perſonne qui a été mordue d'une Salamandre auroit beſoin d'autant de Médecins que l'Animal a de taches ſur le corps, & que ſi ce Reptile avoit la faculté de l'ouïe, nul homme ne vivroit. Il y a des provinces où les enfans ſont bercés de l'idée que la Salamandre eſt autant ennemie de l'homme que le Crapaud en eſt ami. On raconte les combats ſinguliers qui ſe donnent entre ces deux Animaux, dont l'un s'efforce de défendre l'homme contre les attaques de l'autre, & l'on aſſûre que le Crapaud remporte ordinairement la victoire, pourvu toutefois qu'il trouve à ſa portée du Plantin ou du Bouillon-blanc pour frotter les bleſſures qu'il a reçues. Mais en attendant que quelque Naturaliſte nous diſe avoir été temoin oculaire de ces ſortes de combats, nous ſommes en droit de les ranger au nombre des traditions erronées qui défigurent l'Hiſtoire Naturelle.

La Salamandre, Salemandre ou Sal-

mandre terrestre, ainsi dite du mot Grec & Latin *Salamandra*, s'appellent en Italien *Salamandra* ou *Salamandria*; en Espagnol *Salamantegua*; au pays des Grisons *Rosada*; en Savoye & en Dauphiné, une *Pluvine*; en Gascogne, en Poitou & en Limosin, un *Mirtil*; en Languedoc & en Provence, *Blande*, *Alebrenne* ou *Arrassade*; en Lyonnois, *Laverne*; au Maine, un *Sourd*; en Normandie un *Mouron* ou *Moron*; en Allemand, *Maal Malen*, *Puntermaal*, *Molle*, *Moll*, *Mohl*, *Molch*, *Molck*, *Olm*; ou *Salemander*, *Salamader*, de même qu'en Flamand & en Anglois. Le petit de la Salamandre se nomme en François *Salamandreau*.

La Salamandre Aquatique; *Lacertus aquatilis*, Offic. Schrod. 343. *Salamandra Aquatica*, Rondel. *de Aquat.* 230. Dal. Pharm. 433. Charlet. Exer 28. Ray synop. Anim. Quad. 273. *Salamandra aquatilis*, Aldrov. *de Quad. Ovip.* 647. *Salamandra aquatica, aliis Lacertus aquaticus*, Jonst. *de Quad.* 137. *Lacertus aquaticus niger*, Merr. Pin. 169. *Lacerta aquatica major mas, sive verrucis albis adspersis, membranula serrata in dorso extante*, Pet. Mus. 18. n. III. *Lacerta pedibus inermibus fissis, manibus*

petradactylis, plantis pentadactylis, cauda ancipiti, Linn. Faun. Suec 256. *Scincus aquaticus Quibusdam, Cordulus Bellonio.* Nonnull.

Cette espèce de Salamandre dont les Auteurs distinguent plusieurs variétés, a environ sept doigts de longueur; le dessus du corps brun ou noirâtre, & le dessous jaunâtre semé de petits points bruns ou blanchâtres; la peau dure, qui étant blessée répand une hûmeur laiteuse; le museau mousse; la tête applatie; la gueule exactement fermée & qui ne mord point, à moins qu'on ne la lui fasse ouvrir de force; la langue très-courte, un peu large; les bords des mâchoires garnis de petites dents qui échapent presqu'à la vue, les pieds de devant divisés en quatre doigts, & ceux de derrière en cinq; la queue plus grosse dans le milieu, applatie dessus & dessous, tranchante des deux côtés, dont la pointe est perpendiculaire; les parties génitales un peu saillantes dans les deux séxes, selon M. *Linnæus*, qui ajoûte que le mâle a le dos & la queue dentelés, la gorge plus noire, & les pieds de derrière garnis latéralement d'un rebord membraneux.

La Salamandre aquatique est amphi-

bie, mais elle vit plus dans l'eau que ſur la terre ; elle aime les eaux limoneuſes dont le limon eſt blanc, & cherche à ſe cacher ſous les pierres s'il y en a ; rarement monte-t-elle à la ſurface de l'eau ; elle habite ordinairement dans les foſſés des villes, dans les viviers, & dans les étangs ; elle ſe tient cachée dans des ſouterrains pendant l'hiver, & reparoît au printemps ; elle marche lentement & à pas de tortue ; elle a la vie très-dure. Son cri approche de celui de la Grenouille. *Matthiole* & *Geſner* blâment les Apoticaires qui la ſubſtituent au véritable Scinc. Suivant la remarque de *Derham*, le *lacerta aquatica* ou Lézard d'eau, tant qu'il eſt petit, a quatre nageoires très-bien faites, deux de chaque côté, ſortant du corps un peu au-deſſus des jambes de devant ; elles ſervent à tenir le corps droit & en équilibre, & cette ſituation fait reſſembler le Lézard à un petit poiſſon. Quand ſes jambes ſont aſſez accrues, ſes nageoires tombent.

Il y a des Naturaliſtes qui prétendent que la Salamandre aquatique ne diffère qu'accidentellement de la Salamandre terreſtre, attendu que lorſqu'elle quitte l'eau, elle change non-ſeulement de couleur, mais auſſi de figure, & que ſa

queue de platte qu'elle étoit devient toute ronde ; mais ils ſe trompent lourdement.

On trouve dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences*, *Année* 1729, *page* 135, un Mémoire de feu M. *Du Fay*, qui a pour titre : *Obſervations Phyſiques & Anatomiques ſur pluſieurs eſpéces de Salamandres qui ſe trouvent aux environs de Paris*. En voici un Extrait.

Depuis le Mémoire que M. *De Maupertuis* a lu à l'Académie, dit M. *Du Fay*, la Salamandre n'eſt plus cet Animal dangereux, de la morſure duquel on ne pouvoit guérir ; c'eſt l'Animal du monde le plus timide, le plus patient, & le plus incapable de mordre. Il ne vit plus dans les flammes, mais lorſqu'on l'approche du feu, ou ſimplement qu'on le touche un peu rudement, il contracte ſubitement ſa peau, par les pores de laquelle il ſort une liqueur blanche, viſqueuſe, capable ſeulement de noircir quelques charbons médiocrement allumés. M *Maupertuis* s'eſt particulièrement attaché aux Salamandres terreſtres de Bretagne ; pour moi, je n'ai examiné que celles des environs de Paris, & ſur-tout les aquatiques ; & l'entrepriſe étoit moins dangereuſe ; car la plupart des

Auteurs qui ont écrit ſur la Salamandre, aſſûrent que le venin de la Salamandre aquatique n'eſt pas auſſi à craindre que celui de la terreſtre. Il eſt aſſez difficile de ſtatuer de combien d'eſpèces on trouve de ces Salamandres ; car le ſéxe & l'âge font de grandes variétés dans la même, & pendant preſque toute l'année on en trouve de tous les âges. Cependant en ayant examiné avec ſoin plus de deux cens, priſes en divers endroits & en différents temps de l'année, je crois pouvoir les réduire à trois eſpèces dans chacune deſquelles le mâle eſt différent de la fémelle.

La première eſt celle que j'appellerai la *groſſe Salamandre noire*. Elle eſt longue d'environ cinq pouces ; elle a, comme l'on fait la forme d'un Lézard, ſi ce n'eſt que le corps eſt plus gros, & que la queue eſt platte ; ſa peau n'eſt point écailleuſe comme celle du Lézard, mais remplie de petits tubercules & comme chagrinée ; elle eſt brune ſur le dos, & jaune ſous le ventre, toute parſemée de taches noires rondes d'environ une ligne de diamètre : ces taches ſont peu apparentes ſur le dos, mais très-diſtinctes ſur le ventre à cauſe de ſon jaune orangé. Tout le long du corps de l'Animal, vers les côtés, & ſurtout

tout proche de la tête, les petits grains qui forment la tissure de la peau sont blancs pour la plûpart. La tête est platte & large comme celle de la Grenouille, la gueule fort grande, les yeux assez gros & saillants. On voit au-dessus de la mâchoire supérieure deux très-petites ouvertures qui sont les narines. Les pattes sont brunes par-dessus, & jaunes par-dessous, parsemées de taches noires comme le reste du corps : celles de devant n'ont que quatre doigts, mais celles de derrière en ont cinq. La queue qui est environ longue comme la moitié du corps, ressemble à celle du Têtard, si ce n'est qu'elle est plus grosse & plus charnue. On ne peut pas facilement distinguer le séxe par les parties extérieures de la génération ; elles sont pareilles dans l'un & l'autre, & à l'inspection on les jugeroit toutes fémelles ; mais il y a dans d'autres parties du corps deux marques très-sensibles qui distinguent les mâles : la plupart des Auteurs les ont prises pour des marques caractéristiques d'espèces différentes, & cela en a multiplié le nombre beaucoup plus qu'il ne doit l'être. Les mâles de cette espèce ont sur le dos une peau large de deux lignes ou environ, dentelée comme une scie, qui prend son origine

vers le milieu de la tête entre les deux yeux, & ſe termine à l'extrémité de la queue : elle eſt plus étroite, & rarement dentelée le long de la queue : mais elle élargit tellement la queue, que les mâles paroïſſent l'avoir de moitié plus large que les fémelles. Cette membrane ſe retrécit conſidérablement, & devient preſque à rien vers l'origine de la queue; ce qui lui fait une eſpèce d'interruption, après laquelle elle redevient auſſi élevée qu'elle l'étoit ſur le dos. L'autre marque qui déſigne les mâles, eſt une bande argentine qui eſt de chaque côté de la queue; elle a environ trois lignes de largeur à l'origine de la queue, & va en diminuant juſqu'au bout.

La ſeconde eſpèce de Salamandre n'eſt différente de la première que par la groſſeur; elle eſt du reſte preſque entièrement ſemblable, & il y a dans celle-ci les mêmes différences qui caractériſent le mâle. Je l'appelle la *petite Salamandre noire*.

La troiſième eſpèce eſt à peu près de la groſſeur de la ſeconde, & les différences entre le mâle & la fémelle ſont auſſi conſidérables que dans les deux prémières.

Ces trois eſpèces ſont aſſez différentes entr'elles pour qu'on ne puiſſe pas les

confondre, ni même prendre le mâle pour la fémelle ; mais il y a des variétés considérables, dont quelques-unes sont ordinaires à toutes les espèces, & dépendent de l'âge de l'Animal, & d'autres sont particulières à quelques Salamandres. La couleur des Salamandres en général est moins brune lorsqu'elles sont jeunes, & les taches sont mieux marquées, & même celles de la troisiéme espèce sont d'un jaune fort clair lorsqu'elles viennent de naître, & insensiblement elles brunissent un peu. Il leur arrive un changement si singulier, qu'il n'a encore été observé que dans un seul Animal qui est le Têtard. Je trouvai au Printemps de l'année dernière quelques petites Salamandres qui avoient vers l'endroit où sont les ouyes dans les Poissons, de petites houppes frangées qui se tenoient droites dans l'eau, & ressembloient à des oreilles assez longues : je n'en trouvai d'abord qu'à de petites Salamandres, mais quelque temps après j'en vis de longues d'environ trois pouces qui en avoient aussi. Je fus fort surpris de voir qu'elles avoient des ouyes comme les Poissons. On découvre deux paneaux très-minces qui s'appliquent exactement sur les ouyes lorsqu'elles sont hors de

l'eau, enforte qu'on a peine à les appercevoir. Ces paneaux se ferment dans la suite, & les ouyes se perdent insensiblement.

Il arrive à toutes les Salamandres qui sont dans l'eau, de quelque âge & de quelque espèce qu'elles soient, une chose que je crois particulière à ce seul Animal; elles changent de peau pendant le Printemps, & l'Eté tous les quatre ou cinq jours au moins; elles s'aident des pattes & de la gueule pour s'en dépouiller, & l'on trouve quelquefois ces peaux entières nageantes dans l'eau; l'Hyver elles n'en changent qu'environ tous les quinze jours. Cette peau est très-mince. J'ai vu arriver un accident à quelques-unes à l'occasion de ce changement de peau; il leur restoit à l'une des pattes une portion de cette peau qu'elles ne pouvoient dépouiller entièrement, & qui se corrompoit, & leur pourrissoit la patte; en sorte qu'elle leur tomboit en entier : elles n'en mouroient pas pour cela, & j'en ai conservé très-long-temps après cette perte; elles perdent bien plus ordinairement de la même façon quelqu'un de leurs doigts, & ces sortes d'accidens leur arrivent plus souvent aux pattes de devant qu'à celles de derrière.

J'ai vu quatre ou cinq fois ſortir du corps de quelques-uns de ces Animaux par l'anus, un corps rond d'environ une ligne de diamètre, & long à peu près comme le corps de la Salamandre; elles étoient un jour entier à s'en délivrer tout à fait, quoiqu'elles fiſſent ſouvent des efforts pour le tirer avec les pattes & avec la gueule. J'ai pris un de ces corps que j'ai lavé; il étoit rempli d'une eau bourbeuſe que j'ai fait ſortir par un trou que j'ai été obligé de faire à la membrane qui la contenoit. Je n'ai pas pu découvrir ce que c'étoit que ce corps, ni quel étoit ſon uſage, n'ayant fait cette obſervation que quatre ou cinq fois ſeulement, & les Salamandres s'étant très-bien portées devant & après cette évacuation; j'ai ſeulement conjecturé que ce pouvoit être le depouillement de quelque membrane intérieure qui ne ſe fait que très-rarement.

Elles font leurs œufs dans les mois d'Avril & de Mai. Il y en a ordinairement une vingtaine qui forment deux colonnes jointes enſemble & ſemblables à deux filets de grains de chapelet. Cet aſſemblage eſt formé par une matière viſqueuſe aſſez ſolide qui paroît contenue dans une membrane déliée, car elle ne s'attache

point aux doigts. Elles ſe délivrent de leurs œufs de la même manière qu'elles font du corps dont je viens de parler, & à meſure qu'ils ſortent ils demeurent collés au-deſſous de la queue. Je n'ai vu ſortir les œufs de cette manière qu'aux Salamandres de la troiſième eſpèce, & j'ai remarqué que les autres les font différemment; car dans les vaiſſeaux où j'en ai conſervé, j'ai ſouvent trouvé des œufs ſéparés les uns des autres, & dont la forme eſt ſi regulièrement arrondie, qu'ils paroiſſent n'avoir jamais été joints. Je n'ai jamais vu éclorre aucun de ces œufs, quoique j'en aye mis dans différentes eaux, à divers degrés de chaleur, & même ſur la terre : je n'en ai jamais trouvé non plus qui ne fiſſent que d'éclorre; elles ſont ſans doute ſi petites alors, qu'elles échappent aux filets & même à la vue. Je n'en ai point vu faire ſes petits vivants, ce que *Wurffbainius* dit avoir vu, & que M. *de Maupertuis* a auſſi remarqué, ayant trouvé des petits tout formés dans une Salamandre terreſtre qu'il a diſſéquée : il eſt vrai que la même avoit auſſi des œufs adhérants à l'ovaire, ce qui fait qu'on peut regarder cet Animal comme ovipare & vivipare. On pourroit préſumer

que les terreſtres ſeroient vivipares, & les aquatiques ovipares : mais s'il eſt vrai qu'il y en a qu'on ne peut ranger dans une de ces claſſes à l'excluſion de l'autre, telles que ſont toutes celles qui m'ont paſſé par les mains, qui ſont réellement amphibies, ne ſeroit-il pas permis de conjecturer que dans l'eau elles ſont ovipares, & que ſur terre elles font leurs petits vivants ? ſi la conjecture eſt hardie, ne le ſeroit-il pas encore plus d'aſſûrer que cela ne peut pas être ? Quoi qu'il en ſoit, l'expérience pourra nous en inſtruire quelque jour, & confirmer une idée que je ne donne que comme la plus légère conjecture.

Lorſqu'elles ſont dans l'eau, elles viennent ſouvent à la ſurface pour reſpirer ; elles expirent auſſi ſouvent l'air du fond de l'eau, & quelquefois elles accompagnent cette expiration d'un petit cri. Il y a peu d'Animaux auſſi ſobres que la Salamandre ; j'en ai conſervé plus de ſix mois ſans manger, parceque je ne ſavois abſolument que leur donner. Je leur ai vu manger quelques mouches à demi mortes, qu'elles ont bien de la peine à mâcher ; encore n'y en avoit-il que quelques-unes qui

en vouluſſent : j'en ai vu manger cinq de ſuite à la même, mais elles s'en paſſoient à merveilles lorſque je ne leur en donnois point. Je leur ai donné du fray de Grenouille, qu'elles aiment aſſez : ce n'étoit pas du fray de Grenouille ordinaire, mais de celui qui ſe trouve en eſpèce de longs filets dont les grains ſont fort noirs & petits, & la liqueur viſqueuſe qui les entoure eſt extrêmement tranſparente. C'eſt de ce fray que naiſſent de petits Têtards noirs auxquels je vis l'année dernière venir les pattes, quoiqu'ils ne fuſſent pas plus gros que des lentilles : elles mangent de ce fray, mais ſans avidité ; elles mangent auſſi quelquefois de la plante appellée *Lenticula Aquatica.*

Le grand froid qu'il a fait cet hyver, m'a donné lieu de faire une obſervation à laquelle je ne me ſerois pas attendu. Le 6 Janvier, dix-huit groſſes Salamandres que j'avois dans l'eau depuis deux mois, gelèrent pendant la nuit : je les trouvai preſque toutes engagées dans la glace & ſans mouvement ; je rompis la glace, & j'approchai du feu le vaiſſeau où elles étoient, elles commencèrent à remuer un peu, & devinrent au bout d'une demi-heure auſſi vives qu'elles

étoient auparavant. Parmi celles-là il y en avoit une qui depuis qu'on l'avoit pêchée, avoit une playe au-dessous de la patte de devant, par laquelle il sortoit d'abord un lobe des sacs graisseux ; ce lobe se détacha peu à peu, la plaie s'aggrandit, & une partie des intestins en sortoit lorsqu'elle fut gelée comme les autres ; elle n'en a pas été plus incommodée pour cela, & a encore vêcu un mois depuis. J'ai remarqué qu'à mesure que l'eau se dégeloit, elles expiroient toutes beaucoup plus d'air qu'à l'ordinaire ; elles avoient apparemment rempli leurs sacs pulmonaires le plus qu'elles avoient pu lorsque l'eau avoit commencé à se geler. Voulant voir ensuite ce qui arriveroit en poussant l'expérience plus loin, j'en mis une seule dans un vase rempli d'eau que j'exposai à la gelée ; elle demeura trente-six heures dans la glace, ensorte que s'étant retirée dans le milieu, elle en avoit environ l'épaisseur de deux pouces tout autour d'elle : on remarquoit seulement dans l'espace qui l'environnoit, un peu d'eau qui pouvoit occuper à peu près la place d'une petite Fève, & une petite bulle d'air des trois quarts moins grosse. Je coupai la glace par le milieu, & je

trouvai qu'elle s'étoit conservé un espace de la grosseur d'un petit œuf dans lequel elle étoit toute pliée, & qu'il y avoit un Canal de la grosseur d'un crin de Cheval qui communiquoit à l'air extérieur en traversant la glace & venant aboutir à la surface supérieure : la Salamandre étoit très-engourdie, & ne pouvoit se déplier ; je la mis dans l'eau froide où elle s'étendit peu à peu, & au bout d'une heure elle étoit aussi vive que les autres. Tant d'Auteurs qui ont écrit que la Salamandre vit dans le feu, seroient bien surpris de voir que non-seulement le fait qu'ils ont avancé est faux, mais qu'au-contraire elle vit réellement assez long-temps dans la glace ; je dis assez long-temps, car elles n'y vivent pas toujours, & la longue durée de la gelée me fournissoit une trop belle occasion de pousser l'expérience jusqu'où elle pouvoit aller pour ne pas en profiter. J'en mis une autre dans un pareil vaisseaux pendant sept jours & sept nuits, exposée à la plus forte gelée ; mais l'eau gela si bien, qu'il ne resta aucun espace autour de la Salamandre, ni de communication avec l'air extérieur, & je la trouvai morte : je crois cependant que ce n'est pas le temps qu'elle demeura

dans la glace qui la fit mourir, car j'ai appris depuis de plusieurs personnes qu'on avoit trouvé en Eté des Grénouilles dans des morceaux de glace qui avoient été conservés dans les glacières : ainsi il y a apparence que la Salamandre y auroit vêcu de même; mais le froid augmentant toujours, l'eau se gela toute entière, la communication avec l'air extérieur se ferma, & la glace se dilatant de plus en plus, la Salamandre fut plutôt écrasée & étouffée qu'elle ne mourut de froid.

Quoiqu'elles ayent la vie très-dure, il y a une façon de les faire mourir en très-peu de temps; elle est rapportée dans *Wurffbainius*, & j'ai expérimenté qu'elle étoit vraie. J'ai jetté sur une des plus grosses Salamandres du sel en poudre; elle a d'abord tâché de se sauver, mais ne le pouvant pas elle a fait divers mouvemens à droite & à gauche, & a exprimé par toutes les parties de son corps & sur-tout le long de la queue, de ce suc laiteux qui leur couvre tout le corps lorsqu'elles ont peur, ou qu'elles souffrent; ses mouvemens ont redoublé, peu après elle s'est roulée pendant environ une minute sur le dos & sur le ventre, & enfin est demeurée sans mouvement & sans vie environ trois minutes après que j'ai eu mis le sel.

Nous allons présentement passer à l'examen anatomique des parties intérieures de la Salamandre. Je ne prétends pas faire un détail exact de toutes ses parties ; mais je rapporterai seulement ce qui m'a paru singulier & différent de ce que la plupart des Auteurs ont écrit de ces sortes d'Animaux. On peut regarder comme épiderme la pellicule dont elles se dépouillent tous les quatre ou cinq jours. Si l'on disséque la Salamandre lorsqu'elle vient de s'en depouiller, il est impossible d'en détacher une autre ; mais si elle est prête à la quitter, elle s'enléve très-facilement. Cette peau étant vue au microscope paroît n'être qu'un tissu de très-petites écailles , ou plutôt l'enveloppe des mammelons du cuir ; au-dessous de cette peau on trouve le cuir qui est tout parsemé de petits grains comme du chagrin ; il est assez solide, & on le détache des muscles auxquels il est adhérant par des fibres lâches. Il y a au bas-ventre trois muscles très-distincts, l'un droit, avec des digitations , couvre la région antérieure , & les deux autres obliques en sens contraire font les parties latérales. Ayant détaché ces muscles, on trouve le Péritoine qui est tout parsémé de points noirs. Il est adhérant au foye par un petit

ligament qui descend en ligne droite tout le long du foye. Le Péricarde semble être formé par une continuité du Peritoine. Le cœur est au-dessus du foye, & appliqué immédiatement sur l'œsophage. Le foye est très-grand, & séparé en deux lobes; sous le lobe droit est la vésicule du fiel qui n'est attachée que par son canal; elle est transparente & remplie d'une liqueur verdâtre. Au-dessous du foye on voit quelques replis des intestins, les sacs graisseux qui sont d'un jaune orangé, & les ovaires dans les fémelles. Dans l'hypogastre on trouve la vessie qui est adhérante au Péritoine par un petit vaisseau qui pourroit bien être l'Ouraque : si on la souffle par l'anus ou le canal commun, on voit qu'elle est en forme de cœur. Il y a aussi aux deux côtés du foye & le long des sacs graisseux, deux espèces de vessies remplies d'air, très-minces, longues, & finissant en pointe.

Le foye étant ôté & les intestins détachés depuis l'œsophage jusques sous la vessie, il sera facile d'arracher les sacs graisseux qui sont communs au mâle & à la fémelle; on verra qu'ils sont séparés en plusieurs lobes & entourés d'une membrane très-deliée, parsemée de vaisseaux sanguins qui les attachent aux

ovaires & aux trompes dans les fémelles, & aux enveloppes des testicules & du canal déférant dans les mâles. D'abord nous remarquerons dans le mâle, qu'il y a le long de l'épine deux petits tuyaux blancs que j'appelle *Canaux déférants*, qui font plusieurs plis & replis, & qui aboutissent vers l'anus à l'extrémité d'un petit faisceau de filets blancs qu'on peut regarder comme les vésicules séminales. J'ai trouvé beaucoup de variété dans les testicules de cet Animal ; le plus souvent il n'y en a que deux qui sont d'un blanc-jaunâtre, de la forme d'une petite féve, assez longs, quelquefois on en trouve distinctement quatre, dont les deux inférieurs sont plus petits que les supérieurs. On trouve encore dans le mâles deux corps charnus plats qui sont arrondis par leur partie supérieure, & se terminent en pointe au col de la vessie. A l'extrémité de l'insertion commune du *Rectum*, de la vessie & des canaux déférants, est un corps cartilagineux, long d'environ deux lignes, en forme de mitre dont la pointe est en haut ; & selon toutes les apparences ce corps tient lieu de verge dans cet Animal ; car il est vraisemblable que la Salamandre s'accouple réellement, quoique je ne l'aye jamais vu ; & ce qui doit

déterminer en faveur de l'accouplement, c'est que les Salamandres sont vivipares. *Wurffbainius* rapporte qu'il en a vû une faire trente-quatre petits tous vivants, & M. *de Maupertuis* m'en a donné une dans laquelle on voit plusieurs petits très-bien formés dans une des trompes. Si l'on vouloit faire une distinction, & dire que les terrestres sont vivipares, & par conséquent se doivent accoupler, mais que les aquatiques sont ovipares & frayent seulement à la manière des Poissons, je répondrois que les organes paroissent les mêmes dans les unes & dans les autres, & qu'ainsi il y a apparence que la génération se doit faire de la même manière.

On trouve dans la fémelle des différences très-sensibles, & les organes plus distincts. En ouvrant la capacité du ventre, on découvre les Ovaires & les sacs graisseux. Lorsqu'on a enlevé ces sacs graisseux, on voit que les Ovaires sont composés de plusieurs lobes renfermés par une même membrane qui est toute parsemée de vaisseaux sanguins. Les œufs ne sont point flottants dans la capacité de l'Ovaire, mais ils y adhérent intérieurement : il y a apparence que ces œufs se détachent & tombent dans la capacité de

l'Ovaire pour paſſer de là dans la trompe. Après les Ovaires, on découvre les trompes qui ſont longues à peu près comme tout le corps de l'Animal, y compris la tête & la queue ; elles prennent depuis le col, & faiſant pluſieurs plis & replis elles ſe terminent à l'anus. M. *Duverney* a fait voir qu'elles avoient à leur extrémité ſupérieure une eſpèce d'ouverture ou de pavillon par lequel entrent les œufs. Lorſque les œufs ſont entrés dans les trompes, ils acquièrent beaucoup plus de groſſeur qu'ils n'en avoient dans l'Ovaire, & lorſqu'ils ſont arrivés à l'extrémité inférieure, ils ſortent par le canal commun. Une remarque qui m'a paru ſingulière, c'eſt que dans les Salamandres que j'ai appellées de la prémière & de la ſeconde eſpéce, les œufs ſont détachés les uns des autres, & que dans celles de la troiſième ils ſont joints en forme de chapelet ; ce qui établit entre les deux premières eſpèces & la troiſième une différence très-marquée. Les trompes ſont remplies dans toute leur longueur d'une liqueur épaiſſe, trouble, jaunâtre ; & comme elle eſt en aſſez grande quantité, & qu'elle ne ſort point par le canal commun, je croirois aſſez aiſément que c'eſt ce qui forme la matière viſqueuſe qui entoure les œufs, & que

c'eſt ce qui ſert de premier aliment au petit germe qui vient d'éclorre. L'extrémité des Trompes eſt plus brune que le reſte, & elles ſe terminent avec le *Rectum* & le col de la veſſie dans un gros muſcle, auquel eſt auſſi attachée l'extrémité des reins qui ſont longs d'environ ſix lignes, & adhérent aux Trompes dans preſque toute leur longueur; de ſorte qu'en enlevant ce muſcle, on enléve en même temps les reins, les Trompes, l'inteſtin & la veſſie. Il n'y a point de matrice dans cet Animal; ce ſont les Trompes qui en ſervent, puiſqu'on y trouve quelquefois des petits tout formés.

Telle eſt la ſubſtance du Mémoire de M. *du Fay*. Voyons maintenant les *Obſervations* de M. *Demours*, Médecin de Paris, *ſur la fécondation de la Salamandre.*

Je me ſuis attaché ſur-tout, dit ce curieux Obſervateur, à découvrir l'accouplement de la Salamandre juſqu'alors ignoré. J'avouerai ſans honte que j'ai épié ces Animaux pendant environ deux ans ſans avoir pu appercevoir tout ce qui ſe paſſoit entr'eux. Je les ai vu très-ſouvent s'approcher, ſe pourſuivre, & badiner enſemble. Quoique le badinage qui ſe paſſe entre des Animaux de

différent sèxe doive toujours paroître suspect, prévenu cependant qu'il ne suffisoit pas pour la fécondation de la fémelle, je ne le regardois que comme le prélude de leur accouplement, & j'étois toujours surpris de les voir se séparer sans en venir aux prises. Ayant vu néanmoins un très-grand nombre de fois la même chose, & toujours avec les mêmes circonstances, & convaincu d'ailleurs par la dissection que le mâle de la Salamandre n'avoit point de partie pour s'accoupler comme la plupart des autres Animaux, je cherchai à m'assûrer si la fémelle après cette action étoit fécondée. Je la mis à part dans une cuvette de fayance, où elle pondit effectivement du fray dont les Embryons subirent divers changemens avant que de prendre la forme de Salamandre. Persuadé par-là qu'il n'y avoit pas de véritable accouplement entre la Salamandre mâle & la Salamandre fémelle, je m'opiniâtrai à découvrir tout ce qui se passoit entre ces Animaux. Je n'en vins à bout qu'après bien des poursuites, & à la faveur de certaines circonstances dont je rendrai compte ci-après.

Avant que d'entrer dans aucun détail à ce sujet, je crois devoir avertir que je

ne parle ici que de cette eſpèce de Salamandre que l'on trouve communément autour de Paris dans les baſſins des Jardins négligés & dans les marres de la campagne, & non de cette eſpèce de Salamandre de terre qui ſe trouve en Normandie & en Bretagne, qu'on appelloit anciennement *Pluvine*, ou *Laverne*, & qu'on appelle plus communément aujourd'hui le *Sourd*, ou *le Mouron*. L'eſpèce de Salamandre dont l'accouplement fait le ſujet de cette Obſervation, eſt un Animal à quatre pieds qui paſſe l'Hyver dans la terre, & l'Eté dans les endroits humides ou dans l'eau, d'où il ſort aſſez ſouvent, ſur-tout dans la nuit & dans les temps de pluye pour aller chercher ſa nourriture. La plûpart des Auteurs comparent la Salamandre à un Lézard; mais elle en diffère par la tête qui eſt plus arrondie & plus platte; par les yeux qui ſont plus ſaillants; par la peau qui eſt chagrinée; par la queue qui eſt applatie & propre à lui ſervir de nageoire, & par le peu de diſpoſition qu'elle a à ſe mouvoir. La propriété fabuleuſe que les Anciens avoient attribuée à la Salamandre de vivre dans le feu, & ſon prétendu poiſon, ont excité la curioſité de pluſieurs Naturaliſtes,

dont je pourrois citer ici un nombre assez considérable. Mais aucun d'eux n'a parlé de son accouplement. On sait bien en général que la Salamandre pond des œufs semblables au fray de la Grenouille, cependanr personne n'avoit vu comment ces œufs étoient fécondés par la semence du mâle. La chose n'est pas facile, & j'ai observé ces Animaux pendant long temps sans avoir pu appercevoir tout ce qui se passoit entr'eux ; ce n'est même qu'à la faveur de certaines circonstances que j'ai enfin découvert ce qui m'avoit déjà coûté deux ans de peines & de poursuites : circonstances qu'il est nécessaire de rapporter ici bien moins pour faire valoir mon travail par l'exposé des difficultés qui en sont inséparables, que pour indiquer à ceux qui dans la suite voudront s'en convaincre par eux-mêmes, les moyens par lesquels j'y suis parvenu.

Les premiers jours d'Avril de l'année 1731, vers les quatre heures du matin, je m'approchai du grand bassin du Jardin du Roy, où j'occupois alors pour M. *Noguez* absent la place du Démonstrateur & Garde du Cabinet d'Histoire Naturelle. Je trouvai l'eau du bassin très claire. Un petit vent de nord qui

avoit regné pendant la nuit, en avoit balayé la ſurface, & avoit jetté au côté oppoſé toutes les ordures. J'avois déjà rodé aſſez long-temps autour de ce baſſin, lorſque j'apperçus deux de ces Animaux qui ſe pourſuivoient. Je ne les perdis pas de vue, perſuadé de leur deſſein. Tout ce que je craignois, étoit qu'ils ne s'arrêtaſſent dans cet endroit plein d'ordures : mais je fus plus heureux ; car après s'être pourſuivis environ un quart d'heure, ils s'arrêtèrent ſelon mes ſouhaits dans un endroit où l'eau étoit très-claire, & qui étoit pour lors le plus éclairé du Soleil. Je me couchai ſans bruit le ventre contre le gazon, & c'eſt dans cette ſituation & à la faveur de toutes ces circonſtances que j'apperçus enfin au fond de l'eau ce qui fait le ſujet de cette Obſervation.

Le Printemps eſt la Saiſon que ces Animaux choiſiſſent ordinairement pour travailler à la propagation de leur eſpèce. Le mâle alors cherche avec empreſſement la fémelle, & la careſſe d'une manière qu'il ſeroit difficile de bien décrire. Enſuite il lui barre ſon chemin, & ſa crête relevée il ſe ſoutient ſur deux pattes d'un même côté ſeulement, courbe ſon corps en relevant le dos, &

forme ainſi une eſpèce d'arcade, ſous laquelle la fémelle paſſe & continue ſon chemin. Le mâle ſe remet, & les yeux tournés du côté de la fémelle il court deſſus dès qu'elle s'arrête, vient la regarder fixement de très-près, & reprend la même poſture qu'auparavant, ce qu'ils repétent pluſieurs fois de ſuite. Tout cela ne ſert que de prélude; car il ne s'y paſſe rien qui puiſſe procurer la fécondation de la fémelle. Ce manége fini, la fémelle reſte ſur la vaſe, & le mâle ſe tient au-deſſus & à côté, à un pouce environ de diſtance d'elle & de la vaſe. Il commence par ouvrir l'Anus, lequel eſt formé par deux lèvres qui dans l'état ordinaire ſont exactement appliquées l'une contre l'autre, & garnis d'un pavillon charnu, replié en-dedans, & dentelé dans ſon bord. Ce pavillon ſe développe & ſe dilate pour lors extraordinairement; il forme en ſe dilatant une ouverture ronde autant que j'en ai pu juger, & telle que la liqueur ſéminale peut ſortir ſans trouver d'obſtacle. Enſuite il comprime avec force la région des Teſticules, c'eſt-à-dire, les parties ſupérieures & moyennes du bas-ventre, en ſorte que la plupart des viſcères repouſſés dans la partie

inférieure, y forment une groſſeur qui eſt environ double des régions comprimées. Sa crête flottant nonchalamment, il frappe de temps en temps la fémelle de ſa queue, & ſe renverſe même ſur elle : mais ſe remettant preſqu'au même inſtant à la diſtance que je viens de marquer, il fait une compreſſion plus forte qu'à l'ordinaire, & c'eſt dans ce moment que j'ai vu le mâle éjaculer ſa liqueur ſéminale, laquelle pouſſée avec force & ſortant d'un ſeul jet en aſſez grande quantité ſe mêle avec l'eau, lui communique une petite couleur blanchâtre, & ſe répand ſur les flancs de la fémelle qui eſt alors immobile. Le mâle après cela reſta quelque temps ſans faire d'autre mouvement que celui de ſes pattes, néceſſaire pour ſe ſoutenir à la diſtance marquée : mais ſe réveillant un peu après & rappellant toutes ſes forces, il recommença ſes careſſes qui furent ſuivies d'une ſeconde éjaculation ſemblable à la première ; après quoi ils ſe ſéparèrent.

Cette Obſervation faite avec toute l'attention poſſible ſuffit déjà pour faire voir que le fray de la Salamandre n'eſt pas fécondé comme celui de la Grenouille ; car le mâle de la Grenouille

qui eſt monté ſur le dos de la fémelle & qui l'embraſſe étroitement pendant environ quarante jours, éjacule ſa ſemence ſur le fray même à meſure qu'il ſort des receptacles de la fémelle, ainſi que l'ont obſervé les célèbres *Swammerdam & du Verney*, au lieu que le fray de la Salamandre ſe trouve fécondé dans la fémelle même ſans aucune approche ni contact immédiat.

Je n'en reſtai pas là. Je cherchai l'occaſion de revoir la même choſe en d'autres temps, afin de pouvoir m'aſſûrer de la vérité de cette Obſervation. Quoiqu'on ne ſoit pas toujours aſſez heureux pour ſatisfaire ſa curioſité quand on le voudroit, on en trouve enfin l'occaſion ſi l'on s'opiniâtre à la chercher, ſur-tout quand on ſait choiſir les heures les plus convenables à ces Animaux. Je les ai vus encore plus d'une fois en venir aux priſes, quelquefois à la vérité d'une manière moins ſatisfaiſante pour moi, ſoit parceque l'eau n'étoit pas toujours auſſi claire, ſoit parce qu'ils ne ſe plaçoient pas dans un endroit bien éclairé, mais d'ailleurs avec les mêmes circonſtances. On obſervera que la fémelle avoit la bouche fermée, & que l'Anus ne m'a pas paru ouvert : circonſtances qu'il

qu'il eſt néceſſaire de rapporter, parce qu'on pourroit croire que la ſemence du mâle mêlée avec l'eau auroit pu s'introduire dans le corps de la fémelle par l'une ou l'autre de ces ouvertures.

Seroit-il permis de conjecturer de cette Obſervation que l'eſprit ſéminal paſſant à travers les pores de la peau de la fémelle, porte la vie & le mouvement aux Embryons contenus dans le bas-ventre ?

La Salamandre aquatique, dite autrement *Petite Salamandre*, *Salamandre d'eau*, *Lézard d'eau* ou *aquatique*, ſe nomme en Italien *Maraſandola ;* en Allemand *Waſſer-Molch ;* en Flamand *Water-Salamander ;* en Anglois *Water Eft ;* en Suédois *Skrot* ou *Skratt-abborre ;* en pluſieurs Provinces de France un *That*, jadis *Thaſſot* ou *Taſſot ;* en Orléanois une *Grenazelle.*

Les Salamandres contiennent beaucoup de ſel volatil cauſtique, d'huile, & de phlegme. Les Anciens avoient cru que ces Animaux étoient venimeux, qu'ils jettoient en mordant une bave laiteuſe, âcre & virulente qui étoit un vrai poiſon, & que même on ne pouvoit guères les toucher ſans ſe faire mal aux doigts, comme nous l'avons déjà dit ;

mais aujourd'hui tout ceci se trouve faux ; & l'Histoire Naturelle éclaircie & appuyée sur des expériences faites avec soin, rejette tous les jours des opinions que l'Antiquité avoit comme consacrées. En effet, nous avons touché à différentes fois & en différents temps plusieurs espèces de Salamandres tant terrestres qu'aquatiques, sans qu'il nous en soit jamais arrivé aucun accident ; & jamais il n'est venu à notre connoissance que des gens de campagne aient souffert de leur morsure : bien plus, on en peut manger impunément, & le Docteur *Therphile Berlingius* rapporte dans les *Ephémérides d'Allemagne*, *Décurie* 1er. *Année* 2e., qu'une femme embarrassée de son mari, & voulant l'empoisonner lui fit manger une Salamandre qu'elle mêla dans un ragoût ; mais qu'il n'en souffrit en aucune manière. *Borrellus* assûre aussi dans la 23e. *Observation* de sa 1er. *Centurie*, avoir connu une fille qui avoit rejetté par le vomissement deux petits Animaux semblables en tout à des Salamandres ; ce qui ne nous étonne point, puisqu'on a nombre d'Observations de vomissement dans lesquels on a rendu de petits Animaux vivants, comme des

Grenouilles, des Poiſſons & autres, qui étoient ſelon les apparences dans l'eau dont ces perſonnes avoient bu, & qui s'étant conſervés en vie quelque temps dans l'eſtomac y avoient pris de l'accroiſſement juſqu'à ce que ce viſcère s'en trouvant incommodé s'en étoit débarraſſé par le vomiſſement. Tout ceci prouve au moins que les Salamandres ne ſont pas auſſi venimeuſes qu'on le croyoit anciennement, & que peut-être elles ne le ſont point du tout.

Quant à leur uſage en Médecine, il eſt ſeulement extérieur. On calcine les Salamandres, & leur cendre répandue ſur les écrouelles ulcérées les déterge fort bien, & en facilite la cicatrice. Quelques-uns les font auſſi entrer dans les dépilatoires.

TESTUDO.

Tortue.

ON diſtingue principalement trois ſortes de Tortues qui ſont d'uſage en Médecine; ſavoir, 1°. la Tortue de terre; 2°. la Tortue de mer 3°. la Tortue d'eau douce.

La Tortue de terre ; *Testudo terrestris* ; Offic. Schrod. 333. Ind. Med. 116. Dal. Pharm. 433. Gesn. *de Quad.* Ovip. 107. Bellon. *de Aquat.* 52. Aldrov. *de Quad. Ovip.* 705. Jonst. *de Quad.* 144. Charlet. Exer. 30. *Testudo terrestris vulgaris*, Raij Synop. *Anim. Quad.* 243. *Testudo terrestris variegata nostras* ; *Testudo terrena communis* ; *Testudo montana*, *sylvestris*, *Campestris seu nemoralis*, Quorumd.

La Tortue de terre ou terrestre, autrement dite Tortue de bois ou de montagne, est un Animal fort laid & horrible à voir, qui ressemble au Serpent par la tête, & au Lézard par la queue & par les pattes. Elle est couverte d'un écaille ample, solide, voutée, faite en écusson, & marbrée de diverses couleurs obscures ; elle a le dos bigarré de taches jaunes & noires ; point de paupières supérieures, ni de trou auditif, ni de dents aux deux mâchoires qui ne laissent pourtant pas d'être aiguës & coupantes presque comme un couteau ; les muscles crotaphites couchés postérieurement sur le crâne, assez amples, & insérés par un très-fort tendon à la mâchoire inférieure ; le gozier vaste & susceptible d'une dilata-

tion considérable comme dans la vipère ; la trachée-artère égale par-tout sans apparence de larynx, partagée en deux avant d'entrer dans le poumon, terminée sous la langue par une très-petite fente ; le canal intestinal contenu depuis la bouche jusqu'à l'anus, sans aucune cavité plus grande pour l'estomac ; le foye divisé en deux lobes comme dans les Oiseaux, de couleur rouge-noirâtre ; la vésicule du fiel pleine d'une bile très-verte qui teint le papier d'une jolie couleur ; plusieurs œufs ronds, jaunâtres, tachetés de rouge, contenus dans l'ovaire. La fémelle est ordinairement plus pésante que le mâle, dont elle diffère encore en ce qu'elle a son écaille inférieure platte, au lieu que le mâle a la sienne concave dans le milieu. Le mâle monte sur la fémelle dans l'accouplement. La fémelle pond des œufs plus petits & plus oblongs que des œufs de Poule, du reste semblables à ceux des Oiseaux en ce qu'ils ont en-dedans du blanc & du jaune ; elle ne les couve point, mais les couvre de feuillages & de terre : c'est la chaleur du Soleil qui les fait éclorre. Cette sorte de Tortue se trouve sur les montagnes, dans les forêts, dans les bois, dans les champs ;

& dans les Jardins ; elle vit de fruits ; d'herbes, & de ce qu'elle peut trouver sur la terre ; elle mange aussi des Vers, des Limaçons, & d'autres Insectes. On la pourroit nourrir à la maison avec du son & de la farine. Elle marche fort lentement, & la lenteur de sa marche a passé en proverbe ; elle se cache en Hyver dans les cavernes, & y passe même quelquefois toute cette saison sans manger, comme font les Serpens, les Lézards, & plusieurs autres Animaux ; elle a la vie très-dure, & vit fort long-temps ; elle n'aime point l'eau, & n'est point Amphibie. Selon les voyageurs, elle se trouve en abondance dans les déserts d'Afrique, notamment dans la Libye ; & dans les Indes on en sert fréquemment sur les tables : aussi *Belon* observe-t-il que de toutes les espèces de Tortues il n'y en a point qui ait la chair si délicate ni si saine, mais que les Grecs & les Turcs n'osent en user à cause de la défense faite par leur loi. Le même Auteur nous apprend qu'on trouve beaucoup de Tortues terrestres non-seulement en Thrace & en Macédoine, mais même en Languedoc. Elles ne changent point d'écaille, & cette écaille est si ferme

qu'un carroſſe pourroit paſſer par-deſſus ſans l'enfoncer. Suivant la penſée de *Derham*, on voit dans la ſimplicité même du Squelette de la Tortue briller un grand art & une adreſſe étonnante ; car outre que l'écaille ſert comme d'un rampart impénétrable au corps de l'Animal, & fournit une retraite ſûre à ſa tête, à ſes pattes & à ſa queue qu'il retire au-dedans à l'approche du moindre danger, elle ſupplée encore au défaut des os du corps, ſi vous en exceptez ceux des extrémités, de la tête, du col, des quatre pattes & de la queue : enſorte qu'on en eſt ſurpris à la première inſpection de voir un Squelette entier composé d'un ſi petit nombre d'os, qui ne laiſſent pas de répondre ſuffiſamment à tous les différents uſages dont ils peuvent être à la Tortue.

Meſſieurs les Académiciens de Paris dans leurs *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire Naturelle des Animaux*, nous ont donné la *Deſcription Anatomique d'une Grande Tortue des Indes*, dont voici un extrait.

Cette Tortue apportée des Indes, fut priſe aux côtes de Coromandel. Elle avoit quatre pieds & demi de long,

depuis l'extrémité du muſeau juſqu'à l'extrémité de la queue, & quatorze pouces d'épaiſſeur. L'écaille avoit trois pieds de long ſur deux de large. Quelque grande que ſoit cette Tortue, elle n'approchoit point de la grandeur de celles dont *Pline* & *Elien* parlent, qui avoient quinze Coudées, & dont chacune ſuffiſoit à couvrir une cabane capable de loger pluſieurs perſonnes. Mais notre Tortüe étoit une Tortue de terre; & celle de *Pline* & *d'Elien* ſont des Tortues de mer, où lès Animaux deviennent ordinairement plus grands que ceux de la même eſpèce qui vivent ſur la terre. *Elien* dit que les Tortues terreſtres ne ſont pas ordinairement plus groſſes que les groſſes mottes que la charrue enlève quand la terre eſt aiſée à couper. Les plus grandes Tortues de mer qui ſe pêchent proche des Antilles, ſuivant les relations que nous en avons, ne ſont point une fois plus grandes que la nôtre. L'écaille & tout le reſte de l'Animal étoit d'une même couleur, ſavoir d'un gris fort brun. Elle étoit par-deſſus compoſée de pluſieurs pièces de figure différente, dont néanmoins la plupart étoient pentagones. Toutes ces pièces étoient poſées & collées ſur

un os qui en manière d'un crâne enfermoit les entrailles de l'Animal, ayant une ouverture en devant qui laissoit sortir la tête, les épaules & les bras; & une autre ouverture opposée, par où les jambes & la queue sortoient. Cet os sur lequel les écailles étoient appliquées, avoit une ligne & demie à l'endroit le plus mince; & jusqu'à un pouce & demi en quelques endroits. Il est ordinairement double, y en ayant un sur le dos, & un autre sous le ventre, qui comme deux plastrons ou deux boucliers sont joints par les côtés, & attachés ensemble par des ligamens forts & durs, mais qui laissent néanmoins la liberté à quelque mouvement. *Elien* dit que les Tortues terrestres se dépouillent de leur écaille, au lieu de dire leurs écailles, c'est-à-dire, de ces pièces qui sont appliquées sur l'os fait en manière de crâne; car il n'y a point d'apparence qu'une Tortue se sépare de cet os, auquel toutes ses parties principales sont attachées; & il est vrai que ces pièces se détachent d'elles-mêmes de dessus l'os, lorsque l'écaille a été long-temps gardée & que l'os commence à se pourrir: autrement, pour les détacher, on met l'os sur le feu,

dont la chaleur fait que ces parties se séparent aisément l'une de l'autre. A la grande ouverture de devant il y avoit en-dessus un rebord relevé, pour laisser plus de liberté au col & à la tête de s'élever en en haut ; & cette inflexion du col est d'un grand usage aux Tortues ; car elle leur sert à se retourner lorsqu'elles sont sur le dos, & leur industrie est admirable pour cela. Nous avons remarqué dans une Tortue vivante, qu'étant renversée sur le dos & ne pouvant se servir de ses pattes pour se retourner, parce qu'elles ne se peuvent plier que vers le ventre, elle ne se servoit que de son col & de sa tête, qu'elle tournoit tantôt d'un côté & tantôt d'un autre en poussant contre terre pour se faire balancer comme un berceau, afin de chercher le côté vers lequel l'inégalité de la terre pouvoit laisser plus aisément rouler son écaille ; car quand elle l'eut trouvé, elle ne faisoit plus d'effort que vers ce côté-là.

Les trois plus grandes pièces d'écailles étoient endevant sur le dos. Elles avoient chacune en leur milieu une bosse ronde élevée de trois ou quatre lignes, & large d'un pouce & demi. Le dessous du ventre étoit un peu creux. Les Auteurs

ont remarqué que cette cavité eſt particulière aux mâles. Tout ce qui ſortoit hors de l'écaille, ſavoir la tête, les épaules, les bras, la queue, les feſſes & les jambes, étoit couvert d'une peau lâche & pliſſée par de grandes rides, & outre cela grenée comme du marroquin. Cette peau n'entroit point ſous l'écaille pour couvrir les parties qui y étoient enfermées, mais elle étoit attachée autour du bord de chacune des deux ouvertures. La peau des Tortues d'eau eſt couverte au droit des jambes de petites écailles comme les Poiſſons. *Albert* dit que les grandes Tortues ont une écaille ſur la tête en manière de bouclier. La tête de notre Tortue étoit ſeulement couverte d'une peau, qui étoit même plus mince que celle des autres parties. Elle avoit ſept pouces de long ſur cinq de large, & reſſembloit en quelque façon à la tête d'un Serpent : la mâchoire inférieure étoit preſque auſſi épaiſſe que la ſupérieure. Il n'y avoit point d'ouverture pour les oreilles. Les narines étoient ouvertes au bout du muſeau par deux petits trous ronds, d'une manière ridicule. Les yeux étoient petits & hideux. L'œil n'avoit point de paupière ſupérieure,

n'étant fermé que par le moyen de l'inférieure qui se levoit jusques contre le sourcil. *Pline* dit que cela est commun à tous les Animaux à quatre pieds qui font des œufs. Vers les extrémités des mâchoires, à l'endroit des lèvres, la peau étoit dure comme de la corne, & tranchante comme aux autres Tortues : mais ces lèvres étoient coupées en manière de scie, & il ne laissoit pas d'y avoir encore en dedans deux rangs de véritables dents, quoique *Pline* assûre que les Tortues n'ont point de dents non plus que de langue. Il y avoit à chacune des pattes de devant cinq doigts, ou plutôt cinq ongles ; car les doigts n'étoient point distingués autrement que par les ongles, ces pattes n'ayant par le bout qu'une masse ronde d'où il sortoit des ongles. Les pattes de derrière n'en avoient que quatre. Les unes & les autres de ces pattes étoient fort courtes. Celles de devant n'avoient que neuf pouces depuis le haut de l'épaule jusqu'au bout des ongles, & celles de derrière onze depuis le genou jusqu'au bout des ongles. Les ongles étoient longs, ayant un pouce & demi : ils étoient arrondis en dessus comme en dessous, leur coupe faisant une ovale ;

ils étoient émoussés & usés. Leur couleur étoit mêlée de blanc & de noir en différents endroits, & sans ordre. Nous avons remarqué que les Tortues d'eau ont les ongles beaucoup plus pointus, parce qu'elles ne les usent pas à nager, comme les Tortues de terre font à marcher. Nous en avons trouvé quelques-unes qui n'avoient que quatre ongles aux pieds de devant de même qu'à ceux de derrière. *Albert* dit qu'il y en a toujours cinq à chaque pied. Nous avons remarqué que quoique la Tortue marche lentement, la manière de marcher qui lui est particulière, doit user ses ongles autant qu'aux Animaux qui courent; car elle les frotte tous contre terre séparément, & l'un après l'autre; en sorte que lorsqu'elle pose une patte, elle n'appuye d'abord que sur l'ongle qui est le plus en arrière, ensuite elle appuye sur celui qui le suit, & passe ainsi sur les autres jusqu'à l'ongle de devant, en faisant tourner sa patte qui est ronde & bordée d'ongles comme un chariot qui fait tourner ses roues, & imprime la tête des cloux dont leur circonference est bordée, & les fait entrer dans la terre l'un après l'autre. La queue étoit grosse, ayant à son commencement six

pouces de diamètre. Elle avoit quatorze pouces de long, & finissoit en une pointe garnie d'un bout semblable à une corne de Bœuf. *Cardan* l'appelle un ongle, qu'il dit être semblable à l'ergo qui est au derrière des pieds des Cocqs, & croit que c'est un cal engendré au bout des queues des Tortues qui ont autrefois été coupées; ce qui n'a point de vraisemblance, un cal ne pouvant avoir une figure aussi régulière & aussi-bien arrondie qu'elle étoit dans la queue de notre Tortue. Cette queue, après la mort de la Tortue, étoit recourbée à côté, & tellement infléxible, que jamais on ne la put redresser, quelque force qu'on y ait employé. La même inflexibilité s'est trouvée aux muscles des mâchoires, lesquelles n'ont pu être ouvertes qu'en coupant les muscles. *Aristote* a remarqué que de tous les Animaux la Tortue est celui qui a plus de force aux mâchoires; car cette force est telle, qu'elle coupe tout ce qu'elle prend, jusqu'aux cailloux les plus durs. Nous avons remarqué en une petite Tortue, que sa tête, une demi-heure après avoir été coupée, faisoit claquer ses mâchoires avec un bruit pareil à celui des castagnettes. L'inflexibilité de la queue,

pareille à celle des mâchoires, doit faire croire que la Tortue a beaucoup de force à cette partie pour en frapper, & que cette corne qu'elle a au bout peut lui tenir lieu d'arme offensive.

Après avoir scié par les deux flancs l'os qui en manière d'un crâne fait la cavité dans laquelle les entrailles sont enfermées, & après avoir aussi coupé tout autour une membrane adhérante à la partie de ces os qui est en dessous & qui fait le ventre, cette membrane tenant lieu de peritoine vers le bas, & de pleure vers le haut, les parties internes qui se présenterent à la vue furent le ventricule, le foye & la vessie, dont la grandeur étoit telle, qu'elle couvroit les intestins & toutes les autres parties du bas-ventre. Le ventricule étoit situé sous le foye, auquel il étoit attaché par le moyen de plusieurs vaisseaux. Il avoit neuf pouces de long sur trois de diamètre. Ses tuniques étoient fort épaisses, ses orifices étroits, & la membrane qui fait le velouté plissée & formant comme des feuillets étendus selon sa longueur. Il avoit la figure du ventricule des Chiens. *Severinus* lui donne celle du ventricule de l'Homme. A la sortie du ventricule, l'intestin qu'on peut appeller le *Duodenum* avoit en sa

ſurface intérieure des replis comme le ventricule. Leur figure étoit réticulaire ; ce qui pouvoit faire croire que c'étoit un ſecond ventricule. Le reſte des inteſtins étoit compoſé de membranes fort épaiſſes. Les grêles avoient un pouce de diamètre, & neuf pieds de long. Le colon avoit deux pouces de diamètre, & quatre pieds de long. La valvule du colon étoit formée par un rebord circulaire de la membrane interne de l'ileon. On n'a point trouvé dans l'ileon ni dans le colon les feuillets que nous avons remarqué dans la plupart des Animaux. Nous n'avons point nonplus trouvé de *Cœcum*. *Severinus* attribue deux *Cœcum* à la Tortue, pareils à ceux qui ſe voyent dans les Oiſeaux. Le *Rectum*, à la diſtance de neuf pouces de l'anus, avoit un retreciſſement qui faiſoit comme un cul de Poul, autour duquel il y avoit trois appendices rondes de différente grandeur qui paroiſſent formées par la membrane interne du *Rectum*, & qui étoient recouvertes par des fibres charnues & étendues ſelon la longueur des appendices. Le reſte du *Rectum* qui s'étendoit depuis le retreciſſement juſqu'à l'anus, ſervoit comme d'étui à la verge, ainſi qu'il ſe voit au Caſtor, à la Civette, & à pluſieurs autres Animaux.

Dans les petites Tortues d'eau que nous avons disséquées, on a trouvé vers l'extrémité du *Rectum* deux vessies qui avoient communication avec l'intestin, & qui s'enfloient lorsqu'il étoit enflé. Ces vessies n'ont point été trouvées dans la grande Tortue.

Le foye étoit d'une substance ferme, mais de couleur fort pâle. Il avoit une grandeur considérable, & il sembloit même qu'il fût double, étant séparé en partie droite & en partie gauche qui n'étoient jointes ensemble que par un Isthme d'un pouce de large & par des membranes qui conduisoient des vaisseaux de la partie gauche à la droite. Chacune de ces parties avoit une veine cave sortant de la convexité qui regarde le diaphragme, & chacune un rameau Hépatique sortant de la région cave. La partie gauche du foye étoit la plus grande, divisée en quatre lobes. La partie droite n'avoit que trois lobes, dont le troisième qui étoit le plus petit sortoit du milieu de la cavité du grand lobe & recouvroit la vésicule qui étoit attachée en cet endroit, étant enfoncée dans un sinus qui faisoit qu'elle n'étoit point éminente hors le foye comme elle est ordinairement. Elle avoit un pouce & demi de long sur un

demi-pouce de large, ſa figure étant approchante de celle de la véſicule de l'Homme. Le canal cyſtique, qui comme en l'Homme étoit la continuation du col de la véſicule, étoit long de ſept pouces, & de la groſſeur d'une petite plume à écrire. Il deſcendoit ſans avoir aucune communication avec l'hepatique, & s'inſeroit au *Duodenum* par une embouchure particulière. La ratte étoit entre le *Duodenum* & le colon. Elle avoit la figure d'un Rein, & recevoit ſes vaiſſeaux par une enfonçure pareille à celle que le Rein a pour recevoir les ſiens. Le pancreas embraſſoit étroitement le *Duodenum*. Il étoit encore attaché à la ratte qu'il couvroit en partie. Il avoit la figure d'un Priſme triangulaire. Son canal s'ouvroit dans le *Duodenum*. Les reins avoient quatre pouces de longueur, trois de largeur, étant en forme de Priſme triangulaire, d'un rouge vif, récoupée en trois ou quatre morceaux joints enſemble par leurs vaiſſeaux, & enfermés par la membrane extérieure. Les uretères ſortoient de la partie ſupérieure, & ſe gliſſoient le long de toutes la ſurface à laquelle ils étoient attachés comme aux Oiſeaux. Les teſticules étoient couchés ſur les reins. Ils avoient

deux pouces & demi de long, & dix lignes de large. L'épididyme étoit d'une ſtructure fort particulière. C'étoit un canal replié en tant de circonvolutions, qu'étant déplié il avoit quatorze pouces, au lieu qu'auparavant il n'en avoit que quatre.

La veſſie étoit d'une grandeur extraordinaire. On y a trouvé plus de douze livres d'urine claire & limpide. *Ariſtote* dit que la Tortue marine a la veſſie très-grande, & la terreſtre très-petite. La nôtre néanmoins étoit une Tortue terreſtre; & dans la diſſection que nous avons faite de pluſieurs Tortues d'eau, nous leur avons toujours trouvé la veſſie beaucoup plus petite à proportion qu'à celle dont nous parlons. La figure de la veſſie de notre Tortue n'étoit pas moins extraordinaire que ſa grandeur. Elle étoit faite en forme d'un boyau, & ſon col n'étoit point à l'un des bouts, mais au milieu, ce qui repréſentoit aſſez bien la membrane Allantoïde du Fœtus de la plupart des Brutes. Cette figure eſt bien différente de la figure d'une châtaigne que *Severinus* lui donne. Elle avoit deux pieds de long. Sa ſituation étoit en travers, allant d'un des flancs à l'autre Sa tunique extérieure étoit membraneuſe. L'inté-

rieure étoit renforcie par une infinité de fibres charnues & relevées en boſſe, qui ſe croiſoient & s'entrelaçoient les unes dans les autres, imitant celles qui ſe voyent au dedans des oreilles du cœur. Le col de la veſſie avoit un pouce de long, & autant de large. Il étoit attaché vers le milieu du *rectum*, dans lequel l'urine ſe déchargeoit par une petite ouverture ou canal oblique à ſept ou huit pouces près de l'anus. La verge avoit neuf pouces de long ſur un pouce & demi de large. Elle étoit compoſée de deux ligamens ronds, d'une ſubſtance ſpongieuſe, & revêtus d'une membrane déliée.

Le cœur étoit ſitué tout au haut de la poitrine, enfermé dans un Pericarde fort épais, & attaché par en bas à la membrane qui couvroit le foye. Sa figure étoit fort différente de celle que le cœur a ordinairement; car au lieu d'être allongé de ſa baſe à ſa pointe, ſa plus grande dimenſion étoit d'un côté à l'autre, ayant trois pouces de ce ſens, & un pouce & demi ſeulement de la baſe à la pointe. Les deux oreilles qui ſortoient de la baſe, en étoient fort détachées & comme pendantes: la droite avoit deux pouces & demi de long ſur un pouce & demi de large; la gauche étoit plus petite. Ces

oreilles s'ouvroient à l'ordinaire chacune dans un ventricule. Outre les deux ventricules qui étoient en la partie postérieurs du cœur qui regarde l'épine, il y en avoit un troisième en la partie antérieure, tirant un peu vers le côté droit. Ces trois ventricules se communiquoient par plusieurs ouvertures, leur substance n'étant pas solide & continue comme aux cœurs des autres Animaux, mais spongieuse & composée de fibres & de colomnes charnues, seulement contiguës les unes aux autres, & entrelacées ensemble. Les deux ventricules postérieurs recevoient le sang des deux troncs de la veine cave avec le sang de la veine du poumon, laquelle étoit double, y en ayant une de chaque côté ; car ces veines se déchargeant dans chaque axillaire, mêloient le sang qu'elles avoient reçu du poumon avec celui de la veine cave pour le porter dans le ventricule droit duquel l'aorte sortoit. Le ventricule antérieur n'avoit point d'autre vaisseau que l'artère du poumon. Cette artère, de même que l'aorte, avoit trois valvules sigmoïdes, dont l'action étoit d'empêcher que le sang qui est sorti du cœur n'y rentre, lorsque les ventricules viennent à se dilater pour recevoir le sang de la veine cave &

de celle du poumon. L'aorte au sortir du ventricule droit se partageoit en deux branches qui formoient deux crosses. Le larynx étoit composé comme aux Oiseaux d'un Aryténoïde & d'un Cricoïde articulés ensemble. La fente de la glotte étoit étroite & serrée ; & cette conformation particulière de la Glotte pourroit être la cause du ronflement des Tortues de mer qui, au rapport de *Pline*, s'entend de fort loin lorsqu'elles flottent endormies sur la surface de l'eau. Les veaux marins qui sont remarquables aussi par leur ronflement, ont ainsi leur glotte & leur épiglotte extraordinairement serrées. L'Aspre Artère qui avoit ses anneaux entiers, se séparoit à l'entrée de la poitrine en deux longues branches de six pouces chacune. Dès l'entrée du poumon ces branches perdoient leurs cartilages, & ne produisoient que des canaux membraneux fort larges & inégaux. Les Auteurs qui ont cru que la Tortue n'a point de sang dans le poumon, ont fondé cette opinion sur la blancheur & sur la transparence des membranes dont il est composé, qui le font paroître tout-à-fait membraneux lorsqu'il est enflé, au lieu que celui des autres Animaux paroît charnu : mais la vérité est qu'il n'y a de la

différence que du plus & du moins; le poumon de l'Homme, de même que celui des autres Animaux, n'étant composé d'autre chose que de petites vésicules amassées les unes contre les autres, entre lesquelles les vaisseaux sanguins sont entrelacés en si grand nombre, qu'ils forment une apparence de chair en manière de petits lobes attachés aux canaux des Bronches, & c'est de ces petits lobes que les grands lobes du poumon sont composés. Or il n'y a point d'apparence que le poumon de la Tortue serve à la circulation entière du sang; il n'est point fait aussi pour la voix, la Tortue étant absolument muette; & il n'est point utile au rafraîchissement des parties internes, ni à l'évacuation de leurs vapeurs, puisqu'il n'a point le mouvement continuel & réglé qui se voit dans les autres Animaux, & qui est nécessaire à ces usages; de sorte qu'il ne reste que la compression des parties internes, dont les usages se reduisent à la confection & à la distribution de la nourriture. Mais nous cherchons un autre usage plus important & qui étant plus particulier à la Tortue & aux autres Animaux de son espèce, réponde mieux à la conformation particulière de leur poumon; &

nous avons trouvé qu'on peut attribuer à cette partie la faculté que la Tortue a de s'élever & de ſe tenir ſur l'eau, & de deſcendre au fond quand elle veut, enſorte qu'il lui tient lieu de la veſſie pleine d'air qui ſe trouve dans la plupart des Poiſſons. Nous avons obſervé pendant un long-temps des Tortues flotantes ſur l'eau ſans ſe remuer. Les Poiſſons ſe tiennent de même long-temps en un même endroit entre deux eaux, tantôt près du fond de l'eau, tantôt près de ſa ſurface. *Ariſtote* & *Pline* ont remarqué que lorſque les Tortues ont été long-temps ſur l'eau pendant la bonace, il arrive que leur écaille étant deſſéchée au ſoleil, elles ſont aiſément priſes par les Pêcheurs, à cauſe qu'elles ne peuvent ſe plonger dans la Mer aſſez promptement, étant devenues trop legères. Cela fait voir quelle juſteſſe il doit y avoir dans leur équilibre, puiſqu'un auſſi petit changement qu'eſt celui qui peut arriver par le ſeul deſſechement de l'écaille, eſt capable de le rendre inutile. Quoique notre Tortue ne fût pas de celles qui vivent dans l'eau, elle ne laiſſoit pas à l'égard de cette conformation particulière du cœur & du Poumon, de l'avoir pareille à celle des Animaux de ſon eſpèce, ainſi qu'on voit pluſieurs Oiſeaux avoir

avoir des aîles quoiqu'ils ne volent point.

Le cerveau étoit très-petit; car la grandeur de la tête qui à proportion du reſte du corps eſt déjà fort médiocre, conſiſtoit principalement aux os du crâne & à la chair des muſcles crotaphites qui le couvroient & qui étoient épais comme au Lion, l'os du ſommet de la tête ayant une crête à la maniére de tous les Animaux qui ont une force extraordinaire aux mâchoires. Le cerveau avec le cervelet avoit en tout ſeize lignes de long ſur neuf de large. Les Tortues marines qui ſe pêchent aux Antilles, l'ont trois fois plus petit à proportion; car, ſuivant les relations que nous avons de ces pays, les Tortues qui y ont la tête groſſe comme celle d'un veau, n'ont pas le cerveau plus gros qu'une féve. Les membranes de ces deux parties, leur ſubſtance, le lacis choroïde, la glande pineale, la pituitaire, l'entonnoir, & la plupart des nerfs étoient de la même maniére qu'ils ſe voyent dans les Oiſeaux. Les autres parties avoient quelque choſe de particulier. Les nerfs Olfactoires étoient d'une grandeur extraordinaire, faiſant preſque le quart de tout le cerveau. Les nerfs optiques prenoit leur origine des nerfs olfac-

toires. La moëlle de l'épine étoit couverte de ses membranes ordinaires, & arrosée de plusieurs vaisseaux qui l'accompagnoient jusqu'à sa fin. Elle emplissoit toute la cavité des vertébres, & envoyoit de part & d'autre plusieurs paires de nerfs. Ceux qui se distribuoient aux bras, aux jambes, au col, & à la queue, étoient fort gros & en très-grand nombre. Le globe de l'œil avoit un pouce de diamètre. La paupière interne que nous avons vu remuer dans les Tortues vivantes, avoit les mêmes muscles que nous avons observés dans les Oiseaux. La cornée étoit fort mince. L'humeur aqueuse avoit une consistance tellement épaisse, qu'elle ne couloit qu'à peine. L'iris étoit de couleur minime; on y voyoit plusieurs vaisseaux entrelacés. Le cristallin n'avoit qu'une ligne de diamètre; il étoit plat & lenticulaire. La langue dont la figure étoit pyramidale, avoit un pouce de long sur quatre lignes de large. Elle étoit mince, n'ayant pas plus d'une ligne, dont la substance charnue ne faisoit que la moitié. La tunique avoit en-dessus un grand nombre de mammelons. La langue avoit avec l'os hyoïde dix muscles, cinq de chaque côté.

A l'égard des oreilles, à nos petites

Tortues de même qu'à la grande, il n'y avoit aucune ouverture en dehors : l'os paroiſſoit ſeulement enfoncé au droit des temples, & la peau qui couvroit cette enfonçure étoit plus mince & plus délicate qu'ailleurs, & paroiſſoit auſſi quelque peu enfoncée en cet endroit. Après avoir levé cette peau, on découvroit un trou rond de la grandeur & de la forme de celui de l'Orbite de l'œil. Il étoit fermé par une eſpèce de platine cartilagineuſe fort mobile, étant attachée tout à l'entour au bord du trou rond par une membrane fort delicate. Au côté du trou vers le derrière de la tête, il y avoit un conduit cartilagineux qui deſcendoit dans le palais, où il avoit une ouverture longue, faiſant une petite fente. Audeſſous de la platine cartilagineuſe on a trouvé une grande cavité de figure ovale, fort longue, ayant de long deux fois ſa largeur. Cette cavité étoit percée à côté pour donner paſſage à un petit ſtylet fort menu qui venoit obliquement ſoutenir la platine par un bout, & par l'autre après avoir paſſé au travers d'une ſeconde cavité qui étoit un peu en deſſous & à côté de la grande, il bouchoit un trou par lequel la ſeconde cavité s'ouvroit dans une troiſième qui étoit anfrac-

tueuse, & qui recevoit le nerf de l'ouye. Le bout du stylet qui bouchoit l'ouverture de cette troisième cavité, alloit en s'élargissant comme le bout d'une Trompette, & avoit une membrane délicate qui l'attachoit à la circonference du trou. Ceux qui ont fait la description des Antilles, qui est le lieu du monde où il y a une plus grande quantité de Tortues, disent qu'elles sont sourdes. Nous avons lieu de douter, vu les organes que nous venons de décrire, que ces Historiens ayent apporté tous le soin nécessaire pour être bien instruits de cette particularité, y ayant apparence qu'ils se sont contentés de la conjecture qu'on peut tirer pour cela du défaut d'ouverture que ces Animaux ont en leurs oreilles ; sinon, il faudroit que les oreilles fussent aux Tortues ce que les yeux sont aux Taupes, c'est-à-dire qu'elles eussent des oreilles sans entendre, de même que les Taupes ont des yeux avec lesquels elles ne voyent point.

La remarque que nous avons faite sur la manière dont la Tortue remue son col pour se retourner quand elle est sur le dos, nous a donné occasion de chercher les muscles qui fléchissent & qui étendent cette partie. Nous avons pre-

mièrement trouvé que ce col a deux espèces de mouvement, qui sont chacun composés de fléxion & d'extension. Le premier mouvement est celui par lequel la Tortue retire son col & sa tête en dedans, ou l'allonge & la fait sortir en dehors. Le second est celui par lequel le col étant sorti & étendu se fléchit de tous les côtés. Dans la première espèce de mouvement le col s'allonge lorsque les muscles qui servent aux différentes fléxions du col mis en dehors, agissent ensemble & d'une égale force ; & il se retire en dedans avec la tête par deux différentes fléxions & extensions des vertèbres, dont l'une est en dessus, & l'autre en dessous ; ce qui donne au col une figure pareille à celle que le col du Cygne prend quand cet Oiseau retire sa tête vers son dos. Pour cela outre les muscles qui fléchissent de tous côtés le col mis en dehors, & qui sont communs à tous les mouvemens du col, il y en a cinq particuliers de chaque côté, qui naissant des apophyses des lombes & des dernières côtes montent le long des vertèbres du dos, & s'insèrent en cinq différents endroits des apophyses obliques des vertèbres du col, le plus long étant attaché proche de la

tête au corps de la première vertèbre. Les muſcles qui, lorſqu'ils agiſſent ſéparément, ſervent aux fléxions du col mis en dehors, naiſſent des vertèbres du col, & s'inſèrent auſſi à ſes vertèbres. Lorſque la tête ſe retire en dedans, elle s'enfonce dans un repli de la peau qui eſt ſur les épaules, lequel forme comme un froc. Cela ſe fait par le moyen d'un muſcle fort large & fort épais adhérant à la peau, & qui étant attaché aux apophyſes épineuſes des vertèbres d'où il ſemble naître, ſe replie en deſſous, couvrant & enveloppant l'Aſpre Artère & l'Œſophage. Les différentes ſituations des fibres de ce muſcle qui le peuvent faire paſſer pour un aſſemblage de pluſieurs muſcles, produiſent les divers replis de cette peau faite en forme de froc lorſqu'elles agiſſent différemment.

La Tortue en général ſe nomme en Grec *Chelôné* ; en Latin *Teſtudo*, *à teſta*, écaille, parce que cet Animal eſt couvert d'une écaille ; autrement *Domiporta*, parce qu'elle porte avec elle ſa maiſon ; ou *Tardigrada*, parce qu'elle ſe remue lentement ; en Italien *Teſtudine*, *Tartaruca* ou *Tartaruga* ; en Eſpagnol *Tartuga*. Quant à la Tortue de terre ou terreſtre en particulier, elle

s'appelle en Allemand *Erd - Schild-Kroete* ; en Flamand *Schild - Pad* en Anglois *Common Land Tortoise.*

La Tortue de mer ; *Testudo marina* ; Offic. Schrod. 333. Rondel. *de Pisc.* 443. Bellon. *de Aquat.* 50. Gesn. *de Quad. Ovip.* 113. Aldrov. *de Quad. Ovip.* 712. Jonst. *de Quad.* 147. Schonev. Icht. 74. Charlet. Exer. 30. *Testudo marina vulgaris* , Raij Synop. Anim. Quad. 254. *Testudo marina Corticata* , *seu Communis* , Nonnull.

Selon *Ray* , cette espèce diffère de la terrestre principalement par la grandeur , en quoi elle la surpasse ; par son écaille moins belle & plus molle ; & par ses pieds faits pour nager , semblables aux nageoires des Poissons. Elle croît à une grandeur considérable. On en trouve fréquemment au Bresil & aux Isles Antilles qui sont si grandes , que la chair d'une seule suffiroit pour le disner de 80 ou 100 hommes. *Solin* dit que dans la mer des Indes il y a des Tortues si grandes , que les Indiens construisent leurs maisons avec deux écailles de ces Animaux. *Elien* rapporte que dans l'Isle Taprobane les toits des maisons sont faits d'écailles de Tortues. *Diodore de Sicile* nous apprend que les

Chelonophages, peuples voiſins de l'Ethiopie, ſe ſervent de ces mêmes écailles en guiſe de barques pour naviger près le continent, & au lieu de tentes. Parmi les voyageurs, les uns aſſûrent pour certain avoir vu dans l'Ocean Indien des Tortues d'une telle grandeur, que quatorze hommes pouvoient monter à la fois ſur le dos ou l'écaille ſupérieure d'une ſeule ; les autres, des Tortues longues de dix pas, & larges de ſept. Suivant le rapport de *Jean de Laet*, les Tortues croiſſent dans l'Iſle de Cuba au point de pouvoir porter cinq hommes ſur leur dos. D'autres Auteurs diſent que le mâle & la fémelle reſtent accouplés pendant un mois lunaire entier. Les pêcheurs les prennent en les renverſant ſur le dos ; pour cela, ils en approchent doucement tandis qu'elles dorment flottantes à la ſurface de l'eau ; & quand ils les ont ainſi renverſées, ils les pouſſent devant eux avec les mains juſqu'à leur barque. Lorſqu'elles ſonr couchées ſur le dos, elles tirent des ſoupirs du fond de la poitrine, & verſent des larmes abondamment. Au lieu de dents, elles ont un os continu ſi dur, qu'elles coupent, à ce qu'on dit, de gros bâtons d'un ſeul coup. Leur mâchoire ſupérieure

a un canal gravé pour recevoir les dents de la mâchoire inférieure, qui reçoit à son tour la saillie dentelée de la mâchoire supérieure ; moyennant quoi elles paissent facilement l'herbe. *Pline* dit qu'étant sorties sur la terre elles pondent dans l'herbe des œufs semblables à ceux des Oiseaux, & jusqu'à une centaine. Ces œufs sont blancs, ronds, & non pas de figure ovale comme ceux des Oiseaux. Ce que les Anciens rapportent touchant leur couvaison, est faux ; car ils sont échauffés & éclosent uniquement par la chaleur du soleil ; ce qui se doit dire des œufs de toutes les Tortues en général. *Jean Fabre Lyncée* assûre que les poumons de la Tortue sont situés non dans la poitrine, mais dans le bas-ventre sous le diaphragme. Après avoir, dit-il, coupé en partie la trachée-artère, & l'avoir soufflée avec un tube, j'apperçus aussi-tôt les deux poumons dans le bas-ventre, lesquels atteignoient jusqu'au bout de l'Intestin *Rectum*, & s'élevoient vers la poitrine en croissant beaucoup en largeur ; ils étoient rougeâtres, & d'une couleur très-jolie. La trachée-artère descend du larynx dans la poitrine, où elle se partage en deux branches, qui ayant percé

le diaphragme entrent dans les poumons. Ces poumons ſont d'une ſubſtance très-déliée qui les fait paroître comme des veſſies rouges enflées ; ils conſervent néanmoins la ſubſtance de vrais poumons, & ſont tellement adhérants à l'endroit qui regarde le dos, qu'on peut bien après tout les en détacher avec les doigts ſans ſcalpel.

Le R. P. *Feuillée*, Minime, nous a donné dans le *Journal* de ſes *Obſervations* l'Anatomie des principales parties d'une Tortue de mer. Selon lui, les muſcles qui couvrent l'œil du côté de l'orbite, ſont accompagnés d'une matière glaireuſe, & de pluſieurs glandes blanches, tachetées de noir au milieu, & attachées enſemble à côté du grand angle : la membrane ou conjonctive qui eſt immédiatement ſous ces muſcles, & qui couvre entièrement tout le globe de l'œil, eſt fort adhérante à la cornée ; elle eſt de couleur d'ardoiſe par-tout, excepté au-devant où elle eſt un peu blanche. La cornée eſt épaiſſe comme un ſol marqué ; ſa capacité n'eſt pas tout-à-fait ſphérique, mais un peu applatie en devant & en derrière ; elle eſt compoſée de deux pièces, de la poſtérieure ou ſclerotique, & de l'an-

térieure ou cornée ; celle-ci est encore composée d'environ huit pièces jointes les unes aux autres, comme en manière de suture : mais ces sutures ne paroissent que dans la partie concave de cette cornée. La cornée est aussi dentelée tout à l'entour ; elle est tout-à-fait noire en-dedans, & toute tapissée d'une membrane fort déliée & de couleur minime-obscur ; cette membrane enveloppe une matière glaireuse qui est comme dans une boîte ou vessie composée d'une membrane extrémement déliée & pleine d'une eau très claire, dans laquelle nage un crystallin très-pur, très-transparent, & enveloppé de l'Arachnoïde. Ces crystallin est beaucoup plus convèxe par devant que par derrière : Il y a au devant une autre membrane aussi extrémement déliée & percée comme l'uvée dans l'homme pour donner passage à la lumière : cette dernière membrane est attachée au fond de la platine dentelée ou cornée, dont l'ouverture du milieu est encore formée par une membrane fort déliée, & tendue comme le tympan dans l'oreille.

La langue de la Tortue de mer est courte, émoussée & assez épaisse ; elle est toute musculeuse, un peu dure &

toute ridée par - dessus, ayant dans sa substance intérieure un petit cartilage oblong, fait en façon d'une petite navette. Ce petit cartilage est attaché au-dessus de la pointe d'un os cartilagineux, semblable à un plastron de corps de cuirasse : cet os est accompagné aux deux côtés par trois os aussi cartilagineux, & disposés de manière qu'ils semblent composer le corps d'une Grenouille avec le plastron. Cet assemblage d'os tient la place de l'os hyoïde, & on peut l'appeller ainsi. La langue est immédiatement attachée à ce plastron & aux osselets qui l'accompagnent par des muscles fort épais, & l'on voit un peu après sa racine une petite fosse un peu longue, au commencement de laquelle le larynx est situé. La trachée-artère est composée de quarante anneaux ou environ, cartilagineux, ovales, & joints l'un à l'autre bout-à-bout & sans s'emboîter, par une grosse membrane ; elle se fourche en deux grosses bronches qui pénètrent toute la longueur du poumon : ces anneaux en distribuent d'autres en rameaux plus minces, mais composés d'anneaux tout ondés & divisés en plusieurs pièces.

La Tortue qui a fait le sujet des

remarques précédentes, étoit un mâle d'environ trois pieds de long. La longueur des inteſtins depuis leur commencement juſqu'à l'anus étoit de quarante-cinq pieds, l'œſophage étoit fort ample, long de ſeize pouces, tout garni en-dedans depuis le commencement juſques vers ſon milieu de quantité de pointes mollaſſes, blanches & ſemblables à ces petits flocons qu'on voit aux bords de quelques couvertures de laine; elles étoient toutes inclinées vers le ventricule : tout le reſte avoit bien quelques-unes des mêmes pointes; mais elles étoient beaucoup plus rares, & beaucoup plus courtes. Le ventricule avoit environ deux pieds de longueur : à près de dix-huit pouces de longueur, il eſt étranglé de manière qu'il ſemble que ce ſoit deux ventricules joints enſemble bout-à-bout; tous les deux ſont pliſſés en-dedans : mais les plis du ſecond ſont beaucoup plus épais que ceux du premier. Le pylore a environ deux pouces de longueur; il eſt ſi étroit, qu'à peine on y peut introduire le petit doigt; il eſt auſſi tout pliſſé en long par-dedans. Tout le reſte des inteſtins depuis le pylore juſqu'à l'anus ne ſauroit ſe diviſer qu'en deux boyaux, l'un grêle,

& l'autre gros : celui-ci eſt beaucoup plus ample au commencement qu'en tout le reſte ; l'inteſtin grêle a environ douze pieds de longueur depuis le pylore juſqu'au commencement du gros. Ses membranes ou tuniques ſont beaucoup plus épaiſſes au commencement qu'à la fin : au dedans à environ quatre pieds de longueur, il eſt très déchiqueté par une infinité de petites ouvertures ou de profondeurs en façon de mailles de réſeau. Le fond de chaque eſpace eſt encore diſtingué par d'autres mailles plus petites, & celles-ci encore par d'autres moindres ; de ſorte qu'il ſemble qu'on voye trois ou quatre réſeaux poſés les uns ſur les autres, les mailles les plus enfoncées étant beaucoup plus étroites & plus petites que les ſupérieures. Le reſte des inteſtins eſt pliſſé juſqu'à l'anus, à la manière d'un ſurplis, ſans qu'il y paroiſſe aucune forme de réſeau. Tout l'inteſtin eſt enduit au-dedans d'une matière graſſe & viſqueuſe, & le canal choledoque y a ſon entrée environ deux pieds au-deſſous du pylore. La ſéparation de l'inteſtin grêle & de l'inteſtin gros, eſt un gros ſphincter fort épais, mais fort étroit en ſon paſſage. L'inteſtin gros eſt fort ample durant l'eſpace d'un

pied & demi ; tout le reste jusqu'à l'anus est d'une même grosseur, excepté un peu au devant de l'anus où il est un peu plus gros qu'en tout le reste, à cause que les tuniques qui composent tout l'intestin y sont beaucoup plus épaisses. Tout l'intestin depuis l'œsophage jusqu'à l'anus est composé de trois tuniques ou membranes, l'intérieure, la moyenne, & l'extérieure. L'intérieure est fort menue, & toute tapissée de quantité de rameaux, de veines & d'artères ; la moyenne est fort épaisse, fort blanche, & composée principalement de fibres longitudinales, tendres & charnues : elle est traversée d'espace en espace par plusieurs veines & par plusieurs artères qui vont distribuer plusieurs rameaux sur toute la membrane intérieure. La membrane extérieure est extrêmement déliée ; elle provient du mésentère, lequel est attaché aux poumons & au foye ; & il est si délicat, qu'on le déchire fort aisément pour peu d'effort qu'on fasse en le tirant : il est tout tapissé de plusieurs grands rameaux de veines composées d'une membrane fort épaisse. Tous ces rameaux de veines sont accompagnés d'autres rameaux d'artères, dont les membranes sont beaucoup plus déliées

que celles des veines. On voit tout le long de ces rameaux tant des veines que des artères, une bande de graiſſe fort jaune qui les accompagne par-tout : toutes les extrémités de ces rameaux viennent ramper ſur les inteſtins, & diſtribuent pluſieurs autres rameaux dans leur ſubſtance intérieure.

Le cœur eſt immédiatement poſé ſur le foye, & le foye ſur les poumons. Le cœur de notre Tortue avoit la figure d'une groſſe poire un peu applatie. Sa grandeur eſt proportionnée à la Tortue ; ce cœur n'a point de péricarde, mais il eſt couvert d'une membrane aſſez forte qui lui eſt extrêmement adhérante, laquelle lui tient lieu de péricarde. Il a deux grandes oreilles d'une ſubſtance membraneuſe aſſez épaiſſe, l'une à droite, & l'autre à gauche : en-dehors il eſt tout ridé, & en-dedans il a une infinité de cavités qui laiſſent entr'elles une infinité de faiſceaux de fibres charnues. Chaque oreille communique reſpectivement avec les ventricules du cœur, mais d'une manière fort particulière ; car au lieu que dans l'homme le ſang entre premièrement dans l'oreillette avant que d'entrer dans le ventricule, ici au contraire le ſang eſt porté

par la direction de ſon mouvement dans la cavité des ventricules, & les oreillettes ne ſemblent faites que pour recevoir ce qui ne peut pas entrer dans les ventricules. Les cavités du cœur ſont au nombre de trois ; la droite reçoit le ſang de la veine cave & de l'oreillette droite ; la cavité gauche reçoit celui de la veine pulmonaire & de l'oreillette du même côté : le ſang paſſe de la cavité gauche dans la droite par une eſpèce de trou qui en fait la communication ; & delà tout ce ſang paſſe dans deux artères qui naiſſent de cette cavité droite, & qui vont dans les différentes parties du corps, ſi vous exceptez une portion de ce ſang qui paſſe par un trou dans la troiſième cavité qui eſt antérieure, afin d'entrer dans l'artère du poumon qui prend ſon origine de cette troiſième cavité ; de ſorte que la cavité gauche reçoit uniquement le ſang de la veine pulmonaire & de l'oreillette gauche : la cavité droite reçoit celui qui lui vient de la cavité gauche, de l'oreillette droite, & de la veine cave ; & en même temps elle fournit aux deux artères qui tiennent la place de l'aorte, & à la troiſième petite cavité, d'où ce ſang entre dans l'artère pulmonaire.

Le foye eſt fendu juſques vers le milieu de ſa longueur ; ce qui forme comme deux lobes, un grand & un petit, quoique ce n'en ſoit proprement qu'un. Le grand eſt à droite, & le petit à gauche. Les deux lobes du poumon ſont joints par une membrane aſſez forte & aſſez épaiſſe ; ils ſont rougeâtres & ſpongieux. La trachée artère leur fournit à chacun une bronche qui les traverſe entièrement dans toute leur longueur, & qui en diſtribue pluſieurs moindres dans toute leur ſubſtance. Le cœur fournit auſſi à chaque poumon deux grands vaiſſeaux qui paſſent ſur les bronches de la trachée-artère, entrent dans leur ſubſtance, & accompagnent par-tout les bronches. Les deux autres coulant tout le long en-dehors ſous la partie poſtérieure vont former les grands rameaux qui rampent par-deſſus tout le méſentère : mais un peu avant que de former les rameaux du méſentère, ils ſont joints enſemble par un autre vaiſſeau à la façon d'un traverſier ou échelon d'une échelle.

Le ſieur *de Rochefort* dans ſon *Hiſtoire Naturelle des Iſles Antilles de l'Amérique*, dit qu'on prend en ces Iſles pluſieurs ſortes de Tortues de terre, de

mer, & d'eau douce. Selon lui, les Tortues de mer ſe diviſent ordinairement par les inſulaires en *Tortue Franche*, en celle qu'ils nomment *Caouanne*, & en *Caret*. Elles ſont preſque toutes de la même figure ; mais il n'y a que la chair de la première eſpèce qui ſoit bonne à manger, ſi ce n'eſt dans le cas de neceſſité & faute d'autre choſe, de même qu'il n'y a que l'écaille de la dernière qui ſoit de prix. Les Tortues Franches & les Caouannes ſont le plus ſouvent d'une groſſeur ſi démeſurée, que la ſeule écaille de deſſus a environ quatre pieds & demi de longueur, & quatre de largeur. Ces Animaux Amphibies ne viennent guères à terre que pour poſer leurs œufs ; ils choiſiſſent pour cet effet un ſable fort doux & fort délié qui ſoit ſur le bord de la mer en un endroit peu frequenté, & où ils puiſſent avoir un accès facile. Les Inſulaires qui vont en certain temps de l'année aux Iſles du Cayeman pour faire proviſion de la chair des Tortues qui y terriſſent en nombre innombrable, diſent qu'elles y abordent de plus de cent lieues loin pour y poſer leurs œufs, à cauſe de la facilité du rivage qui eſt bas, & par-tout couvert d'un ſable

mollet. Le terrissage des Tortues commence à la fin d'Avril, & dure jusqu'au mois de Septembre ; & c'est alors qu'on en peut prendre en abondance ; ce qui se fait de la manière suivante.

A l'entrée de la nuit on met des hommes à terre, qui se tenant sans faire de bruit sur la rade guettent les Tortues lorsqu'elles sortent de la mer, pour venir poser leurs œufs dans le sable ; & quand ils apperçoivent qu'elles sont un peu éloignées du bord de la mer, & qu'avec leurs pattes elles font dans le sable un trou profond d'un pied & demi, & quelquefois davantage, pour y pondre, ces hommes les surprenant pendant qu'elles sont occupées à ce travail les tournent sur le dos ; étant en cette posture, elles ne peuvent plus se retourner, & demeurent ainsi jusqu'au lendemain qu'on les va querir dans des chaloupes pour les apporter au navire. Lorsqu'elles sont de la sorte renversées sur le dos, on les voit pleurer, & on leur entend jetter des soupirs. Les matelots des navires qui vont en ces isles du Cayeman pour faire leur charge de Tortues, en peuvent facilement tourner chaque soir en moins de trois heures quarante ou cinquante, dont la moindre pése cent cinquante

livres, & les ordinaires deux cens livres : il y en a telle qui a deux grands ſeaux d'œufs dans le ventre. Ces œufs ſont ronds de la groſſeur d'une bale de jeu de paume ; ils ont du blanc & du jaune comme les œufs de Poule, mais la coque n'en eſt pas ferme ; elle eſt molaſſe comme ſi c'étoit du parchemin mouillé. On en fait des fricaſſées & des omelettes qui ſont aſſez bonnes ; mais elles ſont plus ſéches que celles qu'on fait avec des œufs de Poule. Une ſeule Tortue a tant de chair, qu'elle eſt capable de nourrir ſoixante hommes par jour. Quand on les veut manger, on leur cerne l'écaille du ventre que les Inſulaires appellent le *plaſtron de deſſous*, lequel eſt uni à celui de deſſus par de certains cartilages qui ſont aiſés à couper. Tout le jour les matelots ſont occupés à mettre en pièces & à ſaler les Tortues qu'ils ont priſes la nuit. La plupart des navires qui vont en ces iſles du Cayeman, après avoir fait leur chargement, c'eſt-à-dire, après ſix ſemaines ou deux mois de ſéjour, s'en retournent aux Antilles où ils vendent cette Tortue ſalée pour la nourriture du menu peuple & des eſclaves. Mais les Tortues qui peuvent échapper la priſe, après avoir pondu leurs œufs à deux ou trois repriſes,

s'en retournent au lieu d'ou elles étoient venues. Les œufs qu'elles ont couverts de terre ſur le rivage de la mer, viennent à éclorre au bout de ſix ſemaines par l'ardeur du ſoleil, & non par leur regard comme *Pline* & quelques Anciens s'étoient imaginé : ſi tôt que les petites Tortues ont briſé la coque qui les tenoit enveloppées, elles percent le ſable & en ſortent pour ſe rendre droit à la mer auprès de leurs mères par un inſtinct qu'elles ont reçu de la nature. La chair de cette Tortue eſt auſſi délicate que le meilleur veau; pourvu qu'elle ſoit fraîche, & qu'elle ſoit ſeulement gardée du jour au lendemain. Elle eſt entremêlée de graiſſe qui eſt d'un jaune-verdâtre étant cuite : elle eſt de facile digeſtion, & fort ſaine; d'où vient que quand il y a des malades qui ne peuvent guérir aux autres iſles, on les fait paſſer aux iſles du Cayeman dans les navires qui en vont faire la proviſion : & le plus ſouvent ayant été rafraîchis & purgés par cette viande, ils retournent en bonne ſanté. La graiſſe de cette ſorte de Tortue rend une huile qui eſt jaune & propre à faire ce qu'on veut lorſqu'elle eſt fraîche. Quand elle eſt vieille, elle ſert aux lampes.

La Tortue qu'on nomme *Caouanne* eſt

de même figure que la precedente, hormis qu'elle a la tête un peu plus grosse. Elle se met en défense lorsqu'on veut en approcher pour la tourner : mais sa chair étant noire, filamenteuse & de mauvais goût, n'est point estimée. L'huile qu'on en tire n'est propre que pour entretenir les lampes.

Quant à la troisième espèce que les François nomment *Caret*, elle diffère des deux autres en grosseur, étant de beaucoup plus petite, & en ce qu'elle ne posé pas ses œufs dans le sable, mais dans le gravier qui est mêlé de petits cailloux. La chair n'en est point agréable ; mais les œufs en sont plus délicats que ceux des autres espèces. Elle seroit autant négligée que la Caouanne, si ce n'étoit que son écaille précieuse la fait soigneusement rechercher. Cette écaille est composée de quinze feuilles tant grandes que petites, dont dix sont plattes, quatre un peu recourbées ; & celle qui couvre le col est faite en triangle cavé comme un petit bouclier. La dépouille d'un Caret ordinaire pèse trois ou quatre livres : mais on en rencontre quelquefois qui ont l'écaille si épaisse, & les feuilles si longues & si larges, qu'elles pésent toutes ensemble environ six ou

ſept livres. Ceſt de cette écaille qu'on fait à préſent tant de beaux peignes, de belles coupes, de riches boites, de caſſettes, de petits buffets, de tabatières, & tant d'autres excellents ouvrages qui ſont eſtimés de grand prix. Pour avoir cette précieuſe écaille, il faut mettre un peu de feu ſous le plaſtron de deſſus, ſur lequel les feuilles ſont attachées; car ſi tôt qu'elles ſentent le chaud, on les enlève ſans peine avec la pointe du couteau.

Les Tortues de mer ne ſe prennent pas ſeulement ſur le ſable de la manière que nous avons dit ci-deſſus, mais auſſi par le moyen d'un inſtrument qu'on nomme *Varre*. C'eſt une perche de la longueur d'une demi-pique, au bout de laquelle on fiche un clou pointu par les deux bouts, quarré par le milieu, & de la groſſeur du petit doigt. On l'enfonce juſqu'à moitié dans le bout de la varre où il entre ſans force. Quelques-uns font des entailles du côté qu'il ſort, afin qu'il tienne plus fortement lorſqu'on l'a lancé dans l'écaille de la Tortue. Voici comme font les Peſcheurs pour darder cette varre. La nuit, lorſqu'il fait clair de lune, & que la mer eſt tranquille, le maître

Pêcheur

Pêcheur qu'ils appellent *Varreur* ſe met en un petit eſquif nommé *Canot*. Avec deux autres hommes, dont l'un eſt à l'aviron pour le remuer de chaque côté avec tant de vîteſſe & de dexterité, qu'il avance autant & avec beaucoup moins de bruit que s'il étoit pouſſé à force de rames; & l'autre au milieu du canot, où il tient la ligne qui eſt attachée au clou, en état de pouvoir aiſément & promptement filer lorſque le Varreur aura frappé la Tortue. En cet équipage, ils vont ſans faire aucun bruit où ils eſpèrent d'en trouver: & quand le Varreur qui ſe tient tout droit ſur le devant du canot en apperçoit quelqu'une à la lueur de la mer qu'elle fait écumer en ſortant par intervalles, il montre du bout de ſa Varre qui doit ſervir de bouſſole à celui qui gouverne le petit vaiſſeau, l'endroit où il faut qu'il le conduiſe; & s'étant approché tout doucement de la Tortue, il lui lance avec roideur cette Varre ſur le dos. Le cloud pénètre l'écaille, & perce bien avant dans la chair; & le bois revient ſur l'eau. Auſſi-tôt qu'elle ſe ſent bleſſée, elle ſe coule à fond avec le clou qui demeure engagé dans ſon écaille; & plus elle ſe remue & s'agite, plus elle s'enferre. Enfin après s'être

bien débattue, ſes forces lui manquant à cauſe du ſang qu'elle a perdu, elle ſe laiſſe prendre aiſément, & on la tire ſans peine à bord du canot, ou à terre.

Il y a, dit M. *Pluche* dans ſon *Spectacle de la Nature*, de quatre ou cinq ſortes de Tortues, dont les deux plus eſtimées ſont la Tortue franche & le Carret. La Tortue franche n'a pas l'écaille bien belle : mais la chair & les œufs en ſont excellents & très recherchés par les gens de mer, qui n'ont rien de meilleur pour ſe rafraîchir & ſe guérir dans leurs maladies quand la navigation eſt longue. Une ſeule Tortue peut donner juſqu'à deux cens livres de chair qu'on ſale, & près de trois cens œufs fort gros, & qui ſont de garde. Le Carret eſt une autre Tortue très-groſſe auſſi-bien que la franche, d'une chair à la vérité moins délicate ; mais elle eſt très-recherchée pour ſon écaille qu'on façonne comme l'on veut en l'amoliſſant dans l'eau chaude, puis la mettant dans un moule dont on lui fait prendre exactement & ſur le champ la figure à l'aide d'une bonne preſſe de fer : on la polit enſuite, & l'on y ajoûte des cizelures d'or & d'argent, ou d'autres orne-

mens. La Tortue paît l'herbe ſous l'eau & hors de l'eau. Elle fait ſa demeure ordinaire & trouve ſa nourriture dans de certaines prairies qui ſont au fond de la mer le long de pluſieurs Iſles de l'Amérique. Il y a peu de braſſes d'eau ſur quelques-uns de ces fonds, & les voyageurs rapportent que quand la mer eſt calme & le temps ſerain, on voit ce beau tapis verd au fond de l'eau, & les Tortues qui s'y promènent. Après qu'elles ont mangé, elles vont à l'embouchure des rivières chercher l'eau douce. Elles viennent reſpirer, puis s'en retournent au fond. Quand elles ne mangent point, elles ont ordinairement la tête hors de l'eau, à moins qu'elles ne voyent remuer quelque Chaſſeur ou quelque Oiſeau de proye, auquel cas elles s'enfoncent bien vîte. Elles vont tous les ans à terre pondre leurs œufs dans des trous qu'elles ſe font ſur le ſable, un peu au-deſſus de l'endroit où la lame, c'eſt-à-dire les vagues de la mer qui roulent les unes ſur les autres, vient battre. Elles les couvrent très-légérement, afin que le ſoleil les échauffe & faſſe éclorre les petits ; & en travaillant pour leur famille, elles préparent une proviſion abondante aux hommes

& aux Oiſeaux : car elles vont pondre de quinze jours en quinze jours juſqu'à trois fois, & mettent bas chaque fois quatre-vingt-dix œufs & plus. Au bout de vingt-quatre ou de vingt-cinq jours, on voit ſortir du ſable de petites Tortues, qui ſans leçons & ſans guides s'en vont tout doucement gagner l'eau. Mais malheureuſement pour elles la lame les rejette les premiers jours. Les Oiſeaux accourent qui les enlèvent la plupart avant qu'elles ſoient aſſez vigoureuſes pour tenir contre les flots, & pour ſe gliſſer au fond ; auſſi de trois cens œufs il n'en échappe quelquefois pas dix, quelquefois point du tout.

Ceci eſt en partie confirmé par le rapport de *Guillaume Dampier* dans ſon *Nouveau Voyage autour du Monde.* Il y a, dit ce célèbre Voyageur, de quatre ſortes de Tortues de mer ; ſavoir, les groſſes Tortues ou Tortues à Bahu ; les Groſſes Têtes ; les Bec-à-Faucon, & les Tortues Vertes. Les premières ſont communément plus groſſes que les autres, ont le dos plus haut & plus rond, la chair puante & malſaine. Les Groſſes Têtes ſont ainſi appellées, parce qu'elles ont la tête plus groſſe que toutes les autres : leur chair eſt auſſi fort

puante, & l'on en mange rarement hors les cas de néceſſité. Elles ſe nourriſſent de la mouſſe qui vient autour des rochers. Les Bec-à-Faucon ſont les moindres de toutes. On les appelle ainſi, parce qu'elles ont la gueule longue & petite, & en quelque façon de la figure du bec d'un Faucon. Le dos de ces Tortues eſt couvert d'une écaille dont on fait beaucoup de cas pour faire des cabinets, des peignes, & autres choſes. La plus groſſe a environ trois livres & demi d'écaille. Celles-ci ſont médiocrement bonnes à manger; mais en général elles valent mieux que les groſſes têtes. Cependant les Bec-à-Faucon ſont malſaines en certains lieux : elles purgent & font exceſſivement vomir ceux qui en mangent; elles ſont meilleures ou pires ſuivant ce qu'elles mangent. En certains endroits elles ſe nourriſſent d'herbe, comme font les Vertes; en d'autres, elles ſe tiennent entre les rochers, & ne mangent que de la mouſſe ou de l'herbe ſauvage : auſſi celles-ci ne ſont-elles pas ſi bonnes que celles qui mangent de l'herbe, ni leur écaille ſi nette; car d'ordinaire elle eſt couverte de taches qui empêchent qu'elle ne ſoit tranſparente. Quant à la chair, elle eſt

communément jaune, & principalement le gras. Il y a des Tortues à Bec de Faucon en divers endroits des Indes Occidentales. Elles ont des Isles & des lieux particuliers où elles vont pondre, & ne se mêlent que rarement avec les autres. Les unes & les autres pondent dans le sable en Mai, Juin & Juillet, les unes plutôt, les autres plus tard. Elles pondent trois fois, & chaque fois 80 ou 90 œufs. Leurs œufs sont aussi gros que ceux des Poules, fort ronds, & couverts seulement d'une peau blanche & rude. Lorsqu'une Tortue sort de la mer pour pondre, elle est du moins une heure à revenir; car il faut qu'elle aille au delà des lieux où la mer va en haute marée; & s'il arrive que l'eau soit basse quand elle vient à terre, elle est si pésante, qu'il faut qu'elle se repose deux ou trois fois avant que d'arriver au lieu où elle veut pondre. Après qu'elle a trouvé un lieu commode, elle fait un grand trou dans le sable avec ses nageoires. Quand elle a pondu, elle couvre ses œufs à deux pieds de profondeur du même sable qu'elle a tiré du trou, & puis s'en retourne. Elle vient quelquefois une nuit d'avance au lieu où elle veut pondre; & après l'avoir visité &

fait un tour ou demi-cercle de marche, elle s'en retourne à la mer, & ne manque jamais de revenir à terre la nuit ſuivante pour pondre près de ce lieu-là. Toutes les Tortues pondent de la même manière. La manière de les prendre eſt de faire le guet, de ſe promener toute la nuit d'un côté & d'autre ſans bruit & ſans lumière. Quand la Tortue vient à terre, celui qui eſt au guet la renverſe ſur le dos, la traîne hors de la portée de la haute marée, & la laiſſe-là juſqu'au matin. Une groſſe Tortue verte eſt ſi péſante & fait tant d'efforts, que deux hommes ſont aſſez embarraſſés à la renverſer. On les appelle vertes, parce qu'elles ont l'écaille plus verte que les autres. Elle eſt fort déliée & fort tranſparente, & les nuages en ſont plus beaux que ceux de l'écaille du Bec-à-Faucon : mais on ne s'en ſert que pour les pièces de rapport, parce qu'elle eſt extraordinairement déliée. Elles ſont en général plus groſſes que les Bec-à-Faucon, & pèſent deux ou trois cens livres la pièce. Leur dos eſt plus plat que celui des Bec-à-Faucon, & leur tête eſt ronde & petite. Elles ſont les plus délicates de toutes ; mais il y a des dégrés à obſerver & pour la chair & pour

la grosseur. J'ai entendu parler d'une Tortue verte monstrueuse qu'on prit une fois à Port - Royal dans la Baye de Campêche, qui avoit quatre pieds du dos au ventre, & six pieds de ventre en largeur. Le fils du Capitaine *Roch*, de l'âge d'environ neuf ou dix ans, entroit dans l'écaille de cette Tortue comme dans un batteau, & alloit au vaisseau de son pere à environ un quart de mille au large. Le gras produisit huit galons d'huile qui valent 33 pintes mesure de Paris. Les Tortues des petites Isles situées au midi de Cuba sont les unes plus grosses, les autres moins. Les unes ont la chair verte, les autres noire, & les autres jaune. Il y en a toujours de cette espèce à Port Royal dans la Jamaïque, parce qu'on y envoye des vaisseaux qui les prennent avec des filets, & les portent à Port-Royal. Elles arrivent en vie à la Jamaïque, où on leur fait en mer des réservoirs pour les garder vivantes. Le marché en est tous les jours bien pourvu. C'est la nourriture ordinaire de ces Pays-là, & principalement des petites gens.

La Tortue verte vit d'une herbe qui croît en mer dans la plupart des lieux ci-dessus, à 3, 4, 5 ou 6 brasses d'eau.

Cette herbe a la feuille petite; mais elle a un quart de pouce de large, & 6 pouces de long. Il y a aux Indes Occidentales deux eſpèces de Tortues qui ſont différentes de toutes les autres; car le mâle & la femelle viennent à terre en plein jour, & ſe couchent au ſoleil. Mais ailleurs il n'y a que la fémelle qui aille à terre pour pondre, & cela durant la nuit ſeulement. Il y a encore une autre ſorte de Tortues dans les mers du Sud, qui toutes petites qu'elles ſont ne laiſſent pas d'être aſſez bonnes, & qui ſe trouvent à l'Oueſt de la côte du Mexique. Il y a en ces Animaux une choſe très-ſurprenante & bien remarquable; c'eſt que dans le temps de leur ponte ils abandonnent pendant deux ou trois mois les lieux où ils trouvoient leur vie la plus grande partie de l'année, & vont ailleurs ſeulement pour y pondre. On croit qu'elles ne mangent rien durant ce temps-là, de ſorte que le mâle & la fémelle deviennent extrêmement maigres: mais ſur-tout le mâle le devient à un point que perſonne ne veut en manger. Les lieux les plus remarquables où j'aye entendu dire qu'elles vont pondre, ſont une Iſle des Indes Occidentales nommée *Caiman*, & l'Iſle de l'Aſcenſion

ſur l'Ocean Septentrional. Mais elles n'ont pas plutôt fait leur ponte, qu'elles ſe retirent toutes. Il n'y a pas de doute qu'elles ne faſſent à la nage des centaines de lieues pour ſe rendre à ces Iſles ; car on a ſouvent remarqué que toutes les ſortes de Tortues dont nous venons de parler ſe trouvent au Caiman dans la ſaiſon de la ponte. Les Iſles Meridionales de Cuba en ſont à plus de 40 lieues, qui eſt l'endroit le plus proche d'où ces Animaux puiſſent partir ; & il eſt très certain que la prodigieuſe quantité de Tortues qui s'y rendent pour pondre n'y ſauroit ſubſiſter. Celles qui vont pondre à l'Aſcenſion, font bien plus de chemin ; car la terre la plus proche en eſt à 300 lieues : & il eſt certain que ces Animaux ſe tiennent toujours près du rivage. Quoiqu'une infinité de Tortues quittent le lieu de leur demeure & de leur nourriture pour aller pondre, elles ne s'en vont pas toutes pour cela. Quand elles font le trajet pour aller pondre, elles ſont accompagnées d'une infinité de Poiſſons, & principalement de Goulus. La fémelle allant ainſi au lieu où elle doit pondre, le mâle l'y accompagne, & ne l'abandonne jamais qu'ils ne ſoient de

retour. Le mâle & la femelle sont gras lorsqu'ils commencent leur voyage : mais avant leur retour le mâle est, comme j'ai déjà dit, si maigre, qu'il n'est pas alors bon à manger ; au lieu que la femelle l'est toujours, quoique moins grasse qu'au commencement de la saison. On dit que ces Animaux travaillent dans l'eau à la propagation de leur espèce, & que le mâle est neuf jours sur la femelle. Il est à remarquer que quand ils sont dans cette situation, le mâle n'abandonne pas aisément la femelle. J'ai pris des mâles en cette posture, & un fort médiocre tireur peut alors les transpercer ; car le mâle n'est point du tout sauvage : mais la femelle voyant un canot quand elle s'élève pour souffler, fait des efforts pour s'échapper ; cependant le mâle la tient avec ses deux nageoires de devant, & l'empêche de fuir. Quand ils sont ainsi accouplés, le meilleur est de darder la femelle la première ; car alors on est sûr du mâle. On dit que ces Animaux vivent long-temps ; & les Jamaïcains qui pêchent les Tortues remarquent qu'elles sont long-temps avant que d'être parvenues à leur parfaite grandeur. On trouve le long des Isles en Amérique dans certains

endroits quantité de Tortues vertes dont la chair eſt très-bonne, mais qui ſont ſi ſauvages, qu'il n'y a pas moyen d'en approcher. Par-tout où elles ſont, vous les voyez ſortir la tête hors de l'eau pour reſpirer une fois en 7 ou 8 minutes, ou tout au plus en 10 ou 12. Comme donc ces Animaux ſont ſauvages, on prend le parti de les darder à la faveur de la nuit ; car toutes les fois qu'elles viennent ſur l'eau pour reſpirer, elles ſoufflent ſi fort, qu'on peut les entendre à 30 ou 40 verges de diſtance. Par ce moyen les Pêcheurs connoiſſent où elles ſont, & en approchent plus aiſément que de jour, parce que la Tortue voit mieux qu'elle n'entend. Dans d'autres endroits on les pêche avec des filets à larges mailles.

Voilà ce que *Dampier* nous apprend ſur les Tortues de mer. Suivant d'autres Voyageurs plus modernes, les Tortues qu'on trouve dans la mer du Sud péſent ordinairement deux cens livres. On les voit ſouvent flotter en grand nombre ſur la ſurface de la mer où elles ſont endormies pendant la grande chaleur du jour. La manière de les prendre eſt la ſuivante : un bon plongeur ſe place ſur l'avant d'une chaloupe, & lorſqu'il ne

ſe trouve plus qu'à quelques toiſes de la Tortue qu'il veut prendre, il plonge avec l'attention de remonter vers la ſurface de l'eau fort près d'elle. Alors ſaiſiſſant l'écaille vers la queue, il s'appuye ſur le derrière de l'Animal qu'il fait enfoncer dans l'eau, & qui ſe reveillant commence à ſe débattre des pattes de derrière : ce mouvement ſuffit pour ſoutenir ſur l'eau l'homme & la Tortue juſqu'à ce que la chaloupe vienne les pêcher tous deux. Il eſt extrêmement rare d'en pêcher dans la mer Baltique, ou dans la Manche. Suivant la gazette de France, le dernier jour d'Octobre 1752 il arriva à Fontainebleau avec le Poiſſon de mer deſtiné pour les tables de la Reine un *Carret*, eſpèce de Tortue qui ne ſe trouve point dans les mers de l'Europe. Sa tête, couverte d'une écaille noire, reſſemble à celle d'une Tortue ordinaire. Il a la gueule en forme de bec de Perroquet. Depuis le défaut de la tête juſqu'au corps, eſt une diſtance d'un pied qui n'eſt que chair & cartilages. L'écaille du dos, noire ainſi que celle de la tête, eſt bombée & cannelée. Par-devant, l'Animal a deux nageoires, de deux pieds & demi chacune : il en a deux autres, chacune d'un pied, à

l'extrémité du corps. Sa queue a un pied de long, & la figure de celle d'un Belier. Sous ſon ventre qui eſt couvert d'une écaille rougeâtre & marbrée, ſont quatre pattes, formées de façon qu'elles peuvent lui ſervir de nageoires. Il eſt long d'environ ſix pieds, ſur quatre de diamètre, & il pèſe entre huit & neuf cens livres. Des pêcheurs l'ont pris ſur la côte de Dieppe.

Entr'autres Mémoires qui ont été lus à l'Académie de Rouen pendant le cours de l'année 1753, on nous annonce dans les Journaux la Deſcription d'une Tortue monſtrueuſe jettée par la mer dans le Port de Dieppe, par M. *Des Groiſilles*, Aſſocié. Cette Tortue n'eſt autre que le Carret dont parle la Gazette de France.

Par les *Obſervations Anatomiques* qui ſe trouvent dans *l'Hiſtoire de l'Académie Royale des Sciences, Année* 1729, nous liſons la ſuivante. M. *de la Font*, Ingénieur en Chef à Nantes, envoya à M. *de Mairan* la Relation d'une Tortue extraordinaire priſe dans des filets le 4 Août vers l'endroit appellé *la Pierre Percée*, au Nord de l'embouchure de la Loire, à 13 lieues de Nantes. Dès qu'elle fut dans les filets, elle s'y entortilla en

ſe débattant, de façon à leur faire faire plusieurs fois le tour de ſon corps ; ce qui les ſauva d'être mis en pièces par l'Animal, & lui ôta le moyen de s'en dégager. Les pêcheurs qui ne vouloient principalement que retirer & conſerver leurs filets, eurent beaucoup de peine à les mettre à terre ſur des roches ; ils furent effrayés de ſa grandeur, & encore plus des horribles cris qu'il pouſſoit, ſur-tout quand ils eurent pris le parti de lui caſſer la tête avec les crochets de fer qui ſont au bout de leurs gaffes. On eût entendu ces hurlemens d'un quart de lieue, & de plus il exhaloit de ſa gueule toute écumante de rage, une vapeur ſi puante, que tout robuſtes qu'ils étoient ils penſèrent s'en évanouir. Cet Animal avoit 7 pieds 1 pouce de long, 3 pieds 7 pouces de large aux épaules, 2 pieds dans ſa plus grande épaiſſeur. Il avoit le port d'une Tortue ; ſon écaille étoit plutôt un cuir qu'une écaille ; & c'eſt par cette raiſon que M. *de la Font* l'a comparée à la *Teſtudo Coriacea* de *Rondelet*, qui eſt la même que celle de *Geſner*. *Aldrovande* & *Jonſton* ne parlent de rien qui reſſemble à celle-ci. Elle a la tête fort différente de celle de *Rondelet* ou de *Geſner*, ſur-tout en ce que

ses deux mâchoires sont garnies de dents, dont les deux du devant de chaque mâchoire sont plus longues que toutes les autres. Les deux grandes de la mâchoire supérieure sont plus grandes que celles de l'inférieure qui leur répondent. Les petites dents forment un double rang, & se courbent les unes sur les autres, comme celles du Requin. La Tortue de *Rondelet* n'a qu'un bec, dont les bords sont tranchants. Le bord supérieur est fendu de manière à recevoir le bord inférieur. Les quatre nageoires de la Tortue de *Rondelet* sont à peu près égales, composées de parties rangées par étages les unes sur les autres comme les plumes des aîles des Oiseaux ; elles sont garnies d'ongles crochus, dont *Rondelet* juge que ces Animaux se servent pour marcher sur terre. Mais les quatre nageoires de la Tortue de M. *de la Font* sont fort inégales, celles de devant étant beaucoup plus grandes que celles de derrière. Leur surface est presque entièrement unie, à la réserve de quelques plis qui ont très-peu de relief ; c'est une peau grainée à peu près comme celle du chagrin, & il n'y a point d'ongles ; ce qui fait croire que l'Animal ne doit pas aller sur terre. La queue de la

Tortue de *Rondelet* n'eſt que l'extrémité de ſon corps, terminée en pointe, & couverte de l'écaille ou cuir qui y eſt adhérent. Celle-ci a une queue entièrement dégagée de ſon corps comme celles des Quadrupèdes, longue de 16 pouces, & à laquelle le cuir ne tient point. Comme cette Tortue ne fut apportée à Nantes que 5 ou 6 jours après avoir été tuée, & cela dans un temps fort chaud, elle devint d'une ſi exceſſive puanteur, qu'il fut impoſſible d'en entreprendre la diſſection anatomique. On ſe contenta de la vuider, & bien-tôt après on en jetta mal-à-propos la tête, les nageoires & la queue dans la Loire. Il ne reſta que l'écaille ou cuir, & la peau du ventre; encore cette peau ne put-elle être longtemps ſupportée, même par les Poiſſonniers, à cauſe de ſon odeur; & le cuir ſeul, qui ſent auſſi très-mauvais, quoiqu'un peu moins, eſt demeuré pendu au haut de la Poiſſonnerie. Il n'a rien perdu de ſa figure; il a la conſiſtance d'une peau de Vache tannée. On l'a gratté en quelques endroits par le deſſus pour voir la tiſſure de ſes fibres; elles reſſemblent à des pointes d'engrêlures qui entrent les unes dans les autres, comme les ſutures du crâne. Pluſieurs

habitans de nos Colonies d'Amérique, qui se trouvèrent alors à Nantes, assûrèrent que cette Tortue étoit très-différente de celles qu'on prend dans leurs mers. Peu de temps auparavant il étoit arrivé de la Chine à l'Orient qui est à l'embouchure de la Loire, deux vaisseaux de la Compagnie des Indes. M. *de la Font* soupçonne que la Tortue pourroit les avoir suivis, parce que la saison lui aura toujours fait trouver les eaux assez chaudes; car enfin il semble qu'il faut la faire venir d'un lieu le plus éloigné & le moins connu qu'il se pourra.

La Tortue de mer ou marine s'appelle en Grec *Chelônê Thalassia;* en Allemand *See-Schild-Kroete;* en Flamand *Zee-Schild-Pad;* en Anglois *Sea-Tortoise.*

La Tortue d'eau douce; *Testudo palustris*, Offic. *Testudo nigra palustris*, Ind. Med. 116. *Testudo Lutaria*, Rondel. *de Pisc.* 229. Bellon *de Aquat.* 51. *Testudo quæ in aqua dulcis vivit*, Gesn. *de Quad Ovip.* 110. *Testudo aquæ dulcis & lutaria*, Aldrov. *de Quad. Ovip.* 710. *Testudo aquatica*, Charlet. Exer. 30. *Testudo Lutaria palustris*, Schwenckf. Rept. Siles. 164. *Testudo Aquarum dul-*

cium, *& Lutaria*, Raij Synop. *Anim. Quad.* 254. Jonst. *de Quad.* 146. *Teſtudo fluviatilis*, *Lacuſtris*, *ſeu paluſtris*, Quotumd.

Selon *Schwenckfeld*, cette ſorte de Tortue a deux écailles noires oſſeuſes, dont la ſupérieure eſt convèxe, & l'inférieure large & applatie, compoſées chacune de pluſieurs tablettes ; quatre pattes, deux devant, & deux derrière, celles-ci armées de quatre ongles crochus noirs, & celles-là de cinq, que l'Animal peut à ſon gré faire ſortir ou rentrer, ainſi que la tête & la queue ; le cuir ou la peau rude, ridée, noire, qui quand le col eſt retiré en-dedans couvre la tête en manière de caſque ; les jambes comme cuiraſſées d'écailles noires-luiſantes, parſemées de points jaunâtres ; la tête petite, & le muſeau pointu ; les mâchoires ſans dents, mais tranchantes ſur leurs bords & fermées exactement pour diviſer la nourriture ; la mâchoire inférieure ornée de cinq ou ſix rayes oblongues jaunes ; deux petits trous qui repréſentent les narines à la mâchoire ſupérieure ; les prunelles des yeux noires-luiſantes, entourées d'une iris brune-rougeâtre, tachetée de deux à trois petits points jaunâtres ; la langue

imparfaite, non libre, mais attachée à la mâchoire inférieure, & un peu saillante; deux grands poumons, très-légers, fongueux, transparents, parsemés de tuyaux fibreux à peu-près comme ces espèces de congelations qui dans un temps de gelée se forment sur les vitres; le ventricule simple, un peu long; le cœur un peu large, mousse; le foye jaunâtre, partagé en deux lobes; la vésicule du fiel bleuâtre adhérante au lobe droit du foye; la ratte fort petite, de couleur rougeâtre; la queue longue d'un palme & demi, ronde, finissant insensiblement en pointe; la graisse jaune, fluide comme celles des Poissons. Cette espèce de Tortue pousse un sifflement entrecoupé & fort petit; elle mange de tout, principalement de la chair & de l'herbe. Ces Animaux s'accouplent comme les Vivipares, le mâle montant sans peine sur la fémelle. Les fémelles pondent des œufs dont la coque est un peu dure, & qui sont de deux couleurs comme ceux des Oiseaux; elles creusent une fosse en terre pour les y déposer, & puis elles les recouvrent. Il se trouve de ces Tortues dans la rivière de *Bartha* en Silésie, & souvent les pêcheurs y en pêchent dans leurs filets. Elles se plaisent aux lieux marêca-

geux ; elles vont pondre leurs œufs à ſec : mais elles ne ſauroient ſe paſſer abſolument d'eau ; & même elles périſſent dans l'eau, ſi elles ne viennent pas de temps en temps reſpirer à ſa ſurface. En Siléſie, la graiſſe ou l'huile de Tortue dure ſouvent pendant deux ans dans des tonneaux où l'on garde des laveures d'écuelles pour les Pourceaux, dans la perſuaſion où l'on eſt que ces Animaux en profitent mieux, & qu'ils en deviennent plus gras.

Raij obſerve qu'*Ariſtote* n'a pas diſtingué la Tortue de marais d'avec celle qui vit dans l'eau douce. Elle habite dans les eaux marêcageuſes & limonneuſes, dans les foſſés qui entourent les murailles des Villes & des Châteaux ; elle a le dos large de même que la poitrine, & un peu convèxe. Son aſpect eſt déſagréable. On l'appelle *Tortue d'eau* pour la différencier de la Tortue de terre, quoiqu'elles ſe reſſemblent toutes les deux, ſi ce n'eſt que la Tortue d'eau a la queue plus longue & ſemblable à celle d'un Rat d'eau. Son écaille eſt de couleur noire, compoſée comme de pièces rapportées. Elle avance au dehors ſes pieds, ſa queue & ſa tête, puis les retire au-dedans à ſon gré ; elle a des poumons,

des reins, une veſſie, en un mot les mêmes parties internes que la Tortue de mer; elle ſe nourrit d'Inſectes aquatiques, de Limaces, de Limaçons, de vers de terre, d'herbes. Ces Animaux vivent long-temps, privés de toute nourriture, & même ayant la tête coupée. On en vend aux marchés pour la Diètétique ou l'uſage des Malades.

Elien dit que quand on a coupé la tête à une Tortue, elle voit encore les objets, clignotte & ferme les paupières, roulant encore les yeux dans la tête; & que ſi l'on approche la main de trop près, elle la ſaiſit & la mord bien ſerré. On ſait par expérience que la Tortue a la vie extrêmement dure, & de longue durée. Nous avons, dit le Docteur *Tyſon*, des témoins dignes de foi que des Tortues ont vêcu plus de 80 ans, ou du moins juſques-là. La Tortue vit très-long-temps ſans reſpirer. M. *Méry*, célèbre Anatomiſte, & Membre diſtingué de l'Académie Royale des Sciences, a fortement lié avec du fil les mâchoires de deux Tortues, & il leur a ſcellé le nez & la gueule avec de la cire d'Eſpagne, pour voir combien de temps elles pourroient vivre ſans reſpirer: l'une de ces Tortues a vêcu encore trente & un

jours en cet état ; & l'autre, trente-deux jours. Une autre Tortue à laquelle il avoit ôté le plaſtron qui lui tient lieu de ſternon, de ſorte qu'elle ne pouvoit plus du tout reſpirer, n'a pas laiſſé de vivre encore ſept - jours après. Nous n'entrerons point ici dans les conteſtations aſſez vives qui ſe ſont élevées entre M. *du Verney* & M. *Méry* touchant la queſtion de ſavoir ſi le ſang circule dans le cœur du fœtus humain comme dans celui de la Tortue ; ou bien ſi le trou ovale & le canal de communication qui ſe rencontrent dans l'un & l'autre, ont le même uſage dans tous les deux. Nous nous contenterons d'avertir que M. *Méry* tient pour l'affirmative, & M. *du Verney* pour la negative.

Notre Tortue d'eau douce eſt vraiment amphibie, quoiqu'elle ſoit plus volontiers dans l'eau que ſur terre. Comme elle détruit les Inſectes, on la met dans les jardins, ayant l'attention de lui donner aſſez d'eau pour pouvoir nager. S'il y a un vivier, ou ſimplement un baſſin, on y met ſur le bord une planche, à l'aide de laquelle la Tortue monte & deſcend. En hyver elle ſe cache en terre, & y reſte ſans manger dans un état d'engourdiſſement : en

été même elle peut demeurer plusieurs jours sans prendre aucune nourriture. On pourroit la nourrir dans la maison avec du son & de la farine, ou avec des Escargots, comme l'on fait quand on veut la transporter au loin.

La Tortue d'eau douce, de rivière, de lac, d'étang ou de marais, autrement dite petite Tortue de France ou Tortue commune, s'appelle en Languedocien *Tortugue d'Aigue*, & en Anglois *Water-Tortoise*, c'est-à-dire, *Tortue d'eau*. *Belon* d'après *Pline* la nomme en son langage *Bourbière* ou *Fangearde*, à cause qu'elle se plaît aux lieux bourbeux ou fangeux.

La Tortue doit être choisie assez grosse, bien nourrie, & d'une chair tendre & succulente. On fait usage principalement de celle de terre : mais les autres espèces ont les mêmes vertus, & contiennent toutes beaucoup d'huile & de sel volatil. La chair de Tortues est d'un goût assez agréable, & approchant de celui du Bœuf ; elle est fort nourrissante : mais comme elle est massive & visqueuse, elle demande un estomac robuste, étant dure & difficile à digérer ; on a même remarqué que les personnes qui en usent fréquemment, sont

ſont lâches, péſantes, & engourdies. Pluſieurs ſe ſont imaginés qu'il n'y avoit rien de meilleur aux Phthiſiques que de manger des Tortues : mais ce ſont les bouillons, & non pas les Tortues entières qui conviennent à ces malades. La chair de ces Animaux eſt d'une ſubſtance trop terreſtre pour pouvoir ſe digérer comme il faut dans l'eſtomac d'un Phthiſique ; & même les vieillards, les gens pituiteux & ceux qui ont l'eſtomac débile n'en doivent pas faire uſage, à moins qu'on n'ait ſoin de mêler cet aliment avec des aſſaiſonnemens qui en corrigent la groſſiereté : elle convient cependant aux jeunes gens d'un tempérament chaud & bilieux, qui s'exercent beaucoup, & qui ont un bon eſtomac. Il n'y a dans la Tortue que le corps de bon à manger ; la tête, les pieds & la queue n'en valent rien. Ce mets s'apprête de pluſieurs façons différentes : mais il eſt plus ſain bouilli avec du ſel & quelques aſſaiſonnemens, que de toute autre manière. Les Tortues ont beaucoup de graiſſe : cette graiſſe ſe conſerve long-temps ; elle a un bon goût, & peut ſuppléer à du beurre. Les œufs de Tortues ſont bons à manger, & quelques Médecins les conſeillent aux

fébricitans ; ils procurent le sommeil ; & ils rafraîchissent. On les estime plus sains un peu gardés que tout récents.

La Médecine employe la Tortue intérieurement & extérieurement. On en fait des bouillons qui sont propres pour les maladies de la poitrine, pour la fièvre Hectique, & pour la consomption. Ces bouillons sont en même temps restaurants, & se donnent avec succès aux personnes maigres & exténuées par de longues maladies. La chair de Tortue fournit encore un syrop excellent & très-recommandé dans l'enrouement, dans la phthisie imminente, & dans la toux invétérée. Le suc huileux, balsamique & incrassant que contient la Tortue, est très-propre pour adoucir les âcretés de la poitrine, & pour corriger la salure du sang. C'est un des meilleurs remèdes qu'on puisse prescrire aux Hectiques & aux Phthisiques. La dose en est depuis une demi-once jusqu'à une once & demie. Le sang de la Tortue desséché, est estimé pour l'Epilepsie & pour la suffocation de Matrice. On le donne depuis douze grains jusqu'à deux scrupules dans de l'eau de fleurs de tilleul. Le même sang nouvellement tiré est bon pour la galle, les dartres & la

lèpre, ſi on l'applique ſur les endroits affectés. Le penis de la Tortue de mer étant ſéché & pulvériſé, eſt fort utile contre la pierre & la gravelle. La doſe en eſt depuis un demi-gros juſqu'à deux ſcrupules : ce penis, après qu'il a été ſéché, eſt long d'environ un pied, & un peu plus gros que le pouce ; il eſt ſolide & dur preſque comme de la corne, de couleur griſe : il renferme une ſubſtance moëlleuſe blanche. Le fiel de la Tortue eſt ophthalmique, & ſa graiſſe ou huile eſt emolliente & réſolutive : on s'en ſert en quelques Pays pour brûler.

La Tortue fait la baſe du ſyrop de Tortue de la Pharmacopée de Paris.

Prenez une demi-livre de maigre de veau, & le foye, le cœur, le ſang & la chair d'une Tortue de groſſeur ordinaire.

Faites bouillir le tout dans trois chopines d'eau, que vous réduirez à deux bouillons.

Ajoûtez-y le dernier quart d'heure, des ſommités ſèches & fleuries de millepertuis, des fleurs de guimauve & de tuſſilage, de chacune une pincée.

Paſſez enſuite la liqueur par un linge avec expreſſion, & partagez-la en deux bouillons à prendre pendant vingt jours matin & ſoir dans la phthiſie pulmonaire.

Fin de la troiſieme Claſſe des Amphibies & du Tome III.





